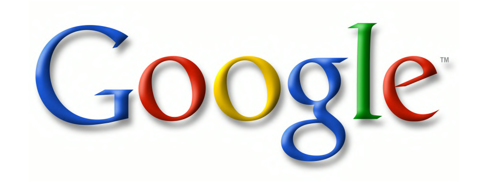
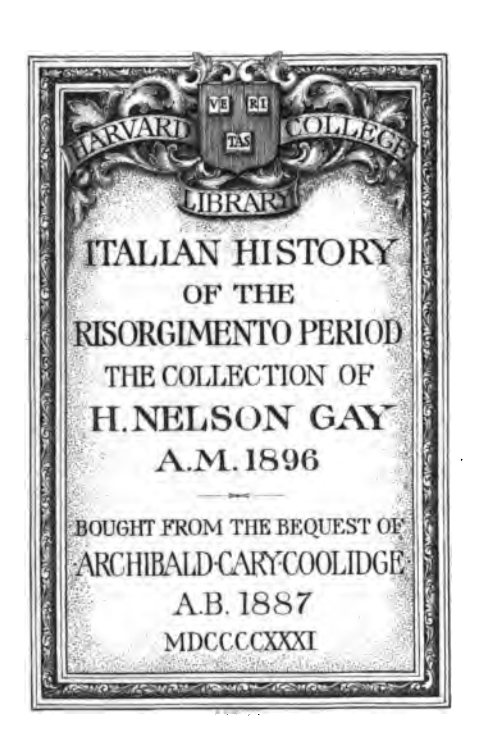



VE RI TAS
HARVARD COLLEGE
LIBRARY
ITALIAN HISTORY
OF THE
RISORGIMENTO PERIOD
THE COLLECTION OF
H. NELSON GAY
A.M. 1896
BOUGHT FROM THE BEQUEST OF
ARCHIBALD·CARY·COOLIDGE
A.B. 1887
MDCCCCXXXI

Francès

DEUXIÈME ÉDITION

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

CORRESPONDANCE

ET SOUVENIRS (DE 1805 A 1864)

Recueillis par Madame H. C.

TOME PREMIER



PARIS

J. HETZEL ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

18, RUE JACOB, 18

ANDRÉ-MARIE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

ANDRÉ-MARIE AMPÈRE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

CORRESPONDANCE

ET SOUVENIRS (DE 1805 A 1864)

Recueillis par Madame H. C.

TOME PREMIER



DEUXIÈME ÉDITION

PARIS
J. HETZEL ET Cie, ÉDITEURS
18, RUE JACOB, 18

1875

PRÉFACE

Poursuivant la tâche commencée il y a quelques années, par la publication du journal d'André-Marie Ampère, nous voudrions intéresser les lecteurs à la seconde période de la carrière du grand physicien, en même temps qu'à la vie de son fils Jean-Jacques.

Le roman d'André se termine en juillet 1804. *Pour lui, c'en est fait, à compter de cette date funèbre; plus d'idylle ni de lettres amoureuses. Il ne ressentira pas deux fois le sentiment dont il a été possédé tout entier en épousant Julie; un jour nous le verrons essayer vainement d'aimer une autre femme. Ses enfants, ses amis, l'amour qu'il porte à Dieu et aux hommes, serviront désormais d'aliments à sa flamme*

Nous savons qu'en 1804 *André-Marie après avoir obtenu ce qu'il avait désiré comme terme suprême de son*

ambition, la place de professeur de mathématiques au lycée de Lyon, quitte sa ville natale pour accepter les fonctions de répétiteur d'analyse à l'École polytechnique ; un an plus tard, il est nommé membre et secrétaire du bureau consultatif des Arts et Métiers ; bientôt, en 1808, il devient inspecteur général de l'Université.

Malgré les devoirs que lui imposent l'importance de ses travaux, et les obligations de ses relations nouvelles, une mélancolie incurable le consume. Il ne peut s'habituer à l'absence des siens, à l'éloignement de ses anciens camarades ; il croyait en changeant de lieu trouver quelque adoucissement à ses peines, mais lui qui a goûté les joies d'un amour passionné dans le mariage, qui, à la fin de ses journées laborieuses, n'a cherché de délassement qu'au foyer domestique, il a trop présumé de son courage, les regrets, l'isolement l'accablent.

Depuis qu'André et Ballanche ont atteint l'âge de vingt ans, un groupe de compatriotes s'est formé autour d'eux, groupe fidèle que des fortunes diverses ne désuniront pas. A la tête de cette phalange d'élite, il faut compter d'abord les de Jussieu, parents d'Ampère, Camille Jordan, Dugas-Montbel, de Gérando, Barret, de Gasparin, et bien d'autres dont les noms ignorés du grand nombre sont restés gravés dans la mémoire de leurs contemporains lyonnais : c'est

Bonjour, Chatelain, Desroche, Grognier, Lenoir, Beuchot, Dupré, d'Ambérieux, Roux de Genève et surtout Claude-Julien Bredin, qui, à l'égal de Ballanche, devait être chéri d'André et l'aimer comme un frère.

Tous ces jeunes hommes, travailleurs infatigables, la plupart livrés à la culture des sciences et traditionnellement nourris de sentiments pieux, avaient fondé ensemble, en 1803, *une société catholique dans le but d'étudier scientifiquement les bases de la religion chrétienne, les preuves de son origine divine, de la révélation, etc., etc. Ces recherches entreprises et continuées assidûment par chacun des membres de cette association, signalent le commencement du mouvement spiritualiste et chrétien qui se préparait contre le sensualiste.*

Ampère et Ballanche prirent une part très-active à ces travaux, rédigèrent les principaux comptes rendus des séances et furent chargés de présenter d'importants mémoires que nous avons sous les yeux, ils résument tous les sujets traités par les membres de la société depuis son établissement. « Conservez ces manuscrits, disait André à Bredin, ce seront des monuments peut-être bien précieux, quand, après avoir vu s'écouler des années, nous nous retrouverons sur les bords de la Saône. »

A Lyon André s'était déjà occupé de métaphysique, mais

sans s'y arrêter sérieusement. En arrivant à Paris, il voit intimement Maine de Biran, à Auteuil, Cabanis et de Tracy, et répète souvent que sa seule distraction est de discuter avec ces messieurs. « C'est, dit-il, pour mon cœur et mon esprit désolés, ce que le sommeil est pour mon corps fatigué. » Il y a dix ans, l'amour des fleurs et de la poésie l'avait rappelé à la vie; aujourd'hui c'est un aspect nouveau de la science qui l'arrache au dégoût des choses de la terre. Malheureusement cet aliment donné à son cerveau, jette en lui un germe de troubles inconnus. Un combat violent se livre entre le doute et la foi à mesure que l'étude de la métaphysique le séduit davantage.

Mais revenons à l'ami Bredin, qui, dans sa jeunesse, étudiait aux Brotteaux la médecine, l'anatomie, l'histoire naturelle, la géologie, pendant qu'Ampère faisait des mathématiques rue des Cordeliers. Pour ces deux hommes, se rencontrer et s'entendre fut l'affaire d'un moment. La conversion de Julien au catholicisme par André en 1803, consacra tout d'abord cette affection. Dès lors il s'établit entre eux une confiance sans bornes; jamais échange de pensées plus sincères, plus intimes. Souvent pour ne pas interrompre d'interminables entretiens, ils passaient une partie de leurs nuits à s'écrire. La bonté, la simplicité caractérisaient particulièrement la nature de Bredin. Impressionnable,

ardent, généreux, il pouvait se passionner jusqu'à la violence. Le culte du beau et de la vérité avait éveillé sa foi, et sa fidélité au Christ n'eut pas une heure de défaillance. A vingt ans, sa destinée s'était engagée dans une affection romanesque terminée par un mariage qui fut la source de bien des orages, et l'occasion de grands sacrifices. « Sans tes lettres et celles de Bredin, que deviendrais-je? » écrit Ampère à Ballanche. En effet, ces trois âmes sont sœurs. Pour de tels hommes, le bonheur est ailleurs qu'en ce monde, mais ils ne désespèrent point de la terre, malgré les misères qui la remplissent.

A ceux qui se rappelleront avec complaisance la pure et fraîche jeunesse des amours d'André, les lettres qu'il écrira désormais paraîtront bien graves. Sa correspondance nous montrera son génie et son cœur toujours en travail. Tantôt c'est l'intelligence ou l'imagination qui combat, souvent toutes ses facultés luttent et se disputent à la fois; douter et croire, se décourager, se relever, s'anéantir ou vouloir tout entreprendre, tressaillir de joie ou de douleur, telles sont les pensées et les émotions extrêmes qui passent sans relâche à travers son âme, tandis que son esprit cherche et découvre. Au spectacle de cette vie fiévreuse et dévorante, on s'étonne qu'Ampère ait atteint sa soixante et unième année.

Les pages scientifiques mêlées dans ce recueil à tant d'effu-

sions religieuses et tendres, n'apprendront rien aux hommes qui connaissent les œuvres du grand physicien, mais tout le monde trouvera intérêt à saisir la trace de l'idée maîtresse qui, dans un cerveau puissant, vient de naître, va se développer, grandir, et sera immortelle.

Quelque temps après l'installation du répétiteur d'analyse à l'École polytechnique (alors au Palais Bourbon), les premières lettres d'André-Marie qui tombent sous nos yeux s'adressent à Julien Bredin. C'est en 1808 *seulement que les deux amis commencent à se tutoyer.*

ANDRÉ-MARIE

ET

JEAN-JACQUES AMPÈRE

D'André-Marie Ampère à Claude-Julien Bredin.

1805.

« Mon ami, je l'ai reçue cette lettre attendue si impatiemment ; elle m'apporte les plus véritables consolations que j'aie ressenties depuis que je suis à Paris. Vos peines, je les partage et vos joies aussi. Soyez toujours plus heureux comme vous devenez chaque jour meilleur que la veille. Ce que voûs me dites de votre chère Méla me fait prendre une part bien vive à ses souffrances. Les femmes seules sont susceptibles de cette sensibilité exaltée qui change quelquefois pour elles en tourment les plus douces émotions. Qu'elles sont à plaindre lorsque

l'être le plus fort, chargé par la Providence de rendre leur sort moins sévère, sait à peine y compatir. Mon ami, ce n'est pas les jours où j'étais comblé de tout le bonheur qu'un homme peut goûter sur la terre qui ont laissé dans mon âme les plus poignants regrets, ce sont ceux où, navré de ses douleurs, je voyais mes soins lui en épargner quelques-unes, où un reconnaissant et languissant regard s'attachait sur moi quand elle me disait : « Mon André, tu fais tout ce que tu peux, tu ne songes « qu'à ta Julie ; pourquoi tant te tourmenter ? » Ah ! Bredin, si vous voyez souffrir ce que vous aimez, du moins vous n'avez pas à craindre le plus grand des malheurs. Diminuez ses peines en les partageant, en lui montrant par toutes vos actions que vous n'êtes plus rien à vos propres yeux, qu'elle est tout pour vous. Après ce que j'avais perdu, il me restait à Lyon des amis qui me chérissaient, qui élevaient mon âme, exaltaient en moi les sentiments du beau et du bon. Ici tout me rapetisse, tous me paraissent dépourvus d'enthousiasme. J'ai aperçu quelques exceptions, mais je n'ai presque aucun rapport avec ceux chez lesquels j'ai cru les découvrir Ne craignez pas cependant que le séjour de Paris détruise en moi ce qui m'a valu votre amitié. Non, vos lettres et mes souvenirs sont de sûrs préservatifs.

« Dites à Chatelain l'intérêt que je lui porte ; embrassez pour moi Bonjour, Barret, Desroche, Grognier, etc. ; rappelez-moi au souvenir de Roux. J'ai dîné à Auteuil

avec Cabanis et Tracy : ces messieurs m'assurent qu'il y a dix mémoires au concours sur la question de métaphysique que je voulais traiter.

« Présentez mes respects à M[me] Grognier, vous lui devrez une partie de votre bonheur par l'union qu'elle établira dans votre intérieur et l'exemple de ses vertus. Puisse son mari sentir le prix de ce qu'il possède.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère. à J. Bredin.

1805.

« Cher Bredin, j'aurais besoin de vous lire dans ce moment où ma tête n'est pas moins fatiguée de travail que de pensées douloureuses. Cependant ces jours derniers j'ai eu un peu de relâche, en me livrant aux seules idées qui me portent dans un tout autre monde. Ah! cela est bien vrai, le monde des abstractions est le seul qui vaille la peine qu'on l'habite. Mais je ne trouve plus la route de celui des abstractions où le cœur est aussi occupé que l'esprit; je me traîne sur d'arides frontières où je ne puis me repaître que des sèches spéculations de ma psychologie.

« Tout est vide pour moi, et cependant ma mère se porte mieux qu'avant le siége de Lyon, ma sœur aussi; mon petit grandit et montre des dispositions étonnantes. Il apprend bien le latin et passe ses récréations à étudier la botanique et la zoologie.

« Ah! je sais bien ce qui me manque : ce sont ces sentiments doux et profonds, ces images vives dont on se nourrit dans toutes les passions, dans l'amour céleste comme dans l'amour terrestre. En amitié, je puis aussi goûter une sorte de volupté inconcevable, j'y avais trop longtemps accoutumé mon âme. Votre absence m'est un tourment. A ce dernier voyage à Lyon, dans mes promenades à Polémieux, à Fourvières, aux Brotteaux, comme j'ai joui de nos entretiens!! Je m'étais bien promis de vous parler raison aujourd'hui, mais dès que je me mets à ouvrir mon cœur, toutes les tristesses que je comprime habituellement font effort pour s'échapper, et, d'ailleurs, à qui les confierais-je, si ce n'est à vous?

« Donnez-moi des nouvelles de Ballanche; où en est-il? Dans sa dernière lettre, il m'annonçait sa prochaine arrivée; son silence m'étonne, et ce qui m'inquiète, c'est que Beuchot, interrogé sur lui par moi, vient de répondre ces mots : « Je vous en prie, ne lui écrivez pas, « il est trop affairé, il n'a pas un moment. » Est-ce un motif pour que je ne lui écrive pas? Y a-t-il quelque mystère là-dessous? Vous devez en être instruit. Comment Bredin saurait-il un ami malheureux sans chercher

à lui arracher ses chagrins secrets? Ballanche est un de ces hommes auxquels il faut faire violence pour obtenir l'aveu des peines qui le rongent. Versez malgré lui dans son âme le baume de la confiance; allez le voir sur-le-champ et tâchez de m'ôter cette agitation. J'ai bien assez de celles qui me sont propres. Dites mille choses de ma part à votre père, aux dames Bredin, à notre petite Agathe, à Grognier, Roux, Desroche, Barret, Chatelain, plus encore à Bonjour. Quand je reçois des lettres qui ne sont pas timbrées de Lyon, c'est un vrai malheur. Adieu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 1er avril 1805.

« Oh! comme le présent que vous m'avez fait m'a touché, mon bon ami. J'ai été lire votre lettre et le petit livre qui l'accompagnait, dans le jardin de l'École polytechnique, à l'ombre d'arbres plantés par des grands de la terre dont la puissance s'est évanouie.

« Au chant des oiseaux et seul au milieu de cette belle nature renaissante, comme je sentais le néant de ce que je poursuis à Paris. Mon Dieu, vous avez permis que j'y vinsse éprouver combien est vain ce monde

dont la vue dans le lointain me paraissait offrir une si brillante perspective. Ces savants si fiers de leurs connaissances, que sont-ils auprès de l'âme simple à qui Dieu se révèle? C'est lui qui a inspiré à Méla les prières qu'elle vous a dictées. Pauvres littérateurs! Efforcez-vous d'égaler cette touchante éloquence d'une pensée qui n'étudia jamais vos rhétoriques! Mon ami, pourquoi fallait-il que je vinsse à Paris pour connaître l'homme, pour me connaître moi-même?

« Ces supplications à Marie sont adressées à ma patronne. Lorsqu'à l'âge de sept ans je fus atteint d'une maladie qui menaça de m'enlever à mes parents, ma mère alla prier pendant neuf jours Notre-Dame de Fourvières; son intercession me sauva, dit-elle.

« Jamais l'envie de revoir ma famille, mes amis, n'a été si vive, et cependant le retour définitif à Lyon m'est impossible. Priez Dieu que je continue à me trouver mal ici et que je ne devienne point comme tant d'autres.

« Ne soyez pas longtemps sans m'écrire. Mon cœur est si froid quand vos lettres ne viennent point le réchauffer. Parmi ceux qui, à Paris, n'ont pas mis leur Dieu en oubli, je tâcherai de répandre vos prières.

« Vous irez à Polémieux avec Desroche; vous y parlerez de moi, vous y verrez mon enfant. Tous mes vœux hâtent l'instant où vous me raconterez ce voyage. Je vous prie de dire à monsieur votre père et aux deux

dames Bredin combien je suis reconnaissant de leurs bontés pour moi. Adieu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, avril 1805.

« Je m'adresse à votre bon cœur, cher Bredin, à ce sentiment qui vous force à secourir vos semblables. Lenoir, privé de toutes ressources, sans l'amour de Dieu dont il est plein, était prêt à terminer lui-même son existence. Ses parents, par une inconséquence inexplicable, au lieu d'être enchantés de voir leur fils, grâce à M. de Gérando, occuper cette place qui lui ouvre une carrière convenable, ses parents ne lui ont envoyé que 15 louis depuis cinq mois qu'il est à Paris ! Comment vivre ici avec cela, malgré la plus modeste chambre et la nourriture la plus sobre ? Il voulut hier mettre sa montre en gage, on la refusa. Il doit trois mois de loyer ! Je sais que vous connaissez peu la famille Lenoir, mais l'envie de rendre service vous donnera le moyen de la voir. Allez parler au nom de l'amitié, de la raison, de tous les sentiments de la nature, le père veut-il exposer son fils à retomber dans un nouvel accès de désespoir ? Il faut absolument servir Lenoir, promp-

tement, avec zèle, prudence et discrétion. J'ai écrit à ce sujet à Bonjour, bon et sensible comme vous; entre nous trois, trouvons un moyen d'agir directement. Ah ! si vous connaissiez le cœur de ce jeune homme aussi intéressant que malheureux !

« Dites à Roux que je vois souvent MM. Cabanis et de Tracy, à Auteuil; nous parlons toujours métaphysique; le dernier goûte plusieurs de mes idées.

« Répétez à votre ami que j'attends de lui une longue lettre sur la physionomie, dont je m'occupe aussi, comme un écolier qui fait un premier thème.

« Le mariage de Chatelain avance-t-il?

« A. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 23 avril 1805.

« J'espère, mon ami, que cette lettre arrivera assez à temps pour empêcher les démarches que je réclamais de vous. C'est à ma mauvaise tête qu'il faut attribuer l'imprudence que j'ai commise en vous écrivant; quand je suis frappé d'une idée, je ne réfléchis plus. Je savais depuis longtemps dans quel embarras était Lenoir; mais il ne m'en parlait pas, à cause d'une extrême délica-

tesse de sentiment que je lui reproche souvent comme peu philosophique. Un jour enfin il me vient confier sa position, en me priant de lui prêter. Je n'avais malheureusement rien, mais je lui offris bien vite de mettre en gage des couverts et des flambeaux d'argent, ce qu'il rejeta très-loin. C'est alors que j'écrivis à Bonjour et à vous. Lenoir a reçu quelque chose de sa mère, il n'a plus besoin de rien. Mais maintenant que je sais qu'il ne voulait pas même avouer sa situation à ses parents, de peur de les inquiéter ou de les gêner, je crois qu'il ne me pardonnerait jamais s'il découvrait ce que je vous ai écrit. Quand donc apprendrai-je à être patient et à ne plus me jeter étourdiment dans tous les embarras que me suscite mon imagination ? Pauvre Lenoir, quel chagrin je lui causerais s'il savait que j'ai confié (à deux amis, à la vérité) le secret qu'il voulait cacher à tout le monde ; enfin, le voilà tranquille. J'espère que le *Code rural* n'en ira que mieux et qu'il plaira de plus en plus à M. Delâtourette, qui lui a déjà témoigné souvent sa satisfaction. De grâce, des nouvelles de Chatelain, de Barret et de Grognier.

« Il y a eu hier une séance publique à l'Institut, où l'on a décerné à l'ouvrage de Maine de Biran le prix pour lequel j'avais commencé mon mémoire de métaphysique. Roux était un des concurrents.

« A. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

1805.

« Je vous recommande aujourd'hui un nouveau débarqué, auquel je prends le plus vif intérêt : c'est M. Clerc, ancien professeur à l'École centrale de l'Ain, depuis au lycée de Moulins, et qui me remplace à celui de Lyon. Je vous prie de lui accorder l'intérêt dont il est digne et de lui rendre tous les petits services qui lui seront nécessaires. Présentez-le à ceux qui m'aiment; promenez-vous quelquefois avec lui, au bord de la Saône ou dans le jardin de l'École vétérinaire.

« Vous avez été présenté à Bonaparte; dites-moi ce que Roux, Desroche, Chatelain et vous, vous jugez de cette physionomie-là?

« Je m'occupe plus que jamais de métaphysique; j'en parle à Auteuil, quoique mes idées diffèrent extrêmement de celles de M. de Tracy; il paraît cependant goûter assez mes recherches, et faire un peu plus de cas de ma métaphysique que je ne m'y attendais. Oh! comme j'aurais plus de plaisir à en causer avec vous et Bonjour, sur le chemin de Polémieux!

« Combien est admirable la science de la psychologie, mais, pour mon malheur, vous ne l'aimez plus; il faut pour me priver de toutes consolations que nous ne

puissions pas sympathiser en matière de métaphysique sur la seule chose qui m'intéresse encore. Vous ne pensez plus comme moi, c'est un vide affreux dans mon âme.

« Adieu, je vous embrasse tendrement.

« A. AMPÈRE. »

De Ballanche à André Ampère.

Lyon, ce 13 floréal 1805.

« Mon très-cher ami,

« Ce que vous dites au sujet de vos succès en méta physique me désole. Je vois avec peine qu'à votre âge vous entriez dans une nouvelle carrière. On ne va pas loin quand on change tous les jours de route. Songez bien qu'il n'y a que de très-grands succès qui puissent justifier votre abandon des mathématiques, où ceux que vous avez déjà eus présagent ceux que vous devez attendre. Mais je sais que vous ne pouvez mettre de frein à votre cerveau.

« Cette idéologie ne fera-t-elle point quelque tort à vos sentiments religieux ? Prenez bien garde, mon cher et très-cher ami, vous êtes sur la pente du précipice;

pour peu que la tête vous tourne, je ne sais pas ce qui va arriver. Je ne puis m'empêcher d'être inquiet. Votre imagination est une bien cruelle puissance qui vous subjugue et vous tyrannise. Quelle différence il y a entre nous et Noël! J'ai retrouvé ici les jeunes gens qui appartiennent, comme moi, à la société que vous savez. Combien ils sont heureux! combien je désirerais leur ressembler! Nul trouble, nulle inquiétude, leur âme est parfaitement tranquille.

« Mon cher, je crois que nous avons l'un et l'autre péché par l'orgueil et que Dieu nous en punit. Heureusement pour moi je suis extrêmement occupé et je fuis comme la peste tout ce qui pourrait me distraire des affaires. Je n'ai ici nulle société qui me convienne, parce qu'il n'y en a aucune où je puisse m'abandonner.

« Ce qui sera toujours étonnant, c'est que deux hommes aussi essentiellement différents que nous le sommes se comprennent cependant si bien, car jamais il n'y aura personne qui puisse tenir dans mon cœur la place que vous y tenez. Mon cher ami, pour ne pas tomber dans le dégoût et l'ennui des choses de la vie, j'évite de me replier sur moi-même, je voudrais que vous puissiez en faire autant, mais je sens que cela ne vous est pas possible, à cause du genre d'études et d'occupations qui vous est habituel : c'est en cela que votre position est pire que la mienne. Vous m'avez conseillé de me marier, j'en avais moi-même le désir, mais je

tremble devant l'avenir qui m'attend lorsque je me marierai. J'aurai des moments de solitude effrayants, parce que si l'on ne dit pas tout à la personne avec qui l'on doit passer sa vie, on ne peut trouver le bonheur. Ensuite les enfants et tout le reste. Dans l'état de garçon, il est facile de dévorer son existence, mais dans l'état d'époux et de père, c'est bien différent ! »

« BALLANCHE. »

De Ballanche à André-Marie.

Juillet 1805.

« Je ne vous parlerai que peu de moi, parce que vous me grondez si fort du parti que je veux prendre, qu'ici je reconnais encore votre caractère fougueux. Ce n'était point des emportements que je vous demandais, c'était des avis. J'espère que vous serez plus calme aujourd'hui, et que vous me parlerez un langage dégagé de passion.

« Vous motiverez les raisons qui vous font me détourner de mon projet, je vous ferai les objections que je croirai devoir faire, vous les combattrez à votre tour et peut-être que nous parviendrons à nous éclairer mutuellement.

« En attendant, mon cher ami, je vous prie de pren-

dre quelques informations qui peuvent m'être utiles; mais je voudrais que vous le fissiez sans me compromettre et sans vous compromettre vous-même. Comme mon projet est loin d'être arrêté, il faut que j'examine bien, avant de me déclarer, pour ne pas m'exposer à passer pour fou ; pourtant il est bon que je me mette en mesure.

« Sachez donc quelle vie on mène au séminaire de Paris, quel en est à peu près le régime intérieur, non pas pour le boire et le manger, car cela m'est égal, je voudrais seulement savoir quelle somme d'exercices de piété on exige dans la journée, quelle somme de temps on a pour être seul avec soi-même, quelles sont les études qu'on y suit, à part la théologie et la philosophie, etc.? Je voudrais savoir encore si on ne peut pas mêler à tout cela quelque étude étrangère, comme par exemple le grec et l'hébreu. Il me passe par la tête d'étudier les preuves de la religion dans les sources mêmes. Je ne puis le faire qu'en m'y livrant entièrement et exclusivement. Il faut donc que je quitte le monde et que j'embrasse l'état ecclésiastique. Croyez-moi, mon cher, je pourrais faire quelque bien dans cet état-là, et c'est une considération qui ne peut pas être indifférente. Que savez-vous? Je pourrais trouver la lumière. Dieu exige peut-être que j'emploie toutes mes forces à cette recherche importante. Il donne la foi aux simples, mais comme j'ai le malheur d'être très-peu simple, c'est-à-dire très-mauvais, il veut peut-être ne m'accorder ce don qu'au-

tant que je lui dévouerai toutes mes facultés. Si une fois je venais à être convaincu, je pourrais en convaincre bien d'autres, car il y a une inspiration qui tient à la conviction intime; cette inspiration produit une éloquence entraînante et pour ainsi dire contagieuse, celle des missionnaires. Voilà toute mon hypocrisie, mon cher, dites-moi si vous la condamnez.

« Mettez-vous bien dans la tête que si je continue à faire comme je fais, je serai toute ma vie un misérable, qui n'aura pas assez de force pour avouer ses véritables sentiments, et qui aura même l'impardonnable faiblesse de détester de tout son cœur les hommes qui les avoueront.

« Ceux qui nous connaîtraient bien comprendraient la raison des inconséquences de J.-J. Rousseau.

« Mon cher, j'ai brûlé toutes vos lettres, je vous prie d'agir de même à l'égard des miennes.

« Adieu; croyez à mon amitié et écrivez-moi le plus souvent que vous pourrez.

« Votre meilleur ami,

« SIMON. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

10 septembre 1805.

« Cher ami, cette lettre vous sera remise par M. Tesseyre, jeune homme charmant, excellent mathématicien

et si zélé chrétien qu'il a quitté la carrière où ses connaissances lui méritaient déjà un nom, pour entrer au séminaire et y prendre l'état ecclésiastique.

« J'espère que vous et nos amis l'accueillerez comme un frère, que vous l'accompagnerez à Polémieux; il m'a promis d'aller donner de mes nouvelles à maman, de voir mon pauvre enfant et de lui porter des livres. Tout le long du chemin, vous parlerez ensemble du christianisme, puis vous m'écrirez un extrait de votre conversation, qui me sera peut-être bien utile. Cachez à ma mère avec le plus grand soin, les doutes dont je suis tourmenté. Vous savez mieux que personne à quel point j'ai cru à la révélation de la religion catholique romaine. En arrivant à Paris, je tombai dans un état d'esprit insupportable. Oh! que je regrette le temps où je vivais de ces pensées peut-être chimériques!

« Au nom de notre amitié, cher Bredin, faites-moi le tableau naïf de vos convictions actuelles, je vous en conjure, versez votre âme dans la mienne.

« A. AMPÈRE. »

(Bredin, encore plus effrayé que Ballanche de la révolution qui s'opère dans l'esprit d'André, écrit sur son journal[1] les impressions qu'il éprouve en retrouvant son ami après quinze mois de séparation.)

1. Journal dont le fils de M. Bredin a bien voulu nous confier quelques fragments.

21 *novembre* 1805. — Je partais pour aller chez le Père Roger, quand Ampère arrive. Quelle joie de revoir cet homme si profondément bon, si essentiellement généreux. Avec quel intérêt je le considérais ! Je pesais chacune de ses paroles, j'écoutais la moindre inflexion de sa voix, j'observais chacun de ses gestes, le plus léger mouvement de ses traits, rien ne m'échappait . .
. . . .

22 *novembre.* — C'est bien toujours ce cher Ampère, mais il est changé . . . .
. . . .

8 *décembre.* — Je suis revenu hier de Polémieux avec Barret, Bonjour et Ampère. Il est plus changé que je ne croyais. L'année dernière, c'était un chrétien ; aujourd'hui, ce n'est plus qu'un homme de génie, un grand homme !

Qui peut avoir troublé sa raison ? Il ne voit pas le gouffre ouvert sous ses pieds. Que sont devenus les sentiments sublimes qui remplissaient son âme ? Il ne voit plus que la gloire, il est idolâtre de la gloire ! Il a l'orgueil de sonder les mystérieuses profondeurs de l'intelligence humaine. . . . .
. . . .

15 *décembre.* — Je ne puis me faire à ce changement de

mon ami, c'est pour moi comme si je ne voyais plus que la moitié d'Ampère. Je m'inquiète, je m'afflige, son esprit s'est encore élevé. Quelle étendue!

J'espère toujours que dans nos conversations il m'exprimera quelques-unes de ces hautes vérités qui le rendaient si éloquent. Mais non, c'est toujours la science, la renommée! Autrefois la civilisation l'intéressait en tant qu'elle devait perfectionner l'homme sous le rapport moral. A présent il n'y voit que le développement des forces et des facultés, un moyen d'avancer les sciences, la liberté civile, l'indépendance des nations; tels sont ses dadas, il cherche la vérité dans les apparences. Il n'y a de vrai que la vérité éternelle, immuable, Dieu. . . . .

. . . .

15 *décembre.* — Avec Desroche et Ampère nous sommes partis pour aller voir Barret à l'Argentière[1]. En passant sur le petit pont rustique, mon ami n'avait pas peur pour lui, mais pour la métaphysique. « Barret a choisi la bonne part, elle ne lui sera point enlevée », me dit André, mais bientôt il est revenu à la psychologie.

Après la messe, déjeuner chez les Pères de la Foi, adieu au général, Barret nous accompagne; au retour sur la route, Ampère et moi nous nous faisons mille

1 Maison de Jésuites.

tours d'écolier. . . . .
. . . .

17 *décembre.* — *Dimanche.* C'est demain que part mon ami; que Dieu veille sur lui; que deviendra-t-il sur ce grand théâtre des folies humaines? Quel homme excellent, quel vaste génie! Ne m'accoutumerai-je donc jamais aux séparations? . . . .
. . . .

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

18 janvier 1806.

« Il y a trop longtemps, cher Bredin, que je suis à Paris sans nouvelles de Lyon, c'est ma faute, puisque je n'écris pas; mon temps se perd en des occupations aussi ennuyeuses que multipliées; des visites aux membres de l'Institut, l'embarras d'une installation. Enfin me voilà au collége de Navarre dans un commode appartement, préférable à celui que j'avais au Palais Bourbon. Seulement, à la place de beaux marronniers en fleurs, je ne verrai au printemps qu'une petite et triste cour. Depuis mon retour, je n'ai eu de moments agréables que ceux que j'ai passés à disputer avec Maine de Biran. Il est

parti, me laissant tout entier livré aux ennuis du moment présent et, ce qui est bien pire, à mes souvenirs.

« Près de vous, mon imagination m'offrait encore quelques espérances d'avenir. Seul ici, je revois sans cesse, comme il y a deux ans, l'image de celle qui a rempli ma vie de tant de charme. Je relis ses lettres et partout je retrouve les monuments de mon bonheur perdu. Comme je regrette d'avoir quitté le lycée de Lyon! Je n'aurais point abandonné ma mère, mon fils et vous tous; je serais meilleur que je ne le deviens. Écrivez-moi, vos paroles sont un baume de paix, je tombe dans des accès de désespoir quand je suis longtemps sans les entendre. Vous avez des chagrins aussi, mais j'admire votre résignation.

« Dites à Roux qu'il est impossible de retirer les mémoires envoyés au concours, c'est la propriété de l'Institut.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

25 février 1806.

« Tesseyre est entré au séminaire; toute sa vie sera donc consacrée au bien. M. Berthier, qui le remplace à

l'École polytechnique, a eu la générosité de se charger de donner à Mentelle des leçons particulières gratis. Puisse ce jeune homme, qui a quitté son pays et ses parents pour cette folle passion des sciences qui m'a fait tant de mal, être bientôt désabusé et retourner vivre heureux et utile à ses semblables à l'Argentière.

« Oh! Dieu, où me conduisez-vous par des routes si éloignées du but que je voudrais atteindre? Bredin, vous qui concevez clairement qu'il n'y a pas d'opposition entre la bonté du Créateur et la damnation des réprouvés, tâchez de me convaincre. Travaillez avec Bonjour à me montrer la vérité; qu'il fasse les objections, vous les réponses. Puis, envoyez-moi le résultat de vos conférences, il me fera peut-être changer de point de vue. Prêtez-vous à mon désir pour me sauver du gouffre où je tombe. D'Ambérieux ne refuserait peut-être pas non plus d'essayer de m'éclairer.

« Vous me parlez de l'immortalité de l'âme. Jamais le doute ne s'est étendu en moi jusque-là. Je sais que la révélation peut seule en démontrer la certitude. Cependant l'édifice est debout, stable quand la base chancelle. Que deviendrai-je à ce moment terrible où mon corps restera loin de moi; à quelle existence passerai-je? Que l'état de Tesseyre, dont il est si digne, fait envie. Vous êtes bon d'avoir été à Polémieux. Le passage de votre lettre où vous parlez de mon pauvre enfant, de maman,

de ma tendre maman, m'a rendu bien heureux. Pourquoi me suis-je séparé d'eux ? Adieu.

« A. AMPÈRE. »

(Bredin ne se trompe pas; la pensée de son ami a subi d'étranges bouleversements : « Précisément parce que je suis inquiet et agité, lui dit André, parce que mon esprit est à la renverse ; parce qu'au lieu de vous écrire je voudrais travailler à un mémoire pour l'Institut ; c'est pour cela même que je ne puis m'empêcher de vous écrire. Jamais je n'ai été plus mécontent de moi, l'enfer est dans mon âme, et personne ne sait deviner ce qui s'y passe, ne sait y porter la moindre consolation ; ceux qui croient m'aimer ne font que me déchirer. »

Décidément le mal est profond. L'idéologie, la métaphysique, la psychologie ont leurs dangers sans doute. Mais les regrets du passé, l'isolement de toutes ses affections entretiennent dans cette ardente imagination un chagrin permanent et rongeur. Ballanche et Bredin le sentent ; ils veulent à tout prix secourir Ampère, cherchent à le ramener au pays natal et à le réconcilier avec l'idée d'un second mariage.)

De Ballanche à André Ampère.

Lyon, 16 mars 1806.

« J'ai reçu, mon cher ami, votre énorme lettre du 10; lle m'a horriblement fatigué.

« Nous sommes deux misérables créatures à qui les inconséquences ne coûtent guère. Un brasier est dans votre cœur; le néant s'est logé dans le mien.

« Vous tenez beaucoup trop à la vie, et j'y tiens trop peu. Vous êtes trop passionné et j'ai trop d'indifférence. Mon pauvre ami, nous sommes tous les deux bien à laindre. Vous avez été ces jours-ci l'objet de toutes mes pensées, voilà ce que je crois à votre sujet : Il faut que vous quittiez Paris, que vous renonciez aux projets que vous aviez formés en y allant, parce que vous ne pourrez jamais trouver, je ne dis pas le bonheur, mais au moins le repos dans cette solitude de tout ce qui tient à vos affections. L'air natal vous vaudra encore mieux, il sera peut-être un baume pour votre mal.

« Camille Jordan part pour Paris, il a le projet de former à Lyon un Salon des Arts, qui serait organisé à peu près comme les Athénées de Paris. Il y aurait différents cours. Camille m'a consulté sur les professeurs dont on pourrait faire choix. Je lui ai parlé de vous, je lui ai dit que vous aviez le plan d'une espèce de cours

qui serait bien fait pour réussir : ce serait d'embrasser toutes les sciences et d'enseigner ce qui serait suffisant pour ne pas y être étranger, d'en saisir les faits généraux, d'en faire apercevoir les points de contact et de donner ce qu'on pourrait appeler la philosophie ou la génération de toutes les sciences humaines. Je m'explique sans doute mal, mais vous savez ce que je veux dire. Camille est persuadé que vous seriez très-utile dans l'établissement qu'il projette, à cause de la variété de vos connaissances ; il croit aussi qu'il serait intéressant pour la ville de ramener un homme tel que vous dans ses murs ; il vous aime et vous estime beaucoup ; tâchez de le voir ; de son côté, il cherchera à vous rencontrer, pour essayer d'arranger quelque chose qui vous soit agréable d'abord et utile ensuite. Il est sûr qu'outre ce cours du Salon des Arts vous pourriez avoir, comme autrefois, des cours particuliers, ou travailler à quelque ouvrage. Vous seriez ici avec vos amis, vous vous retrouveriez, peut-être. Si une fois vous pouviez compter sur une existence douce et honorable, vous pourriez vous associer une femme de votre choix, et qui parviendrait sans doute à combler le vide qu'a laissé dans votre cœur la perte de vos anciennes affections. Je sais, mon pauvre et cher ami, tout ce que vous pouvez me répondre ; je sais qu'un second mariage dans cette ville vous répugnerait ; mais, de bonne foi, cette répugnance n'est-elle pas un enfantillage ? Eh ! mon Dieu, dans le monde, où tous

les sentiments s'affaiblissent, où toutes les douleurs morales finissent, on trouvera tout naturel votre second mariage, on croira qu'il est le fruit de l'inconstance de nos affections et de l'instabilité de nos sentiments, même les plus vifs et les plus profonds. Mais ceux qui connaissent mieux le cœur humain, ceux qui auront étudié un peu le vôtre, ceux enfin dont l'opinion peut être quelque chose pour vous, sauront bien que votre âme expansive a besoin d'une âme qui réponde à chaque instant à la vôtre. Ainsi, dans tous les cas, vous serez justifié : les indifférents, comme vos connaissances et vos amis, trouveront cela très-naturel. Voyez, mon cher, à quoi vous êtes exposé. Il y a des folies, permettez-moi le mot, auxquelles vous seriez capable de vous livrer; tâchez de vous préserver de ces affections qu'on peut former en courant; on dirait parfois que vous cherchez à vous débarrasser de votre cœur; vous le jetèz à qui se trouve là. Vous savez bien, que dans l'état actuel de la société il ne vous est pas permis de prétendre à une femme d'une grande fortune ou d'un grand nom; ceci est la chose qui vous inquiète le moins, puisqu'à vos yeux un mariage de convenance est une monstruosité; si donc vous aviez le malheur d'être séduit par une personne avec laquelle vous ne puissiez point vous marier, qu'arrivera-t-il? Ne me répondez pas que tout cela ne dépend pas de vous : au risque de vous fâcher, je dois vous dire ici la vérité. Vous ne savez pas encore ce que c'est que de

résister à vos penchants, et c'est ainsi que vous vous exposez à les faire devenir de véritables passions. Croyez-vous donc que tout aille dans le monde au gré de chacun ? Comptez-vous pour rien cette grande *vassalité* qui nous soumet et nous entraîne à chaque instant ? Étudiez votre cœur, descendez dans votre âme, et lorsque vous apercevrez un sentiment nouveau, cherchez à savoir s'il est raisonnable ; n'attendez pas, pour éteindre un feu de cheminée, que ce soit devenu un grand incendie : il y a des malheurs sans remède, il faut nous consoler ; il y a des malheurs que nos fautes ont occasionnés ou empirés, il faut nous corriger ; les petites choses vous agitent, que doit-ce être des grandes ? Je vous en supplie, commencez un apprentissage nouveau. Modérez-vous sur les choses indifférentes de la vie, et vous parviendrez à être modéré sur les questions importantes....

« S. BALLANCHE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

Le 25 août 1806.

« Faut-il donc renoncer à l'espérance tant de fois caressée de vous voir revenir ici ? Songez qu'à Paris, dans le grand tourbillon, vous n'avez pas le temps de tra-

vailler à quelque chose de suivi. La vie s'écoule sans porter aucun fruit, l'arbre dépaysé, transplanté, ne produit rien, rendez-lui son sol natal, l'atmosphère qui lui convient, et vous verrez quelle vigueur il reprendra. Ah ! que je serais heureux si j'avais espérance en l'idée de Ballanche. A Lyon, vous nous feriez vivre, nous qui vous aimons tant ; ce projet est trop beau, tous nos moments seraient consacrés à l'amitié, à la métaphysique ; vous-même, vous livrant à l'éducation de votre fils, le formeriez à ces pensées d'homme que vous souffririez de ne pas lui voir. Dans cette éducation de collége ne détruira-t-on pas l'énergie de l'âme, tous ces dons si beaux qu'il ne faudrait que régler sans les amoindrir?

« A Paris, votre enfant ressemblera à tant d'autres ; il sera façonné pour le siècle et non pour Dieu et l'humanité ; et vous, dans cette foule d'hommes qui sentent, pensent et agissent d'une façon tout opposée à la vôtre, combien vous serez froissé.

« Il m'est bien dur de vivre loin de vous, c'est la plus amère des privations qui me soit imposée sur cette terre. A tout ce que cette séparation a de pénible se oint le tourment de l'inquiétude. Il me semble qu'aucun homme n'est exposé à autant d'accidents, de chagrins et de malheurs que vous.

« Je suis allé à Polémieux avec les deux Grognier. Votre mère et votre sœur étaient absentes. Votre petit,

ivre de joie, m'a fait des caresses inouïes ; il me disait, avec bien plus d'expansion qu'on n'en a ordinairement à cet âge : « Ah ! monsieur Bredin, que je vous aime ! « que de plaisir j'ai à vous voir. » Il est charmant. Adieu, excellent ami.

« J. Bredin. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Août 1806.

« Vous avez donc embrassé ce pauvre enfant que son père a quitté. Il me ressemble, dit-on, faut-il le désirer? Je le verrai dans huit jours. Vous viendrez avec moi à Polémieux, n'est-ce pas, puis je vous reconduirai à Lyon, dans cette ville où j'ai été si heureux et que j'espère pourtant ne plus jamais habiter. Oh! qu'ils me connaissent mal ceux qui pensent que ce séjour me ferait du bien; s'ils m'aiment, ces hommes dont je suis séparé, qu'ils ne me parlent jamais de revenir me fixer dans ces lieux où se sont écoulées et mon enfance et mes années de bonheur. Non, non, ils n'ébranleront jamais ma résolution, leurs conseils ne pourraient qu'empoisonner inutilement le peu de moments qui me reste à passer auprès d'eux. Que Barret, Ballanche, ne me

tourmentent pas à ce sujet, épargnez-moi tous la plus grande peine que vos sollicitations me feraient éprouver dans ce voyage dont la perspective s'offre à moi à la fois sous des couleurs si douces et si tristes.

« Je m'occupe toujours beaucoup de métaphysique et suis très-lié avec Maine de Biran. Son ouvrage, qui vient d'être couronné à l'Institut et qu'il va publier, est l'écrit le plus opposé aux systèmes modernes que l'on peut imaginer; c'est une métaphysique toute spirituelle comme celle de Kant, peut-être plus éloignée encore de tout ce qui tient au matérialisme. Ma manière de concevoir les phénomènes intellectuels est plus simple, et, à ce qu'il me semble, plus d'accord avec les faits; mais elle n'élève point l'âme autant que la sienne, et ne donne pas une si haute idée de cette force innée de la volonté, libre par essence, dont il fait découler toutes ses explications. Je connaîtrai mieux bientôt l'ensemble de son système. J'attends avec impatience la publication de son livre.

« Nizier est bien reconnaissant de votre souvenir; en voilà encore un qui vaut mieux que moi. Remerciez ces dames Bredin, de l'intérêt qu'elles veulent bien prendre au pauvre exilé. Pas un moment pour dire à mes amis combien ils me sont chers. Mais à bientôt.

« A. AMPÈRE. »

Pressé, endoctriné par ses deux meilleurs amis, André, malgré une résistance prolongée, subit enfin leur influence et celle de son entourage; sa mère, sa sœur l'engagent à écouter ceux qui s'intéressent à lui. M. de Gérando ne reste point inactif en cette occasion; il plaide si bien la cause dont il s'est chargé qu'Ampère se laisse persuader et présenter à une honorable famille de Lyon. Dans ce cercle, on lui parle avec enthousiasme du cœur et de l'intelligence de Mlle P***, de son admiration pour la science et le talent. La physionomie agréable de cette jeune personne ne révèle que l'envie de lui plaire; il la voit s'attendrir au récit d'une bonne action, l'entend s'exalter en citant quelques passages de la *Nouvelle Héloïse*, croit reconnaître une sympathie véritable entre les sentiments qu'elle exprime et ceux qu'il éprouve; et le voilà, le pauvre et triste André, l'amant, le mari de Julie, le voilà se livrant à l'espérance d'aimer une seconde fois. Étonné, presque humilié de l'émotion qu'il ressent, c'est à sa chère sœur Élise qu'il veut faire tout d'abord un aveu qui lui coûte. Élise, l'aimable fille dont nous gardons le souvenir, ne s'est pas consolée; les regrets ont épuisé ses forces; elle se meurt de consomption; l'inconstance apparente d'André lui déchire le cœur; mais sa vaillance la soutient; sous des expressions tendrement résignées, elle cache sa blessure et souhaite du bonheur à celui qui le cherche.

D'Élise Carron à André-Marie Ampère.

Lyon, 1807.

« Non, mon frère, je ne serais ni révoltée ni surprise si tu voulais essayer d'être plus heureux; non, mon estime pour toi resterait toujours la même, je ne t'en aimerais pas moins. Je sais que la douleur humaine n'est guère à l'épreuve du temps. Je sais qu'excepté un petit nombre tous les êtres se donnent la peine de chercher le bonheur; je fais pour le tien des vœux bien sincères, et pour celui de ton fils. Comment ne pas idolâtrer cet enfant? Oui, on le chérira, c'est là mon espoir, tout ce qui peut sourire à ma pensée.

« Adieu, sois persuadé encore une fois que je demeurerai, quoi qu'il arrive, toujours ta sœur.

« Élise CARRON. »

Il y a quelque temps, Ballanche écrivait à André : « On dirait parfois que vous cherchez à vous débarrasser de votre cœur, vous le jetez à qui se trouve là. » Élise a mieux deviné: son frère voudrait encore essayer d'être heureux. Ce qu'il cherche, il va l'avouer tout à l'heure, *« c'est le bonheur de ces tendres liens dont une douce expérience lui avait laissé un souvenir délicieux. »*

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

1807.

« Cher Bredin, je réponds bien tard à cette lettre pleine d'une si profonde amitié. Mon sort est fixé, il m'attache à Paris, c'est-à-dire loin de vous. Cette idée trouble mon bonheur, mais aucune affection ne pourra diminuer celle que vous m'inspirez. Plus le cœur s'ouvre à des sentiments tendres, plus ceux qui le possédaient déjà lui deviennent chers.

« Vous vous emportez, je crois, bien mal à propos contre cette pauvre métaphysique; elle m'a rendu quelquefois la paix et le repos de l'âme, et me paraîtra toujours un sujet trop digne d'étude pour l'abandonner. Au reste, soyez content, je ne puis m'en occuper maintenant: mes journées se passent sur d'arides calculs qui dessèchent l'esprit. Comment le sentiment religieux, qui a été assez exalté en moi, s'est-il presque éteint? Pourquoi l'incertitude l'a-t-elle remplacé? Je n'en sais rien. J'en souffre, mais c'est un mystère que toute la métaphysique du monde ne peut expliquer. Parfois je sens renaître mes anciennes idées, les doutes disparaissent; c'est alors qu'il me faudrait de longues conversations avec vous. Il y a quelques jours, l'admirable chapitre XXXVII du troisième livre de l'*Imitation* m'avait fait grand bien;

lisez-le, je vous en conjure. Après cette lecture, je vous ai écrit une lettre que je me repens d'avoir détruite. Quelle malheureuse faculté que l'imagination! Comme elle agite et tourmente la vie! Flotter entre les pensées les plus contraires, et d'un jour à l'autre juger évident ce qu'on était si loin de croire la veille, voilà la situation d'esprit que m'a faite l'absence de ma mère, de mon fils, celle de mes amis, et tous mes souvenirs chers et affreux.

« Enfin, mon mariage est arrêté; les paroles sont données. Je vois tous les soirs Mlle P***. Dans nos entretiens, son cœur semble avoir deviné le mien; elle me préfère, dit-elle, à ce que le monde appelle un brillant parti. C'est M. de Gérando qui a tout fait. Que j'aurais voulu vous avoir près de moi et vous confier mes anxiétés! Mais plus de craintes aujourd'hui, je veux croire à une félicité certaine. Adieu, nous nous aimerons malgré la distance et le temps. Peut-être un jour serons-nous réunis, et la fin de nos existences pourra se confondre. Adieu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à M. Maine de Biran, sous-préfet de l'arrondissement de Bergerac.

Paris.

« Cher ami, excusez mon silence en songeant aux préoccupations qui m'absorbent en cet instant; l'amitié que vous m'inspirez n'en est pas moins vive. En pareille circonstance, je serais un homme heureux si vous étiez à Paris et que je pusse chasser entièrement quelques souvenirs douloureux qui reviennent m'agiter, et que de doux projets, l'espérance d'une nouvelle vie, ne peuvent éloigner tout à fait (*Manent alta mente reposta*).

« Le cœur et l'esprit de l'homme sont une étrange énigme, et l'on fait une bonne métaphysique en s'observant impartialement comme on observerait un autre, sans s'imposer aucun effort sur soi-même et en laissant déterminer toutes ses pensées, toutes ses actions par ses seuls sentiments, en sorte que le moi soit presque réduit à la fonction de spectateur; ce n'est qu'ainsi qu'on saurait bien connaître l'âme humaine. Comme dans le cas contraire, où la raison désapprouve nos penchants et lutte, on pourrait observer un ordre de facultés tout opposé, celui de la volonté libre et puissante.

« Avez-vous pu reprendre vos méditations métaphysiques? Votre santé s'est-elle complétement rétablie, et

la douleur dont vous avez été accablé ne s'est-elle pas un peu adoucie par les consolations de la science et les distractions de votre emploi?

« Il y a environ un mois je suis allé à Auteuil; vous y êtes bien aimé. Pensez à moi, lors même qu'il me devient impossible de vous écrire; une lettre de vous me ferait tant de plaisir, un peu même de métaphysique. Je la néglige beaucoup, il est vrai; cependant mon esprit travaillerait sur le texte que vous m'auriez fourni, en allant à l'École polytechnique et au bureau consultatif. Ces rêveries pourraient être moins aimables, mais plus utiles que celles qui me dominent ordinairement.

« Je vous embrasse tendrement.

« AMPÈRE. »

Mlle P*** est ambitieuse et compte sur la fortune et les honneurs scientifiques. Incapable de comprendre la supériorité, encore moins le génie du mari qu'elle a choisi par vanité, elle s'étonne, s'effarouche et s'indigne de tout, prend la distraction et l'inexactitude pour de l'impertinence, le désintéressement pour du désordre, l'ardeur et la chaleur de cœur pour les exigences d'un mauvais caractère. Comment apprécierait-elle la bonté, la bienfaisance et la simplicité, celle qui remplace le devoir et la générosité par de grandes phrases et des semblants de sensibilité, l'oubli de soi par l'égoïsme, et croit

de bonne foi recevoir toutes les blessures qu'elle inflige... Pauvre nature, qui ne saura pas même chérir son enfant! Elle est de plus sous l'influence d'une mère acariâtre, jalouse d'un gendre qu'il lui plaît de tourmenter; aussi rendra-t elle son intérieur insupportable à celui qui, pour être heureux et reconnaissant, ne demanderait qu'un peu d'affection, d'indulgence et de repos.

Quelques mois se sont à peine écoulés que le malheur d'André est certain; ses amis ne peuvent s'en consoler. M. de Gérando surtout s'accuse de l'initiative qu'il a prise en cette circonstance, et, pour arracher Ampère aux mille petites persécutions de deux femmes, voudrait lui offrir l'hospitalité, en attendant que les tristes formalités d'une séparation soient accomplies. Mais le mari tourmenté ne consent point à quitter le domicile conjugal : réfugié dans son cabinet de travail, seul, *comme un exilé*, dit-il, le courage et la patience ne lui manqueront pas jusqu'à la naissance de son enfant. Cet enfant, il ne veut à aucun prix l'abandonner.

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mai 1808.

« Bredin, vous pensez sans doute dans ce moment à l'infortuné qui vous est cher; tout est fini pour lui, il

faut vous le dire, mais comment vous le faire comprendre, je ne le comprends pas moi-même; oui, mon ami, je m'attends à être mis hors de ma maison un de ces jours. Il y a longtemps que Mme Ampère ne me parle plus, ne me répond plus, au seul moment de la journée où je me trouve avec elle.

« M. P*** a osé me répéter deux fois que si je voulais éviter une séparation il fallait faire le sacrifice de toutes mes opinions à celles de ma femme, et des choses plus incroyables encore : j'ai tout supporté. L'espoir de revoir l'enfant de l'angélique et malheureuse Julie, d'embrasser ma pauvre mère et vous, mon ami, voilà ce qui me soutient; puis la même voix crie toujours au fond de mon cœur que si Dieu m'a abandonné, je l'ai mérité en l'abandonnant le premier; me rendra-t-il cette grâce de la foi? J'ai prié avec ardeur ce matin, je croyais vivement alors, mon âme s'élevait doucement vers le ciel; mais ce que je sentais il y a quelques heures me semble un songe à présent.

« Je me rappelle ce jour où je reçus la confirmation à Saint-Jean; de quels sentiments d'amour divin n'étais-je pas pénétré! Six mois après j'ai pu douter; dans certains moments je me trouve absurde de méconnaître la main qui voudrait me soutenir; dans d'autres, je me rappelle toutes les contradictions, les impossibilités que j'ai cru voir dans le christianisme, mais quand j'ai cru les voir, mon cœur était déjà corrompu. Je prie et je

doute. Bredin, c'est bien ardemment que je vous dis d'obtenir de Dieu qu'il m'éclaire, qu'il me console, car je sens au dedans de moi des mouvements détestables. Mon ami, je vous presse contre ma poitrine.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

3 juin 1808.

« Cher Bredin, vous l'avez reçue cette lettre, peut-être le même jour où je pleurais en lisant la vôtre, si touchante. Voilà les amis que j'avais à Lyon et j'ai pu les quitter! Remords déchirants! le plus affreux des supplices! Et ma mère! et ma sœur! vous ne savez pas les preuves de dévouement qu'elles m'ont données; toutes deux ont exigé que j'eusse la moitié de ce qu'elles possédaient, quand elles avaient à peine le nécessaire, et je les ai abandonnées, dans un accès de délire, sacrifiant tout à une femme dont j'ai cru follement être le préféré. Un aveu plus triste encore à répéter, c'est que chaque jour cette femme me donne des preuves nouvelles de sa sécheresse de cœur, de son aversion pour moi, et c'est

à peine si je puis l'accuser du mal qu'elle me cause, car selon sa manière de sentir et de juger je suis un fou, un insensé, entiché de principes ridicules, parce que j'ai dans la tête et dans l'âme des idées et des sentiments qui me semblent le beau moral et la vertu. Elle est à plaindre aussi; elle pleure sans cesse, dit-on, me reproche son malheur et ne se pardonne pas de m'avoir choisi parmi tant d'autres. Quelque temps avant ce funeste mariage, je la vis pleurer : je fus perdu, croyant que c'était des larmes d'amour! Écrivez-moi, j'ai besoin de votre amitié; j'étouffe, je ne sais comment achever cette lettre; je voudrais pourtant me contenir devant vous; mais cette solitude supportée depuis quatre mois dans ma propre maison m'a tué; rester jour et nuit dans ce cabinet de travail, où je suis comme *un exilé,* n'ayant le courage de voir personne, n'entendant autre chose que des récriminations incompréhensibles, et ne pouvant me dissimuler que c'est moi qui ai voulu tout cela. Je ne traverse pas la Seine sans désirer vivement m'y précipiter, et j'ose dire encore que j'aime ce Dieu qui, peut-être, m'avait destiné à quelques vertus.

« Vous me parlez de spectacles, de plaisirs : ce n'est pas là ce que je regrette, c'est le bonheur de ces tendres liens, dont une douce expérience m'avait laissé un souvenir délicieux; oui, c'est à cette espérance que j'ai tout sacrifié. Une lettre de vous mettra un peu de calme dans mon imagination; elle m'aidera à supporter cette hor-

rible existence quelques jours de plus. Que deviendrai-je? Je n'en sais rien.

« AMPÈRE. »

D'André Marie Ampère à J. Bredin.

Juin 1808.

« Ma situation ne peut changer. A ces vapeurs chagrines que vous vouliez expliquer par un état de santé a succédé un dédain froid, raisonné, tranquille, une sorte de haine; qu'ai-je fait pour la mériter? Oh! mon ami, vous souffrez aussi; mais je bénirais mon sort à votre place. Cependant je vous plains profondément, car les peines les plus cruelles dépendent bien moins des causes qui les produisent que de l'extrême sensibilité de celui qui les éprouve. La tendresse de Méla doit vous consoler de tout. Être aimé me paraît un enchantement, moi qui ne peux plus l'espérer. Ma vie est odieuse, je ne sors de mon cabinet que pour aller à mes occupations accoutumées. Il me faut endurer mille sortes de persécutions dont on fait complices les domestiques. Ils ont ordre de ne pas recevoir les amis qui viennent me demander. Le travail m'est absolument impossible malgré tous mes efforts, je n'ai pas la faculté de lier deux idées.

Quant à Mme Ampère, elle est tranquille loin de moi, me fait appeler aux heures des repas ; je la trouve seule avec Mme P***, détournant la tête pour éviter mes regards. Dès que j'ai mangé, je me retire. Je ne sais pourquoi aujourd'hui je me sens plus calme ; ce calme est celui de la mort. J'ai perdu jusqu'à la force de souffrir davantage. J'attends la naissance de mon enfant avant quinze jours, mais elle ne changera rien à mon sort ; je vous l'ai dit, ce ne sont point des vapeurs de grossesse, c'est un parti pris, après une longue délibération, après cinq mois de réflexion. C'est de sang-froid qu'elle m'a dit que si je ne me trouvais pas heureux nous n'avions qu'à nous séparer ; depuis ce moment elle semble se mieux porter et s'applaudit d'avoir rompu avec moi. On a fait choix d'une nourrice à Montmartre, dans le voisinage de la maison. J'irai voir souvent mon enfant, bien sûr de ne rencontrer jamais sa mère. Elle n'a pas voulu depuis six mois que je sortisse avec elle, préférant constamment la compagnie de Mme P***; pourtant il n'y avait point eu encore à cette époque de manifestation contre moi.

«Vous avez lu à présent une lettre que je vous écrivis il y a quelques jours, dans un paroxysme de désespoir. Je vous l'ai dit, je regrette le temps où je croyais *fermement ;* peut-être reviendrait-il si je pouvais revoir les lieux où j'ai laissé tant de souvenirs, les églises de Lyon, les montagnes de Polémieux, l'Argentière même. J'ai

un dessin de ce monastère, que de fois sa vue m'a arraché des larmes ! C'est là que j'avais eu le projet de cacher ma vie pour la consacrer tout entière à Dieu et au bien de mes semblables. J'ai cherché le bonheur ailleurs et n'ai trouvé que des infortunes. M. de Gérando, dont vous me parlez, est bien éloigné de ce que vous appelez les opinions des savants de Paris. Il est peut-être plus chrétien que je ne le suis dans mes moments de doute, mais il est plutôt protestant que catholique. Hélas ! il ne sent pas que dès qu'on ne reconnaît point une autorité inspirée de Dieu, on ne sait plus sur quoi fixer sa croyance.

« Adieu, mon ami, mes paupières se ferment, il y a bien longtemps que le sommeil me fuit ; je dormirai peut-être cette nuit, mais, hélas ! il faudra se réveiller. Je vous reverrai, je reverrai mon enfant. Avec quelle tendresse et quel serrement de cœur je vous embrasse.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mardi, 7 juillet 1808.

« Mon ami, après les moments que je viens de passer je peux désormais tout souffrir. Comment ne suis-je

pas mort en m'entendant dire de sortir de la maison par celle qui avait attaché son existence à la mienne, envers laquelle je voulais être reconnaissant et dévoué? « Je n'aurais pas dû me faire répéter deux fois de la quitter.» Telles ont été ses dernières paroles.

« J'appris hier la naissance de mon enfant; le portier du ministère fut chargé de me l'annoncer. On ne m'a pas écrit; mes lettres, à moi, sont restées sans réponses : tant mieux, elles ne m'auraient apporté que de nouvelles insultes. J'ai su que cette enfant, destinée peut-être à ne pas connaître sa mère, était une fille. Ah! Bredin, pourquoi suis-je venu à Paris? Pourquoi ai-je été sourd à la voix qui me retenait à Lyon? Le récit des peines qui m'attendaient ici me serait aussi inutile qu'impossible; je dois chercher plutôt à en détourner mes pensées, à les porter sur cet automne, où je vous reverrai, où nous nous promènerons ensemble sur ces montagnes dont le souvenir me fait battre le cœur. Dans cinq à six semaines j'irai à Polémieux; oui, le courage me reviendra auprès des miens, en embrassant mon fils, en revoyant ces bois où j'ai goûté tant de douces émotions, où le ciel m'a accordé tant de grâces; près de vous qui m'aimez toujours, malgré les faiblesses et les misères de mon âme que je vous montre à nu, peut-être retrouverai-je les sentiments qui m'élevaient au dessus de moi-même.

« Parlez de mon chagrin à ceux qui s'y intéressent;

dites-leur ce que vous jugerez convenable, mais que tout cela ne se répande pas trop.

« *Vendredi.* — J'ai interrompu cette lettre trois jours; je la reprends pour vous dire que ma fille Anne-Joséphine-Albine est née lundi 6 juillet; j'ai signé son acte civil hier à la municipalité, où je l'ai vue. Il n'y avait qu'*elle*, son parrain et sa nourrice. Adieu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

15 juillet 1808.

« Mon ami, Barret aussi avait tout deviné ; sa lettre m'a pénétré. J'ai donc perdu d'abord ce que j'ai aimé avec passion, et puis ce que j'ai cru aimer ; mes enfants, ma sœur, Ballanche, Bredin, voilà ce qui me reste, et je suis loin de vous. Oh ! comme j'ai prié et pleuré en allant hier à la messe. Il me semblait que Dieu me parlait. Qu'exige-t-il de moi ? N'aurai-je personne pour me soutenir, retomberai-je loin de lui ?

« *Du* 26. — J'en étais là de ma lettre quand on est venu m'interrompre. Depuis le dernier éclat, M. P***

m'envoie ce qu'il appelle des conciliateurs pour m'engager à de nouvelles soumissions, mais j'en ai déjà trop fait. La première condition est d'abjurer des opinions qu'il regarde comme insensées, opinions sans lesquelles il n'y a pas de morale pour moi : je ne le ferai jamais. Ces conciliateurs, qu'il les choisit mal pour ses vues! Celui que je viens de quitter a terminé un long tête-à-tête en me serrant dans ses bras et en disant que son plus grand honneur serait d'avoir un ami tel que moi. Qu'est-ce que tout cela? Dans l'abîme où je suis on va nous séparer. Je vous reverrai bientôt, j'irai auprès de ma mère et de mon fils. Ce dernier me pardonnera-t-il de l'avoir sacrifié un instant?

« Adieu, je vous serre contre mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

10 août 1808.

« Enfin, vous êtes de retour à Lyon, j'aurai de vos nouvelles. La main me tremble, en écrivant, du plaisir que cette idée me cause. Mon cœur, privé des affections dont j'espérais le bonheur, se réfugie tout entier dans le

vôtre. Il y aura demain vendredi six semaines que j'ai vu peut-être pour la dernière fois la mère de mon Albine. Ce souvenir me trouble encore, mais je suis résigné, et si je compare cette situation triste et calme aux affreux tourments de cet hiver, je me sens presque heureux. Bientôt je serai près de ma mère, de mon Jean-Jacques et de vous tous. En pensant à ceux que je chéris à Polémieux, je retrouve un peu de repos. Dites-moi si la femme de Chatelain sait l'aimer; ne craignez pas d'aggraver mon chagrin! Bonjour avait raison: il ne fallait point quitter Lyon. Mon ami, mon cher Bredin, à vous toujours.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Maine de Biran.

Paris, août 1808.

« Cher ami, je vous envoie, aussi complète qu'on peut le faire dans une lettre, l'exposition de mes principales idées psychologiques et de la nomenclature qu'il me paraît nécessaire d'adopter pour avoir enfin le langage fixe et propre à rendre avec exactitude les vues métaphysiques qu'on voudrait exprimer.

« Je viens de recevoir votre lettre: elle a fait passer

quelques heures agréables à un homme qui n'en connaît plus. Vous me dites que j'ai attribué à une autre les sentiments qui n'étaient que dans mon cœur. Ah! je ne le sens que trop; mais si vous saviez toutes les circonstances qui me les ont inspirés, vous conviendriez qu'il était bien difficile de n'être pas trompé. Combien ses pensées semblaient élevées et n'appartenir qu'à une âme vraiment sensible. Je crus que la fortune lui importait peu, qu'elle ne m'avait choisi que pour ma manière de sentir. Hélas! c'était absurde de voir les choses ainsi, voilà ce qui me désespère. Je vous remercie de vos conseils, je les suivrai si je peux. Mais de quelle froideur il faudrait remplir mon cœur! Je n'y parviendrai jamais. C'est assez: ne parlons plus de mes malheurs.

« Vous ne me dites rien de vos travaux métaphysiques, de cette science chérie qui m'a déjà rendu une fois le repos; puisse-t-elle faire encore le même miracle! Où en est votre ouvrage qu'imprime Courcier? Depuis cinq mois je n'avais vu personne; je fus dimanche chez M. de Tracy, il me parla beaucoup de vous. M. Cabanis a été fort malade d'une attaque; il n'en reste nulle trace que des inquiétudes pour l'avenir.

« Adieu, cher ami, je vous aime plus que vous ne pourriez croire.

« AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

30 août 1808.

« Mon ami, quelle pensée triste est cachée sous ces mots : « J'aurais peut-être autant besoin que vous de « consolations. » A quoi cela se rapporte-t il? Est-ce à votre pauvre enfant dont vous parlez quelques lignes plus haut. Est-il donc malade à ce point? Ne donnez plus à mon imagination le tourment de deviner vos peines inconnues. J'ai beau dire dans ma métaphysique qu'il y a des sentiments désintéressés; suis-je donc désintéressé en vous aimant, en prenant part à tout ce qui vous touche? est-ce que Bredin est un autre que moi? Vous avez raison, je ne suis pas résigné, mais épuisé. Par moments mon intelligence me semble réduite à celle d'un animal. Une bêtise dite devant moi me fera rire comme un enfant. Tout m'est égal : que ma vie s'écoule où se consume ici ou là, mes efforts sont vains pour prier. Si notre ami Roux connaissait ma peine, il ne m'écrirait pas sur ce ton. A sa lettre je ne pourrais répondre que par ces mots : *tranquille* et *content*. Isolé comme je l'ai toujours été à Paris, comment savoir ce qu'il me demande au sujet de Mme *Scio*. C'est vraiment barbare de me donner de pareilles commissions. Ce n'est pas sa faute, il ignore tout ce qui se passe; qu'il l'apprenne, je vous en prie, sinon je n'aurais pas la force de

le revoir. Et puis Mme Maléchard me prie de lui dire si l'étude du grec est digne d'occuper longtemps un jeune homme ; je pense que oui. J'ai essayé de répondre moi-même, mais j'ai déchiré ma feuille commencée ; je ne saurais parler ni écrire sans la plus affreuse contrainte à ceux qui peuvent me croire heureux.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Septembre 1808.

« Qu'on ne me parle pas de redevenir heureux ! Hélas ! on sait que c'est impossible ; mais puissé-je retrouver la lumière ! Oui, je sens toujours au fond de mon âme que Dieu n'a pas dû créer l'homme pour cette misérable existence. Dès qu'il lui en réserve une autre, il n'a pu le laisser dans ces ténèbres de la terre, et s'il lui a révélé quelque chose, c'est par Jésus-Christ. Mon ami, voici une preuve du christianisme qui m'y ramènerait entièrement si j'étais moins abandonné. Mais j'ai beau m'irriter contre moi-même, tout sentiment d'amour divin m'échappe : comment croire sans charité ?

« Je ne vois rien de contradictoire dans les vérités religieuses. Dieu peut tout, mais je ne vois plus les raisons qui me portaient à croire que la religion catholique

soit inspirée par lui; les objections vagues que je réfutais dans un temps meilleur se présentent à mes yeux. Je me dis que si cette religion était l'ouvrage de Dieu, il l'aurait répandue davantage, qu'elle fait un dogme d'un malheur éternel; que cette idée me révolte, parce que si le genre humain devait être toujours malheureux il ne l'aurait pas créé... que sais-je. Je sens bien que tout cela ne signifie rien, puisque je ne peux embrasser le système entier des êtres intelligents, que j'ignore les rapports qui existent entre eux. Le malheur, le bonheur, sont-ils quelque chose de réel? Pourquoi est-ce que je vis? Et voilà toujours ces ténèbres de la métaphysique; je n'y comprends plus rien, comme aux mathématiques, à tout le reste! Je ne sais plus lier deux idées. Quel funeste sort!

« Ah! Bredin, que votre affection ne se lasse point; travaillez à me ramener aux sentiments qui peuvent seuls me donner un calme relatif. Et cette longue lettre qui devait me faire du bien, quand viendra-t-elle donc? Oh! étonnante faiblesse de l'esprit et du cœur de l'homme! Auriez-vous pu croire il y a quatre ans qu'il viendrait si vite le jour où vous seriez forcé de prouver à votre tour la vérité et la divinité du christianisme à celui-là même qui alors avait tant de peine à vous en convaincre?

« Adieu, je vous serre sur mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Septembre 1808.

« Hier, j'ai perdu une partie de mon temps à voir l'Empereur à Notre-Dame. Tout le monde était en fête. Ce contraste avec ma tristesse me rendait encore plus malheureux... Lenoir est venu dîner avec moi; de ma fenêtre nous avons regardé le feu d'artifice. J'ai passé des journées moins inutiles que celles-là à Lyon, quand je les employais à chercher les preuves de la religion chrétienne, à travailler à me rendre meilleur; mais que de mélange, même alors, en moi, que de présomption, de vanité.

« Merci de la petite chambre que vous m'offrez, j'y serai près de vous; cette perspective prochaine est bien douce. Quelle joie de retrouver nos amis! Polémieux m'attirera d'abord, ma mère, mon fils... Que vous dites vrai sur cette absence générale d'enthousiasme pour tout ce qui est beau, grand et noble. Les réputations scientifiques ressemblent à celles de Pompée dans sa vieillesse, comme dit Lucain : *Stat magni nominis umbra.* L'habitude seule fait considérer les hommes étonnants; voyez si l'on s'occupe maintenant de Montgolfier.

« Roux saura que j'ai été exprès aujourd'hui au Jardin des Plantes pour demander à Laugier, que je connais à

peine, des nouvelles de MM. Calais et Vallée. J'ai prié M. Dauvergne, qui est en relation avec les théâtres, de me procurer des renseignements sur Mme *Scio*. Vraiment je ne peux rien savoir directement en cette occasion. Notre ami m'avait chargé aussi de demander à Thénard et à Poisson où était Mme Gail. Le premier s'est mis à rire de ma question sans vouloir y répondre. D'après cette tentative, je n'ai pas voulu en parler à Poisson.

« Ne m'écrivez plus à Paris, mais à Polémieux. Vous serait-il possible de venir coucher samedi 28 chez ma mère ; nous passerions à la campagne une partie du dimanche, et je vous accompagnerais à Lyon après le dîner. Faites-moi cette promesse, nous avons tant de choses à nous dire.

« A. Ampère. »

Journal de Bredin.

28 *septembre* 1808. — C'est aujourd'hui que mon ami doit être arrivé à Polémieux. Je n'ai pas voulu aller l'embrasser, comme il me le demandait. J'ai dû m'imposer cette privation, et le laisser tout entier à sa mère et à son enfant. . . . .

. . . .

29 *septembre.* — Que je suis impatient de le revoir après de si grands chagrins! Que de souvenirs nos discussions ont laissés dans ces chemins que je parcours à cette heure! . . . .

. . . .

29 *septembre, le soir.* — Ampère dormait encore. Sa mère consent à quitter sa paisible maison, à rompre ses plus douces habitudes pour suivre son fils à Paris ; à son âge, c'est un généreux sacrifice.

Il m'a abordé d'un air égaré ; cependant ses souffrances ne l'ont pas changé. C'est toujours la même activité, le même feu, la même exaltation, la même tendresse ; rien de plus mobile que ses idées, rien de plus persistant que son caractère. Il m'a raconté les détails de sa catastrophe. Ses lettres ne m'avaient donné qu'une faible idée de ses douleurs. Que de petites noirceurs! Il s'était allié à un être d'une autre espèce que lui. Et, de son côté, pas la moindre intelligence des hommes, point de réflexions, point de raison, de la faiblesse, de l'étourderie, de l'imprévoyance. Il s'est jeté à corps perdu dans les lacs qu'on lui a tendus. En me racontant, les larmes aux yeux, à combien d'épreuves on l'avait soumis, il était dominé par un sentiment de douleur si profond que je croyais ne jamais pouvoir l'en distraire ; mais le mot métaphysique arrive sur ses lèvres, voilà un tout autre homme : il se met à me déve-

lopper ses systèmes d'idéologie avec un entraînement incroyable, intarissable. Son enfant lui demande le nom d'une plante, aussitôt il lui explique les systèmes de Tournefort et de Linné, etc., etc., l'astronomie, la religion, tout. . . . .
. . . .

C'est ici, sous ces mêmes arbres, il y a quatre ans, que nous avons tant discuté sur le christianisme. Si je pouvais seulement le rendre plus calme, plus intérieur. N'ai-je pas un peu à me reprocher son éloignement pour la religion, par mes objections tirées de l'Évangile même ? Je suis pour quelque chose aussi dans ce malheureux mariage. C'est en lui parlant de moi que Mme P*** l'a séduit. Elle admirait ma conduite, elle désirait connaître cet homme généreux qui avait tout sacrifié à son devoir ; que sais-je toutes les phrases qu'elle lui débitait sans en penser une seule. Je lui dois tout, à cet excellent ami, et par quelle fatalité est-ce que je deviens l'auteur de ses maux ? Oserai-je entreprendre ce qu'il me demande ? . . . .
. . . .

———

De Maine de Biran à André-Marie Ampère.

Bergerac, 28 septembre 1808.

« Mon cher et bon ami, vous avez bien tardé à m'écrire de Lyon, mais je vous pardonne ce long délai et j'en trouve l'excuse légitime dans le tableau animé que vous me faites de toutes les impressions vives et profondes qui ont préoccupé votre âme depuis que vous êtes dans cette chère patrie où tant de liens vous rattachent. J'apprends avec une grande satisfaction le projet que vous avez d'amener à Paris votre mère et votre enfant chéri. Ce sont là des consolations toujours présentes qui ne vous manqueront pas. Vous trouverez dans cette société intime et dans l'accomplissement des devoirs doux et sacrés qu'elle vous impose des distractions puissantes contre les chagrins et les souvenirs mélancoliques qui peuvent encore vous poursuivre. Vous en deviendrez plus fort contre des sentiments et des passions qu'il faut étouffer; vous serez tout entier à la raison, aux devoirs, aux sciences, dont vous êtes capable d'étendre les progrès. Ce voyage de Lyon vous sera très-utile et aura une influence heureuse sur les dispositions de votre esprit.

« Je vois toujours avec un nouveau plaisir, mon cher ami, que nous nous rapprochons de plus en plus d'un

point de vue commun en métaphysique, et je crois que si nous différons encore, c'est plus dans les formes du langage que par le fond des idées. . . . .
. . . . »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Novembre 1808.

« Nous voici aujourd'hui dans l'appartement arrêté par de Gérando, rue Cassette. Tout y est à souhait : vue gaie, place suffisante, proximité des promenades et des églises.

« Ma position ne sera ni si bonne que je l'avais cru d'abord, ni si mauvaise que me l'annonçait cette lettre reçue le jour où je fus chez toi avec M. Daburon. J'espère pouvoir fournir à tous les frais nécessaires et procurer à ma famille une existence facile. En arrivant, j'ai été voir ma petite Albine : sa santé est parfaite ; je la trouve jolie ; elle a été vaccinée une seconde fois avec succès.

« Je regretterai longtemps les derniers beaux jours que je viens de passer à Lyon. Ils étaient souvent pleins de mélancolie, mais bien doux. Que l'automne est

charmant ! Maintenant c'est l'hiver flétri et glacé. La campagne renaîtra ; pour moi il n'y aura plus de printemps ; les châteaux en Espagne même ne me le ramèneront pas..

« Que penses-tu de la situation de Ballanche, de l'état de son âme ? Il y a pourtant des esprits qui croient que l'homme peut n'exister que pour cette triste vie, que ses sentiments et sa raison doivent lui suffire. Mais sur ce sujet je n'en finirais pas.

« Jean-Jacques est venu me réciter un verbe latin tout à l'heure ; il veut que je te dise qu'il te baise bien fort et Bonjour aussi. Il t'a écrit, mais je ne t'envoie pas sa petite lettre, car il n'y a que lui au monde qui puisse la lire. Adieu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mars 1809.

« A l'occasion d'un établissement où l'on doit loger et nourrir des vieillards, un calcul sur les probabilités de la longévité humaine était nécessaire. M. Delambre me l'a demandé au nom du Conseil d'État ; je n'ai pu refuser ce surcroît de besogne, toujours fait aux dépens de mon sommeil.

« Vous me reprochez tous de ne pas mettre mes affaires en règle : je vous jure que je ne néglige rien. Malgré mes efforts, je suis aussi avancé que le premier jour : on pousse si loin l'art de traîner les choses en longueur.

« Si notre cher Ballanche ne réussit pas, j'éprouverai une peine profonde. Nous voulons absolument aller chercher le bonheur au milieu des obstacles! Je viens de lire le *Mont Cindre* [1]. Serait-il possible que celle qui l'a écrit sous les yeux de Dieu fût malheureuse? Ballanche m'adresse des lettres courtes où je n'apprends rien de ce qui m'intéresse le plus. Les tiennes, pleines de sentiments élevés, de réflexions philosophiques, ne me fournissent pas davantage les renseignements dont j'ai besoin sur toi et sur lui. Ah! je suis justement puni de vous avoir quittés par cette triste et pénible ignorance de ce qui vous touche.

« Adieu. Mon petit te baise bien fort.

« A. AMPÈRE. »

1. Relation d'un pèlerinage au mont Cindre, près Lyon, écrite par une jeune Languedocienne de seize ans, que Ballanche aimait et désirait épouser. Ces espérances de mariage ne se réalisèrent pas. Quelques lettres d'André font ici allusion aux chagrins de son ami.

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Avril 1809.

« Maman est enchantée de tes projets de Polémieux; oui, enchantée. Si tu savais avec quel empressement elle cherchait dans sa tête ce qui pouvait te manquer : des rideaux, des meubles, etc., etc. Bien loin de nous embarrasser, c'est une joie de penser que cette maison pourra être habitée par toi, ta femme et tes jolis enfants; une véritable satisfaction pour ton ami de te sentir chez lui, en ce lieu où il a passé de si doux moments. Non-seulement la santé des tiens s'y fortifiera, mais une absence de quelques mois éteindra dans le cœur de ta mère ces germes de mauvaise humeur qui s'aigrissent par une continuelle présence. Peut-être cette circonstance, si agréable pour nous, aura-t-elle une influence salutaire sur la paix de ta vie. Rien n'est cher à Polémieux; notre granger te fournira les productions de la terre, lait, fruits, légumes, etc., etc. Ce sont de si braves gens, ces grangers. Que je suis aise qu'ils puissent avoir un petit débouché pour une partie des choses que nous leur avons cédées!

« Cher ami, tu me parles de *location;* oui, quand tu m'auras dit ce que je te dois pour avoir été logé, chauffé, blanchi, et presque nourri chez toi dans mes voyages à

Lyon. Si tu acceptes Polémieux, M. l'Inspecteur général ira bonnement s'installer dans la petite chambre où il se trouve si bien; sinon il se logera en hôtel garni à sa première tournée. Tu sais que l'attente de ce que je désire devient un tourment. Quand tu m'auras promis, je jouirai en paix du bonheur de t'avoir donné cette petite marque de reconnaissance.

« Il me semble que la Providence jette sur moi des regards moins sévères depuis une longue conversation que j'eus avec Tesseyre.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mai 1809.

« Que j'aurais besoin dans de pareils moments de t'avoir près de moi, de recevoir tes conseils. J'ai fait ce que me prescrivait M. d'Ambérieux. Il y a déjà eu des procédures, un jugement, un appel, et je ne sais point encore ce qui en résultera. En attendant, ma vie est troublée et agitée. Je ne fais rien de bon en m'efforçant de travailler.

« Ballanche a passé une journée avec toi avant son départ. Comment ne m'as-tu pas écrit un précis de votre

conversation? Tu sais bien l'intérêt qu'elle doit m'inspirer. J'ignore la cause de ses peines nouvelles, car j'avais cru comprendre que le consentement des parents ne lui manquait point, que les paroles étaient données. D'où viennent donc les obstacles qui traversent son bonheur? En quoi consistent-ils? Je désire que ces mystères me soient révélés. Je lui écrirai dès que j'aurai fait sa commission auprès de M. de Châteaubriand.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Mai 1809.

« Ah! Ballanche, toi qui m'as tant reproché de me tourmenter à la moindre incertitude, que veux-tu que je devienne en rapprochant ces deux passages de ta lettre : « J'ai le moins pu réussir qu'il était possible, et les « choses doivent à présent s'arranger toutes seules, « sinon entre deux abîmes j'aurai choisi le moindre. »

« Au lieu de me donner le mot qui fixe un peu les vaines conjectures où je tombe, tu abordes tout autre sujet. Une ligne, je t'en supplie, qui apporte quelque repos à mon esprit. Mon ami, tâche de calmer les agitations de ton cœur; pense à ce qui m'est arrivé. Ne

semblait il pas, il y a quelque temps, que toute la félicité de ma vie dépendait d'un succès que je n'ai obtenu que pour être à jamais malheureux. Qui sait si ce que tu désires ardemment aujourd'hui ne deviendra pas une source de douleurs? Si donc les circonstances te trahissaient, si à cette heure rien ne s'arrangeait, crois que tu avais mal jugé les personnes avec lesquelles tu voulais associer ton existence, et reviens à l'amitié. Ah! cher Ballanche, peut-être pourrait-elle adoucir tes chagrins? Mais de quoi vais-je parler? Espérons plutôt que ces obstacles disparaîtront et qu'on te conservera la foi promise. Alors tu seras heureux autant qu'on peut l'être sur la terre, et au lieu d'employer ma vie à consoler tes peines, je saurai partager tes joies.

« Adieu, Ballanche, sois heureux, le plus heureux de tous.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Juillet 1809.

« Tout est accompli. L'affaire a été jugée à deux heures à la Cour d'appel. L'arrêt, complétement en ma faveur, n'améliore pas ma situation. Cette liberté n'est

point une peine légère, c'est la fin de toute espérance. O mon ami ! depuis que j'ai cessé de penser comme toi, les consolations que je trouvais ici se sont évanouies. Tu crois que je reviendrai à tes idées, je n'en sais rien, mais les événements semblent naître et s'enchaîner exprès pour m'y ramener. Tu me fais une peinture vraie des douleurs de l'homme sur la terre ; c'est le plus malheureux des êtres qui la couvrent, sa volonté ne sert qu'à créer des tourments pour lui et pour ses semblables.

« Je me sens anéanti. Ce n'est qu'avec un très-pénible effort que je puis lier mes idées mathématiques ; mon âme est glacée. Te rappelles-tu cette époque où je goûtais tant de plaisir à faire le bien, du moins ce que je croyais tel. Ce souvenir me sera toujours cher. D'autres ont abandonné Dieu pour les joies de ce monde; moi je n'y ai renoncé que pour me procurer les chagrins les plus amers.

« Adieu, ma lettre est courte, et cependant j'ai mis deux jours à l'écrire. Adieu, adieu, un des seuls soutiens qui me restent.

« A. AMPÈRE »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Juillet 1809.

« Cher ami, cet arrêt prononcé par la Cour m'autorise à faire ramener ma femme chez moi juridiquement. Ce premier point gagné est sans doute d'une immense importance, mais, je le répète, je n'en suis pas moins malheureux, et encore indécis sur l'usage que je ferai de cet arrêt vis-à-vis de Mme Ampère. Je ne l'ai pas été au sujet de ma charmante petite fille, dont le sort me jetait dans de perpétuelles inquiétudes, redoutant qu'elle ne me fût enlevée. Je prenais une foule de précautions, suggérées par les craintes de ma pauvre maman, précautions et craintes chimériques: on n'a fait aucune tentative pour me disputer mon enfant. La nourrice a un peu pleuré en voyant partir sa petite ; j'ai prié son mari de porter chez M. P*** la lettre dont je t'envoie la copie; elle t'apprendra ma conduite mieux que bien des discours.

« Ballanche et Bonjour doivent seuls être instruits de ces tristes détails. Depuis longtemps je n'étais plus capable d'écrire deux lignes de suite. L'arrivée de ma fille me laisse respirer. Je vais dire à mes amis qu'ils tiendront toujours une grande place dans mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Madame Ampère.

Juillet 1809.

« Madame,

« Avant de recourir aux moyens que la justice et la loi m'ont mis entre les mains, je veux essayer de tous les autres. Je me flatte encore que si le juste retour que vous deviez à mes sentiments n'est pas un motif assez puissant, la tendresse que notre enfant vous inspire vous déterminera à reprendre votre place dans ma maison. Malgré tout ce que j'ai souffert, je ne puis me persuader que les influences étrangères qui vous ont éloigné de votre mari étouffent encore en vous l'amour maternel. Notre Albine est chez moi, elle y cherche sa mère; ce que je ressens pour elle, pourriez-vous ne pas l'éprouver aussi? La pensée d'en être séparé, même *passagèrement*, m'est insupportable. Comment le supplice d'un éloignement perpétuel saurait-il vous être indifférent? En revenant auprès de cet être chéri, vous y trouverez la satisfaction qu'on rencontre dans l'accomplissement des devoirs les plus doux.

« Croyez-moi, madame, ne rejetez pas cette dernière invitation, ne me réduisez pas à recourir à l'autorité judiciaire. Aujourd'hui je veux pouvoir me dire, je veux que vous soyez vous-même convaincue que j'ai tout tenté pour vous en épargner les rigueurs.

« Croyez, madame, que le retour que j'attends de vous aux plus chers, aux plus vifs sentiments de la nature, effacera de ma mémoire le souvenir des peines dont vous m'avez accablé, et que vous trouverez toujours en moi le dévouement dont ma conduite vous a donné tant de preuves.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Maine de Biran.

Le 29 juillet 1809.

« Cher ami,

« Vous connaissez les malheurs qui empoisonnent mon existence. M'abandonnant entièrement au conseiller que l'excellent de Gérando m'avait choisi, j'ai fait les démarches qui devaient prouver que Mme Ampère était décidée à vivre séparée de moi. La mère et la fille, qui m'ont abreuvé de tant d'outrages, sont obligées, à présent, de me prier de ne pas user des droits que me donne l'arrêt qui vient d'être rendu. J'ai pu sans crainte retirer de nourrice ma pauvre petite Albine; j'aurai la douceur de la voir soignée par ma bonne mère et caressée par son petit frère. Elle n'a ni crié ni cherché sa nourrice, comme font les enfants qu'on sèvre brusque-

ment. M. P*** vint le jour où je l'avais reprise faire quelques plaintes, mais depuis lors je suis tranquille à cet égard, car on n'a pas même cherché à savoir comment se portait ma pauvre enfant. Une pareille insensibilité de la part de cette femme achève de la caractériser. Vous sentez cependant, n'est-ce pas, combien j'ai dû souffrir? Comment tout cela se terminera-t-il? M. P*** et sa fille me sollicitent de consentir au divorce : la seule pensée m'en fait frémir, quoique M. de Gérando, mes plus intimes amis et ma mère elle-même soient de l'avis qu'il faudrait m'y résoudre.

Une petite consolation à tant de chagrin, c'est de voir qu'on a été content de mon cours à l'École polytechnique ; il m'en est revenu des témoignages de tous côtés, et le gouverneur a joint à ce qu'il m'a dit de flatteur la nomination d'examinateur des candidats qui se présenteront cette année à Paris. Malheureusement, ce sera encore du temps enlevé à l'étude des mathématiques et à ma chère science la métaphysique.

« AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mardi, 8 octobre 1809.

« Cher Bredin, déjà un mois d'écoulé depuis que tous mes tristes pressentiments se sont réalisés. Il a plu à

Dieu de nous frapper encore. Pendant ces rudes moments, les instants dont je pouvais disposer appartenaient à ma pauvre mère. Je préparais la nuit les leçons que je devais donner à l'École polytechnique, et souvent je ne savais pas ce que j'allais dire, tant l'inquiétude et l'accablement du sommeil me dominaient. Ce dernier malheur a rouvert bien des plaies; je ne trouve de soulagement que dans cet excès de travail dont je me plains, et je me sens encore incapable d'écrire, même à toi.

« Au nom de notre amitié, place dans ton amphithéâtre des verres où soient versés en parties égales de l'acide sulfurique et du salpêtre, afin que les émanations putrides n'altèrent pas ta santé. »

12 *octobre.* — « Mon ami, qu'est-ce que mon intérieur sans ma pauvre mère? En rentrant chez moi, quelle douceur indéfinissable de la voir, de l'entendre parler; toutes ses paroles me reviennent en mémoire, je ne la verrai plus, je ne l'écouterai plus. Il y a sur mon cœur un poids qui m'écrase.

« Mon Jean-Jacques se porte bien, c'est une consolation. Malheureusement ce petit, qui me donne une grande satisfaction du côté de l'intelligence et de sa facilité à tout apprendre, est devenu si révolté, surtout avec ma pauvre sœur, il abuse tellement de sa faiblesse, que je ne sais plus que devenir. Tout le monde veut me persuader que je le perdrai absolument si je ne le mets

tout à fait en pension. On m'indique celle de l'abbé Roche. M. Hallé, de l'Institut, a mis son fils dans cette maison. Mme Carron, Tesseyre, Guéneau de Mussy, Mme Delambre et jusqu'à Ballanche me tourmentent sans cesse pour prendre ce parti. Mais c'est alors que ma demeure sera vide! Quel isolement!! Ce qui me désole, c'est que Jean-Jacques ne s'afflige nullement d'entendre parler de tous ces projets: il semble, sans oser l'avouer, ne pas mieux demander que de me quitter. Adieu, mon ami, il m'est affreux de passer ainsi mes jours loin de toi.

« AMPÈRE. »

JOURNAL DE BREDIN.

6 avril 1811. — Oh! si tout était fini après la mort, les souffrances d'Ampère seraient encore préférables aux jouissances de l'égoïsme dans l'affreuse doctrine de l'anéantissement. Mon ami ne saura jamais supporter le spectacle du vice triomphant, il ne s'accoutumera point à voir, sans en être révolté, les hommes agir par des motifs bas, vils, personnels; la dureté, la perfidie, l'hypocrisie exciteront toujours son indignation. Cet homme, auquel les douleurs n'ont pas été épargnées, ne pourra

jamais s'habituer au malheur des autres; il veut partager leurs maux, il veut s'en charger et les porter tout seul. Quel phénomène! Un homme qui agit d'après son bon cœur, qui obéit sans calculer aux mouvements de sa générosité, qui ose aimer autre chose que l'or! Et cet homme vit en France en l'année 1811! Il est arrivé hier soir, précédant ses collègues, pour avoir quelques jours à passer avec moi avant que l'inspection ne commence.

. . . .

. . . .

8 *avril.* — Dîner avec Ampère, Ballanche, Dupré et Camille Jordan. Ce dernier nous a lu le soir une partie de son travail sur Klopstock. C'est un monument digne du poëte sublime, du chantre divin de la *Rédemption.* .

. . . .

Jeudi, 14 *avril.* — J'ai lu à Ampère quelques scènes de *Don Carlos* de Schiller. Que de génie, que de poésie, quelle profondeur de sentiments, quelle hardiesse de pensées! Voilà des caractères vrais et bien soutenus, malgré des écarts inconcevables, des oublis étonnants! J'ai lu ensuite un sermon de saint Chrysostôme; celui-là n'est pas un rhéteur . . . .

. . . .

22 *avril.* — En allant à Polémieux avec Ampère,

nous admirions ce beau pays, ces vallons tout remplis de nos touchants souvenirs. Nous nous sommes assis sur un débris de rocher pour causer plus à notre aise. Ampère a repassé sa vie depuis son enfance; en arrivant près du domaine, sous les grands noyers, nous entendions le chant des oiseaux, les cris lointains des bergers. La nuit venait; je fis la prière du soir à haute voix.

Après un souper rustique très-agréable, nous allons nous coucher gaiement dans la fanière . . . .
. . . .

23 *avril.* — Ce matin, Ampère et moi nous avons quitté Bonjour, Dupré, Roux, Grognier, pour aller à Saint-Germain, chez Mlle Sarcey. Pauvre cœur de mon ami, comme tu as été ému en revoyant ce joli village où tu as été si heureux! Oh! oui, tu as éprouvé là toutes les magies de l'amour. Mais le songe n'a pas été long, la mort est venue te réveiller. Il m'a mené dans la maison de sa Julie; il m'a montré en tremblant l'arbre en berceau où leurs âmes se confondaient dans de doux entretiens, la fenêtre d'où elle le voyait arriver, ivre de bonheur J'ai dessiné pour lui tous ces endroits . . . .
. . . .

26 *avril.* — Déjeuner chez Camille Jordan avec MM. Socquet, Servan, d'Ambérieux, Ballanche. Ampère

a causé chimie. Je suis allé voir ensuite le général César Berthier.

29 *avril.* — Dîner aux Brotteaux avec Ampère, ses collègues MM. Gueneau de Mussy, Hizarn, Camille, Ballanche, Revoil et Rieussec. Voilà de bien aimables gens, mais j'aime mieux nos dîners intimes à l'hôtel de Provence, les lectures de Camille, nos discussions sur le motif des actions morales, la musique de d'Ambérieux. . . . .
. . . .

9 *mai.* — Je suis allé ce soir avec mon ami à la campagne de Camille. Dans le joli vallon, Ampère et moi avons soutenu contre lui et Ballanche la liberté indéfinie de l'âme humaine, la spontanéité de la volonté et l'amour pur. Je soutins aussi à Ballanche que Fénelon avait été condamné injustement . . . .
. . . .

9 *mai.* — Mon ami part demain pour sa grande tournée; il y a plus d'un mois que nous ne nous quittons pas : il couche dans mon cabinet. Ces jours reviendront-ils? Les voilà hors de ma vie, ces jours consacrés aux épanchements si doux du cœur, aux entretiens philosophiques, aux discussions psychologiques. Pauvre ami, tu es perdu pour l'amour dont tu avais si grand

besoin, perdu peut-être pour la gloire que tu aimais trop, mais à laquelle tu n'as fait que des sacrifices incomplets. Tous les dons de Dieu ne servent qu'à te tourmenter.

Ampère me disait : « Je posséderais tout ce qu'on peut désirer au monde pour être heureux, il me manquerait *tout*, le bonheur d'autrui. » Pour lui, le *moi* n'est rien.

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Paris, 2 octobre 1811.

« Mon bon ami, sais-tu que j'accusais déjà d'oubli ton amitié et celle de Bredin ? Mais son voyage l'a justifié, lui ; il m'a écrit depuis plusieurs lettres qui ont calmé l'état pénible dont mon âme est toujours oppressée, à moins que je ne sois absorbé par quelques discussions de métaphysique ou de chimie.

« Ma vie s'écoule dans une nullité presque absolue ! L'autre jour, incapable de rien faire, je fus heureux d'avoir à lire un roman ; il m'a tant agité, tant fait pleurer, que j'en ai été encore plus incapable de me livrer à des pensées moins pleines de ce vague pénible et doux à la fois. Lis-le, ce roman : c'est *Mathilde et Eugénie, ou les Mémoires de la famille du comte de Rével*[1].

1. Roman de Mme de Souza.

« Viens à Paris aussitôt que tes expériences auront parfaitement réussi[1]; alors tu prendras dans cette ville des arrangements, *seulement* pour fournir de beaux caractères ordinaires à bon marché; sur cette base tu augmenteras successivement tes produits selon la mesure de tes profits. L'établissement que tu voudrais fonder de suite doit être l'ouvrage lent et sûr de plusieurs années.

« Tâche donc de voir davantage Bonjour, Bredin et Camille. Parle-leur tant que tu pourras de l'absent; fais nommer Bredin à l'Académie de Lyon, il viendra te prendre les jours de séance, vous irez ensemble à mon intention. Comme je voudrais voir ce qu'a fait Camille sur M. Servan; est-ce que ce ne sera pas imprimé?

« Je te quitte pour aller dîner en cérémonie chez M. de Fontanes.

« A. AMPÈRE. »

Serait-ce ce jour d'octobre 1811 qu'André-Marie, dans le salon de M. de Fontanes, devint le héros d'une aventure souvent racontée par ses malicieux confrères de l'Académie?

Le savant mathématicien, invité à dîner au palais du

1. Il est question d'une presse atmosphérique inventée par Ballanche.

grand maître de l'Université, se présente en uniforme de l'Institut, le tricorne à la main, l'épée au côté. Après les salutations d'usage, Ampère, avant d'entrer dans la salle à manger, sent le besoin de se débarrasser du complément de sa tenue officielle, et glisse sous le coussin d'un canapé l'arme longue et pointue qui gêne ses mouvements. A la fin de la soirée, à l'heure où les visiteurs les plus obstinés reviennent chez eux, André-Marie, M. et Mme de Fontanes sont encore en présence. La conversation languit, s'interrompt peu à peu, puis s'arrête. Le grand maître et sa femme, malgré de vains efforts, ferment la paupière, sommeillent légèrement; bientôt ils dormiront profondément. Ampère, l'homme qui résout les problèmes, entrevoit cette vérité *évidente*. Mais comment faire? Partir! La chose est simple. Hélas! non, pas si simple, car l'épée qu'André ne veut pas abandonner est cachée sous l'oreiller où la maîtresse de maison, vaincue par la fatigue, s'est laissée mollement retomber. Il est minuit, les domestiques de l'hôtel ont éteint presque toutes les bougies et reposent eux-mêmes dans l'antichambre. Les voitures roulent dans la rue à de rares intervalles, le silence n'est troublé que par la respiration accentuée de Mme de Fontanes..., quand, tout à coup, s'élève un cri d'effroi : la dormeuse, réveillée en sursaut, vient d'apercevoir dans la glace, en face d'elle, un homme, le bras levé, brandissant une épée nue sur sa tête!

En une seconde, maîtres et gens se pressent autour du maladroit, qui, voulant respecter le repos de ses hôtes, a tiré doucement sa rapière, mais n'a pas tiré le fourreau.

D'André-Marie Ampère à Bonjour et à Bredin.

1811.

. . . .

« Examinez bien, je vous en conjure, mon cher Bonjour (car c'est à vous à présent que je viens d'écrire tout cela, et non à Bredin, qui secoue la métaphysique comme la poussière de ses pieds), examinez ce tableau en le comparant, pour le bien comprendre, à ce que je vous ai laissé sur ce sujet, puis dites-moi oui ou non, avec vos motifs, si vous avez le temps; mais toujours oui ou non, soit sur le nouveau phénomène introduit dans le tableau, soit sur les deux changements de dénomination du jugement et de la contuition.

« Tâchez d'engager Bredin à en conférer avec vous, décidez à vous deux; mais que Bonjour me fasse part le plus tôt qu'il lui sera possible de la décision de ce tribunal. Pour l'y engager, si ce n'est assez du plaisir qu'il fera à un pauvre malheureux qui n'a plus de plaisir dans le monde que celui de recevoir des lettres de Lyon,

on lui dira que la décomposition de la potasse et de la soude, oxydes de deux nouveaux corps combustibles métalliques, découverts par M. Davy à Londres, est attaquée par quelques mauvaises raisons fondées, suivant moi, sur des mésentendus, quoique les expériences aient complétement réussi à Paris. J'ai vu débrûler et rebrûler ces substances métalliques; elles brûlent avec des étincelles rayonnantes semblables à celles du zinc brûlant, ce qui me paraît prouver complétement la fausseté de l'hypothèse qu'on oppose à la découverte de M. Davy, en disant que la potasse, corps simple, se combine avec l'hydrogène, et que c'est cette combinaison qu'offre le brillant métallique qu'on prend pour un métal. Cette hypothèse, qui semble un réchauffé de celle de Kirwan, combattue dans le temps par Lavoisier et Berthollet, savoir que l'hydrogène était le phlogistique et entrait comme élément dans tous les métaux, n'a pas laissé que d'être accueillie comme probable par la plupart des chimistes, même par Thénard.

« Adieu, mon cher ami, je vous embrasse de toute mon âme.

« Je reviens à toi, cher Bredin, pour te dire combien ta dernière lettre, écrite du fond de ton cœur, m'a profondément touché. Si j'y avais répondu sur-le-champ,

l'expression des mêmes sentiments eût rempli la mienne.

« Mais je ne travaille tout le jour qu'à écarter ces dées; je me plonge sans regarder devant moi dans l'abîme extérieur. Que ne puis-je, comme toi, descendre dans celui de mon propre être, tous deux sans fond, ous deux également inexplicables! *O altitudo!* Il est certain que je ne conçois pas comment les coups que Dieu fait tomber sur moi (peut être en Dieu miséricordieux, peut-être en Dieu vengeur!) ne brisent point ce rocher. Il est toujours là qui m'oppresse! Je n'étais pas né pour ce vide d'amour. Mon ami, pense donc sans cesse à moi; que n'ai-je de tes lettres tous les jours! Combien je serais moins méchant et moins misérable! Il est deux heures après minuit, il faut te quitter. Adieu, tu sais si je t'embrasse tendrement.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à M. Roux, de Genève.

11 mars 1814.

« Je sais, mon cher ami, que vous craignez de m'écrire, de peur que ma réponse ne soit accompagnée d'un tableau de métaphysique. Ah! soyez sans crainte à cet égard; je n'ai plus le temps d'y penser, et une de vos lettres me ferait plaisir.

Depuis que j'ai quitté Nogent, voilà bientôt six mois, je n'ai pas songé deux heures à la métaphysique. Mes conversations avec M. Davy m'avaient donné une impulsion des plus grandes pour la chimie. Je me suis occupé environ deux mois d'un travail dont le résultat me semblait devoir ouvrir dans cette science une nouvelle carrière, et donner le moyen de prévoir *a priori* les rapports fixes suivant lesquels les corps se combinent, en rapportant leurs diverses combinaisons à des principes qui seraient l'expression d'une loi de la nature, dont la découverte sera peut-être, après ce que j'ai fait l'été passé en métaphysique, ce que j'aurai conçu de plus important dans toute ma vie. Je dis « après ce que « j'ai fait en métaphysique », parce que cette dernière science est la seule vraiment importante: car la théorie des combinaisons chimiques est bien autrement claire et incontestable, et deviendra une chose aussi usuelle dans les sciences physiques que les autres théories généralement admises. J'y ai travaillé avec beaucoup d'ardeur; mais, comme un pareil travail ne pouvait me faire un titre pour une place de mathématicien à l'Institut, je l'ai quitté pour faire des mémoires de mathématiques qui avancent peu, tant parce que je pense encore malgré moi à la chimie que parce qu'il m'est survenu toutes sortes d'ennuis et de chagrins qui ne me permettent presque plus de captiver mon esprit. En attendant, on a remis la nomination du successeur de l'abbé Bossut à

six mois, ce qui me donne le temps d'acquérir des titres. Vous savez toutes les belles choses qu'on a faites sur l'iode! *qui s'est trouvé un quatrième oxygène, comme je l'avais conjecturé le premier.* Cette substance a toutes les propriétés du chlore, ci-devant acide muriatique oxygéné, et n'en diffère que parce qu'elle est solide et semblable à de la mine de plomb à la température ordinaire; elle passe à l'état d'un gaz d'une superbe couleur violette à une chaleur inférieure à celle de l'eau bouillante. Tout ce qu'on a fait sur cette substance semble enfin avoir convaincu nos chimistes que le chlore est, comme elle, un corps simple, analogue par ses propriétés à l'oxygène, mais qui n'en contient pas plus que les corps combustibles simples ne contiennent de l'hydrogène. Vous savez que les adversaires de Lavoisier avaient prétendu cette dernière chose : ils ne se trompaient certes pas plus que ceux qui voudraient encore admettre de l'hydrogène dans le chlore, l'iode et le fluore ou fluorine. Je ne sais pas de quoi je vais vous parler, mais heureux qui peut s'occuper de tout cela, au lieu de penser aux malheurs de l'Europe, dont je suis atterré. Avais-je tant de tort de redouter que la France fût envahie? Comme elle tend les mains à ses futurs oppresseurs!

« Mon ami, donnez-moi de vos nouvelles, et comptez de ma part sur une amitié à toute épreuve.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Le 3 septembre 1814.

« Mon ami, je n'aurais jamais dû venir à Paris. Pourquoi ne suis-je pas resté toute ma vie professeur de chimie à Bourg ou à Lyon! c'était la seule chose qui eût convenu à ma tranquillité et à mon bonheur. Avec *Elle* je serais devenu un grand homme, mais il n'est plus temps!! Heureux ceux qui cultivent une science à l'époque où elle n'est point achevée, mais quand sa dernière révolution est mûre. La voilà faite entièrement par Gay-Lussac[1], qui termine l'ébauche créée par le génie de Davy, mais que j'eusse infailliblement faite, que j'ai faite réellement le premier; malheureusement je ne l'ai pas publiée à temps. Que m'importe, au reste! L'épreuve est courte sur la terre; voilà ce qui doit consoler de tout. Qu'ai-je recueilli de mes dix ans passés à Paris? Des sujets de peines éternelles!

« Nous riions de si bon cœur à Lyon! Mais ici on ne rit pas.

« Je vais me remettre aux mathématiques. J'éprouve

1. Gay-Lussac venait de publier dans les *Annales de chimie* le résultat de ses expériences sur l'iode. Ampère, avant son confrère, s'était rendu compte de la nature de cette substance; mais distrait par d'autres travaux, il nous apprend que ses découvertes à ce sujet n'ont pas été livrées à temps au public.

une certaine difficulté d'abord, mais la première répugnance vaincue, le charme revient quand je puis écarter toute autre pensée et m'y consacrer uniquement, absolument uniquement; je voudrais ne plus quitter les calculs. J'espère avoir encore bientôt une autre occupation comme membre d'une académie psychologique formée par MM. de Gérando, de Biran, G. Cuvier, son frère Frédéric, Guizot, secrétaire général de l'intérieur; Fauriel, traducteur de la *Parthénéide;* Royer-Collard, le conseiller d'État, Durivaux, Maurice Genevois, directeur des études à l'École polytechnique. Demande là-dessus des renseignements à Camille, car il est le premier correspondant de la liste.

« Adieu, bien cher et bien bon ami, je t'embrasse un million de fois.

« A. AMPÈRE. »

Nous lisons dans le *Journal* de Bredin, à la date du 3 décembre 1814 :

« Ampère est parvenu au but qu'il voulait atteindre : le voilà membre de l'Institut; il a été nommé au premier tour de scrutin. Ceux qui ne le connaissent pas bien peuvent croire qu'il se trouve très-heureux aujourd'hui; ils se trompent. Personne au monde ne souhaite aussi ardemment que lui; mais, hélas! rien n'est plus disproportionné que le plaisir qu'il éprouve en voyant l'accomplissement de ses désirs et le chagrin que lui cause

une espérance déçue ou seulement différée. Le voilà arrivé à la plus considérable dignité que puisse obtenir un savant.

« Parmi tous ces hommes dont il est à présent le collègue, il n'est pas un cerveau plus vaste et plus puissant que le sien. Les plus complètes difficultés scientifiques sont un jeu pour André ; les hauteurs que tant d'autres essayent péniblement de gravir se trouvent naturellement à sa portée, il les franchit sans le moindre effort, même sans travail apparent. La pensée du succès ne le tourmente jamais un instant. Il aime la science bien purement, bien pour elle ; personne ne met autant d'idées en circulation par ses conversations et par ses discussions. C'est là tout ce qui lui plaît. »

Cette appréciation de la supériorité d'André, sentie et répétée en toutes occasions par Bredin il y a plus de soixante ans, la postérité ne l'a pas démentie. Au mois de juin 1872, M. Bertrand, un des plus illustres mathématiciens de nos jours, s'exprimait en ces termes :

« Ampère a fait en physique une des plus grandes découvertes du siècle, celle des actions électro-dynamiques, et par là, bien plus que par l'idée du télégraphe électrique, il a pris rang à côté d'Œrsted. La place est glorieuse assurément, mais Ampère en a mérité une bien plus haute encore : c'est à Newton, tout au moins, qu'il faut le comparer. Les phénomènes complexes et en apparence inextricables de l'action de deux courants ont

été analysés par lui et réduits à une loi élémentaire à laquelle cinquante ans de travaux et de progrès n'ont pas changé une seule syllabe.

« Le livre d'Ampère est aujourd'hui encore l'œuvre la plus admirable produite dans la physique mathématique depuis le livre *Des Principes*[1]. Jamais plus beau problème ne s'est rencontré sur la voie d'un plus grand génie. Par un bonheur bien rare dans l'histoire des sciences, tout ici appartient à Ampère. Le phénomène entièrement nouveau qu'il a deviné, c'est lui qui l'a observé le premier, c'est lui seul qui en a varié les circonstances pour en déduire les expériences si élégantes qui servent de base à la théorie, lui seul enfin qui, avec un rare bonheur, a exécuté tous les calculs et inventé toutes les démonstrations. Ampère a révélé une loi d'attraction nouvelle plus complexe et plus malaisée sans doute à découvrir que celle des corps célestes. Il a été à la fois le Képler et le Newton de la théorie nouvelle, et c'est sans aucune exagération qu'aujourd'hui, à un demi-siècle de distance, sans subir l'entraînement d'aucune amitié et sans complaisance pour personne, nous pouvons placer le nom d'Ampère à côté des plus illustres dans l'histoire de l'esprit humain. Aucun génie n'a été plus complet; aucun inventeur mieux inspiré n'a été mieux servi par les circonstances. »

1 De Newton.

En 1804, le lendemain de son installation à l'École polytechnique, André rencontre un pompeux cortége qui accompagne Napoléon à Notre-Dame : c'est le cortége du sacre. La vue d'un drapeau tout en lambeaux qui a été déchiré dans les guerres de la Révolution, le froid moins rude ce *jour-là pour ceux qui sont sous les armes*, voilà ce qui frappe le jeune professeur.

Le 20 mars 1815 il adresse à Bredin ces courtes paroles : « Tu auras appris avant de recevoir ma lettre tout ce qui s'est passé; ici, comme à Lyon, pas un coup de fusil tiré; tous les amis se portent bien. Je viens de terminer un mémoire sur les mathématiques dont je suis assez content. Je devais le lire ce matin, mais la séance était presque déserte. Dans huit jours il y aura du monde à l'Institut. » Ce calme apparent en pareilles circonstances, cette froideur d'impression si peu habituelle à la nature d'Ampère, ne sont pas de l'indifférence : la science, nous le savons, est loin de l'absorber tout entier; mais son cœur est trop froissé pour qu'ici l'imagination l'entraîne. Le métier de conquérant lui fait horreur, comme il le répète souvent. En 1806 il écrivait à sa sœur Élise : « T'ai-je dit que j'avais été présenté à l'Empereur il y a quinze jours? J'ai vu tout à mon aise cet homme célèbre, qui t'inspire *à toi* de l'admiration. Que n'a-t-il autant de sensibilité que de génie! » Après le désastre de Waterloo, il écrit encore à Bredin : « Je suis comme le grain entre deux meules, rien ne peut ex-

primer les déchirements que j'éprouve; je n'ai plus la force de supporter la vie. Il faut à tout prix que j'aille vous rejoindre, il faut surtout que je fuie ceux qui me disent : « Vous ne souffrirez pas personnellement », comme s'il pouvait être question de soi au milieu de semblables catastrophes! »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Paris, 9 mai 1816.

« Cher ami, le mémoire que j'imprime dans les *Annales de chimie et de physique* est la cause de mon silence. Dis à M. Socquet que l'on ne sait à Paris sur la lampe de Davy que ce qui se trouve dans ce journal. Je ne vois aucune difficulté à l'application de cet appareil au thermolampe; au reste, cette nouvelle publication, dont il n'a paru encore que trois numéros, est la première des feuilles scientifiques par l'abondance et le choix des bonnes choses. C'est dans le troisième numéro que tu pourras voir la vraie théorie de la lumière par M. Fresnel, théorie pour laquelle il faut bien, malgré moi, que je renonce à celle que j'aimais tant, qui était fondée sur l'émission. Tu rendrais grand service à la science en

priant nos amis de s'abonner à ce journal; recommande-le à Socquet, à d'Ambérieux, à l'École vétérinaire; que Bonjour le médite dans son cabinet littéraire, qu'il m'écrive ce qu'il en pense, lui qui m'a initié le premier à la chimie en me lisant Lavoisier.

« Donne-moi des nouvelles de ton père.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Bordeaux, 20 juillet 1816.

« Cher ami, me voici à Bordeaux à attendre mon collègue, plein de chagrin d'avoir sacrifié quelques degrés de perfection que j'aurais donnés à mon mémoire si j'étais resté deux ou trois jours de plus à Paris. Cela va être détestable. Parti le 12 pour arriver avant-hier, comme me l'avait demandé M. Rendu, voilà deux fois vingt-quatre heures que je reste ici les bras croisés à l'attendre. Pendant ce temps-là, j'ai fait des corrections de souvenir, à mon manuscrit, que je viens d'envoyer par la poste à l'imprimeur; elles arriveront peut-être trop tard, et dans tous les cas ne diminueront guère le mal. Je n'ai qu'une pensée depuis deux mois: la rédaction de ce mémoire. Il ne résultera de tout cela qu'un

travail imparfait dont la publication ne me fera pas beaucoup d'honneur. Joins à cet ennui celui de ne point voir venir M. Rendu, un gros rhume qui m'interdit la parole, un coup qui m'a déchiré le genou et m'empêche de marcher, une douleur dans les épaules qui a l'air d'un rhumatisme, sorte de mal que je ne connaissais pas encore ; les réflexions les plus tristes, tout en noir ; un calcul que j'ai voulu essayer qui m'a donné le contraire de ce qu'il fallait obtenir pour qu'il pût servir, tu auras un commencement d'idée de la situation de ton pauvre ami.

« Dugas te porte les trois ouvrages que tu désirais. J'ai très-peu essayé de les lire ; le peu que j'en ai lu m'a été absolument inintelligible.

« M. Rendu entre chez moi et me fait aller loger avec lui dans un autre hôtel. Ainsi adieu.

« A. AMPÈRE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

Août 1816.

« M. Oberlin, l'ami de Mme de Krudener, veut te connaître. Mme de Krudener a converti Pestalozzi. As-tu les mêmes projets pour son institution ? Cause avec moi des

traductions grecques de ton cher fils. Demande des renseignements sur le caractère de Fabre d'Olivet, je voudrais savoir ce qu'il en est. As-tu la brochure de Say sur l'Angleterre et les Anglais? elle est intéressante. Dans la correspondance de Fiévée, il n'y a, à mon avis, que la première lettre qui soit bonne, mais elle est excellente.

« Je parlerai demain à Ballanche des écoles de Lancaster; j'emploierai ta bonne volonté pour les achats de livres quand il en sera temps.

« J. Bredin. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Le 1er octobre 1816.

« Voilà depuis hier un nouvel obstacle à ce que je puisse aller à Lyon. L'ordonnance qui réorganise l'École a établi trois conseils : l'un dit de perfectionnement, l'autre d'instruction, le dernier d'administration. Dans celui-ci doit se trouver un des professeurs choisis chaque année par le ministre. C'est moi qui suis désigné, je ne m'y attendais pas, impossible de refuser; me voici cloué à Paris.

« Ce que tu m'écris m'afflige profondément; rien ne

pourra donc jamais nous rendre sages. En cette occasion tu as mieux vu que moi, car j'ai été complétement livré, jusqu'à ta lettre et à la lecture des noms des candidats que publient les journaux, à une illusion que je perds de jour en jour. Ce qui m'effraye, c'est de constater ici la joie des hommes les plus exaspérés dans le sens de la révolution, en voyant que les choix seront surtout faits dans le parti contraire au leur, et les tristes espérances qu'ils fondent là-dessus. Un esprit de vertige possède les rivaux. Combien ce que tu me dis de l'indépendance mutuelle où les deux puissances doivent être l'une de l'autre est vrai, et comme il est aisé de juger d'après cela si elles sont conformes l'une à la vérité et l'autre à la justice! Tout m'annonce une grande époque religieuse, mais je me désole en songeant que je ne vivrai pas assez pour la voir se prononcer de manière à juger de ce qu'elle doit être. Je mourrai pendant la préparation de ces immenses événements. Ce n'est qu'après trois cents ans de persécution que le christianisme s'est établi dans le monde. Nous sommes à présent comme les Romains sous les premiers empereurs, et alors lequel d'entre eux, s'il n'était éclairé par des lumières surnaturelles, pouvait soupçonner que la vérité était là? Parles-tu souvent avec d'Ambérieux de ces idées qui rattachent la terre au ciel? Donne-moi des nouvelles de tous nos amis. Tu me dis de raisonner Beuchot : je lui montrerais aisément que la manière dont il voit l'avenir

est dénuée de fondement, mais le résultat de ce soin serait de l'attrister autant que moi et de perdre le peu d'illusion qu'il me fait encore éprouver quand nous causons. Tant qu'on parlera d'utilité, d'intérêt, on se trompera; le vrai but de la politique ne doit pas être de rendre les hommes plus heureux, mais de les rendre meilleurs. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Le 9 octobre 1816.

« Je suis très-agité d'un passage de ta lettre : « Si tu « étais venu, nous n'aurions pas lu Jacob Bœhme en- « semble, non, j'ai changé d'avis. » Tu as changé d'avis! Est-ce sur la vérité de ce qui est dans ce livre? Le regardes-tu comme nuisible ou dangereux en général, ou pour moi en particulier? explique-toi.

« J'ai vu hier dans le journal l'élection de l'Ain; félicite l'élu[1] en mon nom; j'attends son arrivée pour m'en réjouir avec lui. Heureusement tes conjectures ont été trompées, les politiques, d'après des renseignements ministériels qu'on dit authentiques, comptent sur cent cin-

1. Camille Jordan.

quante des leurs et quatre-vingts ultras; le reste est composé de beaucoup d'indécis et d'un très-petit nombre de révolutionnaires.

« Pourquoi me dis-tu : « Lis Ancillon »? Fera-t-il partie du grand mouvement des esprits et des cœurs vers le ciel?

« La franchise d'une conviction intime, la liberté de l'expression de ce qu'on sent sera seule digne d'y concourir. Comment chacun ne verrait-il pas ce grand mouvement? Avec quelle force il marche. Retrouve un morceau du *Moniteur*, extrait du courrier qui a paru il y a huit jours contre les Méthodistes d'Angleterre.

« Puisque tu insistes tant sur ce maudit compte, je te l'envoie, afin que tu continues à me donner des commissions, et à la seule condition que tu accepteras sans discussion l'exemplaire du livre de Fabre d'Olivet que je t'adresse.

« Adieu, le plus cher des amis.

« André-Marie AMPÈRE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

Le 20 octobre 1816 (le soir).

« Cher André, le père de Ballanche est mort la nuit dernière. La douleur de notre ami est calme et profonde;

sa sœur est bien courageuse. Je n'ai pas voulu le quitter. Je l'ai accompagné là où il allait. Quand nous nous sommes séparés, il était deux heures du matin.

« BREDIN. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Paris, 24 octobre 1816.

« Ballanche, quel chagrin me cause ton grand malheur. Combien le sort des hommes est triste sur la terre : je ne vois que souffrances ou satisfactions insensées, plus tristes encore.

« Tu chercherais en vain la paix à Lyon, viens demeurer ici, le plus près de moi possible et de Dugas ; ta sœur ferait connaissance avec la mienne, elles passeraient leur temps à distribuer des secours qu'on reçoit d'une société charitable, pour suppléer à ce qu'on ne peut faire soi-même. Mme Pollingue, Joséphine et une de mes cousines visiteraient ensemble les pauvres de leur quartier. En s'occupant ainsi de bonnes œuvres, ta sœur sortirait de sa mélancolie, elle modifierait ce qu'il peut y avoir d'exagéré dans ses idées, elle deviendrait heureuse. Mon ami, réalise ce projet qui me comblerait

de joie, en me permettant de te voir à chaque instant. Je pense à divers moyens pour multiplier le temps que nous passerons ensemble.

« Il te suffirait de travailler trois mois à l'étude de l'hébreu pour le savoir; tout, en effet, se réduit à mettre dans sa mémoire les caractères, la conjugaison, les racines et un nombre de mots très-bornés.

« Ballanche, mon ami, cherche à secouer ta douleur, à te retirer dans ce sanctuaire de la pensée où l'homme évalue le peu qu'est la vie.

« AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Le 26 octobre 1816.

« Hier, je suis allé chez M. de Biran avec deux autres métaphysiciens; la journée fut donc anéantie. A l'égard des questions de Touchon sur le raisonnement et le sentiment, ma réponse en gros est que le premier, auquel on peut toujours se fier quand il est juste, a une valeur *objective* indépendante des formes et catégories des lois de notre esprit; dis-le à Touchon, en ajoutant que Clarke est tout raisonnement, et raisonnement invincible. Quant

au sentiment, il ne peut évidemment avoir qu'une valeur *subjective* dans la conscience; mais il est *tout* et irréfragable.

« Heureusement que les nouvelles que tu me donnes des élections ne sont vraies que pour Camille et Michaud; pourvu encore que celle de Camille ne soit pas attaquée.

« Je comprends ce que tu me dis sur la nécessité de bander pour quelque temps les yeux à ceux à qui on a levé la cataracte, je l'admets bien pour quelques jours, pour quelques années; mais à quoi servira l'opération si on leur laisse le bandeau toute la vie! Au reste, je ne pourrais conseiller Jacob Bœhme à personne; parmi ceux que je connais y en a-t-il un seul qui ait soif de l'eau vive — de la vérité? — ils font passer avant elle les intérêts du moment.

« Adieu, le plus cher des amis.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

Paris, 8 novembre 1816.

« Cher ami, que te dirai-je? Je sais combien tous les discours sont vains quand le malheur nous accable; je sais quelle impression font sur une âme souffrante ces

raisonnements de résignation *non ignora mali*. Tu as des amis qui pleurent avec toi; nous parlons de Ballanche avec Lenoir, Dugas, Esparon, d'Arblay, Beuchot; tu nous es cher à tous. Voilà donc ce que c'est que la vie! On se sent trop triste quand on y songe, à moins que ce sujet si triste ne devienne un sujet de joie et de consolation, comme cela est arrivé à Bredin. Oh! mon ami, tu devrais bien voir souvent cet homme admirable; sa conversation calmerait tes peines. N'enterre pas le talent que tu as reçu, comme le méchant serviteur de l'Évangile. « Je sais que tu l'as déjà fait valoir, que tu « en as retiré cent pour cent, mais ces deux cents en « reproduiront quatre, par un travail nouveau. »

« Comment ton âme ne brûle-t-elle pas d'ardeur pour élever un autre monument aux lettres, quand tu vois ce que tu peux par ce que tu as pu : Pense que *Phèdre* doit venir après *Andromaque*. *Antigone* est un ouvrage excellent. En répandant le même charme sur un sujet relatif à l'état actuel des sociétés, quel bien ne ferais-tu pas? Écrire dans le bon sens serait, il faut en convenir, une grande singularité à l'heure qu'il est.

« Adieu, cher ami, présente, je t'en prie, l'hommage de mon respect et du chagrin que je partage à Mme Pollingue.

« Aime-moi toujours; je t'embrasse mille fois.

« AMPÈRE. »

Pendant sept à huit ans, si la foi d'André subit de nombreux ébranlements, il ne peut un seul jour vivre en paix avec le doute. Plus il sent sa croyance livrée à des hésitations, moins il se lasse de chercher la vérité.

Dès 1815 il commence avec Bredin une correspondance particulièrement consacrée à des dissertations théologiques et religieuses; elle se prolonge jusqu'à la fin de 1817, et permet de suivre Ampère durant cette phase de sa vie où, sans interrompre ses travaux scientifiques et ses découvertes, il médite l'Évangile, lit les prophètes, étudie les Pères de l'Église, etc., etc. Nous possédons un volumineux cahier, dont lui-même a pris soin de rassembler les feuilles. Il fait connaître les questions qui s'agitaient entre les deux amis, les différences sérieuses ou les nuances légères qui les divisaient, et les témoignages de tendresse vraiment chrétienne qu'ils se prodiguaient, tout en défendant avec ardeur des convictions contraires.

Ce pieux recueil, qui intéresserait vivement un petit nombre de personnes, lasserait vite la patience de celles qui ne seraient point en humeur d'assister à un cours de théologie. Nous ne placerons pas sous les yeux du lecteur nos documents complets. Mais pour laisser André continuer sa biographie, il faudra citer quelques pages écrites à l'époque où il vient de retrouver pour *toujours* sa pure foi catholique, alors que Bredin, arrêté à son

tour par de nouveaux scrupules, retourne en arrière et résiste aux sollicitations de son ami.

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 10 janvier 1817.

« Voilà, cher ami, la première lettre qui te soit adressée par Ampère sous une date de cette nouvelle année, où je suis parvenu avec un sentiment inexplicable d'espérance et d'effroi.

« Mes visites d'obligation ne sont pas terminées; un rapport très-court que j'avais promis avant le jour de l'an n'est pas commencé, et plusieurs autres également pressés ne le sont pas davantage. Mais ce que je me reproche sans comparaison plus que le reste, c'est de ne m'être nullement préparé à achever aujourd'hui la suite d'aveux que je fais à l'homme pieux dont je t'ai parlé. Que lui dirai-je dans quelques heures de l'emploi de ces huit jours? Les voilà dissipés comme une fumée, sans laisser de trace. Ah! je l'espère, Dieu achèvera son ouvrage et donnera à mon cœur un nouvel élan vers lui.

Le 11 janvier.

« Je voulais t'écrire quelques observations sur ton ancienne profession de foi faite à Tesseyre il y a deux mois. Mais ton numéro 32, du 23 décembre, m'en a montré l'inutilité; j'ai compris, en te lisant, que tu reconnaissais la supériorité évidente de la religion catholique sur toutes les autres sectes chrétiennes. Il n'y a certainement plus rien à t'objecter contre cet orgueil qui ferait choisir dans ce qui a été révélé, et dire par exemple : « Je crois à la « présence réelle, mais non à la transsubstantiation; je « crois à la rédemption des hommes par les mérites de « Jésus-Christ, mais non à l'absolution du prêtre »; comme si cette opinion mixte n'était pas bien plus choquante pour la raison que la croyance de l'Église catholique? La présence réelle ne peut se concevoir sans un miracle : quelle singulière idée de vouloir un demi-miracle, comme s'il était plus difficile à Dieu de changer la substance que d'en apporter une nouvelle en laissant l'ancienne, et de faire, ainsi que l'a voulu Luther, une sorte de combinaison de substance grossière avec la substance divine. Pour que l'âme soit lavée de ses crimes par les mérites de Jésus-Christ, il faut bien concevoir que Dieu l'en délivre : pourquoi n'aurait-il pas accompagné ce miracle intérieur d'un signe extérieur qui nous en donne l'assurance, et peut seul rendre la paix au pé-

cheur? Ce signe extérieur peut-il être manifesté autrement que par le ministère d'un homme que l'Église de Dieu en a chargé; quel sens y aurait-il sans cela dans ce que dit aux apôtres leur divin maître : « Tout ce que « vous lierez, etc., etc. »

« Les chrétiens ne l'avaient-ils pas toujours compris ainsi, lorsqu'après la pénitence publique des premiers siècles les pécheurs étaient réconciliés par le ministère des prêtres?

« Mais à quoi bon parler de tout cela quand on a conçu les vues de Dieu?

« L'essence de la religion catholique est toute dans la foi à l'autorité toujours visible et subsistante jusqu'à la fin des siècles, d'après les paroles de Jésus-Christ : « Les « portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle, et « je suis avec vous jusqu'à la consommation des siècles. »

« L'histoire des sectes religieuses, par le fameux abbé Grégoire, m'a montré qu'entre les deux moyens qu'avait la Providence pour la conservation de sa loi (une autorité unique toujours subsistante ou la raison de chacun), c'est le premier moyen qu'elle a choisi; ce qui m'a fourni cette preuve, ce sont les deux cent cinquante sectes créées en cent ans, sectes toutes pleines de cet orgueilleux sentiment que chacune d'elles a seule la vérité, et que toutes ne diffèrent de l'Église permanente que pour en plier les mystères et les miracles de façon à faire perdre aux uns et aux autres toute leur sublimité,

en les rendant encore plus contraires à ce qui nous paraît naturellement vrai, dans l'état d'ignorance où nous sommes.

« Oh! quel bonheur pour ton ami si tu trouvais dans cette lettre, ou plutôt dans ce que Dieu t'inspirera en la lisant, la fin de toutes tes indécisions.

« André-Marie AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

20 février 1817.

« Tu éprouves plus que jamais, me dis-tu, le désir de participer à la table du Sauveur. Qu'aurais-je à souhaiter si tu me parlais davantage d'un autre sacrement que la miséricorde divine a daigné instituer pour qu'après ses égarements le pécheur pût chercher à s'unir à Dieu sans une extravagante témérité. . . . .
. . . .

« Ce que je demande à Dieu tous les jours pour toi, c'est que tu trouves à Lyon un ecclésiastique dévoré d'un zèle pur qui puisse mériter toute ta confiance et être, au nom du ciel, le ministre de cette absolution; je voudrais qu'il fût ton ami pour te parler des grâces que

Dieu t'a faites, de tes peines et du repentir que tu sens de tes offenses envers lui; je voudrais que ce prêtre, dans sa véritable charité, cherchât avec toi le moment où tu pourras t'approcher du saint tribunal. Cher ami, un tel homme n'existerait-il donc pas à Lyon?

« Écris-moi, je t'en conjure, sur une question que je vais te faire en tremblant. Où en es-tu *précisément* sur ta croyance à l'Église catholique?... Défie-toi des sectes; que je n'aie point à me reprocher, en te procurant certains livres, de mettre dans tes mains des instruments de mort.

« A. AMPÈRE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

Lyon, 27 février 1817.

« Je viens de relire ce que je t'ai écrit hier[1]; comme c'est mauvais, incomplet, étranglé, diffus : tout aurait besoin d'être éclairci. J'ai voulu dire que N. S. J.-C. a institué une Église sur la terre à laquelle il a promis son

1. Nous nous abstenons de donner ici cette très-longue lettre, n° 40, malgré l'importance de quelques-uns de ses développements, parce que la substance en est reproduite dans la présente lettre n° 41, qui suffira pour faire comprendre les réponses d'André-Marie.

esprit : voilà une institution divine. Mais où est cette Église, où a-t-elle été depuis sa fondation? Qui la compose? Cette Église de J.-C. est partout où le Père a des adorateurs en esprit et en vérité; rien ne peut la borner, rien ne peut la circonscrire : ni les chaînes de montagnes, ni les mers, ni les fleuves, ni les murs faits de main d'homme, ni les règlements des puissances, ni les noms que les hommes inventent, rien ne peut donner des liens, rien ne peut imposer des lois à l'esprit.

« Cette Église est la congrégation des pécheurs pénitents, car les saints sur terre ne sont pas autre chose que des pécheurs pénitents; elle est partout où des hommes implorent Dieu avec humilité, avec amour, avec un cœur brisé de componction, partout où les hommes pleurent sur leurs péchés et sur ceux de leurs frères. Là où l'esprit de J.-C. n'est pas, il ne peut y avoir qu'une forme, une apparence, un nom matériel d'Église. Je reconnais la véritable Église à Jérusalem, lorsque les apôtres, réunis de cœur et d'âme, ont reçu le Saint-Esprit de Dieu. L'Église était à Rome avec saint Pierre et avec les saints qu'il avait convertis; elle était avec saint Clément dans l'école d'Alexandrie. Je la vois dans le couvent où était Thomas A-Kempis, dans celui où était Tauler, dans le palais de Fénelon, dans la boutique de Bœhme; elle a souvent habité les maisons des Jésuites[1].

1. En un mot, comme le dit la théologie : « Tous les justes, rien

« L'entrée de l'Église de mon Sauveur est toujours ouverte; *vouloir* est la seule condition pour y être admis; mais la porte en est basse et étroite. Il faut être petit, nu, dépouillé pour y pouvoir passer; il faut devenir enfant avant de s'y présenter. Dans l'Église de mon Sauveur, la science et les vertus purement humaines ne suffisent pas; dans cette Église il y a plusieurs demeures, le Maître l'a dit.....

« Je ne saurais regarder comme une Église celle qui cherche à dominer et qui ne domine que par la science, le faste et l'orgueil.....

« Tu attends avec une vive impatience que je t'apprenne le nom du prêtre que je veux prendre pour tuteur; mais je t'en prie, permets qu'en cela je n'agisse pas avec un empressement qui pourrait tout gâter. Tu sais ce que par deux fois ont produit chez moi des confessions et des communions précoces. Aie la bonté de te rappeler un trait de mon caractère, et tu sentiras à quel point le choix d'un prêtre doit m'être difficile; tu sais que tout ce qui tient à la religion ne saurait être pris par moi comme affaire de simple habitude. J'ai cherché, j'ai beaucoup cherché, je cherche encore, non pas un homme sans imperfection, mais saint François de Sales veut que je choisisse sur mille. Combien y en a-t-il qui me trouve-

que les justes, appartiennent à l'âme de l'Église. » *Omnes et soli justi ad animam Ecclesiæ pertinent.*

raient hérétique ?. . . . .
. . . .

« J. Bredin. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 1er mars 1817.

« Cher ami, ce matin j'avais reçu la grâce inappréciable de l'absolution. En rentrant j'ai trouvé ta lettre n° 40, qui a changé en une mer d'amertume la douce paix dont j'avais été comblé en entendant ces mots sacrés : « *Amplius lava me, ab iniquitate mea et a peccato munda* « *me !* » Que te dirai-je ? J'ai été trompé par le sens que j'avais donné à un de tes passages précédents. Cette illusion était si douce ! Je croyais que tes paroles étaient celles d'un enfant soumis à l'église. Aveugle que je suis !..... Pourtant je te disais assez que, grâce à la miséricorde infinie, j'étais catholique. Tu en paraissais comblé de joie, tu étais donc catholique ? Oui, mon ami, touché des prodiges de la miséricorde divine, tu as été catholique un moment, mais la lumière s'est retirée pour quelque temps de toi comme de moi quand je vins à Paris. Aujourd'hui ce n'est plus que dans l'Église catho-

lique que je trouve la foi en l'accomplissement graduel des promesses que Dieu n'a faites qu'à elle. »

3 *mars* 1817. — « Comme j'allais continuer ce que tu viens de lire, ton nº 41 m'arrive. Cette Église dont tu reconnais l'origine divine t'ordonne durant le saint temps qu'elle a consacré à la mémoire du Sauveur de te préparer à t'unir à la fête que tous les chrétiens célèbrent en souvenir de la résurrection, car tu ne doutes pas que cette fête de Pâques n'ait passé sans interruption des Hébreux à l'Église de Jérusalem et n'ait été portée alors par toute la terre à mesure qu'elle a reçu le salut en J.-C. Heureuse institution qui permet que tous les vœux des fidèles montent à la fois en un seul faisceau au pied du trône du Père céleste.

« J'ai reçu une lettre bien originale de Roux sur la politique. Ma raison et la sienne sont aux antipodes l'une de l'autre. Je te quitte pour aller à une petite lieue de Paris, dans les champs, par un beau jour, avec un ami plein de pensées du ciel. »

D'André-Marie Ampère à M. Gosse.

Paris, 10 mars 1817.

Monsieur et ami,

« Les livres sont arrivés à leur destination, je vous prie d'agréer mes remercîments et de croire au plaisir que je trouverai toujours à vous renouveler l'assurance de mon attachement. J'ai reçu une lettre de notre excellent Roux. J'attendrai un moment de loisir pour répondre aux questions qu'il résout à sa manière. J'ai vu peu d'exemples d'autant d'esprit, d'agrément, d'originalité employés à barbariser le genre humain. Faites-lui de ma part les plus tendres amitiés; en attendant ma lettre, je vous envoie quelques fragments d'une doctrine sur laquelle je vous prierai de lui demander son avis. On ne doit pas craindre le développement de l'industrie et les inventions de machines successives, de procédés pour abréger le travail, etc. A mesure que le travail d'un même nombre d'hommes produit davantage, les produits diminuent de prix et l'usage s'en étend de classe en classe. Il faut encourager ce progrès jusqu'à ce que le dernier agriculteur ait de bons aliments, de bons vêtements, des habitations salubres, etc. Souhaitons que ces idées se développent et se multiplient. On dit qu'alors l'agriculteur ne voudra plus travailler : l'expérience

prouve le contraire. Le paysan, l'ouvrier espagnol ou le Bas-Breton ne fait rien, la moitié du temps, que de rester couché dans sa sale cabane. Celui du Dauphiné, de la Normandie, emploie tous ses moments pour ne pas perdre une partie du bien-être auquel il est habitué. Aussi, dans une disette, il ne souffre qu'une diminution de jouissance. Celui qui n'a jamais su se procurer que l'absolu nécessaire meurt de faim quand les circonstances le privent de ses ressources. Plus les hommes produisent, plus les impôts sont considérables et faciles à lever, plus la masse de la nation est heureuse, plus les crimes sont rares.

« Cet état supérieur à ce que nous voyons sera le résultat infaillible de la marche toujours accélérée de l'esprit humain. Comparez l'Europe au temps de Jacques Cœur et l'Europe moderne, et jugez par ce qui s'est fait dans cet intervalle de ce qui résultera à partir d'aujourd'hui d'un intervalle égal. A mesure qu'on avance, la vitesse croît, c'est comme un corps qui tombe. Mais les gouvernements peuvent encore presser le mouvement; rendons grâce à ceux qui le comprendront.

« Que ces opinions restent entre Roux et nous : elles me feraient lapider, et je ne pourrais voir l'aurore du jour qui en annoncera la réalisation. Nous voilà déjà délivrés de deux grands fléaux qui ont failli étouffer la France : de l'esprit jacobin, qui ne voulait que du pain et du fer, et de l'esprit militaire, qui demandait des hommes et des

richesses pour ceux qui détruisaient au lieu de produire.

« Persistez-vous dans le dessein d'aller à Vienne? Vous verrez là sans doute le docteur de Carro et M. de Jacquin. Parlez-lui de moi, et, à Genève, ne m'oubliez pas auprès de MM. de la Rive, Pictet, de Candolle, Prévost et Vaucher, dont l'affection m'est chère, m'enorgueillit. Quant à l'ami Roux, je l'embrasse tendrement et vous aussi.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à Ballanche.

12 mars 1817.

« Rends-moi un service auquel j'attache grande importance. J'ignore si les impositions directes assises sur le domaine de Polémieux me donnent le droit de voter dans les élections, mais je suis sûr que, réunies à ce que je paye ici, elles suffiront et monteront à 300 francs. Je suis décidé à me faire inscrire à Lyon, sinon sur la liste de ma municipalité à Paris, mais pour cela j'ai besoin d'un certificat du receveur des contributions, vu par le maire du canton de Chasseley et légalisé par le préfet, et de mon extrait de baptême; celui que j'avais eu pour la Légion d'honneur n'en sortira jamais. Afin de

stimuler ton activité, songe qu'on n'a plus pour faire ses déclarations que le temps juste de recevoir ta réponse. Je t'en prie, va vite, que je ne sois pas privé de mon droit cette année, où les députés de Paris et de Lyon vont être renouvelés; ce serait sans ressource d'ici à cinq ans, et j'en aurais un véritable chagrin, moi qui de toute ma vie n'ai encore voté qu'une fois, à l'époque des élections cassées le 18 fructidor.

« Adieu; ton ami en ce monde et dans l'autre.

« A. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à M. Roux, de Genève.

Paris, 28 mars 1817.

« Vous me dites que vous ne me demandez pas où j'en suis, mais où en est M. de Biran, parce que mon tableau n'est pas parvenu à sa perfection et que M de Biran doit s'être arrêté à quelque chose désormais invariable : c'est précisément le contraire. Je vais d'abord vous prouver que mon tableau est à jamais achevé par la copie jointe à cette lettre; vous vous assurerez qu'il ne peut plus y avoir rien à changer, en le parcourant non-seulement par lignes horizontales, ce qui donne l'ordre chronologique de nos connaissances, divisé en

deux époques, dont l'une dure jusqu'à ce que l'on apprenne à parler et l'autre depuis lors jusqu'à la fin de la vie, mais encore en comparant les termes qui occupent des places correspondantes dans chaque système, en sorte que vous verrez comment on passe d'une combinaison du premier (système subjectif) à celle qui lui correspond dans le dernier (système rationnel) par les combinaisons correspondantes des deux systèmes intermédiaires.

« Regardez et jugez ; dites-moi ensuite si vous persistez dans l'opinion où vous étiez en 1815, qu'il n'y a point d'harmonie.

« Ce tableau n'est rien en comparaison de la théorie qui démontre la réalité objective, en la rendant à la fois indépendante de la sensibilité et de l'hypothèse sceptique des formes ou lois subjectives de Kant et des Écossais, qui ne sont les unes comme les autres que des idées innées sous une nouvelle dénomination. C'est cette théorie dont M. de Biran a posé les fondements et que j'ai développée en mettant à la suite celle que j'avais faite avant de venir demeurer à Paris. Ces fondements ont été adoptés et enseignés à son cours par le professeur de philosophie à la Faculté de Paris, M. Cousin. Mais au lieu de les compléter comme moi, il le fait en y ajoutant une partie de la théorie de Reid et de Kant. Cela le rejette dans les mêmes inconvénients de tendance sceptique que s'il était reidiste pur ou kantiste

pur, mais il n'en convient pas et croit les éviter par des raisons qui ne sont qu'un simple paralogisme transcendantal, tel que celui que Kant a si victorieusement réfuté.

« En vous parlant tout à l'heure de l'indécision des idées de M. de Biran, j'avais l'esprit plein de ce qu'il hésite sans cesse pour compléter sa psychologie entre M. Cousin et moi.

« Nous nous réunissons tous trois chez lui les lundis, après dîner, pour discuter sur ces matières-là; tantôt il penche du côté de M. Cousin, tantôt du mien. Cependant il est évident que sur ce point-là c'est moi qui ai raison.

« N'est-ce pas, mon cher ami, que c'est l'objectif qui produit primitivement le subjectif, et non pas des formes subjectives, idées qui nous font croire sans raison à un objectif qui pourrait bien n'exister pas.

« Quant à la chimie, je sais qu'elle fera encore des progrès que nous ne pouvons prévoir à présent.

« Si l'on admettait à votre société un précis psychologique sur l'état actuel de cette science de l'intelligence humaine, qui est dans ce moment tout pour moi, et de la révolution qu'elle va éprouver en s'élevant au degré de certitude et de rigueur des autres sciences, je vous l'enverrais.

« Je ne penserai probablement pas de longtemps à la chimie, mais je ne vois point du tout pourquoi la vapeur

nitreuse, c'est-à-dire l'acide nitreux sec et liquide, le chlore et le phosphore, sont plus incertains que le gaz nitreux et les métaux parfaits? Comment l'analyse de l'acide hydrochlorique est moins certaine que celle de l'eau? Voyez donc le mémoire de Dulong sur l'acide nitreux.

« Mille amitiés, je vous prie, de ma part à M. Gosse.

« Adieu, mon bien cher ami; tout à vous.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

22 mai 1817.

« Cher ami, je n'ai eu que des chagrins relativement à la métaphysique. La réunion psychologique qui avait lieu chez M. de Biran tous les lundis s'est dissoute, comme celle de 1814, sans rien produire que de le dégoûter entièrement d'écrire ce qu'il a fait sur ce sujet de nouveau et d'important; ce qu'il y a de pire, c'est qu'il va publier des articles dans un nouveau journal, qui s'appellera, je crois, *Archives morales, politiques et littéraires*, dans la seule vue, m'a-t-il dit, de concourir à donner une direction morale et utile aux doctrines

psychologiques, et de prévenir les suppositions de matérialisme qui pourraient être tirées de son mémoire sur l'habitude.

Certes, rien n'y est plus contraire que la doctrine qui nous est commune à lui et à moi ; mais il paraît qu'on l'a circonvenu, qu'on lui a fait appréhender de déplaire à un parti, que sais-je ce qui s'est passé dans son esprit ! Mais ce qui me semble clair, c'est qu'il ne publiera rien de sa théorie, que je vais rester seul en butte à ceux qui veulent combattre la vérité, uniquement parce que ce n'est pas eux qui l'ont inventée.

« Si je n'avais appris à voir en tout la volonté de Dieu, je serais vraiment désespéré de cette idée.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Metz, le 29 juillet 1817.

« Je suis arrivé ce matin ici, cher ami, venant de Nancy, où j'ai reçu ton n° 62. Je n'ai pu encore écrire à M. de Biran, à qui je l'avais promis, cependant jamais je n'aurais eu tant de choses à lui dire. Quoique je n'aie songé à la psychologie qu'aux moments perdus, il s'est fait comme un travail secret dans ma tête, qui a étendu,

lié et coordonné tout ce que j'avais pensé là-dessus, de manière que je vois tout cela avec une clarté parfaite. J'en ai beaucoup causé à Strasbourg avec MM. Resbol, Matter et Bautain; ce dernier est un élève de l'École normale qui professe la philosophie au collége Royal. J'ai eu plusieurs conférences, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre.

« Tu me demandes, mon bien cher ami, où en est l'état de mon âme. J'ai retrouvé quelques-uns des sentiments dont j'étais pénétré en quittant Paris, mais seulement quelques-uns. Ce n'est qu'à la table du Seigneur que je puis espérer les retrouver tous.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Amiens, 14 août 1817.

« Je reçois ici ta lettre des 2 et 3 août, nº 63. Mon temps a été rempli par des examens, des choses relatives à l'Université, et, puisqu'il faut l'avouer, par la psychologie. M. Rendu, auquel j'ai communiqué mes idées à ce sujet, sur la grande route, en chaise de poste, m'a décidé à en imprimer une partie dans une des villes que

je traversais. Mais j'étais si tourmenté d'en arriver là avant que mon tableau ne fût complet que je tremblais d'imprimer quelqu'erreur. Une minute pouvait en décider ; toujours détourné, où trouver cette minute ? Enfin la chose est faite ; j'ai eu les exemplaires au moment de quitter Douai, en voici un. Il ne faut pas oublier que tout mot écrit en lettres italiques désigne l'enchaînement des combinaisons dont le mot se trouve au-dessus écrit en caractères romains. Figure-toi ce que c'était que de changer encore des termes sur l'épreuve dans un moment si décisif, faisant choisir M. Rendu, et n'admettant cependant le nouveau terme que si je le trouvais préférable à celui qu'il devait remplacer. Il y a encore des choses dans ta dernière lettre qui m'ont jeté dans un trouble et une inquiétude inexprimables. (Tu ne doutes plus.) Ainsi, à présent, tu es dans la croyance de l'Église romaine ou tu en es hors.

« Dans le subjectif il y a une partie intuitive, une conceptive, une comparative et une cosmologique. La partie intuitive du subjectif se compose de la sensibilité, de la conscience, de l'activité, etc. Vois, pour comprendre ceci, le tableau joint à ma lettre. La psychologie, qui fournit ce tableau, y est elle-même comprise dans les combinaisons *a posteriori*, ou expérimentales, et explicatives du système comparatif. Elle se compose de deux parties : la psycographie, ou description de l'intelligence, et la *déduction psychologique*, ou enchaînement

des jugements par lesquels on remonte des *faits psychologiques* à leur origine.

« Dès que je serai à Paris, je renfermerai toutes ces idées en un petit volume. Dis-moi quels sont les mots du tableau dont tu ne saisis pas la signification? Mais, insensé que je suis! comment ai-je pu me laisser aller à écrire ces choses qui ne sont pas l'*unique nécessaire* (chercher premièrement le royaume de Dieu et sa justice), et après avoir commencé à t'en parler ne point achever, quand je vois mon ami si près des abîmes de l'erreur!

« Tu avais pourtant été appelé comme moi à ce tribunal de miséricorde. Tu avais déjà songé au choix d'un prêtre; mais ces paroles : *Time Jesum transeuntem et nunquam regredientem* n'ont pas retenti à ton oreille; tu as hésité, tu as différé, et Jésus-Christ a passé. Cette pensée m'accable. Es-tu catholique dans le sens où j'entends ce mot, ou te sépares-tu de cette unique Église, organe de toute vérité sur la terre?

« Adieu; que le Seigneur te rapporte sur ses épaules, comme la brebis dans l'Évangile.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Du 20 septembre 1817.

« ...Ballanche a envoyé pour toi à Lyon six de mes tableaux et trois exemplaires de l'ouvrage de M. de Biran contre les *Éléments de philosophie* de M. de la Romiguière. M. de Biran ne veut pas que tout le monde sache que c'est de lui; il veut cependant que quelques-uns le sachent, c'est à peu près impossible. Tu distribueras les tableaux comme tu l'entendras; quant aux trois exemplaires, un est pour toi, l'autre pour Roux; place bien le troisième, Gasparin par exemple; lis-le avec attention; lis aussi l'article de M. Cousin sur l'*Histoire de la philosophie* de Buhle, qui se trouve dans le second numéro des *Archives philosophiques, politiques et littéraires*. Tu verras là comme on se sert de mes idées sans me nommer.

« Cher ami, ta manière de voir actuelle me trouble sans cesse. Je pense que tant d'admirables sentiments, tant de sacrifices, de prières, sont perdus en toi, qu'une affreuse illusion t'empêche d'ouvrir les yeux aux lumières de l'Évangile confié à l'Église catholique . . .

. . . .

« L'idée que tes fautes ne peuvent être effacées, grâce à l'erreur dans laquelle tu es tombé, m'oppresse de telle

sorte qu'il y a quelques jours, ne voyant plus de ressource à ta situation, je ne désirais qu'une chose : mourir avant toi dans l'amour de Jésus, afin de pouvoir obtenir de Dieu qu'il change et éclaire le cœur de mon ami... Combien le sort d'un sauvage de l'Amérique qui, *lui*, n'a jamais été appelé et est resté dans l'impénitence invincible, se trouve préférable au tien !

« Je te serre contre mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

8 octobre 1817.

« J'ai reçu ta lettre et ton beau tableau métaphysique, que devait me remettre M. Augustin Perrier. Je suis fâché de n'avoir pas vu cet homme, auquel tu m'as fait prendre depuis longtemps un vif intérêt, mais il a été obligé de continuer sa route sans s'arrêter à Lyon.

« Ton tableau me paraît très-bien comme cela. Roux, à qui tu l'as envoyé aussi, m'écrit : « J'y vois un très-
« bel ensemble, mais j'entrevois plutôt que je ne vois.
« Je n'ai ni assez de force de tête, ni assez de perspi-
« cacité pour pouvoir juger, je suis seulement saisi par

« l'aspect d'une vaste conception et d'une grande har-
« monie; un point m'embarrasse, c'est de démêler la
« marche physiologique d'avec celle de l'intelligence,
« C'est la grande lacune de la doctrine de Kant. Com-
« ment Ampère distingue-t-il le physiologique de l'in-
« telligent? »

« Pour te donner une idée de la pauvreté de mon esprit, je te dirai que je ne saisis pas même la difficulté de Roux; je ne comprends pas ce qui l'embarrasse. Autant tes conceptions sont au-dessus de la capacité intellectuelle de Roux, autant les siennes sont au-dessus de la mienne.

« M. Serisiat est venu me voir. S'il était prêtre, j'aurais bientôt fait le choix d'un confesseur. Lundi je suis allé chez un digne ecclésiastique pour me confesser. Je me disais : « Ce soir, je l'écrirai à mon ami : je le ren-
« drai heureux. » J'étais décidé, je ne voulais plus retarder, mais le ministre de Jésus-Christ a trouvé convenable de différer encore; je l'ai revu cinq ou six fois depuis. Adieu.

« J. Bredin. »

D'André Marie Ampère à J. Bredin.

Le 28 octobre 1817.

« Cher ami, tu m'as écrit deux lettres, dont je te remercie mille fois; l'une détaillée, comme je voudrais qu'elles fussent toutes; l'autre, beaucoup plus courte, contient des choses qui me la rendent bien précieuse; tu m'y parles d'un ecclésiastique avec qui tu as eu des conférences, et qui probablement recevra ta confession: si j'étais assez heureux pour voir cela, que de grâces j'aurais à offrir à Dieu. Depuis longtemps je *lui* demande de marquer dans ta vie, comme dans la mienne, une entière séparation entre le passé et le présent; je le supplie de te permettre de suivre en tout point non-seulement ses commandements, mais ceux de son Église, de cette Église conduite par l'esprit de Jésus-Christ, malgré le mal qu'apporte jusque dans son sein la liberté déchue de l'homme.

« Écris-moi si tu as lu l'ouvrage de psychologie de M. de Biran, si tu l'as prêté à quelqu'un qui s'occupe un peu de ces matières-là?

« Je travaille sans cesse à préparer un livre sur le même sujet. Le tableau imprimé que je t'ai envoyé en est le texte.

« A. AMPÈRE. »

De J. Bredin à André-Marie Ampère.

Novembre 1817.

« Cher ami, j'ai été heureux de revoir Camille; je l'aime chaque jour davantage; il est impossible d'être plus vrai, plus moral. En politique, je ne partage pas ses opinions, mais je les estime, et quant à son caractère, je l'admire. Je n'ai trouvé nulle part une plus noble indépendance du jugement des hommes, une tolérance plus entière des convictions contraires aux siennes propres; que de leçons les fous de tous les partis pourraient prendre de lui s'ils avaient des oreilles et des yeux!

« Il est toujours pénible (m'a dit Camille) de se « voir détesté par des gens d'ailleurs recommandables. « Cependant ma résolution était bien prise; il m'a fallu « moins d'efforts pour rester ferme que je ne l'aurais « cru; l'amitié de Mathieu de Montmorency est so- « lide, puisqu'elle n'a pas été détruite; il m'assurait « qu'elle n'était pas même altérée, mais qu'il éprouvait « une vive douleur en me voyant passer dans les rangs « ennemis. Je l'ai attaqué par ses principes religieux, « par la responsabilité qui pesait sur lui, etc. J'avais « appris, ajouta Camille, à supporter les haines pro- « fondes, *invétérées* des Jacobins, mais celles de l'autre « parti sont bien plus violentes. » Il m'a trouvé heu-

reux d'avoir ton beau portrait devant moi, a senti combien il m'est doux de rencontrer ton image quand je lève un instant les yeux; en vérité, je te remercie tous les jours du fond du cœur de ce portrait.

« Que sais-je si tu n'auras pas quelques excursions à faire autour des grandes villes de ton inspection? Si donc de Strasbourg tu allais à Waldback, au banc de la Roche, ne néglige pas de voir M. Oberlin; les hommes de cette trempe sont rares : tant de foi, de simplicité, une dévotion si tendre et si pure! Vous causeriez de Mme Krudner. Le digne père d'Oberlin a fondé des institutions admirables dans sa contrée; il y a répandu des lumières divines et humaines.

« Adieu, prie pour ton ami, pour un pauvre pécheur qui n'a d'espoir que dans l'infinie miséricorde de Dieu, dans cette miséricorde qu'il connaît par expérience.

« Cher André, ne perdons pas de vue Jésus-Christ, le soleil de justice.

« C.-J. BREDIN. »

Revenons maintenant sur nos pas depuis 1816.

Tandis qu'André inspecte le collége de Bordeaux, Jean-Jacques, aux prises avec ses compositions latines et françaises, parle à son père des hésitations que lui cause déjà le choix d'un état.

André-Marie aimait à répéter qu'à dix-huit ans il savait autant de mathématiques qu'on en pouvait enseigner de son temps. Encore plus étonné que désappointé de trouver Jean-Jacques froid devant la solution d'un problème, il aurait désiré ardemment (puisqu'il ne savait pas désirer autrement) que son écolier de seize ans prît goût à la science que lui-même considérait comme le complément essentiel d'une éducation profitable. A cette ambition s'en ajoutait une seconde : André avait connu la pauvreté, il la redoutait pour son fils, et cherchait parmi les carrières offertes aux jeunes gens celle qui semblait le mieux remplir ce double programme : promettre à la fois la gloire scientifique et la fortune. Jean-Jacques mettait au premier rang de ses souhaits le bonheur de contenter son père ; mais pendant toute sa vie il était destiné à ne pas se soucier de la fortune, et son esprit, qui s'ouvrait à tant de choses, se fermait aux mathématiques.

Voici ce qu'il écrivait en 1816 :

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 18 juillet 1816.

« Mon cher père, j'ai été déjeuner jeudi chez M. Clément. J'avais bien fait, à la vérité, mon analyse, mais comme le sulfate n'était pas entièrement évaporé, je n'ai

pu la lui porter. Je suis, dans ce moment, indécis du parti que je dois embrasser; je t'en prie, ne t'afflige pas de me voir hésiter. Avant de me déterminer pour les manufactures il faut mûrement réfléchir. Ne te fais pas d'illusion, regarde les choses telles qu'elles sont et tu les verras telles que je les vois. Il y va du bonheur, il y va de bien plus, il y va de la gloire. Ne pense pas que je me butte contre une idée, j'ai la meilleure envie du monde que tu me persuades; mais si tu ne me persuades pas, je te le dirai. Je suis retourné chez M. Clément, plein d'ardeur pour la chimie manufacturière. Il y a dans les paroles de cet homme quelque chose qui désenchante. Je l'aime et voudrais l'admirer; il me raisonne bien, mais il ne m'entraîne pas.

« Mon ignorance en arithmétique l'a désagréablement surpris. Il m'a dit que j'allais oublier tout ce que j'avais appris en littérature pour m'occuper de choses utiles. Utiles tant qu'il voudra, je n'oublierai jamais Racine ni Virgile. Un instant après il a ajouté : « Tout ce que l'on « apprend à l'École polytechnique ne sert à rien dès que « l'on en est sorti. » Je te demande si je puis entendre ces paroles sans être découragé, au moment où je viens de contenter mes professeurs du lycée par de bons devoirs, par des progrès dans l'allemand? Tandis que je m'occupe de ranger mes substances organiques, on me presse de renoncer à tout cela : que faire? que devenir? Toi seul, toi seul as connu le moyen de me faire avan-

cer ; c'est en me plaçant au-dessus de mes propres forces, en me piquant d'émulation. Oui, avec M. Clément, je n'aurais pas fait le dixième de ce que j'ai fait depuis deux mois.

« Je serais désolé de t'avoir chagriné par ma franchise, mais je n'en serai pas moins franc dans la suite. Adieu, écris-moi le plus tôt que tu pourras.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Août 1816.

« Cher père, une lettre contre six, c'est trop peu, surtout dans un moment où il s'agit de déterminer l'état que je dois embrasser.

« Ma résolution est prise, je veux être *quelque chose.* On dit que l'École polytechnique va être réorganisée, que le plan vient d'être présenté ; mais, quelle que soit la décision du ministre, j'en suis venu à un point où il me serait impossible de devenir marchand. Ma tête s'est montée, je le répète : je veux être quelque chose. J'ai du goût pour les sciences et les lettres à peu près également, ce qui est rare. Le commerce est la seule

partie pour laquelle j'ai une aversion prononcée, et une envie méprisable de gagner me ferait accepter cette carrière! Quoi donc! pendant huit ans on cherche à exciter dans l'âme des enfants des sentiments nobles et généreux, on leur prêche le désintéressement; leurs thèmes, leurs versions ne sont composés que de maximes de modération et de sagesse, et au sortir de cette éducation stoïque, on leur déclare que tout cela est un tas de bêtises, on les envoie pourrir dans un comptoir, où, en moins d'un an, ils ont acquis l'art de compter au suprême degré de perfection et d'aimer autant l'argent, grâce au secours des gens mûrs et raisonnables, qu'ils aimaient la gloire naguère. Quand toutes les routes de la vie me sont ouvertes, pourquoi choisir celle où l'on se traîne? Plutôt des précipices que la boue!

« Cher père, voici enfin des nouvelles; elles me font grand plaisir, une seule chose exceptée. Tu parles de mathématiques, de chimie, de dessin pour l'année prochaine. Tu oublies les lettres : crois-tu donc que je veuille les perdre de vue un seul instant? J'espère que c'est sans intention de ta part.

« Adieu,

« Ton fils qui t'aime de tout son cœur,

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie.

Août 1816.

« Depuis hier soir que j'ai reçu ta lettre, je suis dans des transports de joie inexprimables. Je tremblais d'y voir du mécontentement et du chagrin. Ton idée sur ma carrière était la mienne, mais je n'osais m'avouer à moi-même de si audacieuses espérances. Ah! une telle perspective me met au-dessus de toutes les difficultés : *Hic opus, hic labor est;* oui, c'est là tout mon désir. Tu cherches à me prouver par l'exemple de savants distingués qui ont autrefois été élèves de l'École la fausseté de l'assertion de M. Clément; il n'en est point besoin, la voix publique et le bon sens la démentent assez formellement. La belle union que celle de la science et des lettres !

« Je suis dans les compositions jusqu'au cou : discours français et latin. Le sujet du discours français le voici : Un orateur adresse des reproches aux Athéniens qui voulaient décerner des récompenses à un certain Menon, accusateur de Phidias, mort en prison. Je t'envoie ma péroraison.

« La composition latine a pour sujet : Richelieu rentrant en grâce auprès du roi.

Plus je vais, plus je sens combien j'aurais eu tort

d'embrasser la carrière commerciale. Cette idée me tourmentait, mon humeur s'en ressentait. Souvent je te paraissais en contradiction avec moi-même. Tu dois avoir éprouvé que quand on cherche à se cacher quelque chose, à se dissimuler sa propre volonté, l'esprit est gêné, contraint. Maintenant je suis gai, heureux, le temps a passé de la pluie au beau.

« Adieu, cher bon père.

« J.-J. AMPÈRE. »

Ce discours français méritait à Jean-Jacques le premier prix de rhétorique au grand concours. L'année suivante il remportait le même triomphe en philosophie; cette fois il s'agissait d'exposer les preuves de l'existence de Dieu. Son professeur en le voyant couronner pleura de joie, non sans dissimuler un peu d'étonnement, car il avait à peine remarqué la copie du lauréat. Les conditions dans lesquelles grandissait Jean-Jacques devaient réserver à ses maîtres plus d'une surprise. Transporté à Paris en 1808, au milieu d'un cercle de penseurs dont André est le centre, l'écolier subit l'influence de son entourage. Il sait écouter et comprendre, et se développe autrement et plus vite en approchant des hommes éminents que sur les bancs du collége.

Élevé entre sa tante et son aïeule, ce petit diable que

rien n'arrête à Polémieux, si ce n'est la prison; qui déroute et inquiète ses institutrices par ses volontés et ses résistances énergiques, qui aime à la folie les histoires et le catéchisme, et veut lire chaque jour deux pages de Buffon et trois le dimanche; ce mauvais sujet de quatre ans, studieux, colère, furieux dans ses excès, et pourtant charmant, a hérité de Julie, sa mère, la grâce, la délicatesse et la tendresse féminine; d'Élise Carron, la finesse, le goût, la verve gauloise et une certaine susceptibilité nerveuse. A son père que ne doit-il pas? Puissance de travail, passion pour la vérité, curiosité insatiable, entraînement vers l'universalité, etc... André et Jean-Jacques, qui de bonne heure sentent et redoutent les vives évolutions de leurs orageuses pensées, travaillent sans relâche à s'apaiser, à s'améliorer; des examens de conscience, écrits régulièrement, attestent tant d'efforts, montrent à quel point ils combattent leurs faiblesses et s'encouragent par la victoire. « Le fils aide à comprendre le père », a dit un critique sagace [1]; mieux encore, le père explique le fils. De profondes analogies existent entre ces deux hommes, qui cependant reflètent et représentent deux époques, deux générations.

A sept ans, Jean-Jacques rentrait un jour de l'école les yeux pochés, le corps meurtri. Sa grand'mère, le voyant ainsi maltraité, se récriait contre ces méchants vauriens

1. M. Weiss.

de camarades. « Qu'est-ce que ça me fait qu'ils me battent, répond le gamin, pourvu qu'ils m'aiment? » Dans l'âme des deux Ampère l'amitié peut atteindre à la vivacité d'un autre sentiment : nous connaissons la tendresse exaltée d'André pour Ballanche et Bredin. La première passion de son fils est excitée par un de ses condisciples, Jules Bastide, doué d'une imagination encore moins gouvernable que celle de Jean-Jacques; les forces de Bastide n'y résistent pas ; la *désespérance* des Renés lui donne la fièvre. A côté de ces deux jeunes gens se réunissent Adrien et Alexis de Jussieu, Frank et Albert Stapfer, Morel, Sautelet, Prosper Mérimée, Fulgence Fresnel, etc., etc.; tous ensemble se pressent autour de Victor Cousin et font de la philosophie et du romantisme.

André-Marie ne demande pas longtemps au rhétoricien amoureux de la gloire de devenir teinturier, mécanicien, pharmacien ou manufacturier. Tout-à coup, sans transition aucune, oubliant ses velléités industrielles, il rêve pour son fils les lauriers du poëte, le supplie d'entreprendre une œuvre capitale, qui devra l'immortaliser, une tragédie! et Jean-Jacques, moins effrayé de ce nouveau conseil que du premier, se mettra en devoir de le suivre.

De 1817 à 1820, les confidences sur sa carrière qui, mêlées au récit d'un voyage en Suisse, s'adressent à son père et à ses camarades, nous montrent encore des ir-

résolutions, on devine, malgré les réticences du narrateur, l'attrait que *la succession des aspects et des lieux* lui inspire déjà.

Bien des lettres de ce recueil seront datées de Vanteuil, maison de campagne de la famille de Jussieu, où Jean-Jacques a passé les plus heureux jours de sa jeunesse.

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

29 mars 1818.

« Au lieu de pouvoir écrire sur la psychologie, j'ai été obligé de faire un programme de mon cours de logique à l'École normale. Il était promis solennellement; interrompu à chaque instant, ce n'est qu'après l'avoir recommencé quatre fois que j'ai pu aller jusqu'au bout. Enfin il est achevé, et les élèves l'étudient pour se préparer à un examen qui aura lieu cette semaine. Ce programme me sera d'une extrême utilité; c'est comme le canevas d'un ouvrage où je puis jeter presque toutes les bases de ma psychologie sous le titre modeste d'*Éléments de logique*, titre qui le fera répandre partout et particulièrement méditer par les professeurs de philosophie, etc. En publiant à la suite de ce programme un autre ouvrage sur les premiers développements de l'esprit humain, j'au-

rai exposé tous mes résultats, et cette marche aura l'avantage de faire bien comprendre ce qu'il faut savoir pour saisir le reste.

« As-tu enfin lu le livre de M. de Lamennais[1] ? J'ai un désir de te voir qui ressemble à ce que Gall appelle une idée fixe. Cette maladie du pays que j'éprouvais autrefois me reprend de nouveau. Je n'existe presque plus que dans le passé. Privé de ce que j'avais tant aimé, de ce que je regretterai toute ma vie, j'ai été bien malheureux à Lyon ; mais alors mon âme était plus calme, toute pleine d'amour du bien. Pourquoi en me livrant à tant de vaines occupations, me suis-je laissé aller à cette paresse impardonnable des choses du ciel ? Selon le monde aujourd'hui, je suis parvenu à la fortune, à la réputation, à ce que beaucoup d'hommes peuvent désirer. Eh bien, cher Bredin, Dieu a voulu me prouver que tout est vain, hors l'aimer et le servir.

« ANDRÉ-MARIE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

18 mai 1818.

« Comment se fait-il, cher ami, que je sois depuis une douzaine de jours propriétaire d'une maison à Paris

1. Sur l'indifférence religieuse.

et que je ne t'en aie encore rien écrit. Elle est située entre l'École polytechnique et le Jardin du Roi, rue des Fossés-Saint-Victor, nº 19. Cette rue est large, claire, toujours propre, mais en pente assez rapide, en sorte que les voitures ne peuvent guère y monter quand il gèle. La maison est d'origine patrimoniale, bâtie très-solidement en pierre de taille. Son prix principal est

de	30,000 fr,
Étrennes.	1,000
Frais de timbre et de notaire	2,500
Réparations projetées.	3,500
Total.	37,000 fr.

La plus grande partie de cet immeuble appartient à ma sœur, qui a payé 27,000 sur 37,000 francs; nous nous arrangerons pour les loyers, dont elle recevra les deux tiers.

« J'aurai un jardin avec six tilleuls, trois pruniers, quelques espaliers de vigne. Ce terrain est plus haut que la cour et au niveau de l'entre-sol. Par un petit escalier de bois, bien commode, je réunirai une des pièces de l'entre-sol au premier étage, où je logerai. Cette chambre isolée, donnant sous les tilleuls du jardin, sera une petite habitation charmante que je destine à Jean-Jacques. La pareille, au-dessus, tout aussi agréable, sera celle de ma sœur et d'Albine.

« Tu me demandes de te parler du livre de Ballan-

che[1] et de l'*Odyssée* de Dugas. J'ai lu la plus grande partie de celui de Ballanche, mais bien peu de l'*Odyssée.* Ballanche est beau de sentiments, de pensées, de style; ne voyant presque personne, je ne sais pas l'impression qu'il fait à d'autres. Ceux avec lesquels j'ai voulu causer de son œuvre n'en savaient pas l'existence. J'en veux à tout le monde de ce qu'il en soit si peu question. En as-tu lu un compte rendu dans le *Journal du commerce?* L'article est d'un Lyonnais, M. Lemontey[2], auteur d'un livre intitulé : *De l'établissement de la Monarchie de Louis XIV* : ce dernier ouvrage m'a semblé remarquable.

« J'ai honte du temps que m'a fait perdre cette acquisition de maison et de la sorte de passion que je mets à entasser des pierres l'une sur l'autre.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, juin 1818.

« Depuis que tu m'as quitté, cher fils, je veux tous les jours t'écrire sur mon point de départ en *psychologie*

1. *L'Essai sur les Institutions*, livre ou brochure de circonstance, publié par l'auteur en 1818.

2. Article inséré dans le *Constitutionnel* (alors appelé *Journal du Commerce*).

et sur ce que je regarde comme les premières bases de cette science ; mais obligé tantôt de faire avec l'inspecteur des études le classement des élèves, tantôt d'assister aux examens, je n'ai pas un instant. J'ai vu de Jussieu[1], à la Société d'instruction élémentaire, occupé de faire lever les scellés de ce pauvre abbé Gaultier. Il m'enverra tes lettres s'il ne peut me les apporter.

« Je suis d'autant plus aise que tu pousses à l'anglais, comme tu dis, qu'en lisant l'autre jour un article sur les œuvres de lord Byron, j'y vis des choses très-belles, d'une grandeur sauvage, qui te plairont surtout dans la langue de l'auteur. C'est une admirable littérature, sans compter même le premier poëme épique moderne qui lui appartient. Ton projet de prendre un maître de grec me fait bien plaisir. Dès que je serai libre, tu recevras la lettre psychologique.

« Tout le monde ici te fait mille amitiés ; celles de ton papa ne sont pas les moins tendres. Respects et compliments de ma part à tous les membres de la famille de Vanteuil. Dis particulièrement à Mme de Jussieu combien je la remercie de ses bontés pour toi.

« A. AMPÈRE. »

1. Laurent de Jussieu, auteur de *Simon de Nantua*.

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, juillet 1818.

« Mon bon ami, en outre de mes occupations ordinaires, je suis chargé de présenter demain lundi un rapport sur les cours d'analyse et de mécanique que Cauchy et moi faisons à l'École polytechnique, rapport d'autant plus important qu'il s'agit de justifier et de faire adopter par le conseil de perfectionnement les changements que nous avons proposé d'introduire au programme de ces cours. J'ai été en masse très-content de ce que tu m'as écrit; dans les détails j'aurais bien des observations à faire; mais ce n'est pas sur ce papier que je peux m'expliquer; nous ne parlerons, si tu veux, que de cela à ton retour. Il est très-vrai que le but de l'homme n'est pas cette vie; ses plus nobles facultés se rapportent à une autre existence; elles seraient de vrais contre-sens dans l'être borné destiné à une durée si bornée, ces facultés qui s'élèvent à l'infini et saisissent l'éternité! Il n'y a pas, je le répète, de contre-sens pareil possible. Je voudrais pouvoir te développer cette idée qui m'avait tant frappé à ton âge, mais, à mon grand regret, il faut retourner au rapport.

« Tu sais tout ce dont je te charge pour nos amis de Jussieu.

« Ton père,

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vanteuil, près de la Ferté-sous-Jouarre,
lundi, 17 juillet 1818.

« Je deviens sérieux de plus en plus, mais je ne veux pas être sombre ; cela est mal, car ça fait de la peine à ceux avec lesquels on vit. J'ai déjà eu le plaisir de m'entendre appeler *fou;* courage, je viens de lire dans le bonhomme Charron qu'Aristote dit que la folie est le comble de la sagesse, et que Platon affirme que celui qui est d'un jugement rassis frappe en vain aux portes de la poésie. Rien n'est difficile comme la lecture; deux ou trois moralistes occuperont tous mes loisirs de Vanteuil. Ma vie est douce; je suis dans le bon sens jusqu'au col. Ce qui s'est passé d'heureux en moi depuis quelque temps, c'est que je n'ai jamais si bien senti les avantages de la bonté et tout ce qu'on peut mettre de grand dans les plus simples occasions de la vie par un constant oubli de soi et un sacrifice habituel de sa vo-

lonté à celle d'autrui. Ici je suis entouré de mille exemples qui me prêchent ces vertus.

« Je viens d'écrire à Edmond d'être doux et de ne pas rager; mais nous ragerons encore tous deux plus d'une fois : tout est si mal ! Allons, voilà mon noir qui me reprend . . . .

. . . .

Mardi 18. — « Je conçois maintenant plus que jamais le christianisme comme étant la loi sous laquelle le genre humain doit se ranger, et c'est à établir cette *folie sublime*, comme parle saint Paul, cette religion de dévouement, de l'amour de Dieu et de l'amour des hommes, que doivent tendre tous nos efforts. Oui, mon ami, mon but unique maintenant sera d'être utile, mais utile dans le sens divin de ce mot. Perfectionner moi-même et les hommes, voilà l'idée que j'ai toujours devant les yeux et fixée dans mon esprit. Tout ce qui ne se rapporte pas à ça, je l'exclus de ma vie; je ne veux ni travailler, ni apprendre, ni sentir, ni composer rien qui ne vise là.

« Adieu, mon ami, viens vite à Paris. Adieu, songe ux hommes.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Andre-Marie Ampère.

De Vanteuil, 22 juillet 1818.

« Je pense, mon cher papa, que nous nous reverrons à la fin de cette semaine. Quoiqu'il fasse ici fort beau temps et que je sois dans une excellente famille, je n'en désire pas moins être près de vous. Quelquefois je rêve les voyages, mais bientôt, las de m'égarer sur les plages lointaines, je rentre au logis, pauvre pèlerin désabusé, pauvre rêveur réveillé en sursaut. Il en est un peu ainsi pour mon fameux projet de séjour en Grèce; dix-huit mois, n'est-ce pas un peu long? Cependant vivre en présence de la terre et du ciel, de la mer, des montagnes, voilà une vie grande et poétique, propre à développer l'âme, à nourrir l'*enthousiasme*, la chose à laquelle je crois le plus en ce monde. Étudier les plantes, les minéraux, non dans un jardin ou dans un cabinet, mais sur le vaste théâtre de la nature, dans les vallées profondes des Apennins ou sur les sommets du Pinde ou de l'Hémus, après lequel soupirait Virgile; aller l'interroger dans les abîmes du Vésuve ou de l'Etna, respirer la poussière d'Athènes et de Troie, se pénétrer de cette atmosphère riante et gracieuse qui enveloppe l'antiquité, tout cela mérite réflexion; il faut donc peser mûrement. J'ai le malheur de voir beaucoup de faces à toutes

choses et de sentir très-vivement chacune d'elles à son tour, ce qui me fait aller du pour au contre, du oui au non, assez facilement. C'est un très-mauvais résultat qui naît d'un assez bon principe. Quoi qu'il en soit, il faut se décider, mais je ne puis rien prendre sur moi. C'est à *toi*, à toi de me guider entièrement. Je ne suis plus un enfant mutin et grognon, mais un jeune homme que l'imagination cherche à troubler en colorant successivement des plus vives couleurs l'une et l'autre détermination. Que ta raison et ta tendresse viennent à mon secours, je remets ma destinée entre tes mains.

« Adieu, cher papa.

« Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, 1er août 1818.

« Mon cher Jules, si tu as un lit à me donner, mercredi, j'irai passer une semaine au Limodin. Je suis bien désolé de ne pas mettre Stapfer de la partie, mais il est revenu seulement depuis peu de jours et sa famille veut le garder. Outre cela, il a beaucoup à faire pour le *Gœthe*, des épreuves à revoir, à corriger, une autre tra-

gédie (*Egmont*) à traduire. Je voudrais avoir plus de temps à te donner, mais mon père repartira bientôt; je dois retourner à Vanteuil. Après tout cela, exécuterons-nous nos projets? Irons-nous les dimanches au Musée voir des statues et des tableaux, ou bien entendre de la musique ou admirer Talma?

« M. de Biran m'a appris que Cousin ferait le cours de philosophie ancienne. Ce serait pour nos esprits un bien noble exercice, dont le mien sent le besoin et le prix. Je suis assez tenté de me présenter à la société, afin d'apprendre à parler et à écrire. En comprenant tout ce que j'ai à faire, je dis comme notre ami Simpson[1] : *Prodigious!* En attendant, le premier acte de ma tragédie est presque terminé; tu verras, et me diras si tu trouves que sous cet oripeau élégant, mais un peu usé, il se remue quelque chose de la nature vivante : « La « gloire est pour nos cendres », dit Sénancourt. Je le sais, mais je ne puis pourtant la mépriser tout à fait.

« Ton ami,

« J.-J. AMPÈRE. »

1. Personnage d'un roman de Walter-Scott.

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, août 1818.

« Cher Jean-Jacques, la raison de mon silence est dans le tableau même que je dois t'envoyer. Je l'ai commencé deux ou trois fois et toujours je me suis arrêté en chemin, cherchant des mots qui rendissent mieux les idées que je voulais exprimer. J'ai fait à cet égard quelques modifications heureuses, mais il y'a encore des termes douteux.

« Ta dernière lettre m'a intéressé par les diverses réflexions qui s'y trouvent. Ce que tu me dis de l'homme célèbre [1] à qui tu te proposes de rendre visite est bien. Je l'ai vu une fois et suis encore sous l'impression profonde qu'il m'a laissée.

« En effet, les places de professeurs de Faculté, *nec plus ulta* de la carrière de l'enseignement, sont destinées à ceux qui ont longtemps rempli des chaires analogues, d'abord dans les colléges communaux, puis dans les colléges royaux. Trois jeunes gens, MM. Cousin, Jouffroy et Beautain, y sont parvenus par exception. Après avoir été élèves de l'École normale, la place de maître de conférences fut donnée à deux d'entre eux ; de plus, ils

1. La Fayette.

s'étaient mérité une affection toute particulière de M. Royer-Collard.

« Quant aux présentations qui se font par les Facultés de province, tu comprends assez l'influence que peut avoir dans cette circonstance une liaison intime avec M. le recteur ou MM. les professeurs. C'est mon ami, mon cousin, mon compère.

« Tout le monde ici se porte à merveille. La maison avance. Il paraît décidé que nous nous y installerons de mercredi en huit.

« Adieu, mon bien-aimé fils, je t'embrasse de toute mon âme.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, mardi 17 août 1818.

« Cher ami,

« Si tu savais ce qu'est ma vie depuis que je suis de retour à Paris ! Examen à l'École polytechnique, distribution de prix à l'Université; demain, récapitulation de tout mon cours à l'École polytechnique, et ma maison

encore pleine d'ouvriers, qui ne font que des bêtises dès que je passe un jour sans les surveiller.

« Je ne trouve le temps ni de penser, ni de revoir les feuilles du mémoire de mathématiques qu'on imprime dans le journal de l'École. Cette préoccupation de vingt choses à la fois m'a amené au sentiment pénible d'une tristesse sèche qui me fait souffrir extrêmement. M. Huzard te racontera les admirables découvertes de Thénard en chimie; c'est une nouvelle carrière ouverte dans cette science. La psychologie vient pour moi de temps en temps suspendre cet ennui de tout.

« Ce chagrin du fond de l'âme tient à ce que je me suis trop éloigné des pensées qui seules valaient la peine d'absorber une intelligence dont ce monde n'est pas le but.

« Mon mal de gorge est à peu près guéri; ma sœur et mes enfants se portent bien.

« Donne-moi des nouvelles de ta famille.

« A. Ampère. »

De Jules Bastide à J.-J. Ampère.

Octobre 1818.

« Je reviens à l'instant de Melun, où j'avais été avec mon père pour les élections ; tu sais sans doute quel en est le résultat et que l'autorité est parvenue à nous faire représenter par ses créatures. Mon ami, le petit nombre de ceux pour qui la morale est quelque chose, et qui n'ont pas banni de leur cœur toute notion d'honneur et d'équité, ont dû être consternés en voyant cette assemblée qui devrait être celle d'un peuple libre exerçant le plus beau de ses droits, ressembler si peu à ces modèles sublimes. Qu'il y a loin du fait à l'idéal ! Partout l'intérêt, l'égoïsme et la cupidité. J'ai vu un préfet se vanter devant mon père de connaître les votes secrets. Je l'ai vu encore menacer les fonctionnaires publics de leur ôter leur salaire et leur pain s'ils ne bannissaient pas l'ami de Washington, les plaçant ainsi entre le déshonneur et la ruine. Dans ce siècle on craint donc l'ombre d'un homme libre, et l'arbitraire nous envahit de toutes parts. J'ai vu des hommes assez vils pour aller marchander des voix ; des Français se mettre à prix, mentir pour du vin et de l'argent. Il y a trois mille ans que Platon l'a dit : les affaires des humains sont désespérées. Mon ami, restons les uns auprès des au-

tres, c'est là seulement que nous pourrons trouver le désintéressement, l'amour de la patrie, le dévouement que nous n'avons encore vu que dans nos livres de classe. La politique, c'est-à-dire l'application de la philosophie aux peuples, est impossible; appliquons-la aux individus, et surtout bravons le ridicule, arme de la société : c'est un ennemi qu'il suffit de mépriser.

De J.-J. Ampère à Adrien de Jussieu.

Novembre 1818.

« De la paix de Vanteuil j'ai passé un peu brusquement aux agitations politiques de Paris. A peine étais-je arrivé que j'ai entendu bourdonner autour de moi les mots d'élection, de ministère, d'intrigue, etc. Tout le monde veut la paix, mais, malgré cette bénigne intention, chacun est sur un pied hostile. Enfin, on les a faites, ces élections. Je me suis flatté quelques jours que B. Constant serait nommé; mais non. Le ministère a envoyé chercher en masse les électeurs champêtres de Clamart, de Vincennes, de Meudon. Ces braves gens qui ont vu venir les gendarmes chez eux pour les engager, au nom de M. le maire, à *librement* voter pour M. Ternaux, ont librement voté ainsi qu'on le voulait,

et M. Ternaux a été nommé librement député de la libre France. N'importe, M. Ternaux est un constitutionnel prononcé; c'eût été beaucoup de l'avoir l'année passée; ce n'est pas assez cette année-ci : les choses marchent ; il faut marcher avec elles. Il faut ou avancer ou reculer, céder ou vaincre, être envahi ou conquérir. Les frontières du pouvoir seront éternellement incertaines, il faut toujours les repousser plus près du trône. Voilà, selon moi, la politique qui convient à un peuple sensé. Je suis le peuple, tu es le roi; je veux être libre, et toi aussi; nous nous poussons jusqu'à ce que tu tombes sur le derrière : cela est juste, cela est légitime. Je définis la balance politique une *brimade*, tant pis pour qui attrape les coups de poing. Pour moi, je me bats avec le temps. Je voudrais que ce coquin me donnât plus qu'il ne possède; on dit qu'il est toujours solvable à qui sait le prendre. Je fais maintenant dix-sept choses, je ne désespère pas d'en faire bientôt cinquante.

« Adieu. Il y a cinq espèces de racines : les fibreuses, les tubercules, les bulbifères, les pivotantes, les progressives. Tous les angles droits sont égaux. Les marsupiaux se divisent en six genres : $a + a = 2a$. Romulus fut le fondateur de Rome; Clovis se fit chrétien à la bataille de Tolbiac. Les sensations ne sont pas des idées. Le syllogisme est un raisonnement composé de deux prémisses et d'une conclusion; rappelle-toi que la matière n'est pas; *Verum enim vero, patres conscripti;* et

le jeune Zoroez et la lyre de Pindare. Tu sauras que Paris est la capitale de la France.

« *Addio, my friend,* ἔχαιρε[1]. Mes hommages à ta famille.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à M. Roux, de Genève.

Paris, 18 mai 1819.

« Mon cher ami, c'est un vrai désespoir que de manquer de temps. J'ai vingt fois inutilement préparé dans ma tête de longues réponses à toutes vos hérésies politiques, économiques, psychologiques, etc., etc., car je ne sais par quel mauvais sort mes idées sur ce sujet sont absolument contraires aux vôtres. Mais le temps, le temps... Où peut en trouver un pauvre homme absorbé par mille occupations dont son existence et celle des autres dépendent, et qui, pour l'achever, a eu la sottise de devenir propriétaire à Paris d'une maison et d'un jardin qu'il faut remplir d'ouvriers? Ils ont bientôt fini, grâce à Dieu; mais le résultat de mes combinaisons c'est que le *Journal de l'École polytechnique,* où j'imprime un grand mémoire de mathématiques, reste

1. Porte-toi bien.

là interrompu. On crie contre moi comme si j'étais un scélérat; je ne sais où donner de la tête, et je pars dans treize jours pour ma tournée d'inspecteur général. Ah! si je pouvais vous rencontrer à Lyon ou au Molleron, comme j'expliquerais bien tout ce que je ne peux pas écrire! Si nous sommes aux antipodes à propos de certains sujets, il n'en est pas de même à l'égard de vos observations sur l'ouvrage de Ballanche; mais de ce que vous avez presque toujours raison contre lui, il n'en est pas moins admirable.

« Adieu, je vous aime de tout mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Lyon, 13 juin 1819.

« Que ce petit mot dise à tous combien je les aime, combien j'attends avec impatience l'instant qui doit nous réunir. Mille choses aux amis de Jussieu. Tu devrais bien aller lundi soir chez M. de Biran. Écris-moi sur la philosophie. Tâche de te procurer la *Flore française*.

« Adieu, cher fils, ton père t'embrasse de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Paris, 5 juillet 1819.

«Cher père, j'ai la *Flore française*; j'espère la mettre à profit et faire d'ici à la fin de l'été un certain nombre d'excursions productives. Ce maudit mois de juin a été si variable que j'ai pu à peine herboriser depuis ton départ; mais enfin nous voilà dans une température italienne; je veux avoir un commencement d'herbier à te montrer à ton retour. Pour le dessin, j'ai quitté mon maître, il m'a donné des principes qui me seront toujours utiles. Maintenant il faut aller me mettre en présence de la nature. Si tu le permets, je substituerai à M. Dufaure, qui est *ultra*, ce que *je ne pardonne pas à vingt-sept ans*, M. Lobstein; Fulgence Fresnel partagera ma leçon deux fois par semaine. En même temps je coulerai à fond l'allemand.

« Il y a eu du bruit dans notre quartier, l'École de droit s'est soulevée avant-hier. M. Bellart[1] s'est rendu chez M. Bavoux[2] (le professeur à l'occasion duquel on s'est ému), on a mis les scellés chez lui, chassé MM. Dupin et Ferey, deux avocats de ses amis. Il n'y a dans ce moment qu'un cri d'indignation sur le compte

1. Procureur général.
2. Professeur de droit.

de M. Bellart, de M. Delvincourt[1] et de sa bande; tout est à peu près fini ; dix jeunes gens sont en prison.

« Ton jardin est charmant; les dahlias, les roses trémières l'embellissent; trop de pavots ont étouffé de jolies plantes. Nous couperons les têtes avec soin avant qu'elles mûrissent, sinon ce serait une véritable invasion de barbares pour l'été prochain.

« Ta maison avance; le salon est aux mains des peintres. Tout cela est long, mais finira pourtant. Quel bon hiver nous allons passer ensemble, isolés du monde par la rue Saint-Victor qui nous entoure comme un fleuve de boue, et par les cimes glacées de l'Esplanade. Que de philosophie, de physique, de lectures et d'études! Au coin de mon feu, dans la jolie chambre que tu m'as choisie, vite, quand je trouve une difficulté, je grimpe le petit escalier, je traverse le salon; me voilà près de toi, tu m'expliques et je redescends au travail.

« La famille de Jussieu, MM. Chevreul, Stapfer et Cousin te disent bien des choses. Moi je t'embrasse de tout mon cœur et t'attends impatiemment. Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

1. Doyen de la Faculté de droit.

D'André-Marie Ampère à M. Ballanche.

19 janvier 1820.

« Mon cher ami, comme c'est demain le jour de ma naissance, tu ne me refuseras pas de venir dîner avec moi. Ainsi je t'attends à cinq heures; si tu arrives plus tôt, tant mieux. Nous irons ensemble passer la soirée à l'Abbaye-aux-Bois, où je me reproche beaucoup de n'être pas retourné depuis le lendemain du jour de l'an.

« Je t'embrasse un million de fois.

« A. AMPÈRE. »

« Si tu vois Dupré, amène-le, au hasard de la fortune. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, janvier 1820.

« M. Cousin est malade; il a renoncé pour quelque temps à toute occupation; il se déterminera, dès qu'il le pourra, à voyager, il en sent la nécessité. Ah! il y a des moments où il me semble, comme à Werther, que Dieu a détourné sa face de l'homme et l'a livré au malheur,

sans sécours, sans appui. Je suis triste, inquiet, désirant une lettre de Morel. Je ne suis pas sorti hier, je ne sortirai pas aujourd'hui. J'apprends des mots anglais, des particules, des règles, que sais-je? toutes les saloperies dans lesquelles je me plonge pour oublier les tristes réalités de la vie. L'homme est ici-bas pour s'ennuyer et souffrir. J'ai commencé la musique; c'est un secret pour tout le monde, n'en dis rien. J'en attends beaucoup de consolation et de paix.

« Sautelet est revenu avant-hier; il est résolu à bien occuper son année. Moi je suis décidé à ne pas vous quitter, ni vous, ni Cousin, ni mon père. Je continue à apprendre avec Mérimée la langue d'Ossian, nous avons une grammaire. Quel bonheur d'en donner en français une traduction exacte avec les inversions et les images naïvement rendues!

« Adieu. Mes respects à tes parents. Mes amitiés à Frank. Tout à toi.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Paris, 20 mai 1820.

« Mon cher Jules, la semaine dernière le sentiment de malédiction a été sur moi, autour de moi, en moi. Je

dois cela à lord Byron ; j'ai lu deux fois de suite le *Manfred* anglais. Jamais, jamais de ma vie lecture ne m'écrasa comme celle-là ; j'en suis malade. Dimanche, j'ai été voir coucher le soleil sur la place de l'Esplanade ; il était menaçant comme les feux de l'enfer. Je suis entré dans l'église, où les fidèles en paix chantaient l'*Alleluia* de la résurrection. Appuyé contre une colonne, je les ai regardés avec dédain et envie. J'ai compris pourquoi la malédiction de lord Byron finissait par ces mots :

L'univers tout entier sur ton cœur a passé :
Que ce cœur désormais soit aride et glacé.

« Le soir, j'ai dîné chez Edmond ; il a fallu parler avec Mme Morel de papiers peints et d'appartements.... A neuf heures, je n'en pouvais plus ; j'étais dans un désespoir amer et violent, les yeux fermés, la tête penchée en arrière, me dévorant moi-même. Je laissai tomber quelques mots de douleur et d'ironie aux consolations de la douce Lydia.

« Adieu, parle de moi à Frank.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

1er juin 1820.

« Que je maudis, que j'exècre la philosophie ! C'est elle qui m'a amené au dégoût de toutes choses. Vraiment je l'ai en horreur, en mépris ; je ne veux plus en entendre parler. Je crois que je donnerai ma démission de la société, que je ne verrai plus Cousin, lui que j'admirerai et que j'aimerai toujours.

« Oui, il faut que je parte, je ne sais ce qui m'arrête ; mais où aller ? O mon ami, je n'ai jamais été dans une situation si violente que celle-ci. Tu souffres autant que moi et Frank ! et Stapfer ! Tu dis que la solitude ne nous est pas bonne ; oui, mais qu'est-ce qui nous est bon ? Sais-tu quelque chose qui ne soit pas intolérable ! !

« Croirais-tu que ces jours-ci j'ai eu des ambitions de gloire, des rêves poétiques ! Hier encore j'ai passé deux heures dans mon lit, entouré de scènes, de dénoûments, de plans. Pauvre fou !... J'ai même fait quelques vers ; j'en ferai quelques autres dans ma vie, mais je ne sais si je pourrai rien finir. Que m'importe !

3 *juin* 1820. — « J'arrive mardi soir, mon cher Jules. Lundi je t'avais écrit une lettre satanique, mais je la déchire ; cet accès de rage contre le destin a fait place

à un dédain profond de toute chose, de l'avenir et de moi-même...... Je veux partir.

« J.-J. AMPÈRE. »

En effet, il quitte Paris au mois de juillet 1820 et s'arrête d'abord à Lyon, chez MM. Périsse.

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 16 juillet 1820.

« J'ai une bonne nouvelle à t'apprendre, mon cher enfant. M. Stapfer m'a annoncé que le voyage de son fils est définitivement arrêté et qu'il doit t'aller prendre à Lyon avec M. Cousin; ainsi, tout sera parfait. D'après ce qu'il m'a dit, vous irez voir les beaux lacs du nord de l'Italie jusqu'à Milan.

« Tous ceux que tu aimes ici se portent bien. Donne-moi des nouvelles de tes parents de Lyon, de Bredin, de Chatelain, de Ballanche et de Bonjour. N'oublie pas d'entendre la musique de M. d'Ambérieux.

« Bon voyage, mon bien-aimé fils, ton père t'embrasse de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

Jusqu'à vingt-cinq à vingt-six ans, André-Marie gvait goûté la musique en physicien et en mathématicien. Son oreille, très-juste et très-délicate, appréciait les moindres nuances du son. Ce sens lui donnait beaucoup de plaisir. Il étudiait l'harmonie avec cette profonde attention qu'il mettait à toutes ses recherches, mais son cœur si tendre, si impressionnable, restait insensible au charme de la mélodie.

Un soir de février 1803, dans le salon de M. Roux, de Genève, l'ami d'Ambérieux se met au piano. André, contristé, malheureux d'avoir été obligé d'interrompre une discussion commencée, se taisait tristement, n'écoutait pas, n'entendait rien, si impatient qu'il était de reprendre avec Bredin sa dissertation psychologique. Tout à coup, les traits de son visage se détendent, sa respiration devient rapide, il croise les mains, ses paupières s'abaissent, ses larmes coulent. D'Ambérieux chantait une romance qu'il avait composée sur ces paroles de Florian dans *Estelle* : « Vous qui loin d'un amant comptez chaque moment ». La glace était brisée, et la science vaincue par le sentiment.

A peu près vers cette époque, l'imprévu réservait encore une jouissance nouvelle à notre mathématicien. Aimant passionnément la nature, les environs de Lyon, les bois, les montagnes de Polémieux l'enchantaient, mais sa vue trop basse bornait pour lui l'horizon, l'empêchait de distinguer les détails d'un paysage. Un beau

jour d'automne, à l'heure où les ombres s'allongent, André, avec ses chers compagnons, se promenait aux bords de la Saône. Ballanche, étonné de l'indifférence de son ami vis-à-vis de merveilleux et lointains effets de lumière, a l'idée de poser subitement ses lunettes devant les yeux du myope. Un habile opérateur n'enlève pas plus promptement la cataracte à un aveugle. Ampère pousse des cris d'enthousiasme en découvrant des sites inconnus, de riantes vallées, de fraîches collines, des sentiers éloignés, des clochers, des villages. La naïve expression de sa joie en cet instant resta gravée dans la mémoire de Bredin, qui se plaisait à rappeler cette scène à Jean-Jacques.

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Lyon, 18 juillet 1820.

« Je suis à Lyon avec une grande impatience de ne plus y être, avec des négociants, des parents, oncles, tantes, cousins et cousines, aux prises avec une foule de devoirs que Dieu a imposés à l'homme pour exercer sa patience dans cette terre d'épreuves.

« Mon voyage a été fort agréable. J'ai causé avec M. Ballanche, qui m'a dit ses projets, ses plans futurs et m'a demandé les miens. Je suis parvenu à oublier....

Mais certains mots ont réveillé certaines idées, et la tristesse est revenue. Je m'en vais passer mon temps comme je pourrai, avec des livres mystiques et allemands, m'ennuyant comme partout.

« La ville de Lyon est une ville détestable, de grandes maisons à huit étages, des rues sales et noires de six pieds de large, y compris le ruisseau. Une population misérable, ignoble et gagnante, le bruit du piétinement dans la fange au lieu de celui des voitures. Je suis avec de bien bonnes gens dont l'affection est vive pour moi, j'ai de la liberté. De la campagne où je vais tous les jours je vois les Alpes. En vérité, je suis honteux d'oublier si facilement ma misère et de n'être qu'ennuyé. Ne suis-je pas bien insensé ! Je viens de parler à table avec un cousin, comme un homme qui n'aurait jamais lu Oberman ni compris Byron.

« Jules, pourquoi n'écris-tu pas ? Ta santé serait-elle altérée de nouveau ? Je sens bien cruellement les cent lieues qui nous séparent; cette distance va doubler, que sera-ce donc? Je suis inquiet; il faut huit jours pour qu'une réponse arrive ici; cela m'explique ton silence sans le rendre plus tolérable. J'attends Albert et Cousin. C'est aujourd'hui la dernière leçon; j'espère qu'ils partiront ce soir ou demain.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Jules Bastide à J.-J. Ampère.

Du Limodin, 26 juillet 1820.

« Mon cher ami, tu as deviné la raison qui m'a, jusqu'ici, empêché de t'écrire. Je suis retombé malade le lendemain même de ton départ. Aujourd'hui, ma santé commence à se rétablir; mais il m'a été défendu, pendant quelque temps, de tenir une plume ou un livre.

« Je sens que les émotions les plus légères pourraient me rendre fou ou me tuer. Le soir de nos adieux, j'ouvris, au hasard, un volume de Mme de Staël et je lus le songe de Jean-Paul. Quand je fus arrivé à cette ligne terrible : « Christ, n'avons-nous point de père », le frisson m'a saisi. Une heure après j'avais la fièvre, elle a duré quinze jours. Ainsi, il faut que je me prive de tout ce qui pourrait me rappeler que je vis. J'en suis réduit à craindre jusqu'aux mouvements de l'amitié; ne nous séparons pas à l'avenir. Encore quelques jours et notre société, fondée sur nos communes misères, sera peut-être rompue. C'est alors que nous sentirons avec bien de l'amertume tout le prix des moments perdus. Penses-tu combien sera douloureux le sort de celui qui restera tout seul, sans ami qui puisse partager la sinistre poésie de ses dernières heures ?

« Pourquoi est-il bon que tout cela soit au lieu de

n'être pas? Pourquoi ne suis-je semblable à celui qui offre ses douleurs à Dieu? Mais je n'ai que des maux et une existence stérile, pas même une providence contre laquelle je puisse m'indigner, en l'accusant d'injustice.

« Adieu, mon ami, écris-moi; adieu, je voudrais, en finissant, te souhaiter quelque chose d'heureux.

« JULES BASTIDE. »

De Victor Cousin à André-Marie Ampère.

Jeudi, 3 août 1820.

« Il faut que je sois bien languissant pour que votre belle ville de Lyon, votre Rhône, vos montagnes, votre fils, Albert, Ballanche, Bredin, ne me raniment pas. Je dois aller aux *Eaux d'Aix* pour me rafraîchir et me fortifier. J'engage mes chers philosophes à voir tout simplement la Suisse, sans passer par l'Italie; là ils pourraient bien ne trouver que du bruit, au lieu du délassement et du plaisir. Mille amitiés.

« V. COUSIN. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vevay, 10 août 1820.

« Nous avons quitté Cousin à Lyon. Il paraît qu'Albert a eu avec lui en route une prise violente touchant Sénancourt, Byron, Lamennais, qu'il appelle *des polissons*, *des degrés du néant*, *des gens qui ramassent de la boue et en font de petits tas*, *et autres gentillesses philosophiques* dont il m'avait déjà répété une partie; mais je n'ai pu m'empêcher de lui rire au nez quand il m'a dit, *à moi :* « M. Sénancourt, c'est une bête. »

« Je ne me suis pourtant pas ennuyé à Lyon autant que je l'aurais cru. Ces treize jours ont passé bien rapidement; parfaitement libre, j'ai fait des promenades superbes en bateau le long des rives de la Saône et dans mes montagnes, *ces montagnes sont mon Limodin*. J'éprouve un vif plaisir à voir leurs croupes arrondies et boisées, leurs mamelons pointus où il ne croît que de la mousse, des pins et de la bruyère; tous les soirs j'ai été voir le Rhône quand le soleil couchant y versait une teinte de rose et d'azur.

« Je n'ai pas avancé mon travail. Zoroez est toujours sur le chantier : il est vraiment immortel, car je ne puis l'exterminer, ni m'en débarrasser. J'ai lu beaucoup d'allemand et des choses de Schiller admirables, entre

10

autres deux vers de Cassandre dont le sens est ceci : « L'erreur seule est la vie, et savoir c'est mourir. » Je relis Werther, au fond duquel je n'avais jamais pénétré, et deux volumes de Lamennais ; dans le second il y a des passages absolument faits pour nous. Dieu, que cet homme a le sentiment de la ruine ! Gœthe m'amuse parce que je ne m'attends jamais à ce qu'il va dire. Il a fait une pièce de trente vers intitulée : *Nouvel amour, nouvelle vie,* où tout est profondément simple sans être vulgaire, où tout est vrai, neuf et senti ; tout, c'est beaucoup dire, mais enfin une partie ; au moins il a de l'inopiné, la seule chose que je sente encore dans l'art. Dans la nature je commence à m'accoutumer à l'extraordinaire. Hélas ! bientôt je ne le sentirai même plus. J'espère pourtant quelque chose des vallées, des glaciers, des cascades. Notre plan actuel est de visiter Milan, Venise, Trieste, et de revenir par l'Allemagne. Si cela se fait, je n'aurai plus rien à rêver et jamais, jamais l'envie de voyager ne me reprendra.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Vevay, 12 août 1820.

« J'ai aujourd'hui vingt ans, mon cher père. La nature semble vouloir célébrer mon anniversaire, le temps est délicieux.

« Mardi, après avoir expédié nos paquets pour Berne, nous partions avec une chemise et une paire de bas dans la poche, le manuel de voyage sous le bras et la carte à la main.

« Première étape à Ferney, pour visiter la chambre de Voltaire; le lendemain, déjeuner à Roll; dîner à Lausanne, charmante petite ville, où l'on admire le lac dans toute sa beauté.

« Le jeudi, grande halte chez M. le général de La Harpe, instituteur de l'empereur Alexandre, homme excellent, ami éclairé de l'humanité, des sciences, de la liberté. Je n'oublierai jamais cette journée passée près d'un véritable patriarche. Il nous a montré la bibliothèque, le plan d'Herculanum, la salle où s'assemble le grand conseil, au fronton de laquelle sont écrits ces mots : Liberté, *Patrie*. Il nous a raconté mille choses intéressantes de son voyage en Italie avec le grand-duc Michel. Il fait des collections d'histoire naturelle, reçoit toutes les semaines une société académique qui s'occupe de lettres,

de science et d'art. Il m'a prié de le rappeler à ton souvenir.

« On ne court aucun risque sur le lac de Genève, avec trois rameurs et tout près des côtes. Montreux est dans une situation magnifique, au pied des grandes montagnes à pic, couvertes de hêtres et de sapins. Quatre cascades tombent sur un pont fait d'une seule arche. Plusieurs habitants de ce village ont émigré il y a quelques années sur les bords de l'Ohio, où ils ont fondé la nouvelle *Vevay*. Cette colonie prospère, le chef de l'entreprise est un paysan manchot, Jean-Jacques Dufour, homme, à ce qu'il paraît, d'un véritable génie. Nous avions son fils avec nous, qui va aller le rejoindre. Depuis deux ou trois jours je suis dans un ravissement perpétuel. Ce matin dimanche, deux grands bateaux-vapeur chargés de monde viennent de partir, avec de la musique. Ces plaisirs-là valent bien les guinguettes des Champs-Élysées. Hier, Albert, Adrien et moi avons été à Hofwyl voir l'établissement de M. Fellemberg. J'y ai remarqué des semoirs très-ingénieux.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Jules Bastide à J.-J. Ampère.

19 août 1820.

« Mon ami, tu es donc à Vevay. Tu as vu Clarens, Meilleraie, Chillon. Tout cela doit te paraître un songe; mais l'immensité de la nature ne t'a pas satisfait. Je t'ai prédit que tu reviendrais plus découragé encore et plus pauvre d'illusions. Que les jours et les nuits sont tristes! Je ne devrais pourtant pas me plaindre; j'ai eu quelques instants de calme, quelques moments bien courts d'une joie pure. Il y avait eu de l'orage, les feuilles étaient humides et l'air doux. Un rayon de soleil vint à percer, *il m'arriva d'être content*. Je me sentis en possession de mon existence; ce sentiment paisible, ce n'est qu'ici que je puis le goûter. Il y a quelque chose de délicieux dans la vue des bois de Champrosé, dans l'aspect de certains arbres, dans l'étendue de nos plaines; ce quelque chose, ce ne sont point les souvenirs d'enfance, les souvenirs sont déchirants; quand je pense que j'ai été insouciant et plein d'espoir dans la vie future, quand je sens mon cœur vieilli, que je réfléchis sur mon existence inutile, ah! pourquoi suis-je loin de vous? Seul, les fantômes m'assiégent. Quand je t'ai écrit à Lyon, j'avais le sentiment d'une fin prochaine; à présent je puis sortir un peu et marcher autour de notre maison. Il ne me reste qu'une

irritation de poitrine assez légère. Ah! si après la mort nous devions nous retrouver un jour, combien je serais tranquille! Mais non, toute affection sera brisée, il faut se contenter de cette misérable vie de la terre, où l'on voit des rochers, des nuages, où l'on trouve le regard et le serrement de main d'un ami. Non, je ne comprendrai jamais que mon âme, qui possède l'infini, puisse s'anéantir; je me perds dans ces mystères terribles.

« A ton retour nous nous réunirons au Limodin pour parler de nos projets. Albert et toi comparerez notre ciel germanique au ciel d'Italie. Adieu.

« JULES BASTIDE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 28 août 1820.

« Un de mes chagrins, c'est de t'avoir si peu écrit; je suis accablé de cent mille choses dont je ne peux faire que la moindre partie. M. Poisson, devenu membre de la commission de l'Instruction publique, m'a demandé des notes sur l'enseignement des sciences afin de le défendre d'une attaque dirigée contre lui, qui va tout droit à l'anéantir. Ballanche et Bredin doivent me croire mort.

« Tâche de voir à Genève, à ton retour, Roux, M. de

Candolle, M. Pictet, M. Bonstetten; ce sont des hommes distingués. Ton journal est ma meilleure distraction. Il y aura le 7 septembre prochain une éclipse de soleil presque totale, comme il n'y en a pas eu depuis 1764, et comme il n'y en aura point de ce siècle. Elle commencera à peu près à une heure de l'après-midi; c'est donc une chose unique à observer. Achète des morceaux de verre coloré propres à voir à travers le soleil, aussi pâle à cet instant que la lune. Tu en trouveras dans toutes les villes où l'on connaît les sciences du moins de nom.

« Sautelet est guéri. M. de Pradt, mis en jugement pour son livre sur les élections, a été acquitté avant-hier par le jury.

« Je t'embrasse mille fois.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, samedi 25 août 1820.

« Je viens de t'écrire, ma lettre est partie; n'importe, il faut que je t'écrive encore pour calmer mes inquiétudes, et, te le dirai-je, mes remords.... Oui, je me reproche comme un crime de t'avoir quitté après ta ma-

ladie, faible et relégué à la campagne, et Franck qui s'en va aussi ! Mon Dieu, pourquoi suis-je parti ? Mon ami, il y avait en moi une telle lassitude de la vie que je menais ! J'ai saisi la première occasion d'en sortir. Barbare, j'ai tout oublié.... mais je précipiterai mon retour. Que me font Venise et l'Illyrie quand je suis loin de celui qui se plaint et qui est seul... Oh ! ne nous séparons jamais : la vie est si courte, peut-on la dissiper ainsi ! L'affreuse démence de s'éloigner les uns des autres !... Et je suis à deux cents lieues, et je vais m'enfoncer encore plus avant dans ce monde où tu n'es pas !... Mon ami, je n'ai jamais senti à ce point combien je t'aimais, combien tu m'étais nécessaire.

« La pluie tombe à torrents. L'Aar a pris une couleur livide, la campagne est couverte d'un voile gris. Je suis seul dans ma chambre. Albert est avec sa famille. J'attends Adrien. J'ouvre et je ferme alternativement Gœthe, Schiller, Burger, puis je me lève, je pense à mon père, à toi, à tous ceux qui m'aiment. J'ai dit à Paris que je serais peut-être de retour le 1er octobre. Si je puis l'obtenir d'Albert, nous n'irons pas en Italie : mon père serait trop inquiet, c'est trop loin ; d'ailleurs il faudrait se séparer du pauvre Adrien, qui a fait tant de chemin pour nous rejoindre.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Septembre 1820.

« Cher fils, il y a eu, hier, une séance publique à l'Académie française; on y a lu le bulletin ci-joint des sujets proposés pour 1821. Je te l'envoie, pensant que tu pourrais bien concourir pour l'un de ces prix; celui de prose me paraît remarquable (génie poétique), ils ne savent guère ce que c'est; mais quand l'Académie de Dijon proposa son fameux prix de l'influence des sciences et des arts, les académiciens s'attendaient à ce qu'on montrerait cette influence sous un rapport tout opposé à celui que développa Rousseau, et pourtant ils ne laissèrent pas que de le couronner. Les trois morceaux vainqueurs dans la séance d'hier avaient pour sujets : l'éloquence de la tribune comparée à celle du barreau, l'institution du jury en France, et l'enseignement mutuel. Ces écrits étaient pleins de grandes et libérales pensées.

« J'espère qu'Adrien te rejoindra à Bâle. Adieu, cher fils, ton père t'aime et t'embrasse de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Berne, 20 septembre 1820.

« Oui, mon ami, il y a encore quelque douceur sur la terre, je l'ai éprouvé en lisant ta lettre.

« J'ai été avant-hier avec Adrien sur le lac de Brienne, à l'île Saint-Pierre. Oh! si tu avais été avec moi! Le ciel était un peu couvert, comme le jour où il *t'arriva d'être content*. L'orage menaçait, je ne m'en apercevais qu'au léger mouvement des vagues qui balançaient notre bateau; quand nous fûmes près de l'île, j'entendis tout à coup s'agiter la cime des plus hauts arbres; nous descendîmes, nous nous promenâmes sur les gazons de la rive, nous nous assîmes près du bord. Ce bord triste et noir de sapins s'élevait comme un grand mur dont le pied était lavé par les eaux; autour de nous tout était riant et frais. Je me figurais le vieux Rousseau se promenant tout cassé à cette heure, un peu avant le coucher du soleil, ramassant quelques fleurs, la douleur sur le front. Quand nous nous rembarquâmes, un vent plus vif enflait notre voile et soulevait des vagues admirablement belles; nous passions au milieu des roseaux sans effort et comme par enchantement; j'étais ravi. La nuit arriva; la lune vint éclairer les eaux agitées; il y avait dans la paix de ses rayons, dans les nuages qui passaient rapi-

dement devant elle, dans la sérénité d'une grande partie des cieux, quelque chose de doux, de menaçant, d'incertain comme la vie. Pour revenir, nous nous mîmes en marche à travers une épaisse forêt, des maisons de bois et des prairies. Maintenant la pluie tombe; quand l'orage sera calmé, irons-nous voir Lucerne, le lac et la chapelle de Guillaume Tell? ou bien l'Oberland?

« Mon ami, aie soin de toi. Oberman nous crie : « Serrez-vous, hommes simples qui avez le sentiment de « la beauté des choses naturelles. » Nous tous qui souffrons, aidons-nous. Mon bon père m'écrit dans la joie de son cœur. Il vient de changer toute la théorie de l'aimant. Il en ramène tous les faits au galvanisme. Il paraît que sa théorie a un plein succès.

« JEAN-JACQUES. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Genève, 23 septembre 1820.

« Cher père, ta lettre me cause une vive joie. Que je suis aise de ton succès, que tu dois être heureux d'avoir révélé une vérité nouvelle! Ah! crois que je conçois bien ce bonheur désintéressé, ce sentiment plein de grandeur et de pureté dans lequel se repose l'homme qui

a découvert ce qui est. Quand je reviendrai, que d'explications tu me donneras, n'est-ce pas, en me montrant tes expériences ! Tu es bien bon, *bien bon,* de prendre tant de part à ce que j'éprouve. Je suis tout fier de l'analogie que tu trouves entre mes sentiments et les tiens.

« Notre dernière excursion de Chamouny a été complétement stérile. Pour comble de malheur, Adrien vient de s'apercevoir qu'une partie de nos plantes étaient gâtées par l'humidité. Cependant il m'a promis de m'aider à te faire une liste avec nos débris et ses souvenirs.

« Ici nous serons forcés de nous séparer du brave Ulric, notre guide, si courageux, si complaisant. Il porte une quarantaine de livres, les plantes d'Adrien, et fait, ainsi chargé, dix lieues dans les montagnes, toujours de bonne humeur. Il brosse nos habits, nettoie nos bottes, raccommode nos effets et ne perd patience qu'avec les hôteliers ou les bateliers qui veulent abuser de notre bourse. Un certificat de ses loyaux services, signé de nous tous, le recommandera chaudement aux voyageurs.

« Qu'il va me paraître doux de te revoir. A bientôt, cher père. Dans quinze jours à peine.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Laveno, au bord du lac Majeur.

« Mon ami, pendant huit jours nous sommes devenus montagnards : j'ai passé au pied du Titlis, j'ai vu le Grimsel ; là, nous avons cheminé dix heures sans apercevoir un arbre ni un brin d'herbe ; il n'y avait plus que le granit *nu* sous nos pieds et le torrent du désert, dont les eaux ne donnaient la vie à aucun saule, à aucun sapin, pas même à la mousse et au grausen ; des lichens verts qui couvraient les rochers et les coloraient d'une teinte plus triste encore étaient la seule végétation dans ce lieu sauvage. Déjà les grandes émotions étaient épuisées pour moi : cette profusion de torrents, de rocs suspendus, précipités ou prêts à l'être, n'avaient plus rien à m'apprendre. Mais quand j'eus franchi le Saint-Gothard, entendu des paroles italiennes, suivi les bords du *Ticino*, le long de cette vallée de *Levantino ;* que je revis d'abord des sapins, puis des chênes, des vignes, et qu'arrivé à *Bellinzona*, je me trouvai tout à fait en Italie, entouré de collines arrondies, boisées, qui s'abaissaient par degrés, *paulatim succedere colles;* enfin, quand à *Lugano*, en face d'un lac, dont les rives cou-

vertes de maisons de campagne, de châteaux, de pavillons, la lune se leva sur ce doux pays planté d'orangers et d'oliviers, des impressions inattendues, profondes et variées s'emparèrent de moi. Je rêvai le *voyage d'Italie* comme un jour j'avais rêvé le voyage d'Écosse. Nous avions gravi de hauts sommets, marché sur la neige à demi fondue, pendant que le soleil nous dévorait au milieu d'immenses pâturages. Tout à coup un brouillard épais nous enveloppe et cache les hautes cimes des glaciers; on ne voyait plus à dix pas, il fallait avancer au hasard; un torrent mugissait invisible. Il y avait là *tout Ossian :* l'atmosphère de nuages, le soleil sans rayons. Nous voyions les vaches paître, les chevaux bondir; à travers la brume, quelques corneilles s'enfuyaient à notre approche. Ce souvenir restera plus vivant dans ma mémoire que telle vue vantée, telle situation dite *romantique* et *pittoresque* par les manuels de voyage.

« Je reviens, mon ami, avec toute l'impétuosité qui m'emportait il y a deux mois. Cet hiver nous vivrons doucement au coin du feu, nous rêverons, nous imaginerons, nous désirerons : c'est, comme tu dis, *tout le jouir.* Mais avant ce voyage jamais je n'avais senti aussi profondément la nature et l'amitié, jamais je n'avais eu autant la conscience d'une énergie vraie. Je suis sûr que je repartirai encore : il y a un charme délicieux dans la succession des lieux, des aspects, dans les longues mar-

ches, dans les fatigues et dans les repos fortuits. Ces jours remplis passent si rapidement !

« Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie à M. Roux, de Genève.

Paris, 18 décembre 1820.

« Mon cher et excellent ami,

« Enchanté de vos profondes mais un peu paradoxales théories, j'ai formé mille fois le plan de longues lettres, mille fois commencé à vous écrire ; mais, toujours détourné par les occupations les plus urgentes, ne pouvant rien dire qui rendît un peu mes pensées, je n'ai pas su me résoudre à vous envoyer quelques phrases mal digérées, en réponse à des lettres dont tous les principes étaient si bien enchaînés et la logique si serrée : c'eût été vous donner trop d'avantages sur moi.

« A présent, il ne s'agit plus de déterminer si l'idée de substance est celle de cause ; s'il faut rendre les gens bien bêtes pour qu'ils soient heureux, voire même autant que des bêtes de somme ; si la race scandinave est supérieure à celle des Gaulois et des anciens Romains, etc.

« Depuis trois mois je n'ai qu'une seule idée, les

phénomènes de l'aimant purs : phénomènes électriques, l'*électricité* disposée et agissant dans les plans perpendiculaires à l'axe d'un aimant comme dans un circuit voltaïque, tout le long de cet axe ; la direction d'une position mobile de circuit voltaïque de l'est à l'ouest par le globe terrestre ; l'imitation de tout genre d'action d'un aimant par un conducteur voltaïque roulé en hélice sur un tube de verre, et revenant en ligne droite dans l'intérieur de ce tube pour détruire l'effet de l'obliquité des spires de l'hélice, et rendre l'action identique à celle de l'aimant, dont les courants électriques sont perpendiculaires à l'axe ; etc.

« Monsieur Hachette m'a chargé de vous envoyer le compte qu'il a rendu des travaux qui ont créé cette nouvelle branche de physique. Vous trouverez à la suite l'analyse des sept mémoires que j'ai lus sur ce sujet à l'Institut, et les conclusions du plus important de tous, celui du 25 septembre, et enfin l'analyse de mes deux derniers mémoires.

« Je vous embrasse de tout mon cœur, attendant avec impatience de vos nouvelles et de celles de la manière dont on regarde à Genève l'identité de l'éléctricité et du magnétisme.

« Tout à vous.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie à M. Roux, de Genève.

Paris, 21 février 1821.

« Bien cher ami, obligé de veiller très-avant dans la nuit, chargé de deux cours, et ne voulant cependant pas laisser absolument mes travaux sur les conducteurs voltaïques et les aimants, mes minutes sont comptées. Il y a deux mois que je n'ai écrit à Bredin : ces mots disent tout, et doivent me justifier un peu à votre égard.

« Je suis enchanté que vous ayez eu, de votre côté, la pensée qu'il y avait des courants électriques dirigés de l'est à l'ouest dans le globe de la terre ; cela me fait espérer que les bons esprits ne répugneront pas à en admettre l'existence, surtout à présent que cette vérité est appuyée par la combinaison des expériences de M. Œrsted avec les miennes. Je regrette beaucoup que vous ne m'ayez point envoyé vos idées sur la réforme de la logique chimique, j'aurais eu grand plaisir à les lire. Vous dites qu'il n'y a pas de mal que les choses marchent avec une certaine lenteur : ce n'est pas mon avis, quand ce sont de bonnes choses. Je désirerais de tout mon cœur vous voir publier vos idées avant que d'autres les trouvent. J'ai une envie démesurée de connaître le travail que vous faites avec Gasparin sur les races. Comment établissez-vous que je suis Scandinave ? D'après

vos anciennes lettres, il me semblait qu'il m'aurait fallu pour cela être au moins bon gentilhomme, mais qu'un vil savant, un obscur vilain, ne pouvait être qu'un Celte, un Arabe, etc. Est-ce parce que j'ai les yeux gris que j'appartiens à cette race que vous aimez tant?

« Je n'oublierai pas de communiquer à M. Aimé Martin votre opinion sur la *Vie de Bernardin de Saint-Pieere;* elle me plaît aussi, à certains passages près.

« Vous avez bien raison de vous étonner qu'on n'ait pas essayé, il y a vingt ans, l'action de la pile voltaïque sur l'aimant. La cause en est dans l'hypothèse de Coulomb sur la nature de l'action magnétique. On croyait à cette hypothèse comme à un fait; elle écartait absolument toute idée d'action entre l'électricité et les prétendus fils magnétiques. La prévention à ce sujet était telle qu'au moment où M. Arago parla de ces nouveaux phénomènes à l'Institut, on les rejeta, aussi bien qu'on avait rejeté dans le temps les pierres tombées du ciel, décrites par Pictet dans son mémoire; comme ils refusèrent, il y a quelques années, d'admettre que le chlore fût un corps simple. Les mêmes préventions se renouvellent à présent et les empêchent d'accepter l'identité des fluides électriques et magnétiques, l'existence des courants électriques dans le globe terrestre et dans les aimants. C'est vraiment drôle à voir les efforts que font certaines intelligences pour tâcher d'accorder avec les nouveaux faits l'hypothèse gratuite de deux fluides magnétiques diffé-

rents des fluides électriques, uniquement parce qu'on n'y a pas encore habitué son esprit! Je sais bien que mon mémoire n'est pas rédigé assez clairement : cela vient de ce que je l'ai écrit avec une hâte extrême et par morceaux détachés, réunis ensuite comme j'ai pu.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 1er mai 1821.

« Cher ami, j'ai voulu, tout en donnant mes leçons à l'École polytechnique, en rédiger des sommaires, continuer à m'occuper d'électricité, répondre à des lettres reçues à ce sujet de divers pays, faire publier à M. Savary ses admirables calculs sur l'action électro-dynamique, etc.

« Qui trop embrasse mal étreint », dit-on à Lyon. Je n'ai pu répondre à la plupart de ces lettres, mes sommaires ne sont pas terminés, et il n'y a d'écrit qu'une partie de ce que j'ai fait depuis mon retour sur l'électricité dynamique. Enfin la réponse à M. Faraday est achevée, elle paraîtra dans le prochain cahier des *Annales de chimie;* le mémoire de M. Savary est à l'im-

pression pour le cahier de février du *Journal de physique*. Que m'objectera-t-on quand ce mémoire aura paru, je n'en sais rien; mais du moins ce seront des objections sans fondement.

« Mon fils avait fini *Rosemonde* le 12 octobre; je m'attendais à ce qu'elle serait reçue sans difficulté, mais il n'en est rien. Ceux qui ont entendu lire cette pièce l'ont déclarée irreprésentable, à moins de changements considérables. Ils demandent qu'Alboin ne soit tué qu'à la fin, et devienne le principal personnage. Jean-Jacques a été dégoûté de tout cela pendant quelque temps, mais il s'est remis à l'œuvre, et d'ici à quatre ou cinq mois il aura refondu sa tragédie sur un nouveau plan. Le cinquième acte est autant de perdu; celui dont il s'occupe sera plus théâtral et mieux accueilli du public, mais moins conforme à l'histoire.

« J'ai trouvé, traînant chez moi, la copie destinée au comité de l'Odéon; je te l'envoie, tu verras ce dont ils ne veulent point.

« A. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 15 août 1821.

« Cher ami, je ne pourrai guère arriver à Lyon que vers le milieu de septembre, mais il est décidé que j'irai, les affaires de mon fils m'en font un devoir; les miennes auraient exigé que je restasse ici. Un bout de lettre de toi, où tu me dis de t'aller voir, m'est tombé récemment sous la main : ta demande m'aurait décidé si je ne l'eusse été.

« Je suis d'une tristesse mortelle; l'abandon où l'Europe laisse la Grèce me désespère. Encore un de mes vifs chagrins c'est d'avoir passé huit mois sans calculer les conséquences de mes formules sur l'action des courants électriques pour les comparer aux faits. Depuis qu'on m'a interdit la pipe, à cause de ma poitrine, je suis devenu presque incapable de travailler. A la campagne, j'ai pris un goût de botanique, comme si je commençais déjà à retomber dans l'enfance. Mon jardin me passionne toujours bien ridiculement; il est vrai que la température pluvieuse de cet été l'a couvert d'une végétation superbe . . . .

« Adieu, toi dont l'amitié m'est si douce.

« A. AMPÈRE. »

Au jour de l'an 1820, six mois avant son voyage en Suisse, Jean-Jacques avait été présenté à Mme Récamier par M. Ballanche. Sa correspondance ne fait aucune allusion à ce grand événement de sa jeunesse. L'impression que lui avait laissée cette visite ne devait pourtant pas s'effacer, car il aimait à en rappeler le souvenir bien longtemps après, et à raconter un petit incident de la soirée où, pour la première fois, il était entré à l'Abbaye-au-Bois.

La belle Juliette lui apparut, dans ce petit salon de la rue de Sèvres, entourée de personnages illustres, à demi-cachée sous un flot de mousseline, assise, presque étendue sur une causeuse de damas bleu ciel (de forme Empire, à col de cygne doré). Au trouble visible du nouveau venu, la souveraine du lieu le prend en gracieuse pitié, elle daigne encourager un peu le fils de son ancien ami, lui parle de son père, l'interroge, fait si bien que Jean-Jacques se rassure, écoute, ose répondre, raconter même. Tout en s'animant, il pose ses doigts sur un petit guéridon couvert de bagatelles et s'empare d'un couteau de marbre rouge antique, artistement orné, venu de Rome en droite ligne. Sans se douter du malheur auquel il s'expose, tournant et retournant entre ses mains l'objet précieux que son esprit oublie, il fait de ses pouces un arc-boutant et brise net le bijou romain.

A ce coup imprévu, le causeur maladroit reste anéanti, perd absolument la conscience de son acte. Sa vue se

trouble, tout devient confus autour de lui ; il voudrait fuir, mais tremble pourtant d'être à jamais privé du bonheur de contempler celle qui le ravit et l'épouvante à la fois.

En cet instant, la fée bienfaisante rassemble prestement les débris du marbre, les glisse sous le coussin qui soutient son bras charmant, et, laissant tomber quelques paroles qui distrayent et excitent l'attention générale, ranime la conversation et ramène le sang au cœur qui se sentait défaillir.

Elle était donc aussi bonne que belle !

Mme Récamier avait alors quarante-trois ans, elle était née à Lyon en 1777, la même année, presque le même mois, dans la même ville que Mlle Julie Carron, l'unique amour d'André-Marie. On se souvient qu'en 1796, le 10 août, après le coucher du soleil, le naïf et rêveur André, se promenant sur la route de Saint-Germain-Mont-d'Or, le long d'un ruisseau solitaire, rencontre la charmante jeune fille dont nous connaissons les vertus et l'attrait. Entre l'idylle qui commençait alors et l'orageux sentiment qui va naître à l'Abbaye-au-Bois, quel contraste !

Juliette Bernard et Julie Carron, qui devaient tenir une si grande place dans l'existence des deux Ampère, se ressemblaient bien peu, et avaient cependant quelques qualités communes qui attirèrent des cœurs si pareils. Élevées l'une et l'autre pendant la révolution, l'époque terrible qu'elles traversent, grâce au milieu où elles

vivent, laisse sur ces jeunes filles des impressions et des traces bien différentes. La mère de Jean-Jacques, d'une complexion délicate, naturellement un peu mélancolique et réservée, grandit auprès d'une famille pieuse, traditionnellement attachée à ses souverains légitimes; habituée de bonne heure aux privations, aux sacrifices qu'impose l'absence de la fortune, tout en cultivant son esprit par des lectures sérieuses, se livre aux travaux matériels du ménage, soigne ses parents, fréquente peu d'étrangers, voit pratiquer par les siens d'austères devoirs, et rencontre partout dans son entourage une simplicité de mœurs qui caractérisait encore la bourgeoisie au dernier siècle.

Sa contemporaine, au contraire, retirée de l'abbaye de la Déserte à Lyon, où elle avait été mise presque enfant, arrive à Paris à l'âge de douze ans, chez son père, receveur général des finances, et fait trop tôt à côté de sa mère les honneurs d'un salon.

Dans cette société, restée élégante, frivole, en dépit des luttes qui se préparent et menacent la France, la jolie petite fille qui joue encore à la poupée devient l'objet d'hommages précoces; Mme Bernard s'empresse à rehausser ses grâces adolescentes, la pare comme une idole : souvent la fatigue, l'impatience ou l'ennui provoquent les pleurs de Juliette, qu'importe! il faut apprendre à plaire, et cette larme qui brille sous de longs cils ne donne-t-elle pas plus de charme au regard?

Mlle Carron avait dû pressentir assez vite que sa personne n'était point dépourvue d'agréments, mais dans cette modeste maison, qui donc lui aurait appris les secrets de la vie mondaine, les nuances de la coquetterie? Mariée à vingt-deux ans, sa raison déjà formée se développe quand elle devient la compagne tant aimée d'un homme jeune, simple, travailleur. Éprouvée par la maladie, l'âme de Julie s'élève sous l'empire des souffrances physiques et de la douleur morale que lui causent les déchirements d'une séparation fatale et prévue.

En 1793, le receveur général Bernard fait épouser sa fille à son ami intime, M. Récamier. Il espère ainsi donner à cette délicieuse enfant, âgée de quinze ans et demi, un protecteur pendant la Terreur; mais ce mari de quarante et quelques années, qui pour Juliette semble un vieillard, ne saura pas même lui servir de guide, car l'esprit de M. Récamier ne peut mûrir, et ses mœurs légères ne se modifieront jamais. Orgueilleux de la beauté qui porte son nom, il l'abandonne en souriant à toutes les séductions, livre tant de jeunesse et d'inexpérience à un monde avide de plaisir, pressé de jouir et d'oublier les tristesses du passé. Juliette, devenue reine en un jour, garde, au milieu des périls qui l'assiégent, une réputation qu'aucun de ses adorateurs n'a le droit de ternir.

Plus la femme d'André voit ses forces s'épuiser, mieux elle comprend la grandeur de la tâche qu'elle va laisser inachevée et sent l'immense importance de sa

vie de femme et de mère; elle s'écrie en mourant : « Mon mari, mon fils, ont tant besoin de moi! »

Mme Récamier, à la fin de sa carrière, répétait à ses petites nièces : « Chères enfants, la vie que j'ai menée n'est point enviable, je ne vous la souhaite pas. »

Malgré l'éclat de sa brillante existence, ces regrets, souvent exprimés, montrent qu'elle aurait payé cher les bonheurs légitimes qui lui ont manqué. Elle en était digne aussi par son dévouement à ceux qu'elle aimait.

Jean-Jacques retourne d'abord discrètement rue de Sèvres, mais bientôt l'intimité lui est permise, et l'année suivante, au mois de septembre, Mme Récamier, installée dans une maison de campagne à Saint-Germain, donne l'hospitalité à son jeune ami.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Saint-Germain, septembre 1821.

« Je suis encore ici, mon cher papa, en dépit de mes projets : on m'a témoigné tant d'amitié que je n'ai pu résister. Du reste, la journée est fort bien arrangée pour l'étude, je ne perds pas mon temps. Mme Récamier me demande toujours si j'ai travaillé et m'y invite continuellement. Peut-être même cette sorte de persécution, quelque aimable qu'elle fût, avait-elle contrarié tout d'a-

bord mon inspiration; mais je ne me suis pas tenu pour battu, et ma veine a recommencé.

« J'ai vu ici M. de Châteaubriand, auquel on a lu un fragment de moi, intitulé : *Malédittion contre le soleil*. Je te montrerai cela; mais ne crains rien pour la tragédie, elle marche. Tu ne peux t'imaginer à quel point Mme Récamier aime à faire valoir ses amis. Cest une bien charmante femme.

« J.-J. AMPÈRE. »

Jean-Jacques, que Mme Récamier a eu un instant la fantaisie d'appeler Édouard, parle de sa tragédie, de sa *Malédiction contre le soleil;* mais il garde le silence sur un fabliau intitulé : *La Dame de l'Abbaye.* Dans ces quelques pages en prose, il osait faire allusion à ses sentiments et déguiser sous le nom transparent de Juliette de Sancerre l'héroïne de ses pensées, qui veut aller en pèlerinage à Notre-Dame des Loges. « O moments d'un bonheur parfait, vous passez bien vite! » Déjà ce jour, le seul, le dernier qui lui reste, touche à sa fin ; il faut que le trouvère quitte la noble dame avec les tendres émotions du départ; il faut qu'il retourne dans le château de Vanteuil, où sa famille l'attend : autrefois son bonheur était dans ce château.

D'Adrien de Jussieu à J.-J. Ampère.

Vanteuil, le 22 septembre 1821.

« Que deviens-tu, mon bon ami? Es-tu habitant de Saint-Germain ou du Limodin, ou de Montmorency, ou de Paris? Heureux le lieu qui possède les agréments de ton individu, et puisse Vanteuil devenir bientôt ce lieu!

« Le docteur Roch arrive aujourd'hui. Nous attendons Chanteloup, de Luynes, et je crois aussi Laugier, sous peu de jours; mais la compagnie sera incomplète, mutilée, informe, tant que son principe de vie lui manquera, que son âme ne l'animera point, que son feu ne l'échauffera pas. Tu vois donc qu'il faut te hâter.

Oui, tu dois, chez Touchard retenant une place,
Rejoindre des amis que ton absence lasse;
Tu dois, et le plus tôt est aussi le mieux fait,
Transporter à Vanteuil Pégase et ton paquet.

« Tu sais que tu m'as promis de me lire ici le commencement de ta tragédie. Je me fais déjà une fête de nos petites promenades et d'entendre tes confidences; en échange, je te promets du chocolat.

« Adieu, nous t'aimons et te désirons bien tous.

« Adrien de Jussieu. »

D'Albert Stapfer à J.-J. Ampère.

Vanteuil, samedi 6 octobre 1821.

« Mon cher ami,

« Je reçois votre lettre que j'appellerais aimable, si les choses amicales que vous m'y dites, et que je vous rends, n'étaient accompagnées d'un refus qui, bien qu'appréhendé fortement! n'en est pas moins une mauvaise nouvelle pour moi. Comment, après m'avoir frustré d'un jour sur lequel je comptais, m'en ôter encore je ne sais combien! Et remarquez une chose qui, peut-être, vous a échappé quoique toute visible : lorsqu'il s'est agi d'aller à Saint-Germain, il n'y a eu ni instances de ma part, ni promesses de la vôtre qui aient pu vous faire retarder d'une heure votre départ, et à présent qu'il faut en revenir, deux semaines de délai ne vous contentent plus. Qu'en conclure? Que vous aimez beaucoup le séjour de Saint-Germain, n'est-il pas vrai? Vous m'avez parlé de promenades solitaires, de sentiers écartés. Cependant, je crois que ce n'est pas la solitude qui vous y plaît davantage. Pour moi, qui n'ai pas la vue très-longue, je puis me tromper. En attendant, vous restez trop longtemps à Saint-Germain. Cette femme qu'on a tant aimée, vous me la ferez haïr.

« Albert Stapfer. »

D'André-Marie Ampère à M. Roux, de Genève.

Lyon, 12 octobre 1821.

« Mon bien cher ami, en allant passer deux jours à Genève, je vous verrai d'abord, puis MM. de la Rive, Pictet, de Candolle, et tant d'autres hommes éminents dans les sciences. J'ai rencontré ici le fils d'un de vos compatriotes, le docteur Cointet, qui a fait la plus belle découverte en médecine depuis celle de Jenner, en appliquant l'iode à la guérison des scrofuleux.

. . . .

« J'aurais eu un grand plaisir à causer avec vous de vos projets d'expériences, même de vos objections contre les vérités fondamentales de la physique et de la chimie. Rien n'est plus amusant en conversation, pour animer les discussions; mais à quoi bon rédiger ces objections, par exemple, à l'égard de la chimie actuelle, que vous prétendez dangereuse pour la science chimique, tandis qu'elle la constitue?

« Je vois bien que nous nous accorderions là-dessus à peu près comme en politique; mais nous aurions disputé avec un charme inexprimable; et puis je vous aurais raraconté ce qu'a fait Dulong sur la détermination des nombres des atomes déterminés par les chaleurs spécifiques qui sont proportionnelles à ces nombres, et le travail sur les formes et l'arrangement des atomes, dont

j'ai publié une esquisse, il y a six ans, dans les *Annales de Chimie,* et dans celles des *Mines,* mais qui, tout changé et étendu à une infinité de nouvelles combinaisons, fait à présent prévoir d'avance, d'après l'arrangement des atomes dans les particules des corps simples, les proportions de combinaison dans tous les corps composés.

« Il faudrait savoir au juste comme vous entendez l'affinité que vous appelez *électro-galvanique* (j'aimerais autant dire : électro-électrique, ou galvano-galvanique !) pour pouvoir répondre à la question que vous me faites sur ce sujet.

« Vous me dites qu'on n'a pas posé des bases claires sur la question des grandes et des petites propriétés ; en venant à Lyon, vous auriez vu si les bases que j'établis ne sont pas claires ; mais comment les exposer dans une lettre ? et puis, à quoi bon s'occuper de ces choses où l'on ne peut rien, mais qui n'en iront pas moins peu à peu, comme le christianisme avant Constantin, en dépit d'Alexandre Julien ?

« Le système psychologique dont vous me parlez, et que vous trouvez effrayant, est un pas rétrograde tendant à ramener d'anciens systèmes aussi aisés à faire que le rétablissement du gouvernement féodal. C'est Spinosa gentiment recrépi.

« Vous ne vous êtes pas trompé en vous apercevant de l'adresse avec laquelle on cherche à lier à la décou-

verte d'Œrsted les faits sur les actions des courants électriques entre eux et avec le globe terrestre; ils en sont tout à fait indépendants puisqu'il n'y est point question d'aimant, dont cette découverte a été seulement l'occasion.

« Je vais bien à présent au physique; au moral, je suis furieux d'indignation, et me console tant que je peux avec l'électricité produisant tous les phénomènes magnétiques, la figure des particules des corps déterminant toutes les lois de leurs combinaisons, et la solution complète du grand problème de l'objectivité, solution dont je vous ai parlé tant de fois depuis dix-huit ans, que je n'ai fait depuis qu'éclaircir et compléter.

« Vous ne sauriez croire le plaisir que j'aurais à vous voir, et combien je vous aime, quoique vous vous amusiez à prendre à chaque instant le contre-pied de tout ce qui m'est démontré, pour en faire vos opinions favorites! Que vous feriez une belle chose si vous trouviez la cause de cette opposition! L'expliquez-vous par la cranologie, le lavaterisme, ou parce que nous descendrions de deux races différentes du genre humain? Serais-je un Sanscrito-celtique venu en Europe du Thibet par le nord, et vous un Araméen descendu d'abord du Caucase dans l'Asie Mineure?

« Adieu, mon excellent ami, à vous pour la vie.

« André-Marie AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

La Ferté-sous-Jouarre, octobre 1821.

« Madame,

« J'avais été trop heureux auprès de vous. Mon amitié, que la vôtre a daigné encourager, était devenue plus vive encore. Ce mois, le plus beau de ma vie, ne me laissait que de charmants souvenirs, que des impressions ravissantes dont je me plaisais à savourer la douceur en repassant dans mon cœur vos paroles si aimables, si consolantes, et vos douces confiances, et ces promenades, ces lectures, tous ces moments employés si bien à les perdre avec vous. Je songeais que bientôt j'allais vous rejoindre pour tout l'hiver, et après cet hiver, Saint-Germain, Marly, le printemps, la nature, encore un mois de bonheur ! Ces pensées m'enchantaient, et au moment où je vous écris elles m'entraînent encore loin des tristes réalités qui m'environnent. Mon premier spectacle en arrivant ici a été un deuil; ma première promenade, au cimetière. La fille de Mme de Jussieu a mis au monde un enfant qui est mort vingt-quatre heures après sa naissance. O madame, les sentiments terribles de la destinée malheureuse et vaine de l'homme, dont vous m'avez dis-

trait, pèsent sur moi, maintenant que je suis seul avec des infortunés. Adieu. »

« J.-J. AMPÈRE. »

De Ballanche à J.-J. Ampère.

1821.

« Nous avons pris une part infinie, mon cher Édouard, au malheur qui vient de frapper une famille que vous aimez ; nous avons bien compris la peine que vous avez dû éprouver. L'inattendu est toujours une chose violente ; il serait fort injuste et fort dur de philosopher avec ses amis dans de semblables moments ; je suis tout à fait d'accord avec vous lorsqu'il s'agit de la rigueur des destinées humaines. Nul n'apprécie plus que moi la tristesse de notre condition, je sais ce qu'est la douleur. Une autre fois, mon cher ami, je vous dirai que c'est précisément cette rigueur de nos destinées, cette tristesse de notre condition, cette douleur de l'existence, qui m'affermissent dans mes pensées d'avenir. Je n'ai jamais rien arrangé et il est impossible de rien arranger avec cette vie seule ; il faut l'autre vie pour compléter l'homme, pour achever l'être quelconque qui est l'homme

« Vous n'avez point eu tort de communiquer vos douleurs à des personnes qui vous aiment. L'amitié n'est pas égoïste en étant confiante, la douleur se soulage en la communiquant. L'amitié n'est pas bonne seulement dans le calme et dans le repos.

« Il conviendrait peu de parler poésie dans de tels moments; permettez-moi cependant de vous dire que s'il se présente à vous quelques beaux vers de tragédie, il ne faudra pas les rejeter comme importuns. Au milieu de toutes les choses qui composent l'homme, il y a le besoin de distraction et la faculté d'échapper à l'accablement.

« Ne croyez pas que vous ayez été oublié à Saint-Germain; nous parlons de notre jeune ami, nous désirons que ce qui est en lui se développe. Nous aimons à penser qu'il dépend de lui de donner de la durée à son nom, sous quelque forme que la durée se présente. Nous aimons tous la durée, nous pensons que faire l'emploi de ses facultés, c'est accomplir un devoir.

« Nous faisons toujours nos petites promenades, mais il n'y a pas eu, depuis vous, de halte littéraire; je crois même qu'il n'y a pas eu de conversation si sérieuse que de votre temps: cela vient peut-être de ce que nous n'avons pas de doute sur les grandes questions, sur les questions auprès desquelles celle des majorats n'est rien.

« Voilà que nous allons quitter Saint-Germain, cette patrie où vous vous êtes trouvé si bien; nous passerons

quelques jours à Angervilliers, puis nous reviendrons à Paris le 1er novembre. Je voudrais bien savoir des nouvelles de votre père.

« Adieu, mon cher Édouard, je vous embrasse tendrement, et je vous prie de prendre courage. Ne vous laissez pas dominer par vos pensées d'abattement ; croyez que la vie, si elle n'est pas bonne en soi, est bonne par ce qu'on en fait. Croyez-moi, les destinées d'un être moral et intelligent doivent finir par être heureuses. Tout à vous.

« BALLANCHE. »

« En tournant le feuillet, vous trouverez quelques mots qui vous feront plus de plaisir que ma page tout entière. »

De J.-J. Ampère à Jules Bastide.

Vanteuil, 10 novembre 1821.

« Il y a longtemps que nous ne nous sommes écrit, mon cher Jules. Tu as vu la Hollande et ses merveilles sans être tenté de m'en envoyer la description, je te le pardonne ; mais je veux, moi, te parler de mon séjour auprès d'Albert dans la vallée de Montmorency.

« Depuis notre voyage de Suisse, nous n'avions pas eu de conversation intime ; nos esprits, en suivant la même route, se sont modifiés de la même manière ; ils se rencontrent aujourd'hui avec joie. Et toi, Jules, toi, mon ami, où en est ta pauvre âme ? Cette fin d'été qui ressemble au printemps et à l'automne, ces beaux jours, tout cela ne rafraîchit-il pas ton imagination ? Albert me disait l'autre soir : *Il y aura toujours quelque chose de sombre, de désenchanté au fond de notre existence.* Oui, mais je commence à croire que toutes les joies n'en seront point bannies. Rien ne remplacera jamais ce que nous avions rêvé, et le souvenir ne s'en effacera pas, mais il s'affaiblira peu à peu. Ce mouvement inquiet, ces retours douloureux, se tourneront vers l'extérieur ; car, Jules, est-il dans la nature de l'homme de s'isoler éternellement ? Cher ami, mon espérance est modeste, ma foi est timide, mais paisible et confiante. Je n'attends plus de l'avenir ce qu'il m'avait promis ; les fantômes se sont évanouis, ils ne m'égareront pas davantage ; je pleurerai l'idéal impossible, sans méconnaître les biens réels. Tu me restes, et l'amitié du moins ne nous manquera jamais.

« Adieu, mon ami, puissent mes paroles te faire du bien.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Vendredi, 30 novembre 1821.

« Je t'écris de la séance de l'Institut en attendant l'ouverture. Jamais je n'ai eu un travail si exorbitant, vraiment au-dessus de mes forces. J'ai pris des maux d'estomac très-vifs en écrivant jour et nuit. Tu verras une partie de tout cela dans le prochain numéro des *Annales de chimie et de physique;* le reste te parviendra dès que les exemplaires seront prêts. Dis-moi si mes expériences ont été répétées à Lyon, si M. Clerc a reçu le troisième volume du *Calcul différentiel et intégral* de Lacroix.

« En arrivant ici, la métaphysique remplissait ma tête; mais depuis que le mémoire de M. Faraday a paru, je ne rêve plus que courants électriques. Ce mémoire contient des faits électro-magnétiques très-singuliers, qui confirment parfaitement ma théorie, quoique l'auteur cherche à la combattre pour lui en substituer une de son invention.

« Ma petite Albine a passé trois semaines en pension, à pleurer et à maigrir d'une manière frappante; elle s'y est fait une sorte d'entorse à la hanche qui l'a tenue dix-sept jours dans son lit. Elle est bien à présent, mais il n'est plus question de pension. La paix commençait à

se rétablir, quand malheureusement j'ai bouleversé hier la maison par l'éclat d'une violence où j'ai abîmé tout le monde, de la colère où m'avait mis un imprimeur à propos de mon dernier petit ouvrage. Cette brochure sera distribuée aux personnes qui s'intéressent à mes expériences; c'est l'indication, dans l'ordre naturel des faits, de tout ce que j'ai publié sur les phénomènes électro-dynamiques, avec des renvois aux pages de mon recueil où ces phénomènes sont décrits avec détail.

« Je me suis endormi en t'écrivant pendant qu'on lisait un mémoire. Impossible de me tenir éveillé; je me suis couché trop tard pour arriver à donner au prote de l'École polytechnique les rédactions de mes leçons.

« Quel parti avez-vous pris relativement à votre chère Agathe? Comment vont tes enfants? Je t'embrasse de tout mon cœur.

« A. AMPÈRE. »

Mme Récamier attachait du prix à la correspondance de Jean-Jacques. Ne voulant pas que ces lettres fussent détruites, elle les avait conservées, et alla même jusqu'à les léguer par testament à leur auteur.

Pour obéir au désir de celle qu'il regrettait, Jean-Jacques, revenant en arrière d'une trentaine d'années, a essayé maintes fois de mettre un peu d'ordre parmi ces

témoignages rétrospectifs de son amoureux martyre, et d'y joindre quelques éclaircissements.

C'est ainsi qu'on pourra lire dans ce recueil, durant la période de 1821 à 1826, d'abord la note suivante et deux ou trois autres encore écrites par Jean-Jacques Ampère lui-même.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Décembre 1821.

« Ma volonté ne m'appartient plus, madame, je vous l'ai abandonnée tout entière; je n'ai garde de la redemander, il m'est trop doux de sentir que quelque chose dans ma destinée peut être décidé par vous et de vous regarder comme ma providence. Mais on adresse des prières à la Providence, et c'est à ce titre que je vous supplie de ne rien arranger de définitif sur le voyage en question; pardonnez-moi mes incertitudes, mais je suis loin d'être résolu à partir.

« Pardon aussi, madame, de ces lignes, que vous trouverez peut-être inopportunes; mais j'ai craint que vous ne vissiez aujourd'hui M. le duc de Laval[1], et que

1. Le duc de Laval-Montmorency, cet homme aimable et excellent qui fut toujours un ami dévoué pour Mme Récamier, et me montra la

votre bonté pour moi et votre empressement à favoriser un événement que vous croiriez me devoir être utile ne m'engageassent trop avant. Quoi qu'il arrive, je serai infiniment reconnaissant des offres aimables et vraiment paternelles de M. de Laval, et à jamais touché de l'intérêt que vous avez daigné montrer dans cette circonstance et dans quelques autres à celui que vous appelez votre jeune ami. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Mardi, 2 avril 1822.

« Cher ami, je quitte Ballanche, qui a dîné ici. C'est un jour de joie aujourd'hui : il paraît qu'enfin la délivrance de l'Orient est décidée.

« Voici un tableau parfait, où rien ne sera plus jamais changé. Tu reconnaîtras tout ce que je t'ai dit dans ma dernière lettre. Si tu as fait le travail auquel je t'engageais, tu liras ce tableau comme un roman ; sinon, il te fau-

plus gracieuse bonté, avait eu la pensée de m'emmener avec lui à Rome, où il se rendait en qualité d'ambassadeur. Le désir de voir Rome, et peut-être un grain d'ambition, m'avaient fait prêter l'oreille à cette offre séduisante. Mais bientôt le charme qui me retenait l'emporta sur l'attrait qui m'avait un moment entraîné. Tel est le sens de ce billet. Douze ans plus tard, je rendais hommage à ce noble et aimable personnage, qui venait de mourir.

dra, pour le comprendre, l'étudier avec ce que je viens d'écrire tout à l'heure. L'admirable patience que tu avais eue en exécutant celui que je t'ai envoyé d'abord avec bien moins de renseignements me donne l'espoir que tu auras commencé l'autre ; d'ailleurs, tu me le dois, car ce n'est que poûr faciliter le second travail que je me suis séparé du premier. Ce tableau, je voulais le garder toute ma vie comme un monument de ta rare amitié, dont je suis si peu digne ; elle seule pourra te faire surmonter l'ennui que je t'impose encore.

« Une lettre de la commission de l'instruction publique m'annonce que ma tournée comprend l'académie de Lyon ; ainsi nous nous verrons au mois de juillet prochain.

« Je t'en prie, examine quels sont les mots du tableau, auxquels tu n'attaches pas une idée bien précise ; fais-m'en une petite liste dans ta première lettre pour que je te donne de nouveaux détails sur le groupe de pensées qu'ils représentent pour moi.

« Mes respects, je t'en prie, à Mme Bredin, et des millions d'amitiés à tes enfants.

« André-Marie AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 7 juin 1822.

« Cette soirée me fait l'effet d'un songe heureux, j'en suis encore tout enivré. Je cherche à rassembler mes idées, je ne le puis : le bonheur qui remplit mon âme étourdit ma pensée. Il ne me semble pas que demain je parte, que vous partiez ; que demain, après-demain, pendant plus de huit jours peut-être, je ne voie pas la petite chambre qui était ce soir si brillante, si parfumée ; que je ne vous voie pas, vous que j'aime si vivement ! Pourquoi y a-t-il tant de choses entre nous, et vos amis passés, vos amis présents, et tant de liens ? Oh ! s'il n'y avait que nous ! Du moins, au milieu de tant d'obstacles, il m'est donné quelques moments, quelques heures de trouble, de ravissement et de tristesse délicieuse, quelques-uns de ces moments qui répandent sur tout le reste de ma vie le charme et les regrets. Plus je vous connais, plus je vous aime ; et plus je vous aime, plus je sens le besoin de vous aimer. Mes ouvrages, mes projets, mes succès, mes ennuis, tout cela vous appartient ; c'est vous qui m'inspirez, qui me consolez, qui m'élevez ; je suis par vous. Je veux être ainsi. Je ferai *Juliette,* parce que ce plan vous sourit, parce qu'il sera ravissant de prononcer votre nom dans mes vers, de peindre sous ce

nom une âme pure, tendre et gracieuse, et cette beauté qui erre dans vos regards, sur vos traits, qui attendrit votre voix, qui embellit votre sourire, qui donne à tous vos mouvements, à vos gestes, à vos bras, à vous tout entière ce charme qui n'est qu'à vous. Vous m'avez demandé votre portrait, je l'ai fait sans m'en apercevoir. Et vous partez, et je pars! Je vous ai quitée ce soir, j'aurais pu vous voir plus longtemps. Oh! pensez à moi, plaignez-moi et revenez samedi par pitié, par charité!

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, 8 juin 1822.

« Ce m'est une chose si nouvelle de penser que ce jour et celui qui le suivra, et bien des jours encore, se passeront sans vous voir, que mon imagination, étourdie par le déplacement, par les nouveaux visages, les nouveaux lieux, ne me représentait pas vivement une pareille manière d'exister. Mes journées maintenant sont si régulièrement bornées à ne travailler que pour arriver à quatre heures, que je ne comprends plus rien à celles-ci. Quel bonheur de revenir dans votre petit apparte-

ment et de me dire, en y entrant, que je vais vous voir; que j'échappe aux ennuis de tous genres, aux agitations de l'esprit, aux tourments de la pensée, pour remplir le reste du jour d'un sentiment pur, enivrant, délicieux! Au lieu du petit salon de l'Abbaye, dont j'aime tant tous les meubles, tous les coins, les gravures, les fleurs, et jusqu'aux chaises et aux fauteuils, quand je me suis vu dans cette grande maison, un horizon immense devant les yeux, et comme établi chez des amis où je retrouve l'intimité que j'y goûtais autrefois, je me suis senti dépaysé, transporté dans un milieu qui a sur moi une puissance de souvenirs et d'ancienne affection, mais qui me froisse en m'arrachant à ce qui est aujourd'hui tout le besoin et tout le charme de mon cœur. Cependant je suis assez gai et reconnaissant de la cordiale réception de cette chère famille; mais le soir, quand nous allons sur la terrasse voir cette lune, cette lune si belle, que nous pourrions regarder ensemble! Oh! que de choses les hommes ont mises entre moi et le bonheur que je voudrais! Ils ont mis l'impossible. Ah! madame, en ce moment je suis bien triste! L'avez-vous été un peu à la fenêtre de l'Abbaye, quand tout le monde a été parti? Avez-vous pensé avec attendrissement que souvent je suis resté après tous les autres? Oh! si je le croyais, si je croyais qu'à Montmorency vous me plaindrez de temps en temps, si quelques-unes de ces distractions dont je me désolais..... Ah! j'avais tort, il ne faut

pas trop envier les absents : leur joie, leurs souvenirs les plus doux sont si peu de chose, il leur manque tant! Adieu, madame, soyez assez bonne pour présenter tous mes devoirs à Mlle Amélie et toutes mes amitiés à M. Ballanche. Quelques mots de vous me feraient tant de bien!

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Jussieu à J.-J. Ampère.

Paris, juin, samedi matin 1822.

« Mon cher ami, te souvient-il de l'état dans lequel se trouvait ma chambre pendant la dernière nuit que nous avons passée ensemble? Cette longue pipe flamande, cette bouteille de bière, ce plancher humide, etc.....? Tout cela m'a causé une avanie le lendemain matin. Mon client M. le comte de Plassan est venu me réveiller sur les huit heures, et je ne sais s'il a été scandalisé de la vue de ma pipe et de l'odeur du tabac qui parfumait mon appartement, mais il ne m'a plus montré sa fille, et j'ai à me plaindre de lui sous plusieurs rapports. Voilà ce que c'est que de fumer! Je vais peut-être le planter là et partir lundi pour me retrouver avec toi sous le ciel de Vanteuil.

« J'ai été mercredi et hier à l'Abbaye. Le prince Auguste y est venu. Il a l'air très-bon enfant, mais il salue bien drôlement. Ces deux soirées ont été fort agréables, parce que l'Altesse est arrivée tard. Mlle Mante, M. Saint-Surin, etc., etc., sont venus. Mlle Mante a récité des vers. Après son départ nous avons causé en petit comité. Mme Récamier m'a demandé si j'avais reçu de tes nouvelles. Elle doit t'écrire aujourd'hui. Elle s'installe demain dans la vallée, et je suis invité à y aller.

« Adieu. Ce soir je t'en écrirai plus long.

« *Samedi soir.* — Mon ami, me voilà rentré chez moi après une journée bien occupée, bien fatigante, mais après une soirée délicieuse. J'ai l'esprit calme et reposé par quelques heures de tristesse. J'ai travaillé tout le jour *à mon état*, car j'ai un état dans le monde.

« Je suis très-mélancolique; encore deux ans à peine, et je n'aurai même plus la présomption de la jeunesse pour me faire rêver une petite renommée. Cette idée me décourage. Il faut pourtant que je te conte une aventure assez gaie. Mercredi dernier, je devais dîner en ville. Ayant travaillé longtemps au *Courrier*[1], il n'était plus l'heure de se présenter; or je n'avais d'argent ni sur moi ni chez moi. Le matin j'avais donné héroïquement ma dernière pièce de vingt sols à un mendiant, ce

1. Journal *Le Courrier*.

que je fais toujours par une sorte d'attendrissement sur la misère d'autrui, quand je suis misérable moi-même. Je me promenais en songeant à cette situation originale, me livrant à de belles réflexions sur la pauvreté, lorsque je trouve dans mon gilet une pièce de deux sols. Mon parti était bien pris de ne pas dîner ; cependant la faim pressait, j'achetai un petit pain que j'allai manger derrière le Luxembourg. Je fus ensuite à l'Abbaye-au-Bois. Il me parut piquant de n'avoir pas eu de quoi dîner le jour, et de me trouver le soir dans la société d'un prince. Je suis de plus en plus enchanté de l'Abbaye; c'est à toi que je dois ce plaisir. Le temps que je passerai là cet hiver, voilà la seule chose qui me plaira.

« Est-on triste ou joyeux à Vanteuil ? Tu te promènes sans doute au bout des tilleuls, et en mon absence tu ratisses le sentier.

« Félicie lit-elle Young ?

« Adieu. Notre amitié a quelque chose de romantique ; nos serments se sont prêtés la nuit et sous les auspices de la lune.

« ALEXIS. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, juin 1822.

« Déjà vous vous êtes promenée dans cette belle vallée de Montmorency, déjà vous avez pris possession de ce charmant pays, et je n'étais pas là; les premières impressions d'un séjour nouveau, les plus douces et les plus vives tout ensemble, je ne les aurai point goûtées de concert avec vous.

« Oh! dites-le-moi avec vérité, il y a des instants où il me semble que votre âme est touchée de mon sort et s'occupe de mon avenir; quelquefois même j'ai cru que ce sentiment si pur et si tendre que vous m'inspirez n'était pas sans quelque charme pour vous, mais je crains si fort de me tromper! De jour en jour ma vie se concentre dans cette affection. Qu'il serait cruel de prendre l'expression de votre compassion pour celle de votre intérêt! C'est surtout maintenant que je suis loin de vous que ces craintes m'agitent. Quelques mots, de grâce, afin de me consoler, mais, au nom du ciel, gardez que, pour me calmer, vous vous laissiez aller au delà de ce que vous sentez réellement; et qu'ai-je fait pour que vous m'aimiez? Ah! je vous ai aimée de toute mon âme, sans m'abuser sur notre situation, sans concevoir un

instant la pensée de troubler, d'altérer la tranquillité de votre existence.

« Je me suis livré à un sentiment sans espoir qui a rempli tout mon cœur. Je ne puis vivre ni sans vous ni pour vous; je vois tout ce qu'il y a d'impossible dans ma destinée; mais comment renoncer à ce qui en fait l'unique joie?

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, juin 1822.

« Je suis très-heureux, Madame, que vous preniez pour faire votre voyage d'Angervilliers[1] le moment où je suis forcé d'être loin de vous. Une fois revenus tous deux, nous n'aurons plus de raison de nous séparer de l'été; cette pensée est bien douce.

« J'ai fini ma tragédie hier, c'est pour la seconde fois; je suis très-résolu à ce que cela ne m'arrive pas une troisième. Mon père est dans la joie, et moi quitte envers l'honneur et envers mon père. Je jouis de ma liberté avec délices. Probablement je brûlerai bientôt de me remettre à la chaîne. Au reste je crois que tant qu'on

1. Chez Mme de Catelan.

est très-jeune, faire est bon, mais apprendre est meilleur. Ce mot étant pris dans une acception étendue et comprenant l'acquisition des idées, l'exercice des facultés, l'étude de la société et la méditation des chefs-d'œuvre, il faut être sobre de produire, pour produire plus tard de beaux ouvrages ou *un bel ouvrage*. Je suis bien aise, comme vous me l'avez dit un jour, que cette première œuvre me prouve que je puis achever quelque chose; certes la preuve ne peut pas être plus complète, puisque je l'ai achevée deux fois. Maintenant, ce gage donné à moi-même et aux autres, je suis fort disposé à m'exercer dans des compositions courtes et variées, à me fortifier par beaucoup de lectures et de réflexions.

« Voilà pour mon intelligence; c'est vous qui êtes chargée de mon âme; c'est à vous que je dois la plupart de ce petit nombre de bons sentiments desquels on est fier à ses propres yeux. Je suis disposé à ne fermer mon cœur à aucune impression religieuse, morale ou poétique. Je ne me plais pas dans la sécheresse, je ne demande pas mieux que d'être heureux; dans quelques jours j'aurai le plaisir de m'asseoir à côté de vous et de vous écouter.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Lyon, 14 août 1822.

« Mon bien cher fils, à la Saint-Martin, tu toucheras une somme de 7,000 francs qui constitue l'héritage de ta pauvre mère. Aidé des conseils de Ballanche, pense à la manière dont tu pourras la placer avec avantage et sécurité.

« Il y a eu plusieurs lectures de *Rosemonde* à l'École vétérinaire, devant cinq ou six de nos plus intimes amis ; c'est Dugas qui lisait, Bredin ne s'en lasse point. La famille de Bellerive veut connaître ton œuvre. Je vais te faire des réflexions qui ne sont peut-être pas sans importance, tu en jugeras. Il s'agirait d'ajouter un certain nombre de vers au rôle d'Amalgis. — Son amour et ses remords le dominent tour à tour ; ces deux sentiments devraient être moins inégalement développés. Le public doit pressentir cette passion forcenée qui poussera Amalgis à trancher la vie d'un chef admiré et à mériter qu'on s'écrie en le voyant : *C'est un traître*, etc., etc. Ces passages sont beaux, mais je le répète, il faut, dès la première scène avec Rosemonde, qu'on puisse concevoir jusqu'où son amour le conduira. Ne serait-il pas bon qu'après avoir dit : « Mais je connais mon crime, j'ai « mesuré l'abîme », il ajoutât quelque chose de bien

plus fort, comme ceci par exemple : « Et ne sais-tu pas « qu'en te voyant, hélas! engagée à Alboin, je n'ai plus « respiré que pour toi, que ton âme est devenue la « mienne, ta volonté ma volonté. Pourrais-tu craindre « qu'Amalgis te trahît en te rappelant le charme que « nos cœurs éprouvèrent à s'entendre dans ces entre- « tiens dont le secret exposait à tant de périls deux « cœurs que le destin avait faits l'un pour l'autre, etc. » ? Ce que je t'écris là, tout froid et tout décoloré, n'est que pour t'indiquer ma pensée, que je ne puis mieux exprimer, mais que tu devineras; c'est aussi le résultat de mes observations sur l'impression de l'auditoire, qui m'a paru entrer difficilement dans la situation d'Amalgis se décidant au crime dont il peint si bien l'horreur, malgré les sentiments de vertueuse grandeur qui peuvent seuls motiver la scène de l'aveu à Alboin.

« En ce moment Bredin arrive chez moi, il lit ce que je viens de t'écrire, et m'assure qu'il faut te presser encore de montrer comment ton héros n'est plus maître de lui, que l'image de Rosemonde le poursuit en songe, qu'il voit Alboin l'arracher de ses bras; peindre son délire, son désordre nerveux; prouver que ses déterminations ne lui appartiennent plus, etc., etc. En effet, quelques mots de ce genre entre Amalgis et Rosemonde seraient une source de beautés. Talma remuerait là les specta- teurs, comme il le faisait en jouant cette scène d'*Abufar*, quand Pharan parle si énergiquement de ces amours dé-

chirants qui donnent le vertige, mènent à la folie et peuvent faire criminel un homme dont le fond du cœur est vertueux. Ce rôle écrit ainsi éveillerait chez le grand artiste un plus vif désir de le jouer, car c'est à rendre cet état de l'âme qu'il excelle. Si tous tes futurs auditeurs étaient organisés comme Bredin, les sous-entendus seraient devinés de suite, le développement deviendrait moins essentiel.

« Adieu, je reviendrai peut-être dans quinze jours. Tu as une nouvelle cousine, si mince, si gracieuse, si délicate, qu'elle semble tout aérienne, n'ayant que sa voix de rossignol.

« Embrasse pour moi ta tante, l'aimable petit chat. Mille choses à la famille de Jussieu, aux Fresnel, à Ballanche. Tous mes respects à l'Abbaye.

« Ton père qui t'aime de toute son âme.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Lyon, 22 août 1822.

« Mon cher fils, je partirai de Lyon d'ici à quatre ou cinq jours pour aller à Genève; adresse ta lettre chez M. de la Rive, professeur de chimie à l'Académie. J'aurai ainsi encore des nouvelles de famille, en y com-

prenant celle de ma seconde petite-fille ; je suis charmé de ce que tu m'en dis.

« Il y a eu lecture à Bellerive et chez M. d'Ambérieux. Les impressions heureuses se sont manifestées vivement, surtout au troisième et au quatrième acte. Je n'ai pas dit les deux derniers vers d'Himélide, parce qu'ils avaient produit un effet de refroidissement, en portant l'esprit, sans transition, sur une idée toute différente de celles qui occupent dans la scène précédente. La prière d'Himélide pour qu'Amalgis, devenu son époux, soit après sa mort un bienheureux, n'est pas naturelle en ce moment ; elle se montre ainsi trop disposée à compter pour peu de choses les biens de la terre, à les regarder en philosophe chrétien et non en jeune fille dont le cœur est plein d'amour, quoiqu'elle le sache à peine. Puis, dans un ordre différent, voici une autre observation. L'histoire met la scène à Vérone, il faut qu'elle y soit, pour que les vaisseaux de l'ambassadeur puissent offrir asile à Rosemonde. Mais je crois que c'est la prise de Pavie qui fut l'événement digne d'être célébré par des jeux anniversaires, dès lors Alboin ne peut pas dire : « dans ces murs quand j'entrais en vainqueur » ; il faut, puisqu'il est à Vérone, qu'il dise : « dans Pavie quand « j'entrais en vainqueur, quand les Romains pleuraient « et que[1] nos cris de joie... », etc., etc.

1. Ici il faut *que* au lieu de *quand ;* trois fois *quand*, c'est trop. (*Note d'André.*)

« Adieu, mon bien-aimé fils, embrasse tendrement pour moi ma sœur et le petit chat, qu'il ne néglige point sa géographie. Tes parents et Bredin te comblent d'amitiés.

« AMPÈRE. »

Deux mois après le congrès de Vérone, en 1822, Mathieu de Montmorency, ministre des affaires étrangères, donne sa démission, et Châteaubriand lui succède. Bien des motifs se réunissent alors pour altérer la quiétude de l'Abbaye-au-Bois ; aux tracasseries politiques les rivalités d'affections viennent mêler leur amertume, et la maîtresse de maison a besoin de toute sa gracieuse habileté pour maintenir un semblant d'harmonie entre les hommes qui composent son salon. Mathieu de Montmorency ne supporte point sans chagrin d'amour-propre la victoire politique de Châteaubriand ; son cœur se sent blessé aussi de l'admiration trop marquée qu'à l'Abbaye on prodigue depuis longtemps à ce favori de la renommée. Le doux et dévoué Ballanche perd une partie de son repos à apaiser les agitations intestines ; la passion de Jean-Jacques s'accroît sous l'aiguillon de la jalousie, tandis que ses convictions libérales s'exaspèrent vis-à-vis de la Restauration triomphante et de la guerre d'Espagne. Quant à Mme Récamier, elle accepte l'encens de

ses adorateurs sans trop de soucis du prix qu'il leur coûte, et sait d'ailleurs que tout en faisant des malheureux, ses blessures ne seront pas mortelles. L'amoureux de vingt-deux ans, sincèrement épris, enthousiaste, prêt à tous les sacrifices, lui plaît sans la troubler; un autre est destiné à la faire souffrir; il a le culte de l'honneur, mais l'ennui incurable le dévore. Égoïste, altier, capricieux sans tendresse, près de lui le dévouement pourra ne se lasser jamais, mais s'épuisera vainement à le rendre content.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, septembre 1822.

« On arrêtera aujourd'hui ma place pour Paris; peut-être cette perspective heureuse mettra-t-elle dans ce que je vais vous écrire le calme qui manquait à ma dernière lettre. Croyez-moi, les agitations qu'elle peignait, je les ai véritablement ressenties. Près de vous elles ne se calment pas toujours, mais toujours votre présence, même en les redoublant, leur donne du charme; loin de vous elles sont accablantes. Je ne mens point quand je vous dis que je vous aime comme on ne vous aima jamais, vous qu'on a tant aimée! Mais votre vie ne me

fut pas destinée, je me le suis dit cent fois avec le sentiment d'un malheur profond ; je ne pourrai que m'enivrer auprès de vous de bonheur et de regrets. Me comprenez-vous maintenant, madame ? Sentez-vous pourquoi je suis mécontent et satisfait, inquiet et heureux ? Tout est pour moi dans le double sentiment de ce qui m'est donné et de ce qui m'est refusé ; c'est aussi pour cela que le monde où tout m'avertit de ce qui me rend étranger à votre sort, le monde avec vous, chez vous, autour de vous, me désole. Voilà pourquoi l'intérêt qu'on vous fait prendre à de misérables ambitions m'irrite contre ce que je me contenterais de dédaigner. Enfin, pourquoi ne dirais-je pas tout ? Il est une personne qui a la puissance de vous troubler, de vous affliger ; à cette heure, elle est sans doute auprès de vous [1] ; si elle ne vous séduit pas, elle vous charme ; si elle n'est pas aimée, elle est regrettée ; elle a une destinée brillante, une gloire, une imagination poétique : vous laisse-t-elle vous souvenir de celui qui est sans rang, sans nom, dont les facultés ne manquent peut-être ni de force ni d'étendue, mais dont le cœur est triste, qui ne s'appuie sur aucune vanité, sur aucun intérêt du moment ; qui adore le beau, mais qui a un si grand mépris pour le faux, qui ne veut l'embrasser sous aucune de ses formes ; qui vous aime

1. Le 8 septembre, M. de Châteaubriand, ambassadeur à Londres, venait de rentrer à Paris avant de se rendre au congrès de Vérone.

de toute son âme, mais sans illusion, sans espoir, en respectant votre belle et noble vie.

« Ah! madame, ne l'oubliez pas tout à fait. Si je pouvais être bien sûr que vous me désirez un peu! Mais non, ce que vous me disiez en plaisantant, vous l'avez déjà peut-être éprouvé. Il vous étonne combien facilement vous pouvez vous passer de moi. Que ce que je viens d'écrire m'attriste! Ah! si demain je n'ai pas reçu une ligne de vous, je le croirai tout à fait.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, septembre 1822.

« Le petit mot que vous m'aviez promis n'est pas arrivé; je ne veux pas vous faire de reproches dans un moment où je crains de vous avoir déplu. Je me soumettrai à tout, je ne réclamerai rien, de peur que vous ne me trouviez exigeant, importun. En même temps que je suis accablé de votre silence, je suis poursuivi de l'idée que vous n'avez pas été contente de ma dernière lettre, et cependant jamais lettre fut-elle dictée par une tendresse plus vive et plus profonde? Ne vous arrêtez pas aux paroles, voyez le sentiment qui est au fond de ces

paroles désordonnées, confuses, impétueuses, et vous verrez qu'il est sincère et digne de vous.

« Hier il faisait un temps superbe, nous avons été nous promener. A chaque instant mes yeux se remplissaient de larmes! Qu'on peut souffrir en quelques heures. Que le cœur peut être étreint douloureusement pendant que le visage est tranquille! Le soir il est venu du monde, j'ai cherché à m'étourdir du fracas d'une fausse gaieté. Aujourd'hui il fait du brouillard; j'aime mieux ce temps humide, froid, qui engourdit, que le triste et beau soleil d'hier. Je suis sombre et stupide. Ce serait une consolation pour moi de penser à l'ouvrage qui est inséparable de votre nom et de votre souvenir; mais il n'y a dans mon âme malade ni grâce ni harmonie, il n'y a qu'amertume et lassitude, et c'est là cette âme qui jeudi soir contenait tant de vie, de puissance et d'amour. Mon Dieu! il pourra y avoir encore pour moi de pareils moments; bientôt je serai près de vous, vos mains seront dans les miennes, je verrai votre sourire, votre regard, j'entendrai votre voix. Ah! cette idée me ranime.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, mardi, septembre 1822.

« Cher ami, mon voyage de Genève ici a été au mieux; je suis venu jusqu'à Dôle en deux jours avec le même cheval attelé à une petite carriole où j'étais seul. J'ai trouvé à Bâle la voiture publique à point nommé. Parti de Genève mercredi matin, je suis arrivé à Paris le dimanche à dix heures. Avant déjeuner j'ai eu le temps d'écrire à la hâte pour l'Institut, et j'ai eu le lendemain lundi 16 septembre les résultats de trois nouvelles expériences que j'avais faites à Genève. L'une a constaté un cas de répulsion entre deux portions de courants électriques que j'avais déduits de mes formules dans le mémoire lu le 24 juin. Cet accord de l'expérience avec un résultat annoncé d'avance est une grande preuve en faveur de ces formules. La seconde expérience a montré la production des courants par influence que j'avais essayés sans succès il y a plus d'un an. La troisième a pour objet de prouver plus complétement le principe dont je me suis servi dans le mémoire du 10 juin pour achever ma formule, où il était resté jusqu'alors quelque chose d'indéterminé. J'ai encore lu quelque chose à la séance d'hier sur l'action électro-dynamique de la terre, afin de montrer sans l'énoncer explicitement combien

sont dénuées de fondement les objections contre ma théorie qui ont paru dans le dernier numéro des *Annales de physique et de chimie.* Au reste, ces objections de M. de la Rive, chez qui je demeurais à Genève, étaient déjà absolument résolues dans mes conversations avec lui et son fils Auguste, qui sera infailliblement un grand physicien. Il m'a aidé dans toutes mes expériences, son père m'a comblé d'attentions dont je conserve la plus vive reconnaissance. J'ai reçu en arrivant une lettre de M. Faraday; je fais construire un appareil que je viens d'imaginer pour de nouvelles expériences.

« Mon fils a fait la scène qui manquait au premier acte et une partie du cinquième. Il roule dans sa tête celle où Amalgis boira la coupe empoisonnée; malheureusement il part demain avec le jeune Stapfer pour aller voir la mer au Havre ou à Dieppe. Ce voyage fera une interruption de huit jours à son travail. Il lit assez bien le chinois pour comprendre tout seul ses livres.

« Ballanche va très-bien; il m'a donné des nouvelles de Lenoir.

« On lithographie mon tableau de métaphysique, que j'ai encore un peu perfectionné à Genève.

« Amitiés à Bonjour. Parle-moi de M. de Biran, de M. Huzard. Que ma filleule Agathe pardonne mon départ précipité. Comme on a eu soin de moi à l'École vétérinaire pendant ce temps si vite écoulé! Adieu.

« A. AMPÈRE. »

Jean-Jacques, à peine arrivé de Vanteuil, s'éloigne de nouveau; sa prochaine lettre datée de Rouen expliquera pourquoi.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, jeudi, septembre 1822.

« Jamais il ne m'a été aussi cruel d'être loin de vous. Je ne puis m'en plaindre, car c'est ma faute. Je ne puis demander d'être plaint, je l'ai voulu. J'ai bien de la peine à me rendre compte de ce qui s'est passé en moi en acceptant ce projet de voyage si soudainement. C'est comme un instant de vertige. Cependant je le sais, ce qui m'avait ainsi étourdi, égaré! Vous voir à Paris à cause de M. de Châteaubriand et des affaires du congrès, dans le moment où ces affaires et tous ceux qui y trempent me font plus d'horreur que jamais, cela me rendait bien malheureux. Peut-être vous en êtes-vous trop aperçue à l'âpreté de mes discours. Ces discours m'affligeaient, mais je ne pouvais retenir l'expression de ma haine dans le moment où le sang coulait. L'idée de l'oppression, de la perfidie, se liant pour moi à des idées et à des personnes que j'ai d'autres raisons de haïr, je me sentais bien déchiré, et quand j'ai vu un moyen de passer

ce temps qui doit s'écouler avant l'instant qui nous réunira dans la solitude, j'ai accepté vivement. Mais j'étais tout entier possédé par la douleur présente, je ne pensais pas à celle de l'éloignement, et maintenant qu'elle est là, je la trouve bien plus cruelle encore. Je vous ai laissée malade, peut-être souffrez-vous aujourd'hui : si vous ne souffriez plus, je le saurais. Et si malgré la douceur de vos reproches et de votre pardon, vous me croyiez cette odieuse indépendance de caractère ! Oh ! non, je vous en conjure, ne le croyez pas. Il est violent, mon caractère, l'irritation peut lui donner des moments de dureté, mais il n'est point personnel : comment le serais-je ? j'attends si peu de bonheur de ma pensée, de mes ouvrages, de ma renommée ! Ah ! ce n'est pas là que je veux vivre ; je veux vivre auprès de vous, ne vous point quitter, vous dire ce que j'aurai fait, vous demander ce qu'il faut faire. Mais que je serais heureux si je vous voyais soustraite à l'influence des idées que je déteste, si votre vie n'était plus agitée par des intérêts d'une nature si inférieure à la vôtre ! Assez de choses nous séparent, sans que la vanité, l'ambition et les sophismes viennent se placer entre nous. Allons en Italie ; depuis que j'ai quitté Paris, j'y ai pensé sans cesse. Je ne vois que ce bonheur dans l'avenir, dans un avenir dont vous pouvez disposer. Oui, madame, l'autre jour quand je vous quittai, croyant vous avoir tout à fait perdue, mon plan fut arrêté, et si le soir vous ne m'eussiez rendu le bonheur,

je partais pour l'Amérique. Ne riez pas! Maintenant que tout est changé, en y pensant je suis sûr que je l'aurais fait. Grand Dieu! que serais-je devenu?

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rouen, septembre 1822.

« Depuis que j'ai commencé ce voyage, je ne rêve plus qu'à celui d'Italie. Ce matin, dans la charmante vallée d'Endelle, près de la côte des Deux-Amants, sous le ciel nébuleux de la Normandie, je soupirais après ces vallées plus belles et ce ciel plus pur que nous verrons peut-être ensemble. J'ai ici Gœthe, je ne lis que les poésies qu'il a écrites en Italie. J'emporterai demain sur le bateau à vapeur l'ouvrage de M. de Sismondi sur la littérature du Midi. Oui, c'est véritablement en Italie que je voyage, et j'y voyage avec vous, mais les rêves ne contentent pas. Celui-ci, celui-ci seulement ne sera-t-il point réalisé? Une fois hors des ennuis et des agitations politiques, soustrait à l'influence des brouillards de Paris, vous seriez bien contente de moi. Plus d'amertume, plus de *colères* contre tout le genre humain. Les arts et la nature avec vous! Et vous, madame, vous dont

je vois avec tant de douleur la vie troublée par des intérêts indignes de l'atteindre, n'aimeriez-vous pas aussi à vous trouver enlevée à ce lieu d'excitation, de prétentions, d'ambitions et de vanité? Ne renoncez pas à un dessein si charmant! Jusque-là, quelle douce perspective : un mois à Montmorency, près de vous, avec vous. Oh! quand ce voyage de plaisir sera-t-il fini? — Jeudi prochain.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Paris, 20 septembre 1823,

« Cher ami, mardi prochain est un grand jour pour moi, destiné à la lecture de la nouvelle *Rosemonde* devant MM. Andrieux, Picard, Raynouard, Casimir Lavigne, etc., *Rosemonde* a été finie il y a neuf jours à Vanteuil, où j'avais été voir la famille de Jussieu avec mon fils. C'est à présent Alboin mourant qui dit le dernier vers de la pièce :

Et faites expier mon trépas aux Romains.

Tous les morceaux que j'aimais sont conservés dans la tragédie actuelle, à l'exception de la scène de l'empoisonnement, que les littérateurs dont je viens de te parler ont

unanimement condamnée. Au reste, elle était incompatible avec la belle scène d'Alboin mourant, qui exige qu'Amalgis se soit tué et que Rosemonde ait été déchirée par le peuple lombard.

« Bredin, tes lettres sont à présent trop rares. J'ai des préoccupations de toutes sortes. Une de celles qui me tourmentent le plus, c'est la situation de mon cousin Sarcey de Sutières, né pour être bien plus riche que moi, ruiné par la révolution et par sa confiance en de faux amis qui l'ont dépouillé de tout. Il avait une place à l'École normale qu'il n'a pu conserver. Voilà dix mois que je lui cherche inutilement une occupation; il voudrait diriger un établissement industriel, ou bien une exploitation rurale. Fils de Sarcey de Sutières, auteur du *Cours complet d'Agriculture*, que tu dois connaître, il a beaucoup de connaissances en ce genre, ainsi qu'en physique, en chimie et en médecine. Si tu pouvais lui trouver un emploi à Lyon, où l'on doit se souvenir de son père, propriétaire à Dardilly, collaborateur de l'abbé Rosier, et mort au commencement de la Révolution, quel service tu nous rendrais; il accepterait la moindre chose dans la position où il se trouve.

« Jamais les séances de l'Institut n'ont eu si fréquemment de si importants mémoires. Voilà les courants électriques qui produisent d'une part les actions chimiques, de l'autre la digestion et les contractions des muscles. Tout est ramené au même principe d'action dans la

nature par des expériences et des observations dont c'est là une conséquence nécessaire. D'un autre côté, on détermine directement le rôle psychologique et locomoteur des diverses parties du système encéphalique et spinal; une poule vit six mois après l'ablation complète des deux lobes du cerveau, dans un état semblable à celui des somnambules naturels, etc.

« Adieu, le plus chéri des amis, le seul qui pourrait me rendre la vie supportable si je la passais près de lui.

« A. AMPÈRE. »

D'Alexis de Jussieu à J.-J. Ampère.

Paris, le 25 octobre 1823, vendredi, dix heures du soir.

« Je me sauvais chez toi dans l'état le plus violent où je me sois trouvé de ma vie, et vraiment effrayé de moi-même. J'étais tranquille ce matin, j'allais travailler toute la journée; il était convenu que je ne la verrais que demain : un billet remis hier dans son mouchoir, au milieu de vingt personnes, l'en avait prévenue; mais je reçois une lettre, on me prie de venir faire une improvisation. J'arrive. J'aurais improvisé un poëme épique, tant j'étais

heureux et content. Hélas! j'apprends trop tôt qu'elle ne dîne pas chez elle, et, abattu, sans énergie, l'esprit lent et l'âme affaissée, il faut parler... Je m'en tire pourtant et je dîne, mais seul avec *mon ami*. Je l'ai vue au moment de son départ un instant. Je m'en serais peut-être contenté, mais son dernier regard n'a pas été pour moi. C'est *lui* qui l'a reçu, c'est à lui qu'il était destiné, et jamais sourire ne fut plus gracieux.

« Quand elle a été partie, j'ai ouvert la fenêtre, et je te jure que le seul sentiment qui m'a arrêté, c'était de penser que j'allais couvrir ma figure, mes cheveux, tous mes vêtements d'une boue qui me rendrait ignoble. Je n'ai ni mangé ni parlé pendant le dîner. Je me suis jeté dans une bergère en sortant de table, et j'ai été fort étonné de me réveiller le nez et les tempes mouillés d'eau de Cologne que mon ami me faisait respirer. J'ai les yeux rouges de sang, l'esprit égaré; je suis désolé de ne pas te trouver. Quel service m'aurais-tu rendu? je n'en sais rien. Je suis épouvanté de la violence de mes impressions, elles croissent chaque jour, et c'est fort mal entendu, car chaque jour je m'affaiblis et suis moins capable de les supporter. Où tout cela va-t-il me conduire? Demain j'en parlerai avec elle et elle sourira. On dit que les femmes sentent plus vivement que nous : c'est faux, ou du moins c'est bien rare. Les femmes sont si singulières que ce sourire plein de grâce et de bonne intelligence n'est peut-être pas une préférence! Elles souri-

raient je crois à vingt amants; mais ce doute où elles nous laissent est affreux.

« Je vais lui écrire; en passant je remettrai ma lettre à la femme de chambre; elle verra du moins ce soir, à son retour, dans quel état elle m'a laissé. L'irréparable, le passé, l'impossible, tout est négation dans le monde. La vie n'est qu'un long refus du bonheur, et nous autres, vils mendiants que nous sommes, nous le demandons toujours.

« Adieu, je ne sais où je vais. Mon sang bat avec violence. La colère, les larmes, l'épuisement, l'amour le plus tendre, se succèdent tour à tour, et je suis la proie de tout cela. Ta chambre est un peu le séjour des orages, mais je doute qu'elle en ait vu d'aussi violent que celui-ci.

« ALEXIS. »

Les émotions d'Alexis n'ont pas besoin de commentaires. A celles de Jean-Jacques vient s'ajouter un nouveau motif d'anxiété : Mme Récamier, trop confiante peut-être, lui a avoué que pour défendre sa tranquillité, elle doit s'éloigner de M. de Châteaubriand.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, octobre 1823.

« Madame,

« Je viens de commencer une lettre insensée que vous ne lirez pas, elle est déchirée. Mais comment vous écrirai-je? Vous souffrez, vous souffrez par un autre: quel bien puis-je vous faire? D'ailleurs, je ne sais point de paroles consolantes. Près de vous, dans l'enchantement du présent, dans l'oubli de toutes choses, je crois être heureux quelques minutes, et alors des paroles douces peuvent se rencontrer sur mes lèvres; mais, seul, j'ai trop le temps de songer à mon sort pour trouver autre chose que des pensées amères. Madame, pourquoi êtes-vous partie? Croyez-vous que ce ne soit rien que quatre jours d'abandon et de réflexions cruelles? Vous connaissez mes opinions désespérées; vous savez si je vois la vie en beau, et quand je cherche à envisager mon avenir, j'y trouve de grands devoirs, mais un bonheur tel qu'il me le faudrait, non! Il n'y a qu'une femme que je puisse aimer, et tout nous sépare, votre vie ne peut être à moi, et moi il faut que je vous aime, que je n'aime que vous. Vous avez beau dire, il n'y a que vous! Je les ai vues, ces femmes qu'on dit belles; oui, un sourire de vous, un regard, que sont-elles

à côté de cela? Et cependant il y a entre nous l'impossible, je le sens, car je ne suis point fou, je vois ce qui est, je ne puis le changer. Nos destinées ne peuvent s'unir. Cette idée est une idée de désespoir. Cette idée me serre sans cesse le cœur; mais c'est maintenant que vous êtes loin, maintenant que je n'ai plus l'espoir d'appuyer sur vos genoux ma tête découragée et de tout oublier dans un regard de vous, c'est maintenant qu'elle m'accable.

« Je n'aime plus l'étude pour elle, je n'aime rien sans vous. Avec vous, je ferais tout avec bonheur! Oh! quelle puissance je me suis sentie dans les jours d'aveuglement où j'ai espéré être quelque chose dans votre existence! Mais, encore une fois; je ne dois pas le souhaiter. Qu'importe que ma vie soit féconde ou stérile, heureuse ou tourmentée? La vôtre ne sera pas troublée par moi. Je ne vous demande pas votre avenir; qu'il soit heureux!. Mais, madame, encore quelques mois, encore quelques instants, et puis... . *que le néant commence!*

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lundi matin, octobre 1823.

« Je partirai. J'ai passé toute la nuit avec mon père dans des perplexités déchirantes. Il a pris son parti de très-bonne grâce sur la pièce, à condition que je la lise à Talma avant mon départ; je viens de recevoir une lettre de Lavigne qui ne sait plus quand il le verra; mon père tient infiniment à ce que vous soyez assez bonne pour écrire tout de suite à Talma que vous allez quitter Paris, et que vous lui demandiez une lecture. Si elle a lieu avant samedi, je pourrai partir le lendemain de votre départ, ce que je désire bien fort pour ne pas faire durer la situation cruelle où je suis. Je n'ai pourtant rien à me reprocher, ni à reprocher à ce bon père. Je lui ai montré avec sincérité tous mes combats. Quand il m'a peint son isolement, sa tristesse, je suis tombé dans ses bras et nous avons longtemps sangloté tous les deux. Il m'a toujours dit : « Fais ce que tu voudras. » Enfin, après cette explosion de tendresse et d'attendrissement réciproque, j'ai senti qu'il m'était impossible de me séparer de vous dans ce moment-ci, encore plus que dans tout autre. Je ne fais point un voyage de plaisir, je vous verrai triste, et cette tristesse..... Mais n'importe, il me semble que je m'attache à vous par mes souffrances;

vous avez vu hier combien j'étais à la fois touché et malheureux : que de mots m'étaient cruels dans cette *confiance* dont je vous savais gré ! Eh bien, jamais je n'ai senti pour vous autant d'affection, de dévouement, d'impossibilité de me séparer de vous, que depuis hier.

« Je ne m'attendais pas aux secousses que me donnerait la douleur de mon pauvre père ; lui non plus ; je ne l'ai jamais autant aimé que depuis hier, je le sentais bien ce matin quand j'étais prêt à défaillir dans ses étreintes, quand nos deux visages étaient baignés de nos larmes. Eh bien, c'est dans ce moment que je lui ai dit en l'embrassant, en le serrant dans mes bras, que je ne pouvais rester. Ainsi, je pars, il le faut. Vous quitter, c'est la mort.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Lundi soir, octobre 1823.

« Je crains de vous avoir laissé voir ce matin le déchirement de mon cœur et les regrets de mon père. Je tremble qu'un faux sentiment de pitié ne vous égare. Maintenant, le coup est porté, je lui ai annoncé mon départ, il est résigné. Mon départ est inévitable *comme le vôtre ;*

n'oubliez pas ce dernier mot. Songez qu'après ce que vous m'avez dit, différer serait me faire la peine la plus cruelle, et si vous craignez de causer du chagrin à mon père en m'éloignant de lui, dites-vous bien que, si vous partez je pars, mais que si vous restez je pars aussi.

« J.-J. AMPÈRE. »

Toutes les peines de Jean-Jacques se changent en joie le jour où il quitte Paris. M. Ballanche est avec lui dans une chaise de poste, la calèche de Mme Récamier devance leur voiture. A Chambéry, l'heureux voyageur commence le récit de ses impressions, il y mêle à chaque instant quelques fragments de scènes tragiques, sachant que la seule consolation à offrir à son père, sera d'entretenir ses espérances de gloire poétique. A la honte de son patriotisme, Jean-Jacques avoue qu'en passant la frontière, ses larmes n'ont pas coulé. Il voit Turin, Modène, Parme, Plaisance, Bologne et Florence. « Rien de vide en ce pays, dit-il; les murs des églises, des chapelles, sont couverts de tableaux, parfois de chefs-d'œuvre; les coupoles, les plafonds, chargé de fresques. Cette profusion ressemble à la prodigalité d'êtres inutiles que tu admires dans la nature. Je rêve de la statue de Laurent de Médicis[1] méditant sur un tombeau la

1. Statue de Michel-Ange, à l'église de Santa-Croce, à Florence.

vengeance de la mort de son frère. L'expression, l'attitude est pensive et terrible : cette tête baissée, ce regard que la sculpture a su exprimer, ce regard qui menace et ne pardonnera pas, je ne l'oublierai jamais. Les impressions que donnent les arts sont si difficiles à analyser qu'on ne réussit guère à les décrire. Ne sois donc pas étonné si je ne te nomme que les choses qui me causent un plaisir particulier, et si je ne parle que de l'effet produit sur moi ; des descriptions, je ne saurais pas en faire, et des jugements, j'en suis incapable. Mais tu seras bien aise de savoir ce que j'ai senti et j'aime beaucoup à te le raconter. »

Après six semaines de pérégrinations, il arrive à Rome. « Je ne peux encore me l'imaginer, écrit-il, j'ai vu le Capitole, les ruines, le Panthéon, Saint-Pierre, le Forum; à mes pieds était la Voie Sacrée, des débris de temples, etc., etc. Il y a là un petit coin vénérable où s'est réfugié, pour ainsi dire, presque tout ce qui reste de l'antiquité. C'est un lieu où je retournerai souvent m'asseoir sur une pierre. » Il ne se trompait pas.

Dans cette ville de Rome, Mme Récamier se loge près de la place d'Espagne, via Babouino, en face de l'église grecque. Tous les soirs, des amis intimes se réunissent autour d'elle, ce sont MM. Dugas-Montbel, le duc de Laval-Montmorency, M. de Givré, l'abbé Canova, Guérin, Léopold Robert, Schnetz, Delécluze, etc., etc. Ballanche et Mlle Amélie demeurent chez Mme Récamier,

Jean-Jacques y passe une partie de ses journées. Voilà donc l'Abbaye-au-Bois reconstituée en Italie.

D'André-Marie Ampère à M. Raynal, inspecteur général des études.

Paris, 21 décembre 1825.

« Cher et très-honoré collègue,

« Je viens vous prier de venir passer la soirée chez moi, mardi prochain, le 25. Nous entendrons la tragédie de mon fils. Vous savez qu'elle a été reçue et qu'il ne tenait qu'à lui de la voir représenter quand il est parti pour l'Italie avec Ballanche. C'est M. Briffault, l'auteur de *Jane Gray* et de *Ninus II*, qui nous fera la lecture. Je vous supplie de me donner cette marque d'amitié et de croire au doux souvenir que je conserverai toujours de l'heureux voyage fait en commun.

« Répondez, par un peu de retour, à l'attachement que je vous ai voué.

« André AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 26 décembre 1823.

« Cher père, ce que tu me dis du cousin de Sutières me confond; c'est décidément de la folie bien caractérisée. Que va-t-il devenir? Il n'est pas permis de l'abandonner. Quand je pense qu'avec l'argent que j'emploie dans ce voyage je le mettrais peut-être hors du besoin, je sens des remords réels et je te demande comme une grâce, afin de me délivrer d'un tourment qui empoisonnerait tout mon plaisir, de lui donner de ma part 100 francs, sur la somme qui me revient du loyer au mois de janvier. A cela je joins une lettre à son adresse; ainsi j'aurai deux inquiétudes de moins : la crainte qu'il ne lui arrive quelque chose de funeste, et celle de te savoir exposé aux visites d'un aliéné.

« Je ne désespère pas de t'envoyer bientôt quelques vers de la *Juive*.

« A Rome, quand le feu de mon admiration sera calmé, je vais prendre le ciseau et donner au marbre les premiers coups; j'ai encore travaillé le plan.

« Jean-Jacques. »

De M. Adrien de Jussieu à J.-J. Ampère.

Paris, 12 décembre 1823.

« Pourquoi les hommes, mon cher ami, ne peuvent-ils aller comme les lettres! Au lieu de recevoir la présente, tu me verrais arriver. Jeté dans un trou rue Jean-Jacques-Rousseau, je traverserais les Alpes au fond d'une malle et je verrais le jour à Rome, où je serais enchanté de me trouver avec mon ami Ampère. Arno! Tibre! Apennins! les beaux mots pour qui traverse le pont Saint-Michel et aperçoit de ses fenêtres les buttes Chaumont! Mais laissons là les souhaits et les regrets, car je hais l'inutile et entretenons-nous paisiblement, un interlocuteur étant assis auprès de son feu à la lueur de sa lampe au Jardin des plantes, et l'autre peut-être au clair de la lune sur les ruines du Colisée.

« La nouvelle de ton départ, qui me parvint à Vanteuil, me fit plaisir et peine: plaisir pour toi, peine pour moi. Au milieu de mes fastidieuses analyses et de mes journées monotones, j'aimais à voir ma porte s'ouvrir avec fracas et à t'entendre me dire : *C'est moi*. J'aimais à te regarder parcourir mon appartement à grands pas, tandis qu'assis tranquillement devant ma table j'interrogeais, je répondais, je prenais part à tes humeurs joyeuses ou mélancoliques. Nous étions comme deux liquides de qualité

différente, l'un pétillant, chaud, alcoolique, l'autre paisible, un peu froid et un peu lourd, mais qui aiment à se tempérer en se mêlant ensemble. Il est probable que le soleil méridional, le ciel de l'Italie, la patrie des souvenirs et des beaux-arts va ajouter un nouveau piquant au premier de ces deux liquides; quant au second, il est en pleine stagnation, il travaille sans fermenter; il est donc probable que tu le retrouveras filandreux et plein de dépôt.

« Sans métaphore, mon bon ami, je m'ennuie comme quatre. Ainsi, amuse-toi au moins pour deux; remplis ton esprit de belles images, inspire-toi de ce que tu vois et mets en jeu toutes les petites cordes nerveuses de ton instrument pensant, pour que cela vibre plus tôt ou plus tard, puis reviens parmi nous faire des odes et des tragédies; viens voir paraître dans le monde ta fille *Rosemonde*, et tout en travaillant à lui donner de la famille, jouis de la gloire qu'elle te procurera, des succès que tu obtiendras, et moi j'en jouirai aussi de mon côté, enfoncé dans une ornière où pour plus belle perspective j'ai peut-être l'Académie et la considération.

« J'ai peu vu ton père depuis mon retour, assez cependant pour savoir qu'il a un grand chagrin : c'est que tu lui envoies pour ta tragédie des corrections au lieu de lui envoyer des additions; il regrette ce que tu sacrifies, et je suis sûr que s'il était directeur de spectacles il ferait représenter tes variantes. Ton œuvre se produit dans

les cercles de Paris, de Jussieu est un de tes lecteurs, et sans aller plus loin que demain soir, une société doit faire connaissance avec tes féroces Lombards.

« As-tu appris par les journaux que nous avons force procès criminels? Quant aux nouveautés dramatiques, il y en a moins. J'en ai vu cependant qui m'ont intéressé : Au Gymnase, une heureuse imitation de *Le Frère et la Sœur,* de Gœthe; au Vaudeville, *Julien ou Vingt-cinq ans d'entr'actes.* Hier, je suis allé voir l'*École des Vieillards.* La phrase qu'on débitait d'avance était celle-ci : *Conçue comme Molière, écrite comme Racine.* Eh! messieurs, quand vous aurez fait un plan comme celui de *Tartuffe,* écrivez comme *Tartuffe* est écrit, et non pas comme *Athalie.* J'ignore si notre langue polie, coulante, travaillée, se prête encore au comique comme la vieille langue de Molière, si le défaut actuel des comédies tient à l'imperfection des instruments ou à celle des ouvriers. Si tu te sens la verve de Poquelin, fais-moi une belle pièce qui me tire de ma perplexité. Au reste, je suis jusqu'à présent un juge bien peu sûr du mérite de l'*École des Vieillards,* car je ne l'ai vue que représentée et admirablement représentée. Je souhaite à mon ami Ampère des acteurs qui le jouent comme ça, et un libraire qui lui achète son manuscrit 14,000 francs; aussitôt qu'il aurait empoché cette somme je craindrais pourtant fort qu'il ne s'éloignât encore de son ami Adrien.

« Adieu, écris-moi toutes les fois que cela ne t'en-

nuiera pas trop. Les dames te disent mille choses, elles te recommandent de revenir vite. Je leur réponds, avec toute l'urbanité française, que tu t'amuses mieux là-bas qu'avec elles. Sais-tu que Louise se marie à Lyon? Je te prie, quand tu y passeras, de faire bien mes compliments à mon cousin *Merfouillet* (c'est le nom du jeune homme); il est à lui seul, ce *nom-là*, plus comique que toutes nos comédies dont je parlais tout à l'heure.

« Ton ami,

« ADRIEN. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 7 janvier 1824.

« Depuis que je suis à Rome, mon cher père, je ne t'ai pas envoyé de ces longues narrations que tu aimes, cependant je n'eus jamais tant à raconter. Aujourd'hui enfin je te ferai le récit de quelques promenades, de quelques journées, pour te donner une idée de ce que c'est qu'être à Rome, de ce qu'on y fait, de ce qu'on y voit, de ce qu'on y éprouve. Tu sais que j'ai vu le Capitole, Saint-Pierre, le Panthéon; j'ai dû t'entretenir de

tout cela un peu froidement. Les premiers jours que l'on passe ici vous étonnent ; il faut s'accoutumer à tant de nouveautés ! D'ailleurs, l'atmosphère était humide et sombre, Mme Récamier assez souffrante, de plus les lettres manquaient ; je me sentais triste, trop triste même pour la ville de la tristesse. J'avais fait sans entrain, par la pluie, une course que je viens de recommencer tout à l'heure par un beau soleil. Les ruines ont besoin de lumière, sans cela elles portent à l'âme une impression de mélancolie accablante. Ce matin je fus frappé vivement en entrant dans les thermes de Dioclétien, dont une salle est devenue l'immense nef de Sainte-Marie des Anges, construite par Michel-Ange ; le reste sert de greniers et d'écuries. Au fond d'une cour où l'herbe pousse, il y a une petite fontaine presque tarie, de grands arceaux d'architecture romaine s'élèvent au-dessus des constructions modernes, et sur les murailles délabrées grimpent des touffes de lierre et de verdure. En pénétrant dans les cours intérieures, on trouve un cloître désert, au milieu duquel est une enceinte carrée d'où s'aperçoivent les sommets des ruines. Il y a dans cette grandeur solitaire et détruite quelque chose qui m'a surpris et ému. J'ai erré longtemps en ces lieux, puis je me suis mis à marcher à travers les rues isolées. A Rome, c'est un intérêt bien vif que de marcher ainsi devant soi ; à tout instant les yeux sont arrêtés par un palais élégant, un jardin magnifique, une église, un débris. Au-dessus des murs

s'élèvent des cyprès, des orangers chargés de fruits et des rosiers en fleurs. Presque toujours on entend le bruit d'une cloche ou celui d'une fontaine; on rencontre des hommes se promenant enveloppés de manteaux, des prêtres ou des religieux de tous les ordres, vêtus de noir, de brun, de blanc. Au bout de chaque rue en perspective, se découvre un tableau tout fait, cet ensemble s'empare de l'imagination; c'est quelque chose de mélancolique, de paisible, de grand, d'unique; c'est une poésie qui dépasse toutes les poésies.

« J'ai été voir le *Moïse* de Michel-Ange; j'y retournerai. Voilà un juif! *Ruben*[1] doit avoir quelque chose de cette inflexibilité, de cette *puissance*, dans le XIIe siècle. Cela serait bien difficile et bien beau. J'ai encore été aujourd'hui à Sainte-Marie-Majeure, admirable église italienne, à laquelle on peut reprocher pourtant de n'avoir rien de religieux ni d'imposant. A Saint-Jean de Latran, les yeux se promènent sur une campagne jonchée de ruines et traversée d'immenses aqueducs. Voilà ce que j'avais déjà regardé une fois et qui ne m'avait produit qu'une impression médiocre. On doit jouir beaucoup plus en revoyant souvent. Ce voyage aura de l'influence sur toute ma vie.

« Adrien m'a écrit une lettre charmante; remercie-le. Mille respects à ces dames, à M. et Mme Stapfer, à Al-

1. Personnage de sa tragédie *La Juive*.

bert. J'embrasse ma tante et ma sœur, et toi de tout mon cœur.

« Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

« Ne m'oublie auprès de personne. »

De M. Fulgence Fresnel à J.-J. Ampère.

Gênes, 28 janvier 1824.

« Mon cher Ampère,

« Nous parlons de solitude. Savons-nous bien ce que c'est? L'avez-vous trouvée à Rome? Pour moi, je l'ai manquée à Gênes. Vous savez que je la cherchais de la meilleure foi du monde. Eh bien, je n'ai jamais été plus mondain, plus répandu, et cela en dépit de moi-même. Les circonstances m'ont entraîné; je ne sais pas dire *non*, je ne sais pas me forger une excuse, et quand je suis en société je m'évertue à plaire. Si je rencontre des gens instruits, spirituels, aimables, graves, gais, austères, sensés, originaux, bizarres, visionnaires, ou seulement doués d'une grande âme et d'un cœur excellent, je veux d'abord qu'ils s'aperçoivent que le ciel leur a envoyé de Paris, par la voie de Nice, un homme capable d'apprécier leur mérite, quel qu'il soit. O mi-

sère! je me surprends faisant de la science, du sentiment et de l'esprit, comme on ferait de la musique; puis je rentre en moi-même et je m'interroge : Alors je crois reconnaître qu'il n'y a de salut pour ma nature que dans les pays où la civilisation européenne n'a point pénétré. Toutes mes idées se tournent vers l'Afrique, je me fais musulman, je pars pour la Mecque; mais quelle confiance puis-je accorder à une semblable découverte? Car si je suis décidément visionnaire, comme dit mon ami Clarke, qui l'est plus que moi, je me trompe peut-être encore! Est-ce la solitude que je cherche en Afrique? Oui, mais ce n'est pas seulement cela : c'est le désert, le palmier, le rosier musqué, l'Arabe! c'est un avenir romanesque et barbaresque qui me ravit. N'allez pas croire, mon ami, que cela couvre un projet sensé ou insensé. J'aimerais mieux mourir que d'en former un seul; le vague de mon avenir est précisément ce qui m'en plaît. Voici le fait. J'ai goûté de la vie errante et j'ai vu qu'il n'y avait pas d'état plus délicieux que celui de vagabond; je marche donc sagement vers mes folies africaines. Je vis d'économie en attendant les fonds qui me mettront à même de transporter mon existence à Tunis. Si j'avais de l'argent de reste, je ne vous écrirais pas, j'irais vous trouver et je parcourrais l'Italie avec vous. Mais peut-être aussi serais-je forcé de rétrograder sur Paris. Je cherche autant que je peux à éloigner cette pensée, elle me revient sans cesse.

« Il y a deux mois que ma mère ne m'a écrit; depuis lors j'ai bien reçu une lettre de Mérimée et une autre d'Augustin, qui me parle de maman, mais ne serait-elle point malade? Si dans huit jours je ne reçois pas de nouvelles, je partirai. Si ma mère, malade gravement, éprouvait le vif désir de m'avoir près de son lit, je serais inconsolable de ne pas y être.

« J'ai tort de vous conter mes inquiétudes avant qu'elles ne soient fondées, car enfin il est tout simple que maman ait attendu pour m'écrire qu'elle eût reçu mes vœux de bonne année.

« J'ai lu, avec bien du plaisir, l'annonce insérée dans les *Débats*. Je vous en fais mon compliment et me flatte que ce premier succès vous paraîtra, comme à moi, un gage assuré de tous ceux qui vous attendent et vous engagera à ajourner indéfiniment vos projets de retraite. Songez bien à la différence de nos situations. Elle est la même qu'entre un homme mort et un homme qui naît.

« Mon ami Clarke est un ex-secrétaire de lord Byron. C'est bien l'homme le plus original, le plus aventureux, le plus mélancolique, le plus gai, le plus dépourvu de préjugés, le moins pédant, le plus anglais et le moins anglais qui soit jamais sorti d'Albion. C'est un homme indéfinissable, mais toujours clair, ce qui lui donne un grand avantage sur moi. Adieu.

« F. FRESNEL. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, ce 2 février 1824.

« Me voilà donc reçu! C'est un grand repos et un pas ait pour la *Juive*. Je voudrais bien savoir comment le public prendra la tentative de Lebrun; j'espère que ce sera un succès comme l'*École des Vieillards*, et l'hiver prochain mon tour viendra peut-être. J'ai presque achevé ma scène depuis l'autre lettre, je te l'enverrai. Rome est un très-bon lieu de travail; si on y parlait français, c'est là qu'il faudrait fonder une École polytechnique.

Les deux monuments qui me frappent le plus sont Saint-Pierre et le Colisée. Pour Saint-Pierre, il n'y a que quelques jours que je commence à en jouir. Il faut s'accoutumer à son étendue pour la saisir et goûter l'ensemble. Les proportions sont si grandes que l'œil tout seul ne saurait en juger, et qu'il a besoin de s'aider sans cesse de la réflexion et de l'imagination pour pouvoir les embrasser. Mais quand le travail s'est fait plusieurs fois, et qu'il est devenu rapide par l'habitude, l'impression est immense. C'est quelque chose d'unique que ce dôme qu'on aperçoit de tous les points, qu'on découvre à sept lieues de la ville, longtemps avant de la voir elle-même; c'est le complément de toutes les vues à Rome, c'est comme le soleil dans le ciel. A Saint-Pierre, on va de sur-

prises en surprises, de merveilles en merveilles. Il faut avouer pourtant que toute cette magnificence dispose moins aux sentiments religieux que la plus pauvre église gothique. Il n'y a ni chaises ni bancs ; les Italiens sont à genoux sur le marbre et prient avec ferveur ; les étrangers, et surtout les Anglais, se promènent en causant tout haut pendant que les fidèles continuent leurs oraisons sans paraître dérangés ni scandalisés de cette foule de protestants qui prennent ce temple comme but de distraction. Tout cela semble fort singulier. Saint-Pierre communique avec le Vatican, musée magnifique, plus étonnant peut-être que le reste. Je m'attendais à voir une galerie comme une autre ; point du tout. Il faut se figurer plusieurs palais se succédant, dont tous les étages sont remplis de chefs-d'œuvre antiques et modernes. Au plaisir artistique qu'on trouve en ce lieu s'ajoute celui de la promenade à travers ces splendides salles de marbre, pavées en mosaïques, où les statues, les tableaux, les fresques et les tapisseries de Raphaël sont posés avec un goût exquis, une sorte de coquetterie incomparable. Ce qu'on appelle le Belvédère est un pavillon bâti autour d'une cour hexagone, au milieu de laquelle est un jet d'eau. L'*Apollon*, le *Laocoon*, l'*Antinoüs* et le *Persée* de Canova, ornent de petits sanctuaires réservés à chacun d'eux. Un jour doux y pénètre de la manière la plus favorable ; on va de l'une à l'autre salle, et comme le bâtiment est symétrique, on revient d'où on était parti

sans s'en apercevoir. Quel plaisir de s'égarer ainsi parmi tant de belles choses, au murmure de cette eau qui tombe et doit répandre l'été une fraîcheur délicieuse !

« A l'autre bout de la ville est le Colisée, c'est la Rome antique, la Rome des ruines. Quand on descend du Capitole on voit à ses pieds le Forum, que j'aime par-dessus tout : j'ai déjà perdu bien des heures à regarder le bleu du ciel à travers les colonnes ; on suit la voie sacrée des triomphateurs, en passant sous un arc qui vous conduit au Colisée, préparé par ce qui précède, comme à Saint-Pierre. J'avoue que l'impression de cette grande ruine, assez conservée cependant pour qu'on reconnaisse parfaitement sa forme et sa construction, grandit de plus en plus. Le *Colosseum* est un monde de ruines ; tous les accidents que peuvent y produire la lumière, la végétation, le temps, se trouvent là. Rien n'est plus impossible à décrire que ces arceaux brisés, ces escaliers écroulés, ce lierre, ces plantes, ces débris suspendus ; la couleur superbe du monument, les grandes lignes de la partie encore debout, tout cela varie de mille manières, selon le jour et l'ombre ; et, pour achever le tableau, au milieu de l'arène où les martyrs ont versé leur sang se dresse une immense croix de bois que viennent baiser tous ceux qui passent. Non, rien, rien ne pourra jamais donner une faible idée d'un pareil spectacle. Tout ce que les souvenirs ont de grand, ce que la rêverie a de plus touchant est là, dans ce coin du vieux monde.

« Adieu, cher père, voilà une lettre de prose qui, toute dépêchée qu'elle est, t'intéressera peut-être, en attendant une page de vers qui te plaira davantage. Embrasse ma tante et ma sœur bien tendrement. Tes corrections me paraissent bonnes, je ne regrette que ma tirade. Si tu vois Talma, dis-lui que Mme Récamier est bien sensible à son souvenir; elle espérait une lettre de lui. A ces messieurs Droz, Picard, Lavigne, Chevreul, etc., toujours mille choses.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Rome, 13 février 1824.

« Mon cher père, je n'ai pas encore reçu la lettre qui m'apprendra comment t'a semblé le commencement du premier acte. Je t'envoie ici la fin; fais-moi tes observations . . . .

. . . .

« Je jouis toujours beaucoup de Rome; nous avons l'hiver le plus beau qu'on ait eu depuis longtemps. Mon Dieu, que tu aimerais ce pays! Nous attendons MM. Ballanche et Dugas-Montbel, qui sont de leur côté fort contents de Naples. L'air est très-bon pour la santé de

ces dames. Mlle Amélie est tout à fait remise; elle a joué l'autre jour, par complaisance, un petit rôle dans une comédie de société (*le Nouveau Pourceaugnac*), elle s'en est tirée à ravir. Si tu vois Casimir, reproche-lui de ne pas m'écrire; qu'il dise à Scribe que sa pièce a été représentée ici par l'Europe entière : le Pourceaugnac était un Anglais; M. Futet, un Livonien; Mme Futet, une Espagnole; la jeune personne, une Russe; les officiers, des Suisses; le colonel, S. A. Sérénissime le prince de Mecklembourg-Schwerin, qui régnera un jour. Il jouait Dubois dans la *Gageure imprévue*, le prince Gagarin faisait l'autre valet. C'était amusant de toute manière, les accents, les noms; mais tout le succès a été pour la Française, Mlle Amélie, charmante en vérité sous son costume de Tiennette. J'assistais à cette fête avec M. Delécluze, qui, par une bizarrerie du sort, s'est trouvé seul un moment avec moi dans le carrosse de l'ambassadeur, nous menant de chez le duc de Laval, où nous avions dîné, à l'ambassade d'Autriche pour voir représenter le *Nouveau Pourceaugnac* par Mlle Amélie et le prince de Mecklembourg. Tout cela paraissait un rêve. Mon existence ici me fait beaucoup cet effet-là. Le matin, je marche ou je travaille; au milieu de la journée, j'accompagne ces dames à la promenade; le soir, je retourne à l'Abbaye-au-Bois; quelquefois je vais entendre de la musique en grand gala, ou bien nous allons aux vaudevilles que donne la troupe de M. Demidoff. Il est im-

possible que la vie soit plus remplie. J'ai un maître d'italien avec lequel je lis le Dante et m'exerce à parler. Ce que j'ai acquis d'idées sur les arts est quelque chose. Comment n'aurais-je pas gagné à ce voyage qui, réellement, est le voyage poétique par excellence? Enfin j'aime à penser que j'y aurai commencé et peut-être achevé un ouvrage qui te plaît. Mes désirs y ont pris un tour heureux : je veux me faire un sort indépendant et pouvoir me marier dans quelques années, si je trouve une femme que j'aime et qui me le rende. Mes châteaux en Espagne ne sont plus de courir le monde, mais de me reposer auprès de toi et de te donner tout le bonheur que je pourrai. Adieu, mon bon et cher père. Mille amitiés à ma tante, à ma sœur, embrasse-les bien. Ne m'oublie auprès d'aucun de mes amis. Si tu vois les Jussieu, MM. Droz, Andrieux, Picard, la famille Stapfer, M. de Biran, M. Cousin, M. Chevreul, etc., mille choses à tous Je t'embrasse.

« J.-J. AMPÈRE. »

Pour adoucir les regrets du présent, Jean-Jacques cherche à offrir à son père des espérances de bonheur prochain, qui semblent inconciliables avec la lettre sui-

vante, écrite à Rome le 24 février, la veille d'une partie de campagne.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rome, ce 24 février, à minuit. 1824.

« Le jour qui commence à présent sera le premier depuis longtemps que j'aurai passé sans vous voir; c'est le premier depuis que nous sommes en Italie. Cette idée m'attriste, et malgré votre gracieux petit bonsoir de la fenêtre, il me semble que je ne vous ai pas dit adieu.

« Au moment où je suis rentré chez moi, seul, je me suis senti le cœur serré. Ce soir j'étais distrait, mais à peine vous ai-je eu quittée, que j'ai regretté avec un peu d'amertume que vous ne m'ayez pas accordé de rester auprès de vous jusqu'au commencement de ce jour. Véritablement, cette petite superstition de cœur me tourmente. Au moins je porterai avec moi votre œillet, je mêlerai votre souvenir à tout ce qui aurait pu vous plaire dans cette fête, et ce petit mot vous fera songer une fois de plus à moi dans la journée.

« Adieu, adieu, à demain. — Demain, c'est bien loin, et il n'y a point d'aujourd'hui! »

— *Cinq heures du matin.* — Je me réveille tout malheureux; je n'aurais jamais cru qu'une si courte absence me fît tant de peine; je voudrais pour beaucoup ne pas partir ce matin. Pourquoi, au lieu de ce beau soleil, ne tombe-t-il pas une averse? Adieu, pensez à moi encore une fois de plus; comptez bien : c'est quatre que je demande, et moi à tous les instants, à toutes les minutes. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 25 février 1824.

« Mon bon ami, j'ai été enchanté du commencement de la *Juive;* j'en reçois la suite à l'instant. Voilà une longue et difficile scène achevée; l'exposition est parfaite.

« Je suis heureux de tout ce que tu me dis de toi: j'avais besoin de cette lettre pour me consoler d'une foule de tristesses. Tu me promets dans l'avenir des temps plus heureux, ton retour sera une époque de bonheur.

« En arrangeant le jardin, j'ai soin de te tracer des

sentiers plus courts pour aller au petit banc du fond, où tu as dit que tu aimais à t'asseoir.

« Faudra-t-il remplir la place des quatre vers laissés en blanc, au commencement du troisième acte, avec ceux que tu m'as envoyés? Je n'ai tant retourné les vers que je t'adresse que pour garder celui qui me plaisait.

« Je te prie de féliciter Mlle Amélie des succès dramatiques dont tu me parles et sur le parfait rétablissement de sa santé.

« A quelle époque ce voyage de Naples aurait-il lieu? J'ai fait copier sur le dernier manuscrit d'Alboin les deux versions relatives à la scène entre Amalgis et Rosemonde au cinquième acte, Talma choisira. On ne jouera la pièce de M. Lebrun que l'automne prochain, c'est la *Jeanne Shore*, de Lemercier, qui passera ce printemps.

« Adieu, tu sais avec quelle tendresse ton père t'aime et t'embrasse. Ta tante, ta sœer, tes parents, m'accablent de choses pour toi.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 21 mars 1824.

« Mon bon fils, je n'ai pas besoin de te recommander la discrétion au sujet de la malheureuse étourderie du cousin; la moindre parole à cet égard lui serait fatale. Tes 100 francs vont me servir aujourd'hui à l'habiller et à payer son voyage; dans ce moment ne fais pas de nouveaux sacrifices, son emploi lui permettra de ne plus manquer du nécessaire. J'ai enfin obtenu de ma sœur la note de nos dépenses; ce total fait frémir, mais nous vivons actuellement avec beaucoup d'économie. Pour m'aider à me tirer d'embarras, tu m'aurais été d'une grande ressource; je trouverais aussi de véritables consolations dans ce que je viens de découvrir en physique, mais ce terrible arrêté du ministre, bon en soi et utile à l'École polytechnique, m'oblige à rédiger mon cours, et m'empêche d'écrire une seule ligne sur mes nouveaux travaux. Quelques conversations avec Savary me seraient bonnes, je le vois tr p rarement.

« M. Becquerel continue d'excellentes expériences qui ajoutent aux preuves de ma théorie, mais il faudrait pouvoir imprimer comment elles en sont la conséquence naturelle, et pas un moment pour cela! Quel chagrin déchirant!

« Ton absence produit sur moi l'effet de la maladie du pays sur les Suisses et les Lapons.

« Ballanche a parlé de la nostalgie céleste : je suis tourmenté de la nostalgie paternelle. Je ne dis pas cela pour te rappeler, mais pour t'engager à m'écrire bien souvent, c'est le seul palliatif au mal que ton retour guérira. Le voyage de Naples, le danger de traverser les marais Pontins pendant les chaleurs, m'inquiètent beaucoup. Tu sais qu'il ne faut pas dormir sur cette route, quoi qu'il t'en coûte pour résister au sommeil; n'y passe que de jour, je te le demande en grâce. Combien je serais heureux si tu pouvais me dire à peu près quand on compte revenir à Paris, seulement pour avoir un but d'espérance. Je demande aussi la fin de la seconde et de la troisième scène.

« Tes lettres me consolent de tout le reste, en attendant que je puisse te revoir satisfait de ton séjour en Italie, mais un peu content aussi de te retrouver auprès de moi. Comble Ballanche et Dugas d'amitiés; que ce dernier vous lise les admirables lettres qu'il a lues à Lyon à Bredin et à d'autres; ceux qui les entendront en seront ravis. Pourquoi ces deux excellents amis me manquent-ils à la fois?

« J'ai eu un instant l'espoir d'occuper la chaire que je désire beaucoup obtenir depuis mes découvertes en électricité dynamique; je ne peux guère croire que cela arrive; pourtant n'en serait-il pas résulté quelque avan-

tage pour la physique? J'étais peut-être destiné à mener cette science plus loin que les mathématiques.

« Adieu, cher ami, le plus cher de tous les amis.

« A. AMPÈRE. »

D'Albert Stapfer à J.-J. Ampère.

Paris, 22 mai 1824.

« Je ne conçois rien, aux gémissements que vous poussez là-bas et qui viennent de m'arriver tout à l'heure. N'avez-vous pas reçu une lettre de Sautelet, la mienne et celle de Bastide? Sur cette dernière, je ne puis rien affirmer de positif, mais à l'égard des deux autres, j'ai la certitude qu'elles ont été écrites et mises à la poste. Si ladite poste se les est appropriées, je m'en lave les mains et vous supplie de ne m'en point savoir mauvais gré, d'autant que rien dans mon épître ne provoquait cette mesure paternelle.

« Nous savions déjà par M. Delécluze que vous ne l'aviez pas accompagné à Naples, et cela nous étonnait fort. Des deux raisons que vous m'en donnez, l'une est édifiante, l'autre spécieuse, mais aucune ne m'a paru concluante, et quand je consulte un peu mes intérêts,

elles me semblent détestables, puisqu'elles ne font que retarder votre retour ici. Le fait est que cette longue absence commence à nous peser. Sautelet et moi nous nous en faisions l'autre jour la confidence. Et votre père! Il le répète à tout le monde. Malgré cela, je vous engage à faire comme moi à votre place, à rester tout le temps qu'il vous plaira et à voir durant ce temps le plus de choses possible.

« Je ferai votre commission au professeur Cousin. Il ne se porte pas mal de corps, et quant à son moral, *a priori*, il doit être parfaitement sain. En est-il tout à fait de même *a posteriori*, c'est ce dont vous allez juger vous-même. Écoutez l'anecdote suivante. Quelques notabilités littéraires s'étant réunies en société des sciences morales et politiques, il vint à l'idée de certaines d'entre elles de fonder un journal, chose aisée; mais le difficile était de s'en emparer n'ayant point la majorité. Sans les nommer, Guizot, Barante et Rémusat, voyant qu'à eux seuls l'entreprise n'était pas tentable, proposent à Cousin de s'adjoindre à eux comme copropriétaire et corédacteur. Il accepte, et à la première réunion de tous les membres de la société, Guizot glisse l'affaire à mots couverts, croyant l'emporter par surprise. Mais Thiers était là qui ne se laisse pas jeter de poudre aux yeux; il fait sentir l'inconvenance de la proposition, et, après une discussion orageuse, suivie d'une autre plus orageuse encore, le journal va aux

diables !... Cousin ne dit mot les deux fois, et en sortant, le jour où tout est rompu, il prend la main de Thiers, se récriant sur la fausseté de ces doctrinaires dans laquelle il avait trempé, et sur le plaisir qu'il éprouvait à être délivré d'une tyrannie qu'il eût partagée de bonne grâce. Qu'en pensez-vous? Je crois bien qu'il a été plutôt leur dupe que leur complice, mais cela n'empêche pas que toute cette conduite ne soit un peu louche; elle lui a fait du tort. Il se nuit aussi en chantant les grandeurs et affectant les belles manières. Cela offense les gens que l'on quitte et donne à rire à ceux qu'on recherche et qu'on courtise. Peut-être m'abusé-je, mais il me semble que depuis quelque temps il a perdu beaucoup de son auréole. Soit que vous parliez de lui à un philosophe ou à un cuistre, soit que vous en causiez avec un homme du monde, vous l'entendrez toujours traiter sans conséquence, comme un singe amusant. En perdant sa chaire, il a tout perdu; c'était là son théâtre, les salons lui conviennent moins.

« Son Platon va *pianissimo,* mais en justifiant le proverbe; moi aussi j'imprime dans ce moment, ce qui est fort ennuyeux. Et ce qu'il y a de plus triste là dedans, c'est que j'imprime des choses qui, certes, ne valaient pas la peine d'être écrites, dites même. S'il ne fallait enfin terminer cette entreprise, j'aurais livré aux flammes tout ce fatras. Au moins je ne le signerai pas, ce serait entrer dans la république des lettres monté sur un âne.

« Consolez-moi de mes chagrins en me parlant un peu de vos plaisirs; je les goûterai comme s'ils étaient miens.

« Écrivez aussi à Sautelet si vous tenez à ce qu'il ne vous appelle un petit Jean... (non Jacques).

« Albert STAPFER. »

« Toute la maison vous salue avec affection. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Naples, 15 juillet 1824.

« C'est de Naples que je t'écris, cher père. Pardonne-moi de ne t'annoncer mon voyage que quand il est fait. Nous avons passé les endroits dangereux, escortés par quatre-vingts Autrichiens; c'était beaucoup plus qu'il n'en fallait. Bien des choses, de près, cessent d'être effrayantes; mais tu vois qu'il ne faut pas faire prendre d'engagements téméraires. Si je t'avais solennellement promis de ne pas m'embarquer la nuit, je n'aurais pu profiter de cette occasion, la plus sûre qu'on puisse imaginer. Marcher avec une petite armée au clair de lune, c'était le meilleur moyen d'éviter les inconvénients de la

chaleur et ceux des marais Pontins, redoutables seulement au coucher du soleil. Rapporte-t'en désormais à ma prudence.

« Ta lettre est bien triste, mon cher et bien-aimé père, elle m'a fait une vraie peine; elle me montre aussi de ta part une tendresse qui m'a vivement touché. Mon bon père, tu es donc bien seul! Heureusement l'hiver prochain ne se passera pas de la même façon. Ton fils te reviendra pour ne te plus quitter. Près de toi je ferai l'éducation de cette petite magicienne juive d'origine [1], Romaine de naissance, qui, je l'espère, sera un jour Française d'adoption, entre elle et sa sœur aînée [2], grande fille d'un assez mauvais caractère et d'assez belle venue, qu'il faudra établir bientôt; tu n'auras pas le temps de respirer ni de soupirer. Je te présenterai, à la suite de ces demoiselles, ce que chantent d'autres péronnelles nommées Rome, Florence, etc., etc., dont il faut bien s'occuper aussi pendant que j'y suis. Oui, tout cela sera autour de toi cet hiver, et moi avec elles. Je t'embrasserai, je serai là, dans ton petit jardin, causant, te lisant des vers, tâchant de t'amuser par tous mes tours et te racontant mon odyssée.

« L'air de ce pays est bon. Il n'y a point, comme à Rome, de maladie grave. Jamais je n'ai joui d'autant de

1. Sa seconde tragédie, intitulée *Rachel*.
2. Sa première tragédie, intitulée *Rosemonde*.

santé et de bien-être physique. Tant que durera la grande chaleur, je ne ferai point de courses le jour; je me contenterai de promenades matin et soir.

« Il faut venir à Naples, y venir dans ce temps-ci, pour contempler l'éclat de cette lumière et ce ciel admirable, pour jouir en bateau d'un clair de lune sur cette mer à peine agitée, tandis que chaque coup de rame fait briller une lueur phosphorique. Je ne crois pas qu'il se trouve rien de plus délicieux en aucun lieu du monde. Les nuits de la Grèce, de l'Orient, ne peuvent être plus belles.

« Nous irons voir Pompéi par une de ces belles nuits. L'illusion, dans cette ville antique et déserte, sera plus grande à l'heure où tous les habitants doivent avoir quitté les temples, les théâtres, et qu'ils dorment.

« Je t'envoie la fin de la scène du premier acte. Je vais travailler au troisième. J'ai bon espoir de mon séjour ici : il y a moins à voir qu'à Rome, et dans ces longues journées de rêveries au bord de la mer, les vagues m'apporteront bien des vers. »

« J.-J. Ampère. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 12 août 1824.

« Bien cher fils, mon sort est changé depuis la lettre à laquelle tu réponds si tendrement. Pour que je sois heureux, il ne manque plus ici que toi.

« Le Collége de France m'a présenté à la majorité de onze voix sur dix-neuf; Pouillet en a eu cinq, Fresnel deux et Becquerel une. Le grand maître a joint en ma faveur sa présentation à celle du Collége, et l'ami Lenoir est venu dîner avec nous pour m'annoncer que le ministre avait donné ordre de dresser l'ordonnance qui sera signée par le roi mercredi prochain. Dis vite tout cela à Ballanche et à ceux qui s'intéressent à moi.

« C'est aujourd'hui l'anniversaire de ta naissance, bien fêtée, comme tu le vois, par la bonne nouvelle.

« J'ai vu Montbel le lendemain de son arrivée. Tu sais la mort de M. de Biran, qui me désole. Mme de Gérando avait succombé trois jours avant. J'ai été avec Frédéric Cuvier à Thiais voir le pauvre veuf; il est à présent en Champagne, chez Mme Caffarelli.

« Adrien de Jussieu va mieux. Je revins de Champlan tout chargé d'amitiés pour mon fils. J'ai fait avec plus de succès que jamais mes expériences devant la fa-

mille Cuvier; on m'a parlé de toi et de ma grande petite fille avec un vif intérêt.

« Tes livres chinois et ceux de Fulgence sont arrivés à Londres. M. de Rémusat, qui a été charmant dans l'affaire du Collége de France, enverra l'argent en Angleterre.

« As-tu vu M. Watson et sir Drumond à Naples?

« Je publie en ce moment deux nouveaux petits ouvrages sur l'électricité; l'un a paru aujourd'hui.

« Je viens de mettre, sans signature, dans les *Annales des Sciences naturelles*, un morceau d'anatomie comparée, fait l'hiver dernier. J'espère qu'il deviendra une base importante pour les travaux à venir des naturalistes, sur les animaux articulés, arachnides, insectes, vers et crustacés.

« Ne retourne à Rome, je t'en prie, qu'avec une escorte ou des précautions équivalentes. Le baron de Schelling m'aurait effrayé si je ne t'avais su arrivé à Naples.

« On cherche encore maintenant à placer le cousin dans l'administration d'un bureau de nourrices et enfants trouvés. Restera-t-il enfin où on le mettra?

« Embrasse mille et mille fois Ballanche. Les Stapfer occupent à Champlan la maison où Mme Cottin a écrit tous ses livres; elle a dessiné et planté le jardin. Le portrait de cette femme remarquable, qui a été fait de mémoire, est sur la cheminée du salon. Sa physionomie,

toute pleine d'une expression mélancolique, m'a paru très-frappante.

« Je professerai donc la physique expérimentale cette année au Collége de France! Ce sera peut-être un plaisir pour toi de suivre mon cours, mais pour moi ce sera un bien plus grand bonheur encore de te sentir là.

« Je t'embrasse, mon tendre fils.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 28 octobre 1824.

« Cher ami, tu as vu par les journaux de quel désappointement a été suivie la joie que j'avais ressentie de ma nomination au Collége de France. Mes projets de travaux renversés, deux cours à préparer à la fois, l'impossibilité de faire de nouvelles recherches sur la physique, de publier les ouvrages que je méditais : voilà ce qui me tourmente, ce dont je ne puis supporter l'idée; voilà cette passion scientifique furibonde qui est punie par l'événement comme elle méritait de l'être, car c'est une des causes qui m'a écarté de ce que je n'aurais jamais dû abandonner, en m'occupant uniquement des découvertes de l'électricité dynamique.

« Ma pauvre sœur m'a caché pendant près de cinq ans les déficits qu'elle trouvait dans ses comptes, voulant ne pas m'inquiéter et ne pas me priver des douceurs de la vie. Moi, ne sachant rien, je reprenais sans cesse des fonds pour mes instruments de physique; les frais d'impression, les réparations de la maison et les travaux de mon jardin, il me reste encore 4,000 francs de dettes. Connaissant la vérité, maintenant je me restreindrai sur tout, jusqu'à la fin de l'année. Quant à ma sœur, je me suis bien gardé d'accroître ses peines par l'explosion des miennes. J'ai surmonté, avec le secours de Dieu que j'avais imploré, cet horrible penchant à la colère; il y a eu entre nous deux des conversations de regrets et d'amitié qui ne peuvent que produire d'heureux résultats. Ma sœur est bien bonne, bien à plaindre, et n'a agi que pour m'épargner un chagrin. Notre existence est maintenant triste, calme et uniforme; ta présence pourra seule y remettre un peu de joie.

« Ta tante t'a écrit à Venise; les lettres d'Albine et la mienne iront te retrouver à Milan. Je prépare à la hâte un cours de physique.

« Adieu, ton père t'embrasse aussi fort qu'il t'aime, excellent fils.

« A. AMPÈRE. »

« Si tu passes à Lyon, n'est-ce pas que tu y verras Bredin, le plus véritable, le plus dévoué, le plus mal-

heureux de mes amis? Quand tu seras ici, je compte sur toi pour aider ma sœur et régler les dépenses. »

Compter sur les talents administratifs de son fils pour ramener l'ordre et l'économie au sein d'un ménage, cette illusion semble par trop chimérique. A ce propos nous citerons une petite histoire que nous tenons de Jean-Jacques lui-même.

A son retour d'Italie en 1824, pressé de réaliser les espérances de son père et de justifier sa confiance, le voyageur en rentrant chez lui accepte avec enthousiasme les fonctions de sommelier de la famille.

Pour la première fois remplissant les minutieux devoirs de sa charge, le flambeau à la main, le panier sous le bras, il descend à la cave. Devant la porte, un obstacle imprévu l'arrête; dans la serrure la clef ne veut pas tourner, il faut vite en faire faire une autre. Cette difficulté vaincue, les choses marchaient à souhait depuis longtemps, quand un beau jour le maître diligent découvre avec terreur que ses bouteilles disparaissent à vue d'œil; sous cette impression désagréable, il revient le lendemain. O surprise! les rayons vides la veille sont remplis aujourd'hui; hier, vingt-cinq bouteilles à peine, maintenant plus de trois cents : c'est le miracle de Cana. Jean-Jacques s'exclame, s'agite, interroge sa mémoire,

remonte auprès des siens, raconte l'aventure et redescend suivi de deux témoins qui portent des lanternes. Oui, les voilà, elles y sont toutes : un cent, deux cents, trois cents, puis d'autres encore; partout, du haut en bas, le cellier renferme des trésors.

A côté de cette porte ouverte par un distrait, s'en trouve une seconde bien fermée. La clef de celle-ci, où est-elle donc ? Accrochée dans le cabinet d'André, avec sa destination écrite en grosses lettres sur une étiquette. Ce souvenir revient à Jean-Jacques pour expliquer l'*inexplicable.*

Le caveau frauduleusement visité appartient à l'ami Fresnel, locataire des Ampère rue Saint-Victor. Trois fois par semaine, au moins, Jean-Jacques, à la nuit tombante, s'y introduisait, garnissait son panier au dépens d'autrui et faisant de ses parents innocents des complices; le voleur buvait parfois avec eux à la santé du volé! « J'aurais dû aller en Cour d'assises, ajoutait le conteur; mais l'affaire fut étouffée et le vin rendu, malgré les lamentations inexprimables d'une cuisinière qui me suppliait honnêtement de cacher mes larcins, pour ne pas l'exposer, *elle*, a être accusée de négligence. »

De Sautelet à J.-J. Ampère.

Paris, 3 novembre 1824.

« Tu m'as bien grondé autrefois, cher et bon ami, et quoique j'en aie peu le droit, moi-même, aujourd'hui, je sens le besoin de te rendre la pareille. Quoi! ton retour est annoncé, impatiemment attendu, ton vaisseau est prêt, et au moment de monter en canot ton courage défaille! Si ce que tu m'as écrit est la vérité, si tu n'as plus pour elle qu'une tendresse dont tu prévois le terme, comment n'as-tu pas profité d'une occasion si belle d'échapper à une longue agonie? Toi qui connais *Don Juan* par cœur, tu as donc oublié les deux grands remèdes : *Madame de Serre et le mal de mer?* J'aime mieux l'un que l'autre, mais tous deux sont bons. Feu M. l'ambassadeur est là bien cloué dans sa bière; la veuve est jolie, et quelque vite que le sentiment aille en carriole, il va plus vite encore en frégate. On peut terriblement aimer une femme en vingt-cinq jours de traversée. Ainsi, mon ami, tu as mal, très-mal fait, surtout pour moi, qui, sachant ton vaisseau parti le 7 octobre, espérais t'embrasser ces jours-ci. Fais donc au moins ce que tu as promis à ton père, reviens au mois de décembre. Trois mois d'intervalle entre ton retour et *le sien* rompront ce qu'il y a de trop doux dans tes habitudes journalières, ou du moins

pourront leur donner une autre allure. Tu seras bien triste, je m'y attends, tout seul au milieu de nous ; mais tu trouveras des hommes qui ne sont pas plus heureux que toi et qui feront chorus pour crier contre la Providence, le gouvernement, la société, les amis, les ennemis, qui ne donnent pas à des jeunes gens de bon cœur, pleins d'esprit et de talent, mais paresseux, gueux et ennuyés, vingt mille livres de rente pour courir le monde avec une femme charmante qui pense et agisse pour eux. A propos de jeunes gens qui courent le monde, tu sais que notre professeur de philosophie, Cousin, est maintenant à Berlin, jouissant d'une assez grande liberté *en prison ;* l'ambassadeur l'a réclamé vivement. M. Royer-Collard a vu M. de Damas, qui trouve l'honneur du roi de France offensé dans la personne de son loyal sujet et s'y intéresse personnellement beaucoup. Je parle de sa mésaventure assez lestement, parce qu'il n'y a réellement aucun danger et qu'elle n'a effrayé personne. Je n'en suis pas moins fort impatient d'entendre sa narration. Je souhaite pour lui que cet accident lui rende un peu du sérieux qui lui va si bien. C'est maintenant un vrai maître, n'ayant plus ce qu'il appelait ses élèves ; sa raison a tout à fait brisé ses formes, rétabli ses dimensions, et il fait un cours de morale à l'usage des belles dames qu'il fréquente. Toutes les menées démagogiques qu'on peut lui imputer doivent se borner à des lettres écrites aux professeurs prussiens poursuivis.

« J'ai beaucoup vu, ces temps derniers, M. Delécluze. Je sais par cœur vos soirées d'hiver et son retour de Naples. Il revient avec enthousiasme sur ses souvenirs de Rome. Tout ce qu'il m'a dit de ces dames me donne un grand désir de les connaître ; ses récits suffiraient à me rendre amoureux si je voyais seulement le portrait qu'il a peint ! Je passe avec lui de longues heures comme celles que vous passiez ensemble, en sortant de l'abbaye de la *Via Babuino*, à minuit, sur la place d'Espagne.

« Tout le monde va bien ici. Albert a fini sa notice, il y a mis beaucoup d'esprit. Je regrette que tu te brouilles avec la prose ; tu le sais, je n'ai pas l'oreille aux vers.

« As-tu retrouvé Fulgence à Rome ? Il entend parfaitement bien la vie : l'été en Italie et l'hiver en Allemagne.

« Mérimée est malade depuis huit jours.

« Adieu, je t'embrasse comme je t'aime.

« SAUTELET. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Naples, 1824.

« Mon pauvre père, les chagrins que tu as éprouvés en mon absence m'affligent et m'attendrissent. J'ai de

véritables remords de t'avoir laissé si longtemps seul. Les pensées qui t'occupent devraient te faire du bien, elles t'en feront. Je suis loin de leur être contraire; je me sens beaucoup revenu ici aux idées, aux émotions religieuses, qui sont au fond ce qu'il y a de meilleur en nous; et quoique mon esprit repousse tout ce que je trouve d'exclusif et de terrible dans de certaines croyances, mon cœur est plus que jamais disposé à s'humilier, à s'attendrir sous la main d'un Dieu juste et bon. Ainsi, tu ne rencontreras en moi rien qui heurtera tes sentiments; ce qui restera de différence entre mes opinions et celles que je ne partage pas, mais sur lesquelles je ne me prononce point, ne pourra nous désunir et ne devra pas nous occuper, car ce serait sans fruit et sans douceur pour tous deux.

« J'allais t'annoncer mon retour d'une manière positive pour le mois de décembre, au moment où j'ai reçu ta lettre; tu sens bien qu'elle n'a rien changé à mes dispositions à cet égard. Dans la liberté que tu me laisses je n'ai vu qu'un sacrifice touchant de ta volonté à mes désirs, qui me rappelle près de toi plus impérieusement qu'un ordre absolu. J'ai trop tardé à t'aller consoler, et peut-être aurais-je tardé encore si la personne auprès de laquelle l'attachement le plus profond me retient ne m'avait décidé à partir sur-le-champ. J'ai souvent parlé de toi avec elle, et j'espère parler d'elle avec toi. Je lui dois tout ce que je possède de bons sentiments et

le peu de moments doux d'une jeunesse triste... Vous êtes unis dans mon cœur pour toujours... Pardon si je parle tant d'elle, mais je vais la quitter... Ma place est retenue, je pars samedi soir. Dans six semaines je serai près de toi. Durant cet intervalle, je penserai que vous m'aimez tous deux, qu'on m'attend, qu'on me regrette; j'ai encore quelques amis. Dieu est bien bon de m'avoir tant donné...

« J'espère que ma petite sœur me verra revenir avec plaisir. Dis bien à ma pauvre tante que j'ai eu plus d'un remords en songeant que mes vivacités ont pu lui déplaire quelquefois, elle qui a été si bonne, qui m'a servi de mère.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Naples, novembre 1824.

« J'ai passé une horrible nuit!... Eh ! bon Dieu, que voulez-vous que je devienne si nous ne nous quittons pas bien... Croyez-vous que j'aurai la force d'aller jusqu'à mon père? Écoutez, madame, nous nous aimons tous deux d'une amitié vraie; ne nous faisons pas un mal irréparable. Si je croyais voir la vôtre s'altérer, ce

serait pour moi comme d'apprendre qu'un danger menace mon père... Voulez-vous me réduire au désespoir? Que vous ai-je fait? Ah! par pitié, que je vous parle ce matin; faites-moi dire l'heure par cet homme; si ce pouvait être avant midi! Chaque minute me tue.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Terracine, 7 novembre 1824.

« Je viens d'arriver ici à cinq heures et j'y resterai jusqu'à demain à trois heures. Être si près de vous comme enchaîné, perdre ce jour qui ne me rapprochera point de mon père; quelle violente tentation j'aurais de retourner à Naples par le courrier de cette nuit! Non, je ne puis comprendre clairement que c'est bien moi qui vous ai quittée, que je fuis loin de vous pour longtemps, pour plusieurs mois; que je me sens perdu, abandonné, accablé de fatigue. Ce matin, je m'endormais par moments, et tout de suite je vous voyais, je causais avec vous; il m'est arrivé plusieurs fois dans un demi-sommeil d'entendre distinctement votre voix. Je regarde sans cesse ma bague et je pleure en la regardant.

« Je vous écris de cette auberge où nous avons vu la mer ensemble; j'ai demandé la chambre où vous étiez, elle était prise; je suis au-dessus, j'écoute le triste bruit des vagues qui vous plaît. Quand serai-je à Venise? Quand verrai-je pour la première fois de votre écriture!

« Adieu. Parlez de moi à tout le monde, mais je ne puis penser qu'à vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Terracine, le 8 novembre 1824.

« Il fait aujourd'hui aussi beau et presque aussi chaud que le jour où nous y étions ensemble, il y a quatre mois. La mer est aussi belle, la végétation aussi fraîche, tout enfin paraît y être resté au même point. Je suis ici la seule créature pour qui le temps ait coulé dans cet intervalle; mais moi, que je suis différent! En quel entrain j'étais du voyage de Naples! J'allais en avant, j'allais avec vous, je saluais pour la première fois la mer d'Italie, je la regardais par la fenêtre de votre chambre. Vous rappelez-vous que vous étiez couchée sur votre lit en me la montrant, que je vous donnai la main pour vous lever, que je vous regardai, que vous avez souri de

ce regard, en me demandant des vers de moi que je dis sans me faire prier, malgré la présence de Mlle Duvidal? Mon Dieu, que tout cela était doux! Que j'en jouissais, que je le regrette!

« Ce matin je me suis enfoncé dans les montagnes, derrière Terracine. Je me suis assis au pied d'une chapelle abandonnée, j'ai songé à vous dans ce lieu sauvage qui ressemble au lac d'Agnano, où nous étions il y a deux jours, où je pourrais être en deux heures, et dont je serai bientôt à quatre cents lieues! Voilà toute ma tristesse qui me reprend, je suis prêt à pleurer. Adieu, je baise votre bague.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Rome, 9 novembre 1824.

« Il pleut; je vous écris dans une chambre sombre qui donne sur une petite rue bien triste. A Naples, du moins, quand il pleut, on a sous les yeux une vaste étendue. Au lieu de la mer et de l'île de Caprée, je vois un vilain mur blanc à quatre pas de moi. J'aurais trouvé un certain soulagement à aller m'asseoir à la villa Pamphili, sur le rocher au bord de l'eau où nous avons lu

et retrouvé les jardins d'Armide, ou sur l'herbe, du côté de Sainte-Croix-de-Jérusalem, où nous fûmes le jour de Pâques, ou bien à errer dans Saint-Pierre, dans le Colisée, aux bords du Tibre. Rien de tout cela ne m'est permis. Que faire des heures? Voilà à peu près ce que seront mes matinées cet hiver à Paris; mais au moins je verrai mon père, je penserai que ma présence lui est douce.

« Vous me dites que mon absence vous attriste; j'éprouve une consolation mélancolique à vous croire, je me représente qu'à cette heure-ci peut-être un mot de votre lecture vous rappelle que votre pauvre dictionnaire n'est plus là; peut-être vous cessez de lire pour penser à lui et le regretter un peu.

« M. de Givré m'avait proposé ce matin de prendre une loge à un petit théâtre; j'avais compris que nous serions seuls, et que nous pourrions causer sans être obligés à une conversation suivie qui, avec lui, est quelquefois assez fatigante; mais bientôt M. de Gaville est arrivé. Les lazzis de Polichinelle, les coups de théâtre, les feux d'artifice, tout le tapage de la bouffonnerie italienne, m'auraient, je crois, ennuyé dans tout autre moment, mais aujourd'hui il m'était insupportable. Je suis sorti avant la fin, malade des nerfs, et donnant au diable la maladresse de notre ami. En suivant la rue du Corso, il m'est arrivé de passer machinalement devant celle où je demeure et de m'acheminer, par une ancienne

habitude, vers le *Vicolo dei Greci*. Quand je me suis aperçu de cette erreur, je suis revenu sur mes pas en soupirant.

« Me voici dans mon auberge, et je vais me coucher sans penser comme autrefois à ce que vous m'aviez dit dans la soirée et à l'heure où je pourrai vous voir le lendemain. »

10 *novembre*. — Ce matin le soleil avait reparu; j'ai emmené de Givré dans une voiture et je suis allé avec lui au Colisée, à la villa Pamphili et à Saint-Pierre; j'aurais mieux fait de rester seul; je n'ai pas été content de lui. Il est excellent; mais il ne sait pas entrer dans le vrai d'une situation. J'étais triste, j'aurais voulu parler du fond de l'âme, impossible; quand je l'entretenais de moi, il me parlait d'un autre; enfin, il m'a fait enrager.

« J'ai dîné à l'ambassade. Le soir, M. Artaud m'a pris à part pour me faire, a-t-il dit, deux confidences importantes : la première, c'est qu'il y a les plus grands inconvénients à ce que vous demeuriez chez lord Kinnaird, à cause de sa vie privée et politique; la seconde, c'est que le duc de Laval revient, grâce à lui, mais en s'engageant avec le parti jésuitique. Je ne sais ce qu'il y a de sûr là dedans. Il semait tout cela de choses à sa manière sur lui, sur son influence, dans le genre que vous connaissez.

« Je pars demain, je m'éloigne encore; vous serez un courrier sans recevoir de lettre de moi, mais pensez que j'écris tout de même et qu'elles vous arriveront.

« Adieu, adieu, je ne savais pas ce que c'était que des jours tristes.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Ferrare, dimanche 14 novembre 1824.

« Demain soir j'arrive à Padoue et je m'embarque sur la *Brenta*. Au point du jour j'entre à Venise. Je suis bien aise d'y arriver par une nuit froide à la clarté de la lune qui finit; je me sens disposé à sympathiser avec son deuil. Je ne crois pas qu'elle l'emporte beaucoup par l'air d'abandon et de grandeur passée sur Ferrare. Il y a ici quelque chose de Versailles : des grandes rues, des palais superbes, et çà et là quelques habitants. J'ai employé la demi-heure de jour qui me restait à aller voir ce qu'on va voir à Ferrare : la prison du Tasse, qui est un véritable cachot humide, bas, malsain; y mettre le pied fait éprouver un sentiment d'horreur et de pitié. C'est ainsi qu'on a traité votre poëte; je ne vous conseille pas d'entrer jamais dans cet infâme lieu.

« A Saint-Onufre on est saisi d'une compassion profonde pour les malheurs d'un beau génie, mais ici on est accablé, révolté, d'une si atroce, si cruelle et si absurde persécution. Tout près est la demeure princière où Alphonse s'égayait avec les belles dames et les beaux esprits du temps, tandis que le Tasse se réchauffait les mains auprès d'un misérable brasier dont on voit les restes. Mais ce qui fait encore une impression plus douloureuse, ce sont les vers que ce pauvre captif adressait à son oppresseur, où il le comble de louanges et entre autres tendresses l'appelle *mio caro*. On les voit écrits de sa main à la Bibliothèque, avec la chaîne et l'encrier de l'Arioste, qui sont moins touchants. Je ne vous parle que du Tasse, parce que c'est lui qui vous intéresse ; ce voyage ne peut être pour moi ce qu'il est pour un autre, le cœur me manque ; impossible de visiter consciencieusement les galeries, les monuments, comme voulait me le persuader l'autre jour Givré, qui se fâchait parce que je lui parlais de regarder légèrement Padoue ; je suis pressé de revoir mon père, et puisque je l'ai été assez pour vous quitter, je le suis trop pour faire l'amateur de ville en ville : aussi suis-je venu en ligne droite. Arrivé ce matin à quatre heures à Bologne, j'en suis reparti à sept. Je comptais rester à Venise le temps d'y recevoir les deux courriers suivants ; en partant trop vite de cette ville je craindrais de ne pas trouver à Turin la lettre que je vous demande de m'y adresser. Écrivez-moi deux fois

à Milan, puis à Lyon, puis à Paris; alors plus d'intervalle, tous les deux jours j'aurai un petit mot d'amitié, en attendant que ce soit un mot tous les jours. J'ai fait de bien beaux plans pour aller au-devant de vous. Quel voyage!

« Adieu, pensez à moi.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Padoue, 15 novembre, à sept heures du soir, 1824.

« Que j'ai bien fait de gagner un jour! J'arrive ici tout à l'heure, et je vais m'embarquer sur la barque courrière qui part tous les soirs à huit heures pour Venise, où je serai demain matin à la pointe du jour. Demain je recevrai votre première lettre; je suis venu de Rome aussi vite qu'elle, et demain, à l'ouverture des bureaux, j'espère être le premier. Ainsi je n'ai point perdu de temps, mon voyage n'est qu'une course de Naples à Venise pour venir chercher une lettre de vous. Comme le cœur me battra en la recevant! Qu'allez-vous me dire, quelle sera la première ligne, le premier mot? voilà ce que je me demande et cherche à deviner! Et s'il

y avait une mauvaise nouvelle, si vous étiez malade! Je ne savais pas combien l'absence pouvait agiter. Imaginez, madame, que je suis venu de Rome à Bologne avec cette lettre cachée, dans le paquet de Naples, qui ne s'ouvre qu'à Venise. Ainsi j'étais avec elle sans pouvoir seulement en lire l'adresse. Rien que voir votre écriture m'aurait fait plaisir, mais il n'y avait pas moyen, et, quand à Bologne il a fallu m'en séparer, c'était un peu comme de vous quitter encore une fois. Pendant les trois jours et les trois nuits que j'ai passés avec le courrier, je n'ai pu vous envoyer que de petits mots griffonnés sur l'angle de la table de la poste, tandis qu'on déposait les paquets, car nous ne nous arrêtions pas. Hier, à Ferrare, j'étais brisé.

« Ce soir, je vous écris dans un café de Padoue. Cette lettre va me suivre à Venise. Comme hier et avant-hier, je suis arrivé trop tard et parti trop tôt pour que la poste fût ouverte, j'ai été obligé de laisser mes billets dans les auberges avec force recommandations, de solennelles promesses, de l'argent pour les affranchir et de magnifiques largesses. Ne manquez pas à votre promesse, je vous en supplie : un courrier sans lettre de vous me désolerait, me mettrait dans un état violent; ce serait comme les jours où je ne vous avais pas vue. »

Venise, 16 novembre.

« Je viens de la poste, elle n'était pas encore ouverte; je vais y retourner tout à l'heure. Que les minutes sont longues ! Venise est une fort belle chose, à peu près comme on se la figure, et qui cependant dépayse plus que toute autre ville. Je la trouve bien belle, bien bizarre et bien triste. J'aimerais à me promener en gondole avec vous; mais non, j'ai assez souffert en barque. J'entends de ma chambre sonner la vieille cloche de Saint-Marc, que vous entendrez sonner aussi, mais que nous n'entendrons jamais sonner ensemble. Je retourne à la poste.

« Point de lettres ! Je ne puis rien y comprendre, je suis sûr que vous avez écrit; je suis au désespoir, l'autre courrier ne vient que jeudi ! Je trouve une lettre de mon père, dans le même sens que la précédente; une lettre de ma tante, bonne, mais glacée. Je n'ai que vous pour appui, pour espoir, ne m'abandonnez pas. Mon Dieu ! que j'étais loin de m'attendre à cela ! Ma lettre vous aurait-elle déplu ? Ne m'aimez-vous plus ? Êtes-vous malade ? Si vous saviez comme je suis triste !

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Venise, le 16 novembre 1824.

« Je m'assieds à ma table pour vous écrire, la mort dans l'âme. Mon désappointement, en ne recevant point de lettre de vous, m'a jeté dans un abattement que je ne puis exprimer, seul dans cette ville, où personne ne me connaît, où il est impossible que je sorte pour aller voir quelqu'un, et que ma porte s'ouvre pour laisser entrer même un indifférent. Dans cet isolement absolu, si nouveau pour moi, ne pas entendre parler de vous, quand depuis tant de jours j'attends un mot pour me rendre la vie, pour rattacher ce présent bizarre, qui me fait l'effet d'un rêve douloureux, à tout mon passé. Cet état m'accable, je ne sais que devenir; à cela se joint la fatigue de toute cette semaine. J'ai d'abord essayé de regarder les curiosités, puis, dans une sorte d'étourdissement, je me suis mis à errer sans but sur la place Saint-Marc. Je m'asseyais n'en pouvant plus, je me levais d'agitation, j'avais froid dans tout le corps et la tête brûlante. Bientôt la fièvre m'a pris; j'allais au hasard et avec impatience dans ces rues étroites et tournantes de Venise, incapable de travailler, de lire, de voir; enfin j'ai atteint la nuit, je vais me coucher. Je ne

me pressais ainsi que pour arriver presque aussitôt que votre lettre; je ne croyais pas tant la devancer. »

17 novembre.

« Ce matin, après avoir couru les églises, qui vraiment sont ici plus belles que partout ailleurs, même qu'à Rome, j'ai repris ma gondole et suis allé voir les moines arméniens dans l'île Saint-Lazare; la Société asiatique m'a mis de suite en pays de connaissance. Ce qui m'a le plus frappé chez les bons religieux, c'est l'embarras de ces pauvres gens qui, dans leurs publications, doivent respecter le pape parce qu'ils sont catholiques, et le grand mufti parce qu'ils sont sujets de la Turquie. Puis j'ai été au Lido, où l'on entend le bruit des flots de la pleine mer; ce bruit m'a rappelé Naples. Je suis revenu tristement dans la gondole; en descendant au Jardin public, là, je suis resté deux heures à réfléchir à ma destinée.

« Aujourd'hui je recevrai votre lettre, c'est un espoir qui ne peut pas être trompé; cependant je crains, j'ai été si étonné, si accablé l'autre jour! Il y a encore une heure à attendre, que devenir? . . . .

« Enfin il est arrivé, voici un mot de vous, je suis ravi, transporté : ce que vous me dites est précisément ce que je voulais, ce que j'espérais. Chaque mot de votre lettre est délicieux à lire. Comme j'ai déchiré l'enveloppe,

comme j'ai été ému, comme je vous aime! Mais pourquoi ne m'avoir pas écrit le mardi, comme nous en étions convenus? J'ai tant souffert! Oh! ne manquez pas un courrier. Adieu, je ne croyais pas pouvoir être encore si heureux. »

18 *novembre. Venise.* — « Ce que je trouve vraiment de frappant ici, c'est l'aspect de la ville vue des lagunes à quelque distance; car l'intérieur, avec ses canaux qui ressemblent à des égouts, est en général fort laid. Je n'ai rien vu dont il soit aussi impossible de donner l'idée par la description que l'église Saint-Marc. C'est une bizarrerie imposante qui subjugue l'imagination et plaît comme un conte des *Mille et une Nuits*, comme l'*Arioste*, comme la *Tempête* de Shakespeare, par le mélange des genres et l'incohérence des formes : de l'arabe, du gothique, du grec de Constantinople, des sculptures de la Renaissance d'un goût pur et délicat, des mosaïques du XII[e] siècle et des peintures de Paul Véronèse, des bas-reliefs égyptiens, persans, les dépouilles de l'Orient, les débris de la Grèce, les conceptions du moyen âge. Tout cela est accumulé d'une manière fantastique. Des choses curieuses aussi sont les salles où s'assemblaient les nobles de Venise, leurs bancs de noyer et les portes de cèdre enlevées à Sainte-Sophie. En ce lieu aujourd'hui j'ai remarqué sur la table un crucifix et le Code Napoléon. A chacune de mes impressions je pensais que vous la par-

tageriez. Comme tout cela fût mieux entré dans mon âme si je l'eusse regardé avec vous! C'est vous qui animez tout en moi, et ce que j'ai vu m'a apparu moins fortement quand je l'avais sous les yeux, que tout à l'heure en vous le racontant.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Milan, 26 novembre 1824.

« Aujourd'hui, poursuivi d'idées sinistres, il m'était tout à fait impossible d'endurer le poids des heures. Incapable de lire, de travailler, de rester assis, je suis allé dans la cathédrale, où je suis resté quelque temps à errer. Là, j'ai bien senti que mon voyage est une absurdité cruelle s'il n'est destiné à faire quelque bien; j'ai pris devant Dieu la résolution d'en faire à mon père, à ma tante, à ma sœur. Mais en aurai-je la force ? Ah ! j'éprouve ici un regret bien profond de vous avoir quittée! Je m'attendais à de l'isolement, de l'abandon, à une vie pâle et triste; mais si j'eusse pu prévoir le degré d'amertume, d'agitation, cette rage qui me prend par moment en songeant au mal que je me suis fait, à celui que je me prépare, je ne serais certainement pas parti. Mais je

ne voyais tout cela que confusément; je ne le vois si vivement que depuis votre lettre : en m'ébranlant tout entier par la crainte d'un danger pour vous, elle m'a appris tout ce que j'avais à souffrir. Je suis horriblement bouleversé, mais je vous aime plus que jamais; je vous aimerai toujours, toujours davantage.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Turin, 29 novembre 1824.

« J'arrive ici. Ce soir le bureau est fermé, ce n'est que demain à neuf heures que je recevrai cette lettre qui doit me rassurer ou m'alarmer. Une heure après je pars pour Lyon, où je serai samedi matin; là encore j'espère recevoir un mot de vous. Et puis Paris, où je pourrai compter sur un courrier régulier. Mais celui de demain, que va-t-il me dire? Que je suis inquiet! »

30 *novembre*. — « Je viens de la poste où il n'y a rien. Je suis d'une inquiétude extrême. N'auriez-vous pas reçu mes lettres et voudriez-vous me faire une telle peine? Non, cela ne se peut. Seriez-vous plus malade?

M. Ballanche me l'eût écrit ! Tout est moins alarmant qu'un tel silence. Est-ce tout simplement un de ces retards si ordinaires dans les calculs que l'on fait ? Je l'espère. Mais que cela est cruel ! J'ai suivi ponctuellement l'ordre que je vous avais tracé : trois à Venise, deux à Milan. Je les ai reçues ces deux-là, dès lors je n'ai plus rien attendu, je suis venu ici. Le courrier est arrivé hier : était-ce celui qui ne m'avait rien apporté à Milan? Cela me paraît probable. Je m'y perds.

« Adieu, adieu, je suis bien malheureux.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 30 novembre 1824.

« Cher fils, comment t'exprimer à quel point j'ai été touché de la résolution subite que tu as prise ? J'aime mes ennuis, sans eux je ne saurais pas combien je te suis cher. Les âmes angéliques qui veillaient sur moi ici-bas veillent et prient encore au ciel. Il fallait que je souffrisse tout ce que j'ai souffert pour me ramener à la vérité que j'avais si inconcevablement abandonnée !

« Je t'écris le jour de Saint-André. Tu sais que c'est

ce jour-là, il y a huit ans, que[1] . . . .
. . . .

« Albine m'a joué hier une pièce de musique comme accompagnement des fleurs qu'on me donnait ; il me semble que ta sœur s'est perfectionnée. Nous parlons sans cesse de toi.

« J'ai commencé hier mon cours au Collége de France, aujourd'hui à l'École polytechnique.

« Je te supplie de voir Bredin en passant à Lyon ; il est abîmé de douleurs, on a exigé que sa femme cessât de demeurer à l'École vétérinaire.

« Ah ! mon fils, que ta vue mettra de calme dans mon âme si agitée !

« Adieu, ai-je besoin de te répéter ce que ma sœur et Albine sentent pour toi ?

« A. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, ce samedi 11 décembre 1824.

« Enfin j'ai un moment bien doux, madame, après tant de jours si pénibles. Je reçois le petit mot de Rome ; vous n'êtes plus malade, vous m'écrivez, vous n'êtes

1. La feuille est coupée ici. — Il y a huit ans, André-Marie est retourné au catholicisme.

pas fâchée contre moi. Et enfin vous voilà un peu plus près de la France[1]. Je suis, comme vous, dans tout l'étourdissement de l'arrivée.

« J'ai trouvé mon père d'une tristesse et d'un abattement que ma présence a moins dissipés que je ne l'espérais. Cependant je crois qu'il était bien heureux de me revoir; j'attends plus de l'habitude de nos conversations, de l'intérêt qu'il prendra à mes travaux, à mes succès, si j'en ai; il pense toujours à faire jouer *Rosemonde*. Ce pauvre père avait vraiment, par l'isolement, l'absence de communication de ses pensées, commencé à se livrer à des imaginations sombres dont j'aurai bien de la peine à le délivrer. Que tout cela serait-il devenu si mon absence se fût prolongée ? J'ai appris des événements de famille qui m'ont encore affligé. Je suis entouré de gens bien malheureux; je ne veux m'occuper que de la destinée des autres. La seule pour laquelle je ne puisse rien est la mienne.

« J'ai vu M. Récamier et M. Paul David. Demain je dois dîner avec eux.

« Adieu, madame, j'espère un peu qu'à présent que nous sommes tous deux fixés, il y aura plus de régularité dans notre correspondance.

« J.-J. AMPÈRE. »

1. Mme Récamier avait quitté Naples pour Rome. (*Note de Jean-Jacques Ampère.*)

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 22 décembre 1824.

« J'ai dîné aujourd'hui avec ces messieurs; vous jugez si on a parlé de vous, de M. Ballanche, du duc de Laval.

« J'ai remis à M. Récamier l'épingle, dont il a été charmé; celle de mon père a eu le plus grand succès, et ma sœur a été enchantée du collier, pour lequel elle vous fait mille remercîments; il est vraiment bien joli et j'aurai beaucoup de plaisir à l'en voir parée.

« J'ai vu hier M. Delécluze, à qui j'ai montré ce que vous m'écrivez pour lui. Il est très-bon, m'a embrassé à plusieurs reprises, comme on embrasserait son fils. J'ai été reçu fort cordialement par mes autres amis; mais malheureusement je me sens un peu froid pour ma famille. Ma tante et ma sœur sont aussi bonnes et aussi sérieuses que jamais. Mon absence a forcé mon père à se replier sur lui-même. Demain M. de Lamennais dîne à la maison; dans toute autre circonstance, ce serait pour moi un grand plaisir de voir cet homme distingué. »

13 *décembre.* — « Je sens enfin cette amertume de tristesse qui suit l'étourdissement. Jusqu'ici l'excitation

d'un voyage précipité m'avait soutenu ; le premier jour de mon arrivée il en a été de même : j'avais reçu un mot de vous, j'étais si bien disposé ; les nouveaux visages, les reconnaissances, les embrassades, tout cela empêche de sentir vivement quoi que ce soit et amortit la tristesse. Cet état a duré jusqu'à ce que M. Delécluze se soit mis à me parler de Rome : tout s'est réveillé, je l'ai arrêté aux premiers mots, je souffrais trop de tout ce qu'il me rappelait. Demain, si je reçois un mot, j'aurai un moment doux. Il faut passer huit jours à courir pour dire : « Me voilà. » Cette vie m'impatiente et ne m'occupe pas ; mais elle va finir et je tâcherai de travailler, c'est réellement pour cela que je suis fait.

Minuit. — « Mon père vient de rentrer ; je l'ai amené à parler de ses découvertes, j'ai vu que je lui faisais plaisir, il va se coucher moins triste. Peu à peu j'espère ainsi calmer et rasséréner son âme. Vous partagerez la joie que cet espoir me cause, tout faible qu'il est. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, mardi 14 décembre 1824.

« Que vous êtes bonne d'être triste de ce que j'ai été si malheureux en ne recevant point de vos nouvelles! Je suis maintenant désolé en pensant à toutes les lettres dans le même sens que vous devez recevoir. Enfin aujourd'hui était mon bon jour, je suis allé au Musée pour la première fois. Là, j'ai retrouvé Rome dans les tableaux de Robert et de Schnetz, qui sont à peu près, je crois, ce qu'il y a de mieux au Salon. Puisque vous lisez les articles de M. Delécluze, vous avez vu que l'exposition de cette année est un combat entre l'école de David et les *romantiques*. Cela promet, sous une forme quelconque, un élan nouveau aux arts en France, que la littérature est appelée sans doute à partager. Je crois que nous sommes à la veille d'un siècle littéraire. Dieu veuille que tout cela tourne bien! M. Lebrun, qui est le romantique du Théâtre-Français, sera joué au commencement de janvier. Ces jours-ci, on va donner *Germanicus*. Cette pièce, ainsi que *Léonidas*, de Pichat, et *Virginie*, de Guiraud, que la censure avait défendues et qui vont être jouées immédiatement après le *Cid d'Andalousie*, forment un encombrement qui rend particulièrement impossible d'arriver cet hiver. Ainsi, il n'y a pas à y penser.

« J'ai dîné aujourd'hui avec M. de Lamennais, qui m'a beaucoup plu. Il est extrêmement petit et mesquin, a l'air jeune, la figure pâle, les manières simples. Il n'a guère parlé que de sujets étrangers à ses idées, a dit des choses pleines de bon sens sur Rome, qui montrent qu'il l'a bien sentie. Il n'a pas fait une phrase, c'est un homme parfaitement naturel. Le soir, au coin du feu, il nous a tranquillement exposé son système sur le ciel, l'enfer, la terre et la fin du monde, qui, selon lui, est proche, parce qu'il remarque à la fois un immense besoin de vérité, de perfection, d'ordre, et un progrès effrayant de l'erreur et du mal. Ce double mouvement ne peut durer longtemps, dit-il, sans que l'homme, dont l'état sur la terre n'est ni le bien ni le mal absolu, ne se fixe ou dans un de ces états, le ciel, ou dans l'autre, l'enfer. Il croit dans le paradis à un bonheur progressif. Pour l'enfer, regardant le néant comme le mal infini, et les damnés en étant infiniment éloignés, il trouve dans leur état un triomphe infini de la volonté divine. Tel est l'ensemble de son système, qu'il débite d'une voix tranquille, de l'air d'une conviction profonde. Il vous parle avec le même calme des miracles du prince Hohenloë, et dit froidement que lui-même a vu beaucoup de miracles : il est fanatique en dedans. Je le crois très-sincère, très-systématique et très-bon. »

Mercredi 15. — « On est ici fort inquiet de M. Cousin ;

le gouvernement paraît l'avoir tout à fait abandonné. Ce qui me préoccupe le plus, c'est sa santé. Sa pauvre mère, qu'il soutenait, ne sait ce qu'il est devenu, ne veut croire personne, et s'imagine qu'on lui cache sa mort. Y a-t-il quelque chose de raisonnable à tenter ? dans ce cas je m'en remets à vous.

« M. Paul m'a appris que M. Ballanche a écrit sur les plébéiens de Rome : cela doit être plein de sagacité, de finesse et d'originalité.

« Vos petites soirées ont donc recommencé ? Je vois d'ici cette excellente princesse[1] entrer d'un air serein avec cette pauvre Lina qui semble si bonne ; le duc de Laval qui jette en avant un principe de discussion pour le plaisir de la faire naître ; vous dont l'attention fine l'encourage ; Mlle Amélie qui le combat avec beaucoup de bon sens et de bon goût ; M. Ballanche qui sourit ; lord Kinnaird qui plaisante ; et ce bon Givré qui s'avance d'un air un peu empesé et dit bien, mais hors de mesure. Qui avez-vous encore cet hiver ? Donnez-moi quelques détails pour que, dans mes soirées solitaires, je puisse me transporter en esprit au palais Colonna.

« L'amitié, l'imagination et le travail, c'est de cela seulement que je puis vivre ; j'en ai besoin, je m'efforce de prendre à ce qui m'environne, je n'ai jamais eu une tristesse aussi réelle au fond du cœur.

1. La princesse Lignotinska, dont le fils a péri depuis si malheureusement à Francfort, en 1848. (*Note de Jean-Jacques Ampère.*)

« Mais je me suis trop lamenté en vous écrivant : cette mélancolie sur moi-même finirait par vous ennuyer. Je vous parlerai de ce que je verrai. Pourquoi vous répéter en cent façons que j'ai la mort au fond du cœur? Oui, la mort et vous.

« Adieu, conservez-moi votre amitié, avec elle je puis encore exister.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 16 décembre 1824.

« J'ai entrevu Talma à la répétition de *Germanicus ;* il m'a demandé de vos nouvelles, et m'a témoigné tout son regret de ne pouvoir aller d'où je viens. C'est encore une personne dont la vue se lie à votre souvenir ; je l'ai rencontré pour la première fois à l'Abbaye, c'est vous qui m'avez mis en rapport avec lui, c'est à vous que je dois l'intérêt qu'il m'a montré depuis. Vous êtes entre moi et lui. Je le verrai souvent, non par *utilité*, puisqu'il n'y a nul espoir pour cette année, mais pour le plaisir de mieux connaître un homme si supérieur, si bon, et de causer quelquefois de vous.

« Adieu, à demain. »

17 *décembre.* — « J'ai vu ce soir M. Delécluze, qui a reçu une lettre de M. Artaud. Il est triste d'apprendre par un autre de vos nouvelles. Demain serai-je plus heureux ? Quand on ne reçoit point de lettres, on voit combien elles ôtent d'amertume à l'absence. Demain je me mettrai à travailler, si j'ai un mot de Rome ; sans cela, mon ouvrage sera mauvais. J'ai commencé aujourd'hui l'hébreu ; par un grand hasard, ce cours, celui de mon père et celui de M. de Rémusat se trouvent les mêmes jours (deux fois par semaine), et se suivent tous les trois ; ainsi, cela ne me fait presque point perdre de temps. D'ailleurs, cela me ramène à Rachel ; l'étude d'une langue fait entrer profondément dans le caractère du peuple qui la parle, et en lisant Jérémie et Isaïe en hébreu, j'apprendrai à mieux faire parler Ruben en français.

« Adieu, vos petits mots sont si charmants, me font tant de bien ! ne m'en privez pas. »

18 *décembre.* — « Je reçois votre lettre du 30. Ce que vous me dites des deux courriers me rassure sur le silence du dernier. Vous êtes charmante, vos lettres sont plus aimables, plus touchantes les unes que les autres ; je sens mieux que jamais que notre amitié est pour la vie. »

———

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 18 décembre 1824.

« Voilà mon premier jour de travail. J'ai éprouvé une espèce de plaisir un peu sombre à passer la journée dans ma chambre, tantôt lisant, tantôt essayant d'écrire, tantôt m'arrêtant pour rêver.

« Tout ce que je lis sur les Juifs me frappe bien vivement. Ce sentiment de haine pour les autres peuples, d'indomptable fierté en raison du choix de Dieu qui les soutient et les relève dans la plus profonde dégradation où les ont plongés les peuples modernes, cet invincible espoir fondé sur d'antiques promesses, ce mélange d'irritation et de patience, de fanatisme et de ruse, se retrouve à toutes les époques. Je le rencontre, soit que je l'étudie à la source, dans celui qui a fait le peuple juif ce qu'il est, Moïse; soit que je le suive dans les prophètes, qui ont tous exprimé le sentiment national héréditaire; soit que je le découvre encore dans les derniers dépositaires de ces traditions de haine et d'orgueil, dans ces Juifs, avilis sans doute, mais qui, au sein de leur bassesse, croient et espèrent, comme leurs aïeux, que la terre leur sera donnée. Pourrais-je dans Ruben retracer quelque chose de tout cela? Quant au rôle qu'il joue dans ma pièce, ce que je lis me rassure toujours de plus en

plus. J'ai trouvé des choses positives et très-curieuses sur l'influence et le pouvoir des Juifs au XIIe siècle, surtout en Espagne. Jamais époque ne fut plus favorable pour attendre l'accomplissement de la chimère de leur rétablissement en corps de nation, chimère qu'ils n'ont jamais cessé de nourrir.

« Ce soir je suis allé chez M. Cuvier, où mon père attachait, je ne sais pourquoi, une excessive importance à me mener. Comme je ne suis revenu à Paris que pour lui faire tous les petits plaisirs qui dépendront de moi, je n'ai pas voulu lui refuser cette satisfaction. M. Cuvier a une manière froide et un air important qui ne sont point de mon goût ; j'avais toutes les peines du monde à articuler les réponses polies qu'il fallait faire à ce qu'il m'a dit d'obligeant. J'ai vu là M. de Humboldt, qui m'a demandé de vos nouvelles. »

19 *décembre*. — « Je viens de lire des conversations de lord Byron qu'on a publiées depuis sa mort ; quand j'ai lu quelque chose de lui ou sur lui, il m'en reste toujours un peu de trouble dans l'âme.

« Vous me demandez *Venise*[1]; l'élégie est presque terminée; il me reste une trentaine de vers à faire, j'attendrai pour vous l'envoyer. J'espère qu'elle vous satisfera pleinement sous un rapport : le nôtre y est établi tel qu'il

1. Élégie imprimée dans le recueil de poésies de J.-J. Ampère.

a été avec une clarté qui ne laisse rien à désirer, et ne permet de rien soupçonner; dès les premiers vers vous serez rassurée complétement. Mais je n'ai pu m'empêcher d'exprimer avec la même candeur un regret qu'il faut me pardonner : le regret, de ce qui aurait pu être, est le sentiment le plus profond de mon cœur; je n'ai pu l'y contenir, et j'ai osé dire une fois ce que je ne dirai plus.

« Ce soir je reçois une lettre de Givré; ce n'est pas la sienne que j'attendais. Du moins, elle m'empêche d'être inquiet, mais vous savez qu'il y a une pire inquiétude. Adieu, madame.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 22 décembre 1824.

« Je suis plus content de ma journée d'aujourd'hui que de celle d'hier : j'ai travaillé, j'ai achevé l'élégie de *Venise*, je n'ai plus qu'à la mettre au net, et vous la recevrez par le prochain courrier. J'ai fait aussi de petits arrangements que je crois assez heureux pour le cinquième acte de la *Juive*. Plus je considère et plus je perfectionne mon plan, plus il me semble qu'il y a là les éléments du succès. Que j'aurais de plaisir à vous en voir

témoin! Ce serait encore quelque chose de bon que je vous devrais : sentiment moral, poésie, goût du travail, ce que je puis avoir d'idées justes sur les choses de ce monde, ce que je pourrai avoir de renommée, tout cela c'est à vous que j'en suis redevable. Qu'il m'est doux de me le dire et de vous le dire! Il a fallu l'acheter, je l'ai payé un peu cher, grâce à ma folle tête, mais pas trop cher puisque j'y ai gagné une chose qui, à elle seule, vaut mieux que tout le reste : votre amitié!

« Il faut vous parler un peu de ce qui se passe ici. L'on a donné avant-hier la première représentation de la reprise de *Germanicus*, qui a complétement réussi. La seule tragédie qui ait eu du succès avant *Germanicus* et depuis *Jeanne Shore*, c'est le *Fiesque* de M. Ancelot. Le sujet me paraît être un de ceux qui conviennent le moins à cet auteur, que son talent porte à la pompe du style, tandis que, pour peindre une conspiration conçue et conduite au milieu des plaisirs par un jeune noble de Gênes dans le XVIIe siècle, une conspiration presque de salon, il fallait, à ce qu'il me semble, un style d'une élégante familiarité, qui touchât à celui de la haute comédie, qui ne ressemblât pas à celui de Schiller, trop souvent boursouflé et trivial, mais qui ressemblât encore moins à celui d'*Athalie* ou même de *Britannicus*. Lavigne travaille à une *Mort de Louis XI*. C'est un sujet que mon ami Walter Scott a rendu difficile, mais dans lequel il est au moins sûr qu'il mettra beaucoup de talent. Je

compte sur la flexibilité qu'il a déjà prouvée. Je viens de lire le discours du roi. Vous le recevrez en même temps que cette lettre, vous verrez qu'il n'y est question ni de l'Amérique ni de la Grèce, et qu'on y annonce la loi des rentes: c'est encore une de vos prédictions accomplies. Cela va amener de belles discussions financières; je regretterai bien de ne pas les lire à M. le duc de Laval, tout innocent que j'étais des arguments que j'articulais avec l'air d'une conviction si assurée. Je regrette aussi les autres discussions politiques qu'il me permettait avec lui, et que son esprit et sa bonté savaient rendre si agréables et si faciles.

« Adieu, madame, voilà bien des nouvelles! Où est le bon temps, celui où nous ne les savions pas? où la grande affaire était de se demander si nous irions à Saint-Pierre par Ponte-Mole, ou sur le chemin d'Albano par Saint-Jean de Latran? Que je regrette ce temps-là! Que j'étais heureux, du moins en comparaison!

« Un tendre adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 23 décembre 1824.

« Je viens de voir les peintures de Gros à la coupole Sainte-Geneviève; elles m'ont rappelé tout ce que j'ai vu de plus beau en ce genre en Italie. Il y a surtout là une figure de Clovis qui m'a bien frappé. A côté de la belle et douce figure de Clotilde agenouillée, à genoux aussi est Clovis qu'elle semble engager à prier; lui, baisse sa tête couverte de ses longs cheveux blonds, à peu près comme un taureau baisse le front quand on lui présente le joug, et on n'est pas bien sûr en le regardant qu'il ne soit pas prêt à la relever. Il a l'air d'un homme qui cède à une impulsion supérieure qu'il ne comprend pas bien, il paraît s'étonner de ce qu'il fait. Tout cela est admirablement rendu, non-seulement dans l'expression du visage, mais dans l'attitude et le mouvement de toute la figure.

« Charlemagne est fort beau, mais, selon moi, un peu trop en colère. Il a un genou en terre, et, la manière dont il regarde le globe impérial qu'il a dans la main, fait un peu trop penser à un joueur de boule qui prépare un coup superbe. Louis XVI a l'air trop bourgeois. Assis sur un nuage, dans une espèce de robe de chambre, il rappelle le triomphe des maris montant au ciel en bonnets

de coton, dans les *Petites Danaïdes*. Malgré cette dernière impression, qui m'a fait rire, la coupole de Gros est certainement un chef-d'œuvre. »

24 *décembre*. — « J'ai combattu aujourd'hui ma tristesse à force de travail : c'est la seule arme que je veuille et puisse lui opposer. Quelque mécontentement qu'on ait du sort, c'est quelque chose que de pouvoir, comme j'ai fait ce matin, passer de l'exposition que faisait mon père des lois les plus curieuses de la nature, à la lecture d'un vieil historien chinois racontant les temps qui ont suivi le déluge, et de là à celle des prophéties de Jérémie dans leur langue, que je n'ai pas résisté à étudier. Ce soir, je me suis transporté dans cette Grèce moderne que vous aimez tant, par la lecture d'un ouvrage composé avec beaucoup de goût et de talent, le recueil de ses chants populaires, par M. Fauriel. En lisant l'histoire qu'il a faite des guerres merveilleuses de la petite peuplade des *Souliotes* contre toutes les force d'Ali-Pacha, ce trait-ci m'a frappé par son étrangeté et par l'énergie bizarre de désespoir qu'il suppose : Vers la fin de ces guerres, quand cette nation courageuse avait presque entièrement péri, pendant un combat que livraient aux troupes nombreuses des Turcs quelques désespérés, soixante femmes se rassemblent sur une éminence escarpée, au pied de laquelle était un torrent qui se brisait sur des pointes de rocher, et là, résolues à tout prix de ne

pas tomber entre les mains des Turcs, elles jettent leurs enfants dans le précipice, ensuite elles se prennent par la main, commencent une danse en rond au bord du gouffre, et à chaque tour une d'elles se jette dans l'abîme, jusqu'à ce qu'il n'en reste plus. L'idée de cette affreuse danse m'a fait frissonner, et m'a inspiré une espèce de chant court et brusque, à la manière de ceux qu'a traduits M. Fauriel; vous le trouverez après mon élégie que je vous envoie.

« Enfin, dites-moi sincèrement ce que vous pensez des deux; à distance, l'amour-propre n'est pas si irritable. On paye assez cher cet avantage.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 30 décembre 1824.

« Aujourd'hui je n'avais pas d'espoir, ce n'est pas jour de courrier; aurais-je cru que ce dût être pour moi une consolation que de ne rien attendre? Mon père m'a parlé avec épanchement de sa vie, de ses chagrins; il a été bien malheureux, il est si bon!

« Ce soir j'ai été à l'Odéon pour la première fois : je n'avais pas encore pensé à aller réclamer mes entrées.

On donnait *Tartuffe*; vous rappelez-vous que nous avons été une fois voir cette pièce dans une loge de l'avant-scène, nous deux tout seuls? J'ai pensé à ce jour-là; je me rappelle vivement le plaisir que me fit ce coup de tête innocent.

« *Je cherche* à perdre de vue le présent qui me pèse, en rêvant à l'avenir prochain; dans moins de quatre mois vous reviendrez, ce sera le temps des beaux jours. Nous serons tristes, mais nous le serons ensemble. Si je vous voyais heureuse, ce serait pour moi une grande consolation; mais en sera-t-il ainsi?

31 *décembre, onze heures et demie.* — « L'année va finir. Malheureusement, je n'ai aucune parole douce pour saluer celle qui commence; ma mélancolie habituelle, qui jusqu'ici était tolérable, s'est changée aujourd'hui en un accès de rage, aussi vous m'avez trop abandonné. Que voulez-vous que je devienne avec des facultés que je sens en moi, ce besoin d'activité, cette puissance d'agir, et ce je ne sais quoi au fond de l'âme qui éteint tout, qui me tue sourdement? Oh! je sais bien ce que c'est : c'est une vie mal prise, c'est une jeunesse manquée. Oh! si j'avais vu seulement en vous une amie, si mon cœur ne s'était pas usé en rêveries douloureuses, il ne serait pas languissant et brisé comme il est maintenant. Ayez donc pitié d'un malade à qui vous avez fait tant de mal et qui n'a que vous. Oui, de la pitié, de la pitié. Je

souffre par ma faute, mais enfin je souffre horriblement.

« Adieu. Ce que j'éprouve aujourd'hui s'accumulait depuis mon arrivée, il fallait que cela éclatât. Pourquoi ne m'avez-vous pas écrit?

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 7 janvier 1825.

« Je ne puis prendre à rien. Plein d'envie de travailler, le travail m'est impossible; le spectacle ne me tente guère, je n'ai pas été une fois aux Français depuis mon retour, le sort de mes ouvrages m'importe peu; je ne fais rien pour les autres, et toute mon occupation est d'imaginer le meilleur moyen d'arriver au soir sans trop m'apercevoir de la longueur de la journée. J'ai recours à toutes mes anciennes ressources, langues, sciences, conversations, lectures; tout cela me saisit beaucoup moins vivement que par le passé. Quand le cœur est vide, il est exposé aux tentations les plus misérables, et je crains le moment où les distractions honnêtes ne me suffiront plus. »

9 *janvier*. — « Pardonnez-moi ce que j'écrivais

hier : ne faut-il pas que vous connaissiez aussi mes mauvaises pensées? c'est à vous de m'en défendre. Mais pourquoi m'abandonner quand vous m'êtes plus que jamais nécessaire, quand vous seule pouvèz me soutenir? Jamais mon imagination ne rêva aussi vivement, aussi pleinement, le bonheur qu'elle voudrait. Toute mon âme, qui se retire successivement de ce qui l'occupait, se concentre et se fixe sur ce désir profond : aimer, être aimé tout à fait, ne fût-ce qu'un jour! C'est vous qui, par une action lente et insensible, avez développé ce sentiment qui s'est enraciné en moi. En même temps, votre souvenir, votre image, est trop avant dans mon cœur pour lui permettre de s'attacher ailleurs. Vous m'avez fait bien du mal : vous m'avez donné le besoin d'aimer, et vous m'avez rendu très-difficile. Au moins *toute* votre amitié!

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 10 janvier 1825.

« Enfin votre délicieuse petite lettre arrive. Je la lis avec ravissement. Je m'accuse, je vous remercie, je suis heureux, je sens que mon existence qui me semblait interrompue, va se renouer. Je voudrais que le courrier par-

tôt de suite pour vous dire tout le plaisir que vous me faites. Vous me parlez de ma famille : mon père me paraît beaucoup moins triste qu'à mon arrivée. Malheureusement pour lui, ma première tragédie n'a aucune chance avant l'hiver prochain. Il voudrait voir la seconde avancer rapidement, moi aussi ; mais ce que j'avais prévu est arrivé : j'ai tout mon temps, mon travail est préparé, et je ne trouve pas en moi la verve de l'exécuter. Par complaisance, je me mets devant ma table, je fais quelques vers, en m'apercevant bientôt que des vers de complaisance ne sont jamais bons, et je m'arrête de peur de me dégoûter de l'ouvrage en le gâtant. Ce découragement tenait, je crois, beaucoup à votre silence ; j'espère que je vais me ranimer. C'est à vous à ne pas me délaisser, car je ne serais capable de rien, et je vous rends responsable de toutes les belles choses que je ne ferai pas.

« M. Paul David me dit que votre retour est fixé pour les premiers jours de mai. Puisque vous devez partir le 3 ou le 4 avril de Rome, vous serez ici à cette époque ; mais quatre mois, c'est tellement long ! Je suis très-frappé maintenant de la longueur du temps. En Italie, sa rapidité me confondait : ce n'est certes pas que je fusse heureux, mais j'étais près de vous.

« Adieu, adieu, n'oubliez pas combien je vous aime.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 11 janvier 1825.

« Tout ce que vous me dites de l'année sainte est bien finement senti. Vous avez une imagination religieuse, mais une imagination de bonne foi, qui n'a pas un parti pris de se monter sur tout à tort et à travers ; il y a dans vos émotions du naturel et du goût. J'ai parlé de vous à mon père à cœur ouvert ; du bien que me faisait votre amitié, du mal que me faisait votre absence ; combien j'avais été agité à cause de vous, et du vide profond que cette agitation m'avait laissé. Il trouve un moyen simple de le remplir, c'est de me marier, mais je crains de le faire attendre un peu avant de lui donner ce plaisir-là. On ne retourne pas son cœur comme un gant ; et d'ailleurs, avec mon caractère, mes idées, mon imagination, ma situation dans ce monde, pourrais-je, voudrai-je, devrais-je me marier ? »

12 *janvier.* — « Vous me demandez si je travaille à la *Juive.* Depuis quelques jours je ne pouvais faire un vers, mais votre lettre est venue, et tout de suite j'ai retrouvé de la verve.

« Adieu, madame, si M. et Mme Lefèvre sont à Rome, ne m'oubliez pas auprès d'eux. Dites bien à M. le duc

de Laval quel plaisir nous avons à nous entretenir avec M. Delécluze de ses bontés pour nous et à nous souvenir de ses aimables conversations. Nous avons parlé aussi souvent de M. Ballanche, de M. de Givré, et nous n'avons pas oublié Mlle Amélie.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 13 janvier 1825.

« Je suis assez content de ma journée : j'ai fait des vers, j'ai eu le plaisir de les lire à mon père et de penser que je vous les lirai un jour. Mon pauvre père était dans une bonne disposition à laquelle la lecture n'a rien gâté. Il est réellement beaucoup mieux qu'à mon arrivée ; malheureusement il va encore avoir de l'ennui pour *ce cousin* dont je vous ai parlé quelquefois. On était parvenu à le placer chez un chimiste, mais il a voulu faire à sa tête, et comme sa tête n'est pas bonne, cela n'a pas bien tourné. Vous voyez que je vous raconte nos petits tracas domestiques avec une grande confiance ; il faut que je sois bien sûr de votre amitié.

« Après les vers, j'ai fait de l'hébreu et du chinois. Ce soir j'ai vu M. Delécluze ; nous avons parlé de nos pro-

menades sur la place d'Espagne, que je lui faisais quelquefois prolonger si avant dans la nuit. Nous ne pouvons pas être un quart d'heure ensemble sans qu'il ne nous revienne un souvenir de Rome. J'ai fini cette journée, une des plus paisibles que j'aie passées depuis longtemps, en rêvant dans le jardin au milieu du silence de la nuit.

« Quand vous reviendrez, me donnerez-vous chaque jour un moment? Je ne vous demande qu'un quart d'heure seul avec vous. Sans cela je regretterais presque ce moment qui m'attend chaque soir, où je vous raconte tout librement ma journée, où je vous dis ce que j'ai dans l'âme. Non, je ne regretterai rien ; je vous verrai, et la présence vaut mieux que le reste. Mais pourquoi ce plaisir me coûterait-il la perte de celui que je goûte maintenant ? N'est-ce pas que je pourrai tous les jours vous faire ma lettre de vive voix ? Il faut écrire cette promesse, et quand vous l'aurez promise, il faudra la tenir, contre votre usage.

« Adieu. Tranquille ou agité, je vous aime. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De M. de Givré à J.-J. Ampère.

Rome, samedi 15 janvier 1825.

« Je suis d'une humeur massacrante, j'ai un mal de tête bien conditionné; je vous fais hommage de tout cela, mon cher ami.

« Il n'y a qu'une chose à Rome qui puisse vous intéresser, c'est l'Abbaye-au-Bois. En voici l'histoire depuis votre départ: elle est libre, elle respire; vous en étiez le tyran.

« M. Ballanche ne parle plus d'aller *seul* à Paris. Il écrit sur l'histoire romaine. Il jouit de la vie de l'esprit avec délices, de celle du cœur sans trop de souffrance.

« Mlle Amélie est toujours charmante et vous aime plus que jamais. La santé de Mme Récamier, sans être parfaite, est cependant meilleure, il me semble, qu'avant son voyage de Naples. Elle parle souvent de vous. Savez-vous pourquoi, monsieur? C'est qu'elle en parle avec moi: qui rappellerait sans moi un *nom aboli?* Moi, qui ai le cœur si bête que je vous aime un peu. En vérité, en vérité, je vous le dis, je ne sais pourquoi. Et qui vient à cette abbaye? M. de Laval tous les soirs sans y manquer, l'abbé Canova et moi; la princesse Lignotinska vient aussi avec son élève.

« Le nez de Mme de Salvage, malgré des tiraillements,

n'a pu être entièrement déraciné. Si on le coupe jamais, il repoussera.

« Lord Kinnaird apparaît aussi de temps à autre, vieilli de dix ans. Guérin est malade, a été en danger, il y est encore peut-être. La mort de Girodet a fait beaucoup d'impression sur lui. Les G s'en vont, disait-il.

« Mais savez-vous qui console, qui fait oublier? Savez-vous qui l'on aime aujourd'hui? Ni vous, ni moi, ni eux, ni elles; uniquement et passionnément Mme Swetchine, sœur de la princesse Gagarine, femme qui rappelle par sa figure et son esprit Mme de Staël. C'est une élève de M. de Maistre, et de première force! Mme Swetchine est à Naples pour quelques jours, mais elle reviendra.

« Et vous me dites, mon pauvre ami, que vous êtes d'une tristesse affreuse!

« Je vous ai écrit, par le ministère, une lettre qui a dû vous parvenir vers le 18 décembre; si vous ne l'aviez pas reçue, je vous prierais de la réclamer auprès de M. de Lamarre, au département des Affaires étrangères. N'oubliez pas. »

Dimanche matin 16. — « J'ai rêvé cette nuit que vous n'aviez envoyé à leur destination ni mon plan de Rome, ni la lettre incluse dans ma dernière. J'en étais d'une colère affreuse.

« Ne faites aucun cas de toutes les niaiseries que je

vous écrivais hier. C'était pour me délasser d'un long ennui que je m'amusais à ne pas avoir le sens commun. Je vous promets une lettre plus sérieuse.

« *Vale.*

« De Givré. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 16 janvier 1825.

« J'ai vu ce matin Schnetz chez M. Delécluze; il a eu la croix d'honneur, beaucoup de gloire, et son tableau de Sixte-Quint sera au Luxembourg. Je crois qu'il s'en ira d'ici à six semaines. Je le verrai partir avec un sentiment d'envie que vous devez concevoir. Le printemps sera bien beau à Rome, mais il serait trop beau pour moi; ce n'est pas là ce qu'il me faut, et je n'ai pas trop de tous les brouillards de ce pays-ci pour engourdir mon âme, pour y éteindre ce qui pourrait ressembler à de la passion. Vous le dirai-je? J'ai peur de votre retour, de votre retour vers lequel je me traîne avec tant d'impatience et de lenteur. Je vous reverrai, ce seront alors les beaux jours; que de regrets vont se ranimer, que de langueurs, que de tristesses! Que j'aurai de peine à con-

tenir mon cœur dans cette amitié que vous avez voulue toute seule! Ainsi je m'agite de ce que j'espère, je m'inquiète de ce que je désire: triste état, malaise profond, dont j'aurai bien de la peine à guérir!

17 *janvier.* — « J'ai vu ce matin le grand homme du siècle, l'incomparable Rossini. Un Grec avec qui j'avais fait en route une de ces liaisons de voyage si faciles à former et qui s'oublient si vite, m'avait demandé si je ne serais pas curieux de le rencontrer. J'avais dit que oui, et je n'y pensais plus. Hier, en rentrant chez moi, j'ai trouvé un billet de ce monsieur qui m'engageait à l'aller prendre à midi pour faire visite à Rossini. Certainement, si je n'avais pas été prévenu, je l'aurais pris pour un bureaucrate. Il a parlé avec beaucoup de simplicité et de bon sens de lui, a dit avoir composé trop tôt, ce qui expliquait comment il lui était arrivé de se répéter; que maintenant il se sentait usé: il a fait cinquante et une partitions et n'a pas quarante ans. Je suis bien aise de l'avoir vu. Quand on voyage et qu'il y a un homme tant soit peu distingué dans une ville où l'on passe, on s'empresse d'aller le chercher: pourquoi ne pas agir ainsi à Paris? Je suis décidé à commencer par les personnes les études que je veux faire sur tout ce que le pays contient de remarquable. J'ai le besoin du travail, mais je n'ai pas la force de m'en contenter, et *ses distractions*, toutes-puissantes qu'elles soient sur moi, comme vous savez, ne peuvent me suffire.

« Occupé sans cesse à m'éviter le plus possible, je sens le besoin des autres pour m'arracher à moi-même. Il faut donc voir ce qui vaut la peine d'être vu. Ne croyez pas que j'aie le goût de la société pour elle-même, que j'y porte un autre intérêt que celui de la curiosité. Après le chinois, l'allemand ou l'hébreu, je me reposerai en lisant les pages curieuses du livre de notre temps. Je n'aurai qu'un plaisir vif dans ces lectures, celui de vous les raconter, comme je vous racontais les autres.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 18 janvier 1825.

« Combien votre lettre m'a agité ! Vous avez des ennuis et votre retour est plus rapproché ! Pourquoi faut-il que ce soit une cause pareille qui amène un résultat si doux ? Vous allez revenir ! Si ce n'est pas absolument nécessaire, vos amis ne vous laisseront pas faire le voyage dans une mauvaise saison. Que je voudrais que vous fussiez ici ! votre retour me rendrait la vie. Corps et âme, cet hiver-ci me tue, je péris de langueur. Je n'ai ni verve pour le travail, ni force d'attention pour l'étude ;

je perds la faim et le sommeil, et les nuits sont bien longues quand on les emploie à revenir sur le passé et à désespérer de l'avenir. Ma tendresse pour vous est la seule force de mon âme : par là, je vis encore; je souffre, mais je vis. Revenez donc, s'il le faut, et que la pensée d'un ami qui vous attend vous soutienne.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 22 janvier 1825.

« Revenez, car sans vous ma vie n'est plus tolérable; tout l'emploi de mon esprit est de tâcher de *supporter* le vide de mes jours.

« Je fais des distractions un art; je les calcule, je les combine, je les varie avec l'habileté dont je suis capable. Je lis pendant quelques heures pour trouver du plaisir à sortir; je sors pour me fatiguer et pouvoir dormir; je cherche à voir des visages nouveaux pour piquer ma curiosité défaillante. Je verrai Lemercier, j'irai chez M. de Sacy, l'orientaliste, peut-être même chez Mme Pasta. Ne me trouvez-vous pas bien dissipé ? Mais si vous saviez quelle âme rongée de regrets, de tristesse, je promène ainsi pour l'étourdir, au lieu de me plaisan-

ter, vous auriez pitié de moi. Je croyais de loin que je pourrais vivre de travail et de solitude. Non, non, pour cette vie-là il faut de la force, et c'est ce qui me manque.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Dimanche, 23 janvier 1825.

« Pour commencer ma revue des hommes distingués, je suis allé ce matin chez Lemercier. J'ai été on ne peut plus désappointé : je m'attendais à trouver un homme d'esprit, peut-être un peu paradoxal, j'ai trouvé une vraie perruque, un homme encroûté de tous les préjugés littéraires les plus surannés. C'est une bizarrerie, et ce n'est pas la moins déplaisante, que cette prétention à la pédanterie classique. Quand on a fait *Pinto*, on ne devrait pas être si ingrat envers l'esprit d'innovation ; quand surtout on en a tenté un si grand nombre de malheureuses et de ridicules, on devrait sentir qu'il faut être moins sévère pour les autres. Au reste, on dit qu'il a de meilleurs jours ; je le souhaite, car, si je le trouvais le même une seconde fois, je n'y retournerais pas : il m'a trop irrité et trop affligé.

« On dit que Guérin est malade : est-ce qu'il serait menacé du sort de ce pauvre Girodet ? Comme les hommes de talent finissent de bonne heure ! Les uns meurent jeunes, comme Byron ; les autres se survivent à eux-mêmes et ont la douleur de se sentir éteints avant de finir. J'espère que Lamartine n'en est pas encore là ; on annonce de lui les *Imprécations*, je ne sais contre qui. »

Lundi, 24. — « J'ai entendu aujourd'hui une chose qui m'a fait grand plaisir, Rémusat a chanté chez M. Delécluze quelques chansons de lui. Elles ont peut-être autant de verve que celles de Béranger, et il y a de plus un certain air de jeunesse avec un mélange de gaieté, de grâce et de raison ; elles sont charmantes, et, je crois, vous plairaient beaucoup. Je vous parle de cela parce que je vous raconte scrupuleusement toutes mes journées. Demain, c'est le jour du courrier ; je recevrai, j'espère, ces détails que vous m'avez promis : votre retour, vos ennuis, que tout cela m'occupe et m'agite ! Mais, après m'avoir donné l'éveil, pouvez-vous m'en faire attendre si longtemps l'explication ? Ne devinez-vous pas mon inquiétude ?

« Adieu, adieu.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 25 janvier 1823.

« Je crois que *Rachel* gagnera aux nouvelles idées que je viens d'avoir ; j'ai trouvé moyen de montrer un peu plus, sans distraire de l'intérêt principal, ces grands factieux turbulents, toujours prêts à se liguer contre le trône sans se mêler au peuple. Je crois aussi que j'amènerai un prêtre sur la scène pour venir dire à Alphonse que les Maures sont aux portes, et que le peuple est à genoux dans les églises, suppliant le Ciel de changer le cœur du roi et de sauver la Castille. Il ne faut pas se laisser trop dépasser. Dans le *Cid* de Lebrun, il y a un roi mis à la porte par le frère de celle qu'il veut séduire. Dans le *Louis XI* de Casimir, il y a une chanson de Béranger mise en scène. Notre théâtre semble vouloir marcher assez vite, et ma pièce, qui aurait pu paraître hardie l'année passée, sera peut-être un peu en arrière du mouvement l'année prochaine. Il faut se hâter de la finir ; mais si vous voulez que j'avance, venez : il y a un certain quatrième acte que je ne peux pas faire sans vous.

« J'ai vu ce soir Talma, qui m'a chargé de mille choses. »

26 *janvier*. — « Mon pauvre père retombe par mo-

ments dans ses tristesses ; cependant il est beaucoup mieux qu'en mon absence. Travailler et lui faire quelque bien en distrayant son esprit des idées sombres qui le tourmentent, voilà ma mission ici. Je ne sors un peu le soir que pour reprendre l'étude avec plus d'ardeur.

« J'ai entrepris un grand plan de travaux historiques. Je lis les principaux ouvrages littéraires de l'époque : j'espère trouver là quelque sujet de composition dans le genre de *Pinto*, que je m'arrangerais avec Talma pour faire jouer par lui et Mlle Mars, après *Rachel*.

« Vous voyez que je vous raconte tous mes projets. Ne m'écrirez-vous pas aussi vos idées sur l'avenir, vos sentiments, vos ennuis ? Cependant tout cela appartient à votre ami, oui, votre ami, du fond du cœur et pour toujours.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 29 janvier 1825.

« J'ai à vous parler aujourd'hui d'une personne célèbre que j'ai vue pour la première fois. C'est Mme Pasta ; elle est à la ville très-différente de ce qu'elle est au théâtre, quoique bien aussi beaucoup plus ordinaire ;

elle a l'air bon enfant, simple et assez peu spirituel. Au reste, elle venait de jouer, elle était accablée de fatigue ; ses yeux sont fort beaux. Pardonnez-moi la faiblesse que j'ai eue de céder aux importunités de trois de mes plus intimes amis, qui m'ont entraîné à une visite qui entrait d'ailleurs dans mon plan général de curiosité ; cette manière italienne n'a aucun attrait pour moi, et ce monde-là m'est tout à fait antipathique. Ainsi ne me croyez pas là-dessus devenu un pilier de coulisses, un homme dissipé ; j'éprouve même depuis quelques jours un goût et un besoin du travail plus vifs que jamais. Je ne vois à peu près personne, et c'est toujours la poésie, l'histoire, le chinois, l'hébreu et la physique qui se partagent ma vie.

« Vous aimez que je vous parle de mes travaux, que je vous raconte, comme un écolier à sa petite maman, toutes mes études, eh bien, voici ce qui me paraît dans ce moment, la plus belle chose du monde, et un moyen infaillible d'arriver presque à la science universelle : ce moyen est bien simple, c'est de noter, dans chaque livre que je lis, les points très-importants, de concentrer sur ceux-là toute mon attention, de les graver dans ma mémoire et de tâcher d'oublier complétement tout le reste, en joignant à cela cette autre condition de ne lire, sur chaque sujet et dans chaque langue, que ce qu'il y a de mieux. On peut ainsi, il me semble, sans se surcharger l'esprit inutilement, acquérir des connaissances très-

positives et très-variées. J'ai commencé l'application de cette méthode sur plusieurs ouvrages, et j'en suis dans le ravissement.

« Je ne sais si vous comprendrez bien toute la beauté de ce système d'étude, mais c'est là-dessus qu'est montée mon imagination à présent ; vous me reconnaissez bien. N'est-il pas vrai que je suis un jeune homme très-estimable ?

« Adieu, adieu, estimez-moi si vous voulez, mais aimez-moi un peu, car je vous aimerai toujours de toute mon âme. »

31 *janvier.* — « M. de Givré est bien aimable, il m'écrit encore. M. Lenormant aussi ; il n'y a que vous qui ne m'écrivez point.

« J'ai dîné aujourd'hui avec l'élite de la jeunesse française, qui me paraît terriblement pédante ! Quels contrôleurs de toutes choses que mes jeunes compatriotes ! D'où nous viendra la poésie ? disaient-ils. Qui a du génie ? J'étais tenté de leur crier : Ayez-en donc, messieurs, et voyons cette affaire ! Avec cela ils ont beaucoup d'esprit, il est bon de les entendre de temps en temps pour savoir où en sont les idées, mais il faut, comme vous dites, aller son chemin. C'est ce que je tâcherai de faire si vous voulez m'aimer un peu, seulement d'amitié, mais toujours.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 1er février 1825.

« Je ne conçois rien à ces lettres qui arrivent ensemble; il faut que ce soit en allant à l'ambassade qu'elles perdent du temps. M. Ballanche et M. le duc de Laval sont bien aimables de faire ce joli métier; dites-leur encore une fois ce que je voudrais qui fût dit à chacun : vous le trouverez mieux que moi.

« Vous allez donc revenir! dans deux mois vous serez ici, dans moins de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis que je vous ai quittée. Nous verrons ensemble les premiers jours du printemps. Nous rappelleront-ils les matinées de la villa Borghèse et les bords du Tibre ? Vous verrez que tout cela vous fera l'effet d'un songe. Elles vont donc revenir ces bonnes soirées, je vous verrai tous les jours. Que cette vie va me paraître douce, avec quelle ardeur je travaillerai! Les belles choses que je ferai pour vous! Seulement me me tourmentez pas trop sans le vouloir, ou, du moins, empêchez-moi un peu de me tourmenter moi-même à cause de vous.

« Je vois souvent M. Delécluze. Pour M. Montbel, ii est à Lyon. Mlle Mars rentre cette semaine, et, dans quinze jours, on donne le *Cid d'Andalousie* de M. Lebrun, où elle jouera avec Talma, ce qui est un bien bon pré-

cédent pour *Rachel.* Vous savez qu'elle a été fort triste, au point de passer plusieurs jours sans manger; elle a fini par être malade, et maintenant, l'âme encore blessée, déchirée, il faut qu'elle revienne sur la scène ! Cruelle situation.

« Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, 3 février 1825.

« J'ai terminé aujourd'hui mon cours de grands hommes par M. de Sacy, le patriarche des orientalistes. C'est un homme simple et sec; toute la famille est janséniste. (Il y a quatre ou cinq filles assez laides et assez causantes, babillant avec la liberté de la laideur et de la dévotion). On m'a questionné sur l'Italie. J'ai parlé à tort et à travers avec l'entrain que j'ai toujours auprès des gens que je vois pour la première fois. Vous savez qu'en tout, excepté en amitié, j'aime le changement. Vous êtes, je crois, un peu comme moi; ce qui n'est qu'amusement, distraction, a besoin de variété. Mais ce qui n'est qu'amusement c'est bien peu de chose; et dans ce genre, après tous mes essais, j'en reviens à mes livres,

à mes études. Je m'y suis tout à fait replongé. Je crois vous avoir dit que j'avais entrepris la lecture des principaux mémoires ou chroniques contemporaines sur l'histoire de France, étude avec laquelle je fais marcher de concert celle des principaux monuments littéraires de chaque époque. En étudiant ceux du treizième siècle, j'ai trouvé des choses charmantes dans nos vieux fabliaux où est peinte avec naturel la vie privée de ce temps. J'aime à les entremêler des récits naïfs de Villehardouin racontant la prise de Constantinople ; ce vieux langage, ces vieilles mœurs me plaisent. J'ai réellement le bonheur, en histoire et en littérature, de m'intéresser à tout ; mais, comme le disait ingénument M. de Saint-Priest le fils, je ne m'intéresse à rien bien chaudement.

« Vous faites donc encore de ces beaux rêves de retour en Italie. Hélas ! je n'ai plus le courage de rêver.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 6 février 1825.

« Vous souvenez-vous de quelques minutes le soir, au bord de la mer, sur cette jetée qui s'avançait au milieu

des flots ou parmi les arbres de la villa Reale? Quelle suavité dans l'air, dans la clarté de la lune, dans l'émotion de nos âmes! Pourquoi n'était-ce pas là le bonheur!... Si une fois, par une de ces belles nuits de Rome, au Colisée, ou sur la place Saint-Pierre, il vous échappait quelque chose de semblable à un tel regret! Que vous êtes aimable de me parler de Saint-Jean de Latran, de me rappeler les petites fleurs! Que je suis heureux d'avoir quelques souvenirs comme *celui-là!* »

6 *février*. — « Je n'ai pas trouvé M. de Montmorency, mais j'y retournerai. Depuis que votre retour s'est rapproché, le temps a recommencé à couler; je sens un but à ma vie. Revenez donc, et ce sera bien autre chose! »

7 *février*. — « Je viens de lire un ouvrage qui m'a fait éprouver un plaisir très-vif : c'est un voyage aux environs de Rome, par un homme de beaucoup d'esprit, appelé M. de Bonstetten, qui écrit en français comme s'il n'était pas né à Berne : il me transportait dans le pays où vous êtes, où nous étions tous deux, où peut-être nous serons un jour ensemble encore une fois. Dans mon enchantement, j'ai fait sur ce livre un article pour le *Globe*. C'est un journal littéraire qui s'est élevé ici pendant mon absence. Il est romantique, passionné, et, par conséquent, quelquefois un peu intolérant; mais je

crois que dans ce moment il peut produire un bon effet. Il est rédigé par des jeunes gens libéraux et doctrinaires, qui, rejetés de la politique, portent dans la littérature le goût des idées nouvelles et le besoin de révolution; ils sont un peu pédants, un peu exclusifs, mais ils ont du talent et des croyances. Je pense qu'il va y avoir un grand mouvement littéraire en France, auquel il n'est pas permis de rester étranger. Je tâche de me défendre de l'esprit de coterie, mais je suis bien aise de tenir à eux, sans être tout à fait un des leurs. Je ne veux pas entrer dans leur guerre avec les classiques, dont je ne suis pas l'ennemi, mais je veux être au courant de la situation des esprits et me rattacher à mes alliés naturels. Il faut tâcher de marcher avec ses contemporains et de ne pas être entraîné par eux.

« J'ai fini aujourd'hui une scène importante du troisième acte de *Rachel*, mais, comme le second acte n'est pas fait, je ne peux vous l'envoyer isolé; j'aime mieux vous la garder pour vous la lire. Venez donc, venez vite. *Rachel* vous attend.

« J.-J. Ampère. »

De Ballanche à J.-J. Ampère.

Le 6 février 1825.

« Mon très-cher ami, j'ai écrit ces jours derniers une petite lettre à votre digne père. Je voudrais bien vous savoir tous les deux dans une situation plus calme.

« J'apprends que vous avez le projet de chercher des distractions dans le monde. Je vous engage à n'user de ce remède qu'avec beaucoup de précaution. Vous êtes fait pour avoir des succès, mais le monde n'est pas fait pour vous donner ce que vous cherchez. Il jouira de vous, et vous jouirez peu de lui. Soignez les facultés que vous tenez de Dieu; dans ces dons divers qui sont répartis entre les hommes, il me semble que vous avez été assez bien partagé. Gardez-vous d'exiger de la destinée plus qu'elle ne peut, plus qu'elle ne vous doit; elle n'accorde rien gratuitement. L'étude est encore la meilleure de toutes les distractions, la plus innocente, la plus morale. Vous avez déjà prodigieusement acquis; le temps est venu, je crois, où vous pouvez employer ce que vous savez.

« Dites-moi ce qu'est un ouvrage que j'ai vu annoncer dans les journaux : *Le duc de Guise à Naples.* J'y prends intérêt à cause de vous.

« Je continue à suivre ma série d'idées; elle doit me conduire fort loin pour le travail, car pour les découvertes,

elles sont toutes faites. Je ne perds pas mon temps, mais c'est à Paris seulement que je pourrai produire réellement.

« L'année sainte n'a point de physionomie particulière ; toute la différence consiste dans la clôture des spectacles et dans l'abstinence des bals. La partie de la société qui cherche les amusements n'a pu trouver de refuge qu'à Florence, la mort du roi de Naples ayant imposé le deuil à cette ville.

« Ces dames se portent assez bien. Je vous embrasse de tout mon cœur, ainsi que votre père. Guérin a été encore malade, au point de donner des inquiétudes ; il s'informe toujours de vous.

« BALLANCHE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 8 février 1825.

« Je vous avais écrit que ce pauvre Cousin était hors d'affaire ; cela n'est pas vrai : j'avais été trompé par le *Constitutionnel* mal informé. Il se porte bien, n'est pas maltraité, est dans une maison particulière, sort avec un gendarme. Il paraît qu'on ne le jugera pas, pour n'avoir pas l'embarras de le déclarer solennellement absous,

mais comme on sait qu'à la Chambre ses amis n'attendent que sa sortie pour pouvoir parler de son affaire, il paraît que la police prussienne a promis à la police française de le garder jusqu'à la fermeture des Chambres. D'autre part, on dit que Mme de Saint-Aulaire a écrit au roi de Prusse, et que celui-ci a répondu ne pas vouloir être le geôlier de la Sainte-Alliance. Que fait-il donc?

« M. de Lamennais vient de faire une brochure contre l'atroce loi du sacrilége, que je n'ai point lue. Il paraît qu'il est plus conséquent, mais non plus humain.

« L'archevêque de Paris et M. de Châteaubriand parleront, dit-on, contre cette loi à la Chambre des pairs, qui tient tête au ministère, à la grande confusion de la Chambre des députés.

« Adieu pour aujourd'hui. Voilà bien des nouvelles.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 10 février 1825.

« Voilà deux jours que je n'ai pas cessé de travailler; vous sentez que ce temps n'a pu être employé à la *Juive;* il serait trop agréable de pouvoir toujours composer, on

ferait bien des chefs-d'œuvre, et la vie se passerait fort doucement. Mais, hélas! pour une heure d'élan poétique, que d'heures pâles et froides! N'en est-il pas de même en tout. J'ai fait un beau plan, qui doit durer six ans et qui dure depuis quinze jours; j'ai renoncé pour quelques années à tout ce que j'avais rêvé; je ne me suis réservé que l'étude et l'amitié.

« Dans six semaines, n'est-ce pas? Dans six semaines vous serez ici. Vous serez triste et ennuyée, vous aurez besoin de vos amis, vous aurez du plaisir à les retrouver, ils en auront à adoucir votre peine. Quel bonheur de reprendre chaque soir le chemin de l'Abbaye-au-Bois, de revoir la petite cellule où il y a déjà pour moi d'anciens souvenirs. Cet été, dans les beaux jours, nous nous mettrons à cette petite fenêtre où il y avait des roses. Là, que de douces rêveries! Adieu, adieu. »

11 *février*. — « J'ai vu aujourd'hui M. Lebrun, dont on va donner le *Cid d'Andalousie*. Vous savez que c'est un essai d'un genre tout à fait nouveau. Les acteurs parleront. Il paraît que la difficulté était de déterminer ces messieurs à quitter leur psalmodie forcée. Talma et Mlle Mars s'y prêtaient avec empressement; Desmousseaux et les autres ne voulaient pas renoncer à leur belle déclamation chantante.

« Lebrun est un homme aimable, spirituel et doux; il est marié; sa femme est très-bien, et ils ont l'air d'un

ménage heureux et poétique. En voyant ce petit couple, je m'en figurais un autre.

« Savez-vous que Charles Lenormand compte retourner en Italie l'hiver prochain? Je lui ai beaucoup parlé de l'intérêt qu'il inspirait à Rome. Le Ciel fera le reste!

« Adieu, adieu. M'écrirez-vous demain? Je vis deux jours sur une page de vous. Adieu.

« J.-J. AMPÈRF. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 12 février 1825.

« Nous venons de lire, mon père et moi, une bonne lettre de M. Ballanche; elle nous a fait à tous deux un bien grand plaisir.

« M. Montbel n'est pas encore revenu, on l'attend le 20; le 20, vous serez bien près de votre départ, et puis il n'y aura plus que le voyage; chaque jour vous serez moins loin, enfin vous arriverez. Dans mon purgatoire, je fais comme Dante qui s'excitait à en traverser les cercles pénibles en prononçant le nom de Béatrice : vous savez bien que c'est votre nom; je n'attends

pas le paradis; tout ce que j'espère, c'est le purgatoire avec vous. Adieu, Béatrice. »

Dimanche, 13. — « Je suis enfin sorti aujourd'hui. Il y avait un siècle que je n'avais vu aucun de mes amis; le bon M. Delécluze me croyait plongé jusqu'au cou dans les plaisirs du carnaval; je l'ai passé d'une manière bien édifiante, sans m'apercevoir en rien que j'étais dans un temps de dissipation. Aujourd'hui je n'osais détromper personne, pour ne pas me donner un air trop pédant. Il y a longtemps qu'on ne vous a vu, me disait-on de tous côtés. Et je me gardais bien de dire que j'avais passé mes jours en tête-à-tête avec des livres. Si je me laissais aller à mon inclination, je deviendrais un ours renforcé. Aujourd'hui j'étais mal à mon aise, hors de ma cage; ce soir j'ai les nerfs crispés. Que je serai content de faire demain le lundi gras au coin de mon feu! »

Lundi, 14. — « La bonne journée! Un temps superbe, que j'ai admiré de mon jardin. J'ai fait des vers, lu du chinois, de l'hébreu. Un peu d'Abbaye-au-Bois, ce soir, et tout eût été complétement de mon goût. Vous n'avez point de carnaval cet hiver, et je crois que vous ne le regrettez guère.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 15 février 1825.

« Si dans tout ce fatras de lettres que je vous ai adressées, il y a un mot dont vous n'ayez pas été contente, songez que mon excuse est précisément dans cette abondance; quand on écrit comme on parle, il peut échapper quelque chose de maladroit ou une phrase qui prête au malentendu; quand on cause, on est là pour se justifier, s'expliquer, mais, à quatre cents lieues, il faut être indulgent d'avance et ajourner la punition jusqu'à la défense.

« Avez-vous de nouveaux ennuis, ou ceux que je connais vous donnent-ils de nouveaux soucis, de nouvelles inquiétudes? Ne sentez-vous pas le besoin de me les faire partager? Mes quinze jours de dissipation vous ont-ils déplu? En ce cas je vous offre en expiation le carnaval le plus exemplaire, passé uniquement à travailler en pensant à vous, à votre retour. »

16 *février.* — « Hier soir M. Delécluze me disait qu'il venait de relire sur son journal le mercredi des Cendres de l'année dernière; c'est le jour où nous sommes allés voir le Vatican aux flambeaux. Vous rappelez-vous l'impression que nous fit notre entrée sous ces voûtes som-

bres avec des torches. J'ai voulu relire aussi ce que j'ai fait, vu, dit, senti à Rome, près de vous, à pareille époque. Je viens de retrouver mille souvenirs de détails avec toute leur vivacité. Vous rappelez-vous les deux Saint-Priest, M*** disant de l'Apollon : « C'est un poëme », de l'air ingénieux que vous lui connaissez? Vous rappelez-vous l'Amour grec, M. Delécluze disant : « Cette statue n'est pas achevée, mais elle est antique, » et le duc de Laval reprenant : « Pardi, si elle est antique ! » Mlle Amélie était enrhumée, et le lendemain vous fûtes malade. Le soir, après tout le monde, nous restâmes, M. Delécluze et moi ; vous nous racontâtes l'histoire de M. Simon et de Mme Sourdeau : le livre et le confessionnal. Arrivée à un certain endroit de l'histoire, vous vous embarrassiez, vous étiez charmante. — Ces doux souvenirs vous reviennent-ils aussi quelquefois? Rappelez-vous à Mlle Amélie et à M. Ballanche ces journées qui nous sont communes? Moi je n'ai que M. Delécluze à qui parler du petit cercle, mais je me dédommage en y pensant souvent.

« Adieu. Dites à M. le duc de Laval que dans les souvenirs de Rome ses bontés et ses conversations littéraires, qu'il rendait si aimables et si intéressantes, tiennent une place brillante. Mille amitiés à M. de Givré. N'oubliez ni *il cavaliere*, ni *l'abbate*. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 17 février 1825.

« J'avais tant travaillé ces jours-ci, tant fait de vers, tant appris de mots hébreux, tant mis dans ma tête de problèmes de mathématiques et de physique, que je la sentais prête à se fendre. Je suis sorti ce soir, uniquement pour respirer à l'air libre, pour voir le ciel et les étoiles. Je me suis promené quelque temps devant Sainte-Geneviève, et j'ai retrouvé un peu de cette émotion que j'éprouvais en levant la tête vers le ciel de Rome ou de Naples. Je laissais aller mon âme à ses souvenirs; ils me retraçaient successivement les nuits de Saint-Germain, celles de Montmorency, celles de la vallée et ces premières nuits d'Italie, quand nous glissions par un clair de lune entre de beaux arbres, emportés par le même mouvement, abandonnés aux mêmes impressions. J'ai de beaux souvenirs, avec vous; que de tristes et douces heures! Pourquoi?... Mais je veux garder pour moi la tristesse et les regrets, tout cela est vain et douloureux; je ne vous en parlerai pas non plus quand vous serez ici; je tâcherai de ne sentir que le bien-être de l'amitié intime et d'oublier le rêve navrant du bonheur.

« Adieu. Je me sens attendri et prêt à pleurer.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 19 février 1825.

« Vous prêchez un converti. Bizarre effet des distances ! On a le temps de se corriger avant d'être grondé. Votre gronderie est bien douce, bien amicale, seulement, elle arrive un peu tard. Enfoncé dans l'étude par-dessus les oreilles, à peine si je puis me rappeler avoir mérité ce que vous appelez un sermon. Au reste, autant que je puis m'en souvenir, mon désordre n'a pas été bien loin. Dans un moment où la solitude, l'absence, le changement de climat, de genre de vie et, je persiste à le croire, une disposition physique, dont j'ignore la cause, concouraient à me rendre le plus triste et le plus abattu des hommes, n'ayant plus la force nécessaire pour un travail soutenu, n'ayant personne auprès de moi pour me ranimer, pour me relever, ne recevant plus de lettres de vous, j'ai cherché dans la satisfaction de ma curiosité pour quelques personnages célèbres à me tirer de cet accès d'une manie sombre que ma raison combattait en vain et que la solitude redoublait. Mais je n'ai eu que de la curiosité; le voyage est la distraction la plus puissante; ne pouvant me servir de celle-là, j'ai cherché parmi celles qui étaient à ma portée. Mais tout

cela n'a pas duré quinze jours, et n'a rien changé dans ma vie. Pendant ce temps j'ai travaillé; mes lettres ont dû vous montrer un prompt retour, et je vous ai écrit avec assez de naïveté mes dérèglements pour que vous m'ayez cru quand je me suis dit rangé.

« Maintenant, pour la première fois de ma vie, je trouve le temps de faire à peu près tout ce que je veux faire; je me suis mis à étudier les mathématiques, non pas pour être un mathématicien, mais pour ouvrir mon esprit à cette sorte de conception, pour m'ouvrir un monde de combinaisons nouvelles.

« Pour les langues, je suis à peu près sûr maintenant de savoir toutes celles qui valent la peine d'être étudiées. Je lis l'histoire pour acquérir l'idée de chaque époque, et rendre intéressant pour moi tout ce qui se rapportera à chacune d'elles. Je commence par la France. J'ai lu Villehardouin (l'*Histoire de la prise de Constantinople par les Francs*), Joinville, etc., etc. J'étudie la féodalité dans Montesquieu, dans Hallam, etc., etc. Je m'attache aux faits importants; je cherche à me faire une idée générale, abstraite, de chaque siècle, et aussi à me représenter par l'imagination la vie, la physionomie des hommes qui leur appartiennent.

« Ces deux histoires, celle pour la raison et celle pour l'imagination, m'amusent beaucoup. Au milieu de tout cela, la *Juive* avance; je suis sûr de la finir cet été. Ainsi plus de distractions frivoles, plus de Mme Pasta. Du

chinois, de l'hébreu, de l'histoire, de la poésie et des mathématiques. N'êtes-vous pas contente ?

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 21 février 1825.

« Je viens d'entendre la lecture d'une chose fort remarquable ; c'est un ouvrage dramatique en prose de M. Charles de Rémusat. Le sujet est une révolte de noirs à Saint-Domingue, et le genre aussi romantique que possible ; il y a du comique, de l'atroce, de l'idéal ; quelques caractères sont très-heureusement conçus et très-bien dessinés, entre autres celui d'un envoyé de l'Assemblée constituante, imperturbable dans ses idées de révolution, mettant tout en feu avec des paroles philanthropiques, et ne comprenant rien ni au caractère des nègres, ni aux préjugés qui l'entourent. Malheureusement, il finit par se répéter et fatiguer un peu. Un caractère, meilleur encore, est celui d'un jeune créole, fils d'un riche planteur, ayant lu avec enthousiasme les philosophes du dix-huitième siècle, et ne s'étant jamais douté que les droits de l'homme s'étendissent aux nègres ; il appelle le sien Jean-Jacques en l'honneur de l'auteur

du *Contrat social*, et il est tout surpris de la conduite du député dans l'habitation de son père. Ce jeune homme aime passionnément une négresse, malgré son mépris pour cette race ; celle-ci aime un certain Timur, charpentier, nègre comme elle. Le jeune homme l'a outragée. Timur, qui s'est enfui pour se venger, vient la nuit exhorter les nègres à la révolte ; il veut tuer le jeune homme, il est blessé par lui et arrêté. Cette scène est sublime : ils viennent une douzaine environ pour réclamer de M. de Valombre, le planteur, leur camarade ; M. de Valombre, qui est un homme ferme, refuse ; ils continuent à demander avec une opiniâtreté stupide, en répétant : *Timur! Timur!* Le maître fait un pas vers eux, lève sa canne ; l'habitude de céder aux blancs les fait reculer ; ils se retirent ; mais, revenus dans les ateliers, ils se raniment, mettent le feu à la case, et égorgent les maîtres. Le cinquième acte est le commencement d'autre chose ; les noirs sont libres sur une terre où tout a été brûlé et ne savent que faire. Ils se débattent contre le génie supérieur de Timur qui les subjugue. Ce Timur n'est pas pris dans la réalité ; c'est comme le marquis de Posa, de *Don Carlos*. Peut-être les diverses parties du drame ne se fondent-elles pas bien ; l'atroce est toujours là et fait qu'on est révolté souvent par le comique. A côté de scènes d'une réalité complète, sont les rêves d'un nègre comme il n'y en eût jamais. Outre cela, il y a des choses inutilement dégoûtantes et surtout trop

d'esprit, trop d'effets calculés, mais beaucoup, beaucoup de talent. C'est dans une réunion de jeunes gens que cette lecture a eu lieu.

« Adieu. Demain, je dois voir une répétition du *Cid d'Andalousie*, je vous conterai cela. Je n'ai pas encore le temps aujourd'hui d'écrire à M. Ballanche ; c'est à mon bien grand regret. Dites-le-lui bien.

« Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 27 février 1825.

« Enfin, j'ai vu une répétition du *Cid*. La pièce m'a fait plaisir et aura, je crois, un grand succès ; elle vous aurait beaucoup plû. C'est un essai heureux, sans être une innovation très-hardie. Mlle Mars joue divinement ; j'ai moins pu juger de Talma : la différence d'âge et de costume était encore plus frappante en lui. Je ne vous raconte pas la pièce dont les journaux vont vous donner analyses et extraits. Je vous dirai qu'en la voyant, je sentais une extrême envie d'avoir Mlle Mars pour *Rachel;* elle la jouerait si bien! elle y serait charmante. Quand je la voyais là, dans le foyer avec Talma,

je les convoitais tous les deux. On a fait à ce pauvre Lebrun mille observations ridicules, et on voulait à toute force lui faire ôter les vers les plus délicieux de sa pièce. On voulait lui faire mutiler une scène ravissante : celle où le Cid et sa fiancée, la veille du jour où ils doivent se marier, assis le soir dans un beau jardin, parlent de leur bonheur, si doux, si prochain, si sûr, et le comparent avec les joies d'une fête qu'on célèbre dans ce moment-là pour l'entrée du Roi. Cette scène est un enchantement ; mais pour les pédants, qui placent l'intérêt dans l'accumulation et la précipitation des événements, elle fait longueur. »

28 *février*. — « Je viens de courir toute la journée pour avoir des billets et en procurer..... et ce soir, je ne suis pas bien sûr que la pièce sera jouée demain. Imaginez-vous que la censure a cherché querelle à Lebrun au dernier moment ; aujourd'hui, après qu'il avait tout sacrifié pour la désarmer, elle a suspendu sa pièce. Il a cru pendant une heure qu'il ne serait pas joué, et n'est pas encore absolument certain du contraire. J'ai vu sa pauvre femme qui en était mourante. C'est un rude métier que d'être auteur ! Si la pièce se joue, j'irai en pensant à l'impression qu'elle vous ferait. Je chercherai à deviner les endroits qui vous causeraient le plus de plaisir. J'imaginerai que vous êtes là, que nous la voyons ensemble, surtout cette scène du banc. Que

j'aurai de plaisir un jour à la voir représenter, assis auprès de vous, et nous rappelant la villa Reale ou le Colisée !....

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 1er mars 1825.

« Le *Cid* n'a pas complétement réussi ; il y a quelques longueurs qui n'avaient pas frappé à la répétition. Le public est bien difficile à prévoir. En outre, il y avait triple opposition : celle de la censure, la cabale des actrices tragiques contre Mlle Mars, et l'indignation classique ; il y avait fureur contre le public de la part des romantiques, fureur qui m'a semblé tant soit peu exagérée et ridicule. En somme, j'ai rapporté de la représentation cette impression triste, que l'esprit de parti avec toute sa violence, toute son intolérance, a passé de la politique dans la littérature où il a encore de plus grands inconvénients. Talma a été constamment sublime ; Mlle Mars délicieuse, dans une scène délicieuse ; charmante encore au moment où, prête à marcher à l'autel, elle se pare pour Sanche. Dans les scènes violentes et tragiques qui suivent, Mlle Mars a été faible ; elle ne

m'avait pas fait cette impression à la répétition. La solennité de la représentation exige-t-elle de plus grands moyens : ou les murmures du public, l'étonnement d'entendre autre chose que des applaudissements retentir à ses oreilles, tout cela l'a-t-il déconcerté? Ce qu'il y a de sûr c'est qu'elle a manqué toute la seconde partie de la pièce. Je ne sais si cet essai ne la dégoûtera pas à l'avenir de jouer la tragédie. J'en serais bien fâché pour mon compte. Quant à ma pièce, il m'a semblé que c'était assez ce qu'il fallait au public actuel, et je suis encouragé à la finir par ce que j'ai cru observer de ses impressions. Je trouve qu'il a été trop sévère pour Lebrun, non qu'il n'y eût de grands défauts dans le *Cid*, mais il y a des beautés, et des beautés neuves. On est plus sévère pour une innovation; ce devrait être tout le contraire. »

2 *mars*. — « Je crains que vous n'ayez des idées bien fausses sur la vie que je mène, sur la situation de mon esprit et de mon âme. J'ai eu tort de vous écrire chaque jour; dans cette effusion sincère, dans cette confidence de tous les moments, il est impossible qu'il ne se soit pas glissé des choses qui vous aient déplu, comme il s'en glissait dans nos conversations, mais j'étais là pour m'expliquer, me justifier, pour demander pardon; les lettres sont irrévocables. Que ce serait injuste de ne pas voir dans cet abandon la preuve de ma

confiance! Comment me croiriez-vous sincère, si je ne disais jamais rien qu'à mon avantage? Non, j'ai eu des moments de faiblesse, d'emportement, de découragement, et je vous l'ai montré. Est-ce ma faute si l'abattement me gagne tous les jours davantage, et faut-il me punir de ne pouvoir pas être heureux? Écrivez-moi, par pitié.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 6 mars 1825.

« A la seconde représentation, le *Cid* s'est relevé avec un plein succès. C'est un événement littéraire fort heureux de toute manière; cela va encourager Lebrun, rendre à Mlle Mars l'envie de jouer dans la tragédie. Je viens d'écrire à Lebrun une petite lettre de félicitations. »

7 *mars*. — « Peut-être vous imaginez-vous qu'il est superbe de me punir, par votre silence, de ce que vous appelez mes projets de dissipation? Et comment, vous qui avez l'esprit si juste et qui devriez me connaître, ne voyez-vous pas que ce que je vous écrivais portait l'empreinte d'une âme misérable qui cherche à tout prix à

secouer le poids du temps? Voilà un grand crime d'avoir été chez Mme Pasta! Parce que, dans ce temps-là, je ne pouvais m'endormir avant trois heures du matin, et que je cherchais, en rentrant tard, à éviter le supplice d'une insomnie. Tout cela ne sont point des phrases; mon état naturel, mon état véritable, celui dans lequel je retombe toujours, est un état insupportable. C'est le sentiment d'une vie perdue. Toutes les fois que je parviens artificiellement à me persuader que je puis avoir un but, un avenir, je suis un sot, et je ne tarde pas à m'apercevoir de ma sottise; cela n'est ni intéressant, ni même digne de pitié, mais cela ne mérite pas votre colère. Je ne demande pas qu'on plaigne un fou qui s'est fait du mal, mais il est inutile de déchirer ses plaies. Tandis que vous parcourez les ateliers et que vous vous enthousiasmez avec Mme Swetchine, je vis dans un malaise habituel et incurable. J'essaye de toutes les distractions; je vais des livres au monde, du monde aux livres, me souciant autant de l'un que des autres. Je n'ai trouvé de verve que pour la poésie désespérée, j'ai fait le sacrilége. J'ai quelques amis qui enragent comme moi; nous enrageons ensemble; votre souvenir me soutenait seul, mais vous m'abandonnez.

« Je ne fais pas grand bien à mon père. Je ris de mes projets d'étude, de gloire; j'y ai cru encore pendant quinze jours; mais, en cela comme en tout, il n'y a que l'impossible qui me plairait; je ne croirai plus à l'impos-

sible. Enfin que vous dire? J'étais malheureux à Rome, je souffrais à Naples; à Paris, la vie m'est intolérable... Pourquoi? Qu'importe! Je regrette bien de n'être pas resté à Naples. Non, ce n'est pas cela que je regrette.

« J.-J. AMPÈRE. »

De Ballanche à J.-J. Ampère.

Rome, le 17 mars 1825.

« Je viens de faire un petit voyage en Toscane. Je ne puis prévoir l'époque de mon arrivée à Paris, ne sachant combien de temps je demeurerai à Lyon. Je suis cependant très-pressé de voir votre père.

« Vous avez sans doute été un peu agité par ces représentations orageuses du *Cid d'Andalousie*. Il paraît que le parterre de Paris est toujours très-exclusif, qu'il aime mieux se passer de tragédies nouvelles plutôt que de courir les risques d'avoir du romantique; toutefois on ne doit pas prendre cela pour un arrêt irrévocable. Je vous ai souvent dit qu'il fallait se faire son public : c'est toujours ainsi dans les temps analogues à celui-ci.

« Ces dames jouissent d'une assez bonne santé, et tout prend une tournure de départ.

« Mon cher ami, certaines de vos idées m'attristent.

Tâchez de prendre à cette sympathie générale qui fait le fond de la nature de votre père et de la mienne; cela vous viendra, vous sentirez ce qu'est l'homme réduit à l'individualité.

« Mille et mille bons souvenirs.

« BALLANCHE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 2 mai 1825.

« Enfin, lundi j'ai vu M. Paul David, qui m'a appris que vous quittiez Rome. J'avoue que j'attendais encore quelque chose par le courrier d'hier, mais rien n'est venu. Ne pas m'avertir de votre départ, de votre retour, après ce que vous m'aviez promis! Il valait bien mieux ne rien me promettre, j'aurais moins souffert; l'abandon où vous me laissez, joint à l'état de mon esprit, m'ont réduit par moments à un véritable désespoir; je m'efforcerai de l'éviter à l'avenir, en tâchant de ne compter sur rien et de m'attendre à tout. Il me semble que ces dernières convulsions ont achevé d'émousser dans mon cœur la faculté de désirer, d'espérer, de jouir et presque de souffrir.

« En bonne foi, madame, n'est-il pas vrai que ma

place est prise dans votre cœur? Je n'ai aucun droit de m'en plaindre, ce n'est pas votre faute si je n'ai pas le genre d'imagination religieuse et romanesque qu'il serait si naturel d'avoir. Mais je l'ai moins que jamais: l'envie de vous plaire me faisait forcer ma nature; la solitude et la loi du sacrilége m'y ont replacé. Je vous parle avec une entière franchise, comme vous voyez. Mme Swetchine vaut beaucoup mieux à votre imagination que moi. Rapportez-moi quelque amitié, c'est tout ce que je mérite et tout ce que j'exige de vous; si vous me la retiriez, vous me causeriez le seul chagrin que je puisse encore *ressentir*.

« (Je vous demande de ne montrer cette lettre à *personne*, de n'en parler à *personne :* je sens combien il est ridicule de paraître jaloux d'une femme, mais cependant...)

« J.-J. AMPÈRE. »

Mme Récamier, revenue de Rome à la fin de mai, avait passé l'automne à la campagne, dans cette retraite de la Vallée-aux-Loups, arrangée par Châteaubriand alors qu'il composait ses *Martyrs*.

Jean-Jacques, installé tout près d'elle, chez un de ses amis, M. de Latouche, poëte et auteur dramatique,

quitte le village d'Aulnay pour aller à Vanteuil le 24 octobre, quand le cercle de l'Abbaye-au-Bois rentre à Paris.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Paris, le 22 octobre 1825.

« Que j'aurais aimé un autre adieu ! Encore un regret, un mécontentement. Il est vrai que la faculté de souffrir dans tout ce qui vous concerne est en moi une véritable maladie. Mais cette maladie, qui me l'a donnée ?... Mon attachement pour vous, votre charme, qui trompe à votre insu, et les circonstances qui nous séparent. Vous, qui êtes un ange de pitié, ne voudrez-vous point adoucir le mal que vous avez innocemment fait ? Je remets mon âme entre vos mains : sera-t-elle la seule dont vous refusiez de soigner les blessures ? Prescrivez-moi un régime qui, sans me guérir, je ne l'espère point, n'irrite pas du moins sans cesse la fièvre qui me ronge. Vous à qui tout est facile, ne saurez-vous arranger votre existence et la mienne, qui en dépend, de manière que ce qui devrait être la consolation d'une vie sans bonheur n'en soit pas le supplice ?

« Adieu, adieu; écrivez-moi quelques lignes douces chez M. de Jussieu, à Vanteuil.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, samedi 25 octobre 1825.

« Comme il y a ici beaucoup de monde et une liberté parfaite, on peut facilement s'isoler, et j'en profite pour me transporter par l'imagination là où je voudrais bien être en réalité, dans la petite cellule de l'Abbaye. C'est surtout aux heures où j'ai l'habitude de vous voir que je sens le plus vivement le besoin d'oublier ce qui m'entoure, pour ne penser qu'à vous. Hier soir, je me suis promené seul deux heures, au clair de lune, occupé d'une rêverie délicieuse. Depuis une certaine conversation, mes rêveries sont moins vagues, elles tournent toutes autour d'une chance qu'on ne peut pas même appeler un espoir, mais qui, enfin, pourrait être une réalité, une réalité! Quelle idée enivrante! Quand elle serait cent fois plus improbable, cette chance! ce serait encore le seul charme, l'unique douceur de ma vie de la rêver. Quand elle se présenta à mon esprit, elle m'enivra d'abord, elle jeta mon âme dans un enchantement rapide

et profond, semblable à celui que j'éprouvai il y a cinq ans, quand je commençai à vous aimer ; je retrouvai dans mon cœur, dont je désespérais, toute la jeunesse de ses premières émotions.

« Quelques mots prononcés par vous le dernier soir où je vous ai vue m'ont permis de croire que, sans rien arrêter sur ce qui ne peut pas l'être, vous pensiez véritablement que ce que vous m'avez dit pourrait être. Pourrait être ! je n'en demande pas davantage pour me livrer tout entier à l'idée d'un bonheur possible. Mais, je vous en supplie, ces deux mots, écrivez-les-moi. Je ne vous importunerai pas de conversations sur un sujet que la délicatesse de votre âme m'interdit ; mais que je puisse me reposer sur cette idée que les obstacles ne pourraient jamais venir *de vous*. Je vous avoue que le prince, et plus que lui une autre personne qui pourrait être libre aussi, m'alarment beaucoup. Vous allez vous moquer de moi, et me dire que nous n'en sommes pas à ce que j'aie à les redouter ; mais, je vous le répète, je veux être sûr que le sort seul est entre nous deux. Assurez-le-moi, et je vous croirai, et cette pensée sera la plus douce que je puisse nourrir. Je vous le demande, écrivez-moi, ne me refusez pas, je vous le demande à genoux.

« J.-J. AMPÈRE. »

Ces deux mots que Mme Récamier a prononcés ont suffi pour faire naître dans l'imagination de Jean-Jacques des rêves chimériques. Il ne s'agit point ici d'attendre la mort d'un mari, mais de la possibilité d'un divorce. Notre amoureux n'est pas le premier auquel cette espérance de mariage ait souri; il ne sera pas non plus le dernier. En 1811, le prince de Prusse avait tenté d'obtenir la main de Mme Récamier; on connaît les raisons qui empêchèrent cette alliance. Plus tard, en 1847, M. de Châteaubriand, devenu veuf, voulut épouser la plus dévouée des amies, qui le refusa.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 28 octobre 1825.

« Votre dernier petit mot est peut-être ce que j'ai lu de plus doux dans ma vie; ne m'écrirez-vous plus rien de pareil? Pardon pour mes deux grandes lettres de rabâcheries sur la même chose, mais cette chose est importante : il s'agit de ce qui est tout l'intérêt de ma vie, de cette vie chez vous, sans être avec vous, dont chaque moment est inquiétude, contrariété, obstacle, regret. Je ne puis m'accoutumer à placer notre rapport,

ce rapport pour moi si profond, si triste, si unique, dans le bavardage d'un intérieur auquel je ne puis prendre part. Vous savez que je rends justice à ceux qui le composent; c'est moi que j'accuse : je ne suis pas propre à la vie en commun. C'est un travers; mais pourquoi serais-je une partie intégrante de l'existence de Mme *** ou de M. ***, parce que j'ai pour vous un attachement passionné ? Pourquoi faire marcher tout cela ensemble et ne pas séparer ce qui doit l'être ? Plutôt un quart d'heure par semaine, un quart d'heure *certain* et dont je jouisse pleinement, où je sois avec vous seule, que huit heures par jour usées à vous attendre, à vous espérer, à vous entrevoir; à causer du Dante ou de Grand-Gousier, quand vous êtes là, vous à qui j'aurais tant à dire, vous qui êtes tout pour moi. Encore une fois, cette manière d'être me tue; vous devez sentir que je parle de bonne foi.

« J'attends un mot de vous, qui me dira ce que vous voulez faire de moi.

« Quand part le prince Auguste ? Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 4 novembre 1825.

« Je viens de recevoir quelques lignes. Me voilà rassuré sur la crainte que j'avais de vous avoir déplu par des paroles trop amères. Non, ce n'est qu'à moi et au sort que j'en veux de tout ce qui a déchiré mon cœur. Est-ce votre faute si mon attachement pour vous ne peut me donner du bonheur, et si une disposition à l'agitation que je ne puis vaincre vient encore empoisonner la douceur du sentiment que vous m'accordez?... Je suis si fâché de vous mêler à des impressions douloureuses! j'aurais tant de plaisir à vous devoir une ombre de joie! Je serais bien tenté d'aller vous rejoindre; mes jours passés ici me semblent parfois si vides! Mais, à Paris, Dieu sait combien de choses pourraient venir à la traverse de mon travail. Le temps presse; je brûle d'avoir fini cet ouvrage, dont vous attendez la fin avec impatience.

« Adieu, vous me trouverez tout à fait républicain: je me rends, je suis converti par le talent de M. de Châteaubriand et les vertus de M. de Lafayette. Celui-ci m'a dit que le fameux article du *Journal des Débats* l'avait tant frappé qu'il l'avait envoyé sur-le-champ au Président des États-Unis

« Adieu, adieu, je vous remercie encore de m'avoir écrit.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Vanteuil, le 7 novembre 1825.

« Toutes vos lettres ont un ton d'intérêt, un accent d'amitié dont je suis pénétré. Pourquoi faut-il qu'un intérêt si vrai, une amitié si tendre et si sûre, ne puissent presque rien pour mon bonheur? Tout ce que je vous demande, c'est de comprendre comment je souffre auprès de vous, et de ne pas trop m'en vouloir. Vous en paraissez étonnée; mais, en faisant la part de mon caractère, qui sera aussi mauvais que vous voudrez, est-il si étrange que cinq années d'une intimité imparfaite, d'un attachement qu'il faut sans cesse arrêter, d'une familiarité qui tour à tour trompe, attriste, séduit, désespère, m'aient mis insensiblement dans un état d'agitation, d'irritabilité continuelle? N'avez-vous jamais entendu parler de certains supplices où une sensation douce, irritante, prolongée, finit par faire expirer le patient dans des convulsions? Eh bien! c'est là mon histoire. — Cela dit une fois pour toutes, n'en parlons plus; oublions

l'avenir, que je ne puis concevoir d'aucune manière, et ne songeons qu'au présent.

« Mon travail avance; j'espère vous porter bientôt ma tragédie fort améliorée; alors, nous ferons la tentative sur Talma, et tout dépendra de son résultat. Mais il faudra que ce résultat soit positif. J'ai pris mon parti de toutes les chances. Croyez-moi, j'ai un grand fond de philosophie pour toutes choses, excepté vous; ce qui compose ma vie me semble fort indifférent. Je voudrais seulement, cet hiver, ne pas trop souffrir et pouvoir rester auprès de vous. Je le désire bien vivement, car vous êtes tout ce que j'aime. Dieu veuille qu'il en soit ainsi.

« J.-J. AMPÈRE. »

Un homme de vingt ans, amoureux fou d'une femme de quarante-trois ans, quelle naïveté! quelle niaiserie! Messieurs qui jugez ainsi, loin du danger, loin de l'attrait, si vous aviez reçu du ciel une imagination ardente et pure, et toutes les qualités de l'âme, vous auriez subi, aussi bien que Jean-Jacques, l'entraînement d'un amour idéal sans savoir l'âge de celle qui l'inspirait; trois Montmorency: Mathieu, le duc de Laval, son fils Adrien, âgé de vingt ans, n'avaient point échappé à l'empire de cette grâce souveraine. L'ancien ambassa-

deur à Rome disait, en parlant des conquêtes de Mme Récamier dans sa famille : « Nous n'en mourions pas tous, mais tous étaient frappés. »

En 1829, M. de Châteaubriand écrivait à son amie : « Je ne connais rien de plus beau et de meilleur que vous. » Elle avait alors cinquante-deux ans.

Mme Récamier sut toujours garder le gouvernement des passions qu'elle faisait naître autour d'elle ; ce grand art lui a été souvent reproché. Mais elle savait dédommager ses amis, quand leurs prétentions n'allaient plus jusqu'à être des amoureux. Quelle occupation constante de leur état d'esprit, de leur ambition, de leurs succès ! A son tact exquis se joignaient une discrétion parfaite, une obligeance naturelle et active, que les priviléges de sa situation rendaient efficaces. Fidèle jusqu'à la mort, elle avait la mémoire aussi bonne que le cœur. Quoi de plus irrésistible que le dévouement d'une femme environnée des hommages présents et des prestiges d'un passé triomphant ? Être écouté, encouragé, consolé par une telle charmeuse, quelle incomparable fortune !

Châteaubriand, ennuyé, ne pouvait plus supporter la fatigue de vivre que protégé par cette tendre sollicitude. S'étonnera-t-on que Jean-Jacques ait laissé tomber son cœur, tout neuf, au pouvoir de l'enchanteresse, pendant cinq ou six années de sa jeunesse.

Les troubles, les souffrances, les combats, dont nous venons de lire les confidences, loin de se calmer au re-

tour de Vanteuil, redoublent à la Vallée-aux-Loups, où le malheureux obstiné a voulu suivre encore une fois Mme Récamier. Là, il se sent pris d'un tel découragement, se trouve si incapable de travail, si mécontent de lui et des autres, que la nécessité de rompre brusquement avec des habitudes qui le charment et le désespèrent se présente à son imagination comme sa seule chance de salut.

Laissons-le parler lui-même à ce propos : « Les lettres précédentes peuvent faire comprendre comment une situation d'âme si agitée et si douloureuse, qui le devint plus encore par d'*autres complications*, finit par me faire prendre la résolution de partir pour l'Allemagne, avec le plan d'un grand ouvrage ayant pour objet l'*histoire des littératures*. Mes études me conduisirent en Scandinavie ; il manque ici quelques lettres que je reregrette, parce qu'elles avaient plu à Mme Récamier, qui les avait fait copier pour les placer dans ce recueil. »

Ces *autres complications* font allusion aux vives sollicitations qu'André-Marie adressait à son fils en faveur du mariage.

Le 6 août 1826, sous le prétexte d'un voyage au Mont-d'Or, entrepris en compagnie de ses amis de Jussieu, Jean-Jacques fait de nouveaux adieux, sans avouer aux siens ses lointains projets.

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Nîmes, 9 septembre 1826.

« J'ai reçu ta lettre, cher père, je suis bien triste de te voir si malheureux. Ne peux-tu donc jouir de cette gloire qui va jusqu'à Lisbonne, quoi que tu en dises, de ces découvertes que tout confirme, parce que des châteaux en Espagne, bâtis sur un avenir incertain, ne se réalisent pas? Tu ne demandes que mon bonheur : rapporte-t'en à moi pour l'arranger à ma guise. J'ai eu un instant une pensée qui, comme tant d'autres, a passé, comme tant d'autres reviendra peut-être. Je suis ainsi fait, et ce devrait être une raison pour toi de redouter l'état irrévocable que tu voudrais aujourd'hui me voir embrasser. Il faut que ma tête mûrisse, que mon caractère se forme, avant que je puisse, sans démence, m'engager à jamais. Pourquoi ce moment n'arriverait-il pas? Après tant de plans d'ouvrages qui se sont succédé, il en est un enfin auquel je tiens pour de bon. Tu le connais, ce plan, et si tu veux oublier un peu tes rêves paternels de gloire dramatique, mieux te rendre compte du temps où nous vivons, de celui qui doit le suivre, tu sentiras que cet ouvrage pour lequel je me crois éminemment propre, peut devenir un monument qui aurait plus d'avenir que notre répertoire de second ordre; on

ne le lira pas dans dix ans, et en conscience je ne pourrai lui donner qu'une pauvre place dans mon histoire. Cette histoire est au fond celle de l'esprit humain, du génie de tous les siècles, manifesté par le génie des plus grands hommes. On peut tout y mettre sans sortir de son sujet. La flexibilité qui est le vrai caractère de mon talent pourra reproduire, dans des traductions détachées, le caractère de toutes les poésies.

« Si ce voyage ne t'attristait pas, je m'en applaudirais beaucoup; déjà il m'a fait grand bien. A Paris, j'avais des ennuis, des agitations de toute espèce qui altéraient mon humeur et rapetissaient mon âme; une position fausse dans laquelle je souffrais de me laisser entraîner par la vivacité de ma tête. Hors de tout cela je respire. Certes je serais bien heureux si je pouvais emporter loin de cette atmosphère de Paris, qui me fait tant de mal, toi et quelques personnes. J'espère être bientôt affermi contre son influence, et c'est là où tu es que je garde le projet de fixer mon existence; mais, pour arriver à ce but d'une manière stable, il faut que je sois retrempé, qu'un peu de temps nous ait séparés tous deux de ce passé, qui nous agiterait bien plus depuis que nos agitations réagiraient l'une sur l'autre. Par moments je crains de n'avoir pas le courage d'exécuter mon projet; tu pourrais l'ébranler, mais éloigne cette tentation; pense à ce que j'acquerrai d'instruction dans ce voyage, voyage de raison s'il en fut.

« Quant à tes rapports avec Mme Cuvier, ils te seront même plus commodes, moi n'y étant pas ; j'y jetterais toujours quelques nuages, et enfin, s'il faut tout dire, je romps moins comme cela, si nul événement ne survient, car je suis absent, absent pour mon instruction ; revenir et changer ses habitudes est une déclaration de renonciation.

« O mon père, mon bon père, ne comprendras-tu pas ma mission comme moi ? Faire le tableau de l'histoire de l'imagination humaine, en découvrir les lois, n'est-ce point assez pour remplir la carrière d'un homme ?

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J. Bredin.

Septembre 1826.

« Cher ami, tu dois me reprocher mon silence ! mais tu sais bien que toute mon âme est auprès de toi.

« Le départ de mon fils avec les de Jussieu a achevé de m'accabler. Les circonstances qui ont amené ce voyage me déchirent, mais comment t'expliquer cela dans une lettre ? Il doit être à Mende à présent ; de là à Grenoble, par Valence.

« J'étouffe de chagrins, mais je me porte bien ainsi

que ma famille ; puisse-t-il en être de même de la tienne !

« *Je suis seul et abandonné sur la colline des orages* (du moins Malvina mourut bientôt).

« Si j'étais moins triste, combien j'aurais été content d'une nouvelle expérience qui vient de me réussir, et qui achève de prouver l'identité de l'électricité et des aimants! Tu l'as pu voir dans le *Globe* du 7 septembre; tous les jeudis se trouve dans cette feuille ce qui s'est passé à l'Académie des sciences. Trois semaines avant, il y avait une notice sur le beau mémoire de notre excellent Savary; huit jours après, sur les expériences de Colladon et de Becquerel.

« Jamais la physique n'a mieux marché; mais cela me console-t-il de l'absence de mon fils, du brisement de tout ce que j'avais rêvé d'*heureux* pour lui? Confidences qui doivent rester entre toi et moi. Si tu m'aimes encore comme autrefois, réponds à ton pauvre ami. Oh ! que je voudrais aller te voir! mais tout ce que je possède tient à ce que je mette chacune de mes minutes à profit pour écrire ce qui m'ennuie le plus au monde.

« Mes respectueux hommages à Mme Bredin.

« Tu sais combien tendrement je t'embrasse.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Grenoble, 21 septembre 1826.

« Après avoir vu la Chartreuse, mes amis iront à Lyon, et moi directement à Genève, car mon parti est pris, non sans de sérieuses réflexions, des agitations, des déchirements, des combats cruels. Il est temps de marcher directement au but. Il n'est plus question de tout ce qui me troublait depuis quelques mois, et qu'à distance je sens s'amoindrir beaucoup. Il faut faire cette fois ce que je ne ferais jamais si je l'ajournais : m'enfoncer dans les études qui me sont nécessaires et jeter les bases de l'œuvre à laquelle je consacrerai ma vie. N'est-il pas raisonnable de rompre définitivement avec cette carrière de poëte par état, dans laquelle je m'étais laissé entraîner; de sortir de la classe misérable des petits auteurs tragiques, joués ou non joués, pour prendre une place dans cette nouvelle école historique, philosophique et littéraire ?

« Je vais passer l'hiver à apprendre l'allemand et l'Allemagne ; au printemps, j'irai de ville en ville voir les hommes et les bibliothèques, et, après ce temps d'épreuve, de travail austère, ayant la conscience de mon ouvrage, étant entré fortement dans ma ligne, j'irai vers vous, la tête débarrassée, j'espère, de fantômes,

le cœur plein de cet attachement auquel vous croyez. Quoi qu'il arrive alors, les deux personnes dont ma vie ne pourra jamais se séparer, c'est mon père et vous.

« J'ai reçu ici une réponse de Mme Cuvier, parfaite et précisément telle que je pouvais la désirer pour rester dans un rapport simple. Ainsi, ce n'est point cela qui m'empêche de revenir à Paris.

« Adieu. De grâce, un mot à Genève. Ne parlez pas de mes projets; soyez assez bonne pour dire seulement que mon voyage se prolonge un peu.

« J.-J. AMPÈRE »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 8 octobre 1826.

« Cher ami, j'ai reçu ta lettre de Berne; on y enverra ce que tu réclames. Fulgence va passer l'hiver en Italie. Je tâcherai de voir M. Cousin; j'irai à Vanteuil jeudi, mais je n'y serai pas comme l'année dernière avec toi. J'ai été plusieurs fois à l'Abbaye, Mme Récamier a voulu me persuader que ce qui fait l'objet de mes plus vifs désirs s'accordant très-bien avec tes projets de travail, cela devrait arriver un jour. Cette conversation m'a consolé, que ne puis-je la croire prophétesse! Elle me répétait tou-

jours : « Lorsqu'il aura réussi dans son entreprise, atteint « le premier but de son ambition, pourquoi ne chercherait-« il pas à accomplir ce qu'il avait aussi, jusqu'à un cer-« tain point, fait entrer dans ses rêves d'avenir? »

« Tu me demandes des nouvelles du Jardin des plantes. Quand j'arrivai samedi soir, il n'y avait pas encore de monde. Mlle Clémentine me questionna beaucoup sur toi. J'annonçai que ton séjour en Allemagne se prolongerait cinq ou six mois ; en ce moment je suis sûr qu'il se répandit sur sa physionomie une impression de tristesse. Je dis que tu allais rassembler des matériaux pour un ouvrage considérable. M. Cuvier vint et successivement d'autres personnes, la conversation changea, mais Mlle Clémentine ne s'éloigna point de moi et, sans me parler de mon fils, me fit passer le temps le plus doux qui se soit écoulé depuis ton départ.

« J'y suis retourné hier. M. Wollaston, le célèbre physicien anglais, vice-président de la Société royale de Londres, y dînait. Je vis Mlle Sophie ; je pus faire ta commission et trouvai l'occasion de dire à elle et à sa sœur que tu m'avais envoyé des vers sur le pont du Gard. Mlle Sophie voulut les lire, ils étaient dans ma poche, et Mlle Clémentine dit : « A mon tour, maintenant. » En me les rendant, elle m'assura bien gracieusement qu'elle y trouvait de très-belles choses. Mais elle semblait triste comme le jour précédent.

« M. Herschell parla à M. Wollaston de mes expé-

riences et lui inspira le désir de les voir ; je les lui ferai demain à midi. Mon mémoire va paraître sous ce titre : *Théorie des phénomènes électro-dynamiques, uniquement déduite de l'expérience.* Ce sera un volume de 220 pages in-quarto. Ce livre, qui suppose les faits généraux connus, devrait être précédé d'une exposition de ces faits avec la description des appareils et l'histoire des découvertes successives ; alors j'aurais le traité complet que je rêve depuis trois ans. Je ne sais si le temps me permettra jamais de réaliser ce projet. En attendant, l'ouvrage de Monferrand suppléera à cette première partie. Je t'ai conté le succès de ma nouvelle expérience répétée dans la séance du 4 septembre devant M. de Laplace, qui parut si content. Ce jour-là je dînai chez Frédéric Cuvier et passai presque toute la soirée entre Mme et Mlle Cuvier. Que ces heures eussent été bonnes pour moi si l'idée de ton voyage t'était venue un mois plus tard ! A quoi servent ces pensées, ces regrets, sur ce qui serait résulté de telles ou telles autres combinaisons d'événements ? Cette malheureuse manie que Ballanche m'a tant reprochée, m'a toujours rendu mille fois plus amer ce qu'il y a eu de pénible dans ma vie. Je ne sais pas assez me porter dans l'avenir.

« Je t'embrasse du fond de mon cœur. Adieu, tout ce que j'ai de plus cher.

« A. AMPÈRE. »

Arrivé à Strasbourg le 8 octobre 1826, après une course de six semaines à travers la France et la Suisse, Jean-Jacques adresse à son père un récit détaillé de ce voyage, sous forme de journal. Nous en détachons quelques pages.

Octobre. — « Tu sais si, en partant, j'avais l'âme tranquille et disposée à la gaieté. Ce temps d'isolement que j'allais chercher loin de toi, pauvre père, qui as besoin de ton fils, loin de tous mes amis, j'en sentais la nécessité, mais la perspective était bien sombre. Adrien, inquiet de sa famille, ne semblait pas non plus très-joyeux. Ce fut un véritable bonheur que d'avoir pour compagnon le plus étourdi et le plus étourdissant des mortels, Cambecède, excellent garçon, d'ailleurs. En nous chantant des chansons de Béranger, en nous contant ses duels, ses aventures, en riant sans cesse aux éclats, en nous faisant rire de tous les voyageurs et de notre singulière situation, il nous empêcha presque de penser. Sa présence a été comme un cauchemar bruyant, pendant lequel il m'était impossible de voir autrement qu'à travers un nuage le passé, le présent, mes ennuis, les autres et moi-même. Mais tout cela s'est retrouvé sitôt que le bourdon s'est tu. »

1er *septembre.* — « Nous arrivons à Randan, chez M. de Montlosier, qui te connaît de réputation. « Il ne

« m'était resté, dit-il, que cette terre dont personne « n'avait voulu; de la bruyère sur de la lave. Je la dé- « frichai, je vécus plusieurs années dans une cabane de « planches, je fis une étable, puis deux, puis ma maison « composée de quelques chambres. » C'est là que demeure ce champion de la féodalité, dans les dépendances d'une vacherie; c'est de là que, l'hiver, enterré sous la neige, il écrit des volumes qui sont lus, combattus, appuyés d'un bout de la France à l'autre. Il est fort disposé à continuer, espère une humble supplique des pairs au roi, sur le danger des jésuites.

« A ce sujet de conversation favori, il entremêle des renseignements curieux sur les volcans, les articles du *Globe* et l'économie rurale, etc., etc. . . . .

8 *septembre.* — « Le jour du 8 septembre sera éternellement mémorable dans la vie d'Alexis et dans les fastes des vélocipèdes. Il fit presque tout le chemin de Mende à Saint-Jean du Gard (une vingtaine de lieues) à pied, en courant devant la voiture, excepté la montée, pendant laquelle il se reposa; mais c'est surtout à la descente qu'il mérita l'admiration des postillons : l'un d'eux, voulant le dépasser, mit ses cinq mulets au grand galop. Alexis arriva au but avant eux . . . .

« Jusqu'à Nîmes, rien d'intéressant que le clocher du village d'Estelle, qu'on nous montra de loin; mais le paysage n'est pas digne du souvenir. La Maison carrée

nous enchanta ; c'est la perfection de la majesté et de la grâce ; c'est comme un chant d'Homère, ou un chœur de Sophocle. Il n'y a rien à changer, à ôter, à désirer ; la vue et l'âme sont complétement satisfaites. . . . . . .

« En dînant à Avignon nous apprîmes, avec une surprise mêlée de quelque horreur, que nous logions à l'auberge et dans la chambre même où le maréchal Brune fut assassiné. L'hôte est un brave ; en soutenant un siége de cinq heures pour défendre le maréchal, il fut blessé d'un coup de hache. Cet homme, qui d'abord évitait de s'expliquer sur cet horrible drame, vit qu'il pouvait avoir confiance et parla. Sa mère, sa femme et sa fille sont mortes des suites de leur terreur durant cette journée.

Il est parvenu à sauver deux aides de camp, que le peuple voulait absolument massacrer.

Un de ces furieux lui mit un pistolet sur la poitrine et, lui montrant sa montre de l'autre main, dit en jurant : « Si tu ne nous livres pas les aides de camp dans un « quart d'heure, tu es mort ! » Pendant ce temps les officiers, cachés là tout près, entendaient cette menace et se croyaient perdus. Le maréchal montra, jusqu'au dernier moment, le plus grand sang-froid. Il fut tué d'un coup de fusil ; quand un maçon eût montré aux assassins le chemin des toits pour arriver jusqu'à lui, alors deux cents bandits fondirent au pas de charge sur cette chambre du numéro trois, que je n'oublierai jamais. . . . . .

Le 18, nous quittions les grandes routes pour arriver à Grenoble directement par la montagne; là nous étions dans une solitude véritable, un pays abandonné, où tout sentier disparaissait; il fallait se guider presque au hasard, sans se perdre.

Un dimanche, à dix heures du soir, nous arrivâmes au village de Lans, harassés d'une marche forcée dans le Villard. Nous demandons la meilleure auberge de l'endroit, on nous l'indique. Point de lits. Le maître du logis nous renvoie à un autre; celui-ci à un voisin; nulle part de quoi dormir. Une vieille femme touchée de notre embarras finit par promettre deux matelas, puis se hâte de retirer sa promesse. De désespoir nous demandons une grange, de la paille à tout prix; à ces mots, on chuchotte, on murmure; bientôt un homme s'approche d'Alexis (auquel une barbe noire longue de trois jours donnait un certain air suspect), le somme de le suivre chez monsieur le maire et veut lui mettre la main sur le collet. Nous nous récrions; Alexis, avec un sang-froid imperturbable, commence par lui ôter son chapeau à trois cornes de dessus la tête, en disant: « Il faut parler poli- « ment, monsieur; qui êtes-vous? — Officier de police. — Montrez-moi votre écharpe. »

« Le bonhomme, étonné, interdit, insistait pourtant. « Je connais les lois, reprend Alexis, vous n'avez nulle « autorité pour me faire bouger. Dressez procès-verbal, « et si M. le maire veut nous voir, qu'il prenne la

« peine de venir ici. » Alors le garde-chasse crie d'un ton solennel : « Main-forte ! » et cinquante paysans nous entourent à l'instant. Alexis pérorait ; je m'emportais ; Adrien, avec son admirable flegme, contemplait le tableau. Enfin le maire paraît. Je lui déclare nos noms et nos qualités. Il nous emmène souper chez lui et nous offre trois excellents lits.

« Le lendemain, le maire de Villard ne voulait pas nous laisser partir. M. Jullien est une espèce de personnage à la Walter Scott, adoré de sa commune, dont il est le père et le souverain absolu ; on le connaît à six lieues à la ronde sous le nom du *Roi des montagnes*. Il est parfaitement indépendant de l'autorité, à laquelle il a plusieurs fois résisté, dans l'intérêt de ses administrés ; simple, franc, loyal et plein d'un bon sens naturel. J'aurais un grand plaisir à lui rendre un jour, à Paris, son hospitalité. . . . . »

21 *septembre*. — « On parle beaucoup des horreurs sublimes de la vallée qui conduit à la Chartreuse ; mais, pour ceux qui ont vu de véritables horreurs, elle est plus belle que terrible. De très-grands arbres garnissent les flancs des rochers ; le couvent est situé au commencement de la région des pâturages dans ces longs prés alpestres.

« Mes premières impressions ne furent pas bien graves, car notre attention se porta sur la qualité de notre dé-

jeuner ; la cuisine des Chartreux est une cuisine de pénitence.

« Après avoir visité la chapelle de Saint-Bruno, nous grimpâmes sur les rochers. Leur sommet était dans le brouillard ; par moments ce brouillard se déchirait, on entrevoyait alors des échappées délicieuses ; le tableau se variait de seconde en seconde. Je n'ai jamais rien vu de plus magique.

« Nous revînmes souper, toujours frugalement, puis on nous mit en cellule jusqu'à onze heures ; le bruit des cloches nous réveilla dans notre premier sommeil, et, tout engourdis, tout étourdis, nous traversâmes les grands corridors, guidés vers la chapelle par les chants religieux. Une petite lampe brûlait seule dans l'immense nef. Toutes ces figures pâles, sous ces capuchons blancs, éclairés par quelques lanternes ; la gravité des voix, la lugubre monotonie des litanies, la pensée de ces vies de solitude, de prière et de sacrifice, tout cela serrait le cœur.

« Chacun des frères a une chambre à coucher, un cabinet d'étude avec une petite bibliothèque, une cheminée, un laboratoire, des outils pour tourner et un petit jardin. Vraiment, sans le souvenir des oignons de la veille, dont l'odeur me poursuit encore, je consentirais presque à me faire chartreux, au moins pour quelque temps . . . . »

25 *septembre.* — « Je rencontrai sur la route de Cham-

béry M. Frasnel, inspecteur en chef de la manufacture de M. Périer à Vizille. Ce monsieur me raconta tous les détails du dernier incendie de la fabrique; c'est un fait curieux : peut-être en sera-t-il question à la Chambre. Un mercredi soir, en faisant sa ronde, M. Frasnel aperçoit sous la porte d'une grange une lueur étrange. Il s'avance, se disant à haute voix : « Qu'est-ce que cela peut-être ? » Au même instant, saisi par deux hommes, il reçoit plusieurs coups de stylet. (Quand je l'ai vu, il allait aux eaux d'Aix se rétablir de ses blessures, dont il souffrait encore.) J'ai touché son portefeuille percé par l'arme pointue à côté du cœur : il lui a sauvé la vie. L'inspecteur, parvenu à se dégager, tire son fusil sur les hommes qui fuient.

« L'un d'eux crie : « A moi, Joseph ! » et court vers la rivière, laissant une trace de sang derrière lui.

« En ce moment, M. Frasnel, épuisé, tombe évanoui, et bientôt le fils de M. Périer le relève.

« Après l'événement, on trouve dans l'eau un corps d'homme, le nez coupé et tout mutilé : c'était le blessé, que ses camarades avaient ainsi arrangé pour qu'on ne pût le reconnaître. Deux autres personnes cachées dans les bâtiments ont disparu.

« Pendant qu'un homme cherchait à assassiner l'inspecteur, des ouvriers courent requérir les gendarmes à cheval : ceux-ci, pour se mettre à la poursuites des brigands, viennent à pied, le plus lentement possible, et s'ar-

rêtent à boire dans le prochain village. Le maire avait averti quelques jours auparavant M. Périer de se tenir sur ses gardes, en refusant d'en dire davantage. Le procureur du roi, de son côté, refuse de l'interroger, comme le préfet refuse de prêter main-forte. Alors M. Périer, furieux, envoie son fils à Grenoble acheter tous les fusils de munition disponibles; la ville de Vizille s'arme spontanément; on fait une battue dans les bois : c'était trop tard. — Il est certain qu'on va mettre le feu dans les villàges qui ont été bonapartistes, et que les habitants, auxquels on n'envoie point de gendarmes, prennent des armes pour se garder eux-mêmes, ce que M. le préfet trouve mauvais.

« Ces terreurs, trop fondées, expliquent notre aventure de Villard-de-Lans. . . . .
. . . . »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Coblentz, le 19 octobre 1826.

« J'ai eu hier une si belle journée et un si admirable spectacle, en descendant le Rhin depuis Mayence jusqu'ici, que j'ai besoin de vous parler du plaisir que m'a fait ce pays.

« Nous partîmes par un temps assez clair, à six heures

du matin; mais tout à coup un brouillard des plus épais nous enveloppe complétement : jugez de mon désespoir. Le soleil ressemblait si exactement à la lune, qui par hasard se trouvait pleine et sur l'horizon, qu'il fallait s'orienter pour les distinguer. Au bout d'une demi-heure ce fatal brouillard commence à disparaître, et, à travers une gaze blanchâtre et légère qui flotte encore dans l'air, nous apercevons les villages, les arbres, les coteaux, frais, humides, semblables à ces paysages hollandais sur lesquels il semble qu'on vient de passer une éponge trempée d'eau. Peu à peu l'air s'épure, et, depuis ce moment, un soleil resplendissant, autant que peut l'être un soleil du nord. D'abord le Rhin est comme un grand lac ; ses deux rives, éloignées l'une de l'autre, sont semées d'une foule de maisons et couvertes de vignes. Peu après la scène change, le fleuve devient plus rapide; on le voit fuir, on l'entend murmurer, on sent sa puissance. Deux montagnes escarpées le resserrent et le dominent; il y a bien encore des vignes, mais elles perdent ce qu'elles ont d'antipittoresque par leur mélange avec les rochers dont elles gravissent les pentes, dont elles tapissent les moindres escarpements. Nous sommes au temps des vendanges, et c'était un spectacle unique de voir les vendangeurs monter, la hotte sur le dos, dans des endroits qui semblent ne devoir être accessibles qu'à des chasseurs de chamois; et partout, sur chaque croupe de montagne, un château fort, en ruines, placé là par les

barons du moyen âge, évidemment pour faire point de vue. Il n'y avait pas un moment à perdre; il fallait regarder de tous côtés, car chaque coup de rame faisait paraître un nouveau tableau, tantôt étendu, tantôt riant, tantôt sauvage. La nuit est venue, mais presque aussitôt la lune s'est levée: c'est à sa clarté que nous avons aperçu la ville d'où je vous écris. Durant toute cette promenade, j'ai souvent pensé à d'autres beaux pays, bien différents; presque à chaque moment le contraste des climats, celui de la situation où j'étais alors et de celle dans laquelle je me trouve, ont réveillé en moi un souvenir mélancolique de ce voyage d'Italie que je refais en imagination tout en faisant celui-ci.

« Je vais rester, je pense, quelque temps à Bonn; c'est là que j'attendrai un petit mot de vous. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Alexis de Jussieu à J.-J. Ampère.

26 octobre, à minuit, 1826.

« J'ai véritablement besoin de te dire que tu es mon meilleur ami et que tu me manques de mille manières. Depuis que tu n'es plus ici, à qui faire part de mes rê-

veries et de ces perplexités qu'on ne peut confier qu'à celui qui les a connues?

« Jamais ma position n'a été si compliquée. Ta vie a été calme auprès de celle que je mène depuis deux mois.

« Je t'ai parlé, je crois, d'une jeune Américaine, qui, après m'avoir occupé pendant une soirée chez Mme de Maquito, était partie. Elle est revenue avec son père, et l'un et l'autre ont témoigné le désir de me revoir.

« M. Fleury est un homme extrêmement riche; il m'a pris en grande affection; d'ici à quinze jours il va se retrouver à la tête de la plus immense entreprise industrielle qu'on ait tentée en France, et m'a promis que je serais l'avocat de cette entreprise. Heureuse chance, sans doute! Et cependant mes espérances peuvent ne pas se borner là. J'ai des raisons pour croire qu'il ne serait pas éloigné de me donner sa fille : la sagesse me conseille d'y songer. Cette jeune personne n'est pas jolie, mais elle a l'air, le ton et les manières très-distingués.

« D'un autre côté, je rencontre souvent Mlle Aglaé; les intentions de la famille à mon égard sont positives et deviennent visibles. On me fait des avances qui m'embarrassent. Ce qui me touche le plus, c'est que, depuis quelque temps, cette jeune fille si belle, si pleine d'éclat, est un peu triste et préoccupée en ma présence. Mon frère m'assure qu'il l'a vue souvent rougir quand j'approchais d'elle. Pour moi, j'évite de la regarder, je ne

lui fais point la cour; mais souvent cette idée, que peut-être elle m'aime, donne une certaine mélancolie à ma figure. C'est bien la *jeune fille;* elle a de si beaux yeux, un si doux regard, une taille si svelte! On nous réunit à dessein; hier on a pris soin d'effacer de mon esprit quelques impressions qui auraient pu me faire craindre un rival. Nous avons aimé tous les deux, mon ami, mais ni toi ni moi n'avons été bien sûrs qu'on nous payât de retour. Si je venais à saisir clairement un sentiment d'amour sur la physionomie de Mlle Aglaé, je serais le plus déchiré des hommes, et, soit reconnaissance, ou entraînement, je montrerais que je ne suis pas ingrat.

« Au milieu de toutes ces perplexités, je vais chaque soir à l'Abbaye; c'est là que je me plais de plus en plus; je ne te laisse pas oublier. Je te remplace pour les tête-à-tête du soir, ou plutôt je te les garde; je te promets de te les rendre et d'aller t'attendre comme naguère le long des murs solitaires de la rue de Sèvres. Mais je ne te réponds pas que ce soit sans quelque agitation, car j'en éprouve déjà beaucoup et je suis à mon tour sous le charme.

« Je vais quelquefois me promener avec Mme Récamier, et nous avons eu plusieurs conversations assez tendres *de ma part.*

« J'ai, comme toi, une de ses lithographies, et elle m'a promis de me donner aussi celle de sa chambre et celle de Corinne. Les soirées de l'Abbaye sont ce qu'elles

étaient avant notre fugue en Auvergne, sauf ton absence. Il n'y a de nouveau qu'un fléau, Mme de Salvage, qui va peut-être habiter le petit appartement, la cellule délicieuse; Mme Récamier s'installerait en bas. J'espère encore qu'une telle combinaison ne réussira pas, vu que Mme de Salvage mourra d'une attaque d'apoplexie avant qu'elle ait profané ce réduit.

« Tant d'émotions diverses ne m'empêchent pas de conserver mes passions politiques. J'étais à Lyon quand la loi sur la presse fut proposée. On venait de fonder un nouveau journal, *le Précurseur;* je lui imprimai la direction du *Courrier*, je le mis sous notre bannière ; il fut l'organe le plus hardi des départements, le plus fort aussi de talent. Je décidai en outre une mesure très-énergique, 170 électeurs riches signèrent entre mes mains une pétition demandant la mise en accusation de M. de Peyronnet pour crime de trahison. J'apportai cette pétition, elle est déposée à la Chambre. Je me suis engagé à publier un mémoire signé, qui devra fortifier cette démarche et prouver la trahison. Mon mémoire sera d'une grande hardiesse. J'y pose nettement la question pour les Bourbons, comme elle le fut pour les Stuarts; il y a longtemps déjà que tout cela aurait dû paraître.

« J'ai dîné hier chez ton père en famille. Latouche m'assure que le prix total de notre loyer d'Aulnay était de 500 fr. Du diable si je m'en souviens. Quoi qu'il en

soit, j'ai demandé à ton père 250 fr. qui me manquaient et qu'il m'a donnés.

« Latouche est charmant dans ce moment; il avait commencé une négociation avec Baudouin pour que je le payasse en littérature; mais ce dernier vient d'obtenir la croix d'honneur (pour avoir, dit-on, vendu au ministère les secrets du *Constitutionnel*) et il ne veut rien imprimer contre *ses bienfaiteurs*. Latouche, cet original-là, vient d'acheter pour 50 fr. une immense abbaye en ruines sur les bords de la Creuse.

« Mon frère fait des lectures à la Société des bonnes lettres; il y a un succès complet, un succès de mode, sans en être moins hypocondriaque. Il va changer d'appartement, a loué dans la maison de M. Kératry, sur le même palier que ce patriote.

« Adieu, cher ami, je t'aime comme aux jours des promenades nocturnes dans ton jardin, comme aux journées d'Aulnay, comme au temps des pipes fumées ensemble à la face des cieux, sur les hautes montagnes.

« ALEXIS. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, le 26 octobre 1826.

« Ce soir, en traversant, pour rentrer chez moi, les rues solitaires de cette ville, il m'a pris un serrement de cœur en songeant que je n'y ai point d'amis. Pour adoucir cette impression, je viens de relire ce que vous m'avez adressé à Berne.

« J'ai bien du plaisir à voir là sur ma table cette petite écriture qui m'a si souvent ravi ou consolé. Les lettres de mon pauvre père ne me font pas le même bien, je souffre de sa tristesse et de l'opiniâtreté de son imagination; la mienne est dans ce moment-ci trop absorbée dans le sentiment de mon indépendance pour sympathiser beaucoup avec la sienne, et j'avoue que, de sa part, cette idée fixe m'afflige. Votre bonté et votre goût pour les romans vous font peut-être trop l'entretenir dans ses pensées; je sais que vous les partagez jusqu'à un certain point et que vous vous plaisez aussi à l'assurer, par votre assentiment, de votre désintéressement dans la question. Mais prenez garde de ne pas trop flatter un espoir qui ne semble, de longtemps du moins, pouvoir se réaliser.

« Je ne sais si vous avez songé à m'adresser un mot pour Schlegel. En arrivant ici, je lui ai écrit que je dé-

sirais le voir; il m'a sur-le-champ fait venir, m'a très-poliment accueilli et a été fort obligeant en plusieurs circonstances. A notre première entrevue, j'avoue que j'ai été un peu déconcerté par son affectation de belles manières et de ton français; il semblait éviter de parler littérature, comme d'une pédanterie. Ce n'était pas mon compte, mais je ne me suis pas découragé, je l'ai laissé faire le grand seigneur, et maintenant qu'il s'est établi vis-à-vis de moi en homme du monde, que j'ai vu sa livrée et son ordre jaune de Suède, il commence à parler du sanscrit et du moyen âge. Par un hasard heureux, il va commencer un cours sur la langue et la littérature allemande. Quel maître d'allemand! Cet attrait et celui d'un pays magnifique, me retiendront quelque temps. Les montagnes qui bordent le Rhin, avant d'arriver ici, ressemblent à l'horizon romain d'une manière frappante; il est vrai que le jour où, de la promenade publique, je découvris tout à coup cette vue superbe, était un jour d'Italie, à l'éclat de la lumière près, qui manque seul à la nature du Rhin pour rivaliser avec celle du Tibre.

« La bibliothèque publique est à ma disposition; je suis entouré de trésors et dirigé le mieux possible dans l'usage à en faire. Intellectuellement parlant, il est impossible d'être plus heureux. Ce que je rêve, ce n'est pas Paris, c'est vous, mon père et quelques amis; ici, à vrai dire, je craindrais que vous ne périssiez d'ennui. « Vous « êtes triste, dites-vous, tâchez d'arranger votre exis-

« tence selon votre nature. » Ce conseil est bien grave pour votre jeune ami. Je suis touché de cette amitié de sœur qui vous fait tout prévoir ; mais mes finances sont dans le plus bel ordre et l'existence d'université est si économique que je pourrais vivre à Bonn de mes rentes à tout jamais.

« J'oubliais de vous dire que j'ai eu l'honneur d'être traduit par Gœthe. J'ai lu mon article en allemand dans un journal qu'il publie sur les arts et les antiquités. Jugez de ma joie !

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, le 6 novembre 1826.

« Je suis si content de ce que je trouve ici que je ne me sens pas pressé d'aller ailleurs ; et puis, à Bonn, je ne suis pas en pays perdu ; en quatre jours je pourrais être près de vous, voir la grille de l'Abbaye-au-Bois..... Allons, il ne faut pas songer à cela, il faut penser à l'allemand, à l'histoire, à la philosophie ; il faut penser que je reviendrai un jour avec des études et des matériaux, que je jouirai sans trouble de l'affection de mes amis, et qu'ils pourront alors être contents de moi.

« J'ai passé hier chez Schlegel une journée toute

française. Il m'a fait dîner avec un Anglais très-aimable, M. Bonnard, dont je ne sais rien, sinon qu'il est ami de lady Holland et qu'on racontait quelque chose de lui à Rome; vous en souvenez-vous? Nous avons causé tous trois pendant six heures de suite comme des pies, ou comme des gens qui ont connu la conversation de Paris et qui sont à Bonn, en Prusse.

« Les cours de l'Université que j'entends déjà très-bien, et dont je suis quatre par jour, font mon bonheur; mais j'ai un vif chagrin quand deux cours se trouvent à la même heure. Comment se décider? Il le faut cependant, mais c'est en gémissant que je sacrifie l'un à l'autre.

« Une chose qui vous ferait plaisir, c'est de voir combien tout ici est pénétré du sentiment religieux. Je ne désespère pas d'en éprouver une salutaire influence, et c'est bien du fond du cœur que je désire la rosée céleste.

« Nous avons ici le cours peut-être le plus remarquable de toute l'Allemagne, celui de M. de Niebuhr, qui prouve que Tite-Live, qu'il reconnaît pour un narrateur du plus grand talent, ne s'est pas donné la peine de faire une histoire, et qui cherche à faire cette histoire avec les vieilles lois et les débris des vieilles chroniques romaines. La première partie va, je crois, bientôt paraître en français. C'est un homme très-savant, très-spirituel, profond antiquaire. M. Lenormant aurait beau-

coup de plaisir à causer avec lui; quoique moins digne, j'en ai beaucoup aussi. Si M. Ballanche était ici, quelle joie pour lui et pour M. de Niebuhr de causer sur l'histoire romaine et de la bouleverser ensemble sans pitié! Pour moi, j'ai très-bien fait de ne pas me donner grande peine pour apprendre l'ancienne; ce serait à recommencer. Tout ceci est une plaisanterie, M. de Niebuhr se borne à faire la part de ce qui, dans l'histoire des premiers temps de Tite-Live, est formé de traditions poétiques; à compléter autant que possible les connaissances très-imparfaites que Tite-Live, distrait par le soin du style et de l'effet dramatique, nous donne de l'origine des races, de leurs mélanges, de leurs rapports, et plus tard de la constitution politique, administrative et financière du peuple romain.

« Vous avez donc perdu Talma! Toute cette aventure de l'archevêque a dû vous froisser par ce qu'elle a fait dire. Les cent mille personnes qui ont assisté à ses funérailles ont vu passer l'enterrement de la tragédie française; je ne crois pas que Mgr de Bonnechose la relève. Mais je crois que du nouveau en littérature se prépare; il faut se préparer aussi pour pouvoir entrer dans le mouvement. Je suis confondu, dans ce pays, des connaissances indispensables dont nous nous *dispensons* en France.

« Adieu, ne m'oubliez pas et écrivez quelquefois. A vous pour toujours.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Étienne Delécluze à J.-J. Ampère.

Paris, 14 novembre 1826.

« Mon cher Ampère, je suis bien sensible à votre bon souvenir, et j'ai reçu avec joie la lettre que vous m'avez adressée de Bonn. J'avais déjà su quelques détails sur le but de votre voyage, par nos amis communs et par M. votre père, que j'ai rencontré à Meaux il y a un mois.

« On ne peut qu'applaudir à de tels projets, et pour ma part, je vous engage bien à les accomplir, non-seulement pour accroître vos lumières, mais encore pour en fixer l'emploi. Le repos est ce qui ressemble le plus au bonheur.

« J'ai fait un beau et heureux voyage en Angleterre. Comme vous le dites bien, ce pays est l'antipode de celui où vous êtes; tout plein de réalité, il ne laisse pourtant pas d'être poétique. Aussi, avec la tournure de mon esprit, ai-je toujours eu plus d'envie de le voir que l'Allemagne. Ce que ce dernier offre de poétique est par trop idéal: c'est à la poésie ce que l'algèbre est à la géométrie. Cette *tendance* fatigue ma pauvre tête, le vertige me gagne et je sens la nécessité de reprendre mon équilibre en frappant parfois la terre de mes pieds. Ce n'est pas la faute des Allemands, mais la mienne assurément.

« Si vous pouviez me donner quelques détails sur la vie *ordinaire* de ce peuple, dont les écrits m'ont paru quelquefois si étranges, vous seriez bien bon. Avant d'aller en Italie et en Angleterre, je comprenais les Italiens et les Anglais. L'impossibilité où j'ai toujours été de saisir quelque chose de conséquent à la nature de l'homme dans ce que je sais et ce que j'ai lu des Allemands m'a éloigné de l'idée d'étudier leur langue et d'aller les visiter.

« Je comprends bien mieux les Chinois que les Allemands, depuis que M. de Rémusat nous a donné sa traduction du roman des *Deux Cousines*. Ce livre présente la peinture des mœurs et le développement des idées les plus *quintessenciées ;* cependant on en admet facilement les combinaisons, parce que, ainsi que je le disais, elles sont conséquentes à la nature de l'homme.

« La pièce de *Stella*, de Gœthe, me fait encore l'effet d'un cauchemar ; tandis qu'à Paris nous nous sommes promptement familiarisés avec la tendresse double du héros chinois pour deux femmes déjà amies, et qui désirent resserrer les liens qui les unissent en épousant le même mari. Ici la polygamie *est un cas pendable*, là-bas elle est honorée : voilà toute la différence. C'est peu de chose en idée, en pratique c'est un obstacle insurmontable ; or, selon moi, Gœthe ne l'a pas vaincu.

« Le nom de ce poëte et ce que je vous dis me rappellent un véritable plaisir que j'ai goûté en rentrant en France.

« J'ai lu dans le *Globe* plusieurs articles de vous au sujet du théâtre de Gœthe; cela m'a paru très-bon. Si, au lieu de m'écrire, ainsi que je vous en prie, sur les *hommes* d'Allemagne, vous adressiez vos lettres au *Globe*, j'en profiterais et je ne serais point taxé d'égoïsme.

« Vous savez que je me suis aperçu d'une chose fort triste en Angleterre, c'est que très-décidément je deviens vieux. Le *réel* me poursuit et m'obsède, et, comme je n'ai aucune raison de me plaindre du sort, rien ne me paraît plus pénible que de devenir sérieux sans être triste. Quand une fois on s'engage dans le plat pays de l'indifférence, quand on s'est accoutumé à l'ennui, on a beau s'agiter et faire les grimaces du plaisir, on est mort.

« C'est cet état que je redoute. S'il faut que je fasse mes obsèques et que je prononce mon oraison funèbre moi-même, c'est un genre d'humiliation auquel je ne me suis pas encore préparé.

« En rentrant en France et depuis que je suis à Paris, j'ai conçu une aversion pour ces bavardages éternels de nos réunions, qui m'empêche de sortir de chez moi; à cette disposition d'esprit se joint une paresse de corps dont je trouve l'excuse dans les distances à parcourir et l'effroyable saleté de Paris. Bref, je ne vois que ceux qui veulent bien me venir trouver. Je n'ai été que deux ou trois fois dans le faubourg Saint-Germain; j'ai à peine visité nos amis de la rue du Gros-Chenet, et mes matinées du dimanche sont encore ajournées.

« Dans les années climatériques de mon esprit, je suis toujours averti d'un changement par un redoublement de goût pour la solitude et le travail : comme les serpents, je m'enfonce dans mon antre pour changer de peau et reparaître sous un aspect nouveau. Dieu veuille que la *peau* que je vais prendre ne soit pas trop rude.

« J'ai vu l'Angleterre et le pays de Galles jusqu'à la hauteur de Liverpool. Outre un journal de quatre cents pages, j'ai fait une quarantaine de dessins. Tous ces souvenirs me sont agréables, mais je ne sais si j'aurai jamais l'occasion d'en faire usage : ils sont là. Mon but principal en visitant la Grande-Bretagne était d'assurer mes idées sur l'Italie, avant de mettre la dernière main à ce que je veux publier sur ce pays.

« Tâchez donc, tout en faisant vos études spéciales, de savoir et de nous dire quelque chose de vrai sur l'*homme allemand,* que je ne comprends pas bien.

« Au milieu de la vie intellectuelle particulière aux Italiens, aux Français et aux Anglais, on retrouve toujours un point fixe humain, matériel même, si vous voulez, qui sert de lest à ce qui est impalpable ; on voit au fond, chez les Italiens, l'amour de vivre ; chez les Français, le besoin de briller ; chez les Anglais, l'orgueil du bien-être. Eh bien, qu'est-ce que l'on voit chez les Allemands, et voit-on quelque chose ? C'est ce que je désire savoir et ce que je vous demande. Dans vos moments perdus, mettez-moi par écrit ce que vous aurez trouvé touchant

ce sujet, ou ce que vous en aurez entendu dire.

« Adieu, cher ami, vous voyez que je suis toujours bavard ; mais puisque je vieillis, ce n'est pas une raison pour que ce défaut diminue, pardonnez-le-moi donc.

« Tout à vous.

« Étienne DELÉCLUZE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 19 novembre 1826.

« De grâce, madame, envoyez-moi un petit mot sur votre santé, sur la disposition de votre âme ; quelques détails sur votre vie de cet hiver me seraient d'un prix infini. J'ai bien besoin de lettres, de souvenirs : mon temps, mon but, sont remplis, mais mon cœur est bien seul.

« Le fruit que j'espère tirer de ce voyage, en en jugeant par ce que j'ai déjà recueilli d'idées, de connaissances, de directions, est beaucoup au delà de ce que j'espérais ; ainsi je ne puis me repentir du parti que j'ai pris, et je suis décidé à ne pas faire la chose à demi. Mais, avec quel mouvement de joie je retournerai près de vous, près de mon père et de mes amis ! Certes je n'ai

pas un instant d'ennui : je suis quatre cours par jour, dont chacun me donne le plaisir que vous fait une pièce nouvelle ; je vois souvent des hommes du plus grand mérite, qui sont pleins de bontés pour moi ; je lis une foule d'ouvrages nouveaux qui m'intéressent ; j'ai le plaisir de me sentir aller en avant ; mon imagination, qui pendant plusieurs années m'a véritablement tourmenté comme un damné, me semble guérie ; mon âme, livrée à elle-même, est disposée à tous les sentiments doux, à toutes les résolutions sages et généreuses. Eh bien, dans cet équilibre, si longtemps rêvé, de toutes mes facultés, dans cette vie de mon choix, ma pensée se porte toujours vers le temps où *je serai revenu !*

J'imagine que je pourrai rapporter avec moi le calme dont je jouis, et l'embellir par l'amitié ; je me fais une perspective délicieuse, chimérique peut-être, de la vie que je mène transportée à Paris.

« De Jussieu ne reviendra-t-il point habiter cette pauvre petite maison sans maîtres où j'ai passé un temps si doux, jusqu'à ce que ma mauvaise folle tête ait tout gâté ? Mais tout devait être ainsi. Sans cette secousse, sans la crainte des instances de mon père et de mes propres agitations, je n'aurais jamais eu le courage de venir ici ; et, quoi qu'il arrive, je me féliciterai toujours d'un coup de tête qui s'est trouvé d'une sagesse profonde. Si j'avais ignoré ce pays, mon ouvrage était manqué. J'ai appris ici trois choses : l'étendue de ce que

j'ignorais, ce que j'avais à apprendre et comment il faut l'apprendre. Maintenant, du temps, du travail, de la liberté, et je suis sûr de mon fait. *J'élèverai mon monument*. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 21 décembre 1826.

« Je travaille avec plus d'ardeur et de plaisir que jamais. Le chaos dans lequel je me suis précipité en entamant d'un coup l'Allemagne littéraire, dans toutes ses branches, commence à s'ordonner; la langue n'est plus un obstacle, soit pour les cours publics, soit pour les conversations, et, si j'ai encore bien de la peine à faire mes phrases, je n'en ai plus aucune à comprendre celles des autres; les professeurs qui ne parlent pas le français l'entendent. J'ai eu quelques soirées tout à fait allemandes, où il a fallu m'évertuer et parler; je me suis rappelé ce que disait l'*abbate : Il signore Ampère fa talvolta dei spropositi, ma tira sempre avanti*; » et je me lance dans la conversation avec une intrépidité qui finira bien, j'espère.

« Malheureusement, peut-être, pour l'allemand, mais très-heureusement pour l'agrément de ma vie, j'ai trouvé ici un Anglais avec qui je parle français, dont la société est aussi charmante qu'utile, car il est prodigieusement instruit pour un homme du monde; c'est ce M. Bonnard. Il a beaucoup voyagé, connaît très-bien l'Angleterre, l'Italie et Paris. Tantôt nous lisons ensemble Platon, tantôt nous parlons du Gymnase, de Mme Pasta, de la Chambre des communes, des antiquités de Rome, de la cour d'Ali-Pacha, ou bien nous nous disputons sur l'Allemagne, qu'il juge un peu sévèrement en sa qualité d'Anglais, et dont je ne suis pourtant pas enthousiaste aveugle; je commence à voir ce qu'elle a et ce qui lui manque, et je compte répondre là-dessus à M Delécluze, qui m'a envoyé une lettre fort amusante, où il se résume en me demandant ce que sont les Allemands et s'ils sont quelque chose.....

« Je ne pense pas encore à partir: outre la saison qui n'est pas propre au voyage, les deux cours principaux, celui de M. Niebuhr et celui de M. Schlegel, sont arrivés au point le plus intéressant; je suis bien aise d'achever de me mettre ici au courant de l'ensemble de la culture allemande, pour pouvoir ordonner mes mouvements avec connaissance de cause; cependant je compte bien être à Gœttingue avant Pâques, pour y entendre la fin du cours du semestre d'hiver; de là à Berlin, qui est maintenant la fleur des universités. Il y a quelques sta-

tions à faire sur la route, entre autres chez mon vieil ami Gœthe. De Berlin commencera mon retour. Je pense aussi donner quelques semaines aux villes importantes. Un pareil voyage ne se renouvelle pas tous les jours, et il ne faut point le mutiler, surtout quand il est la base de tout l'avenir. Je n'ai qu'un moyen d'abréger ma tâche, c'est d'y travailler sans relâche, et je vous assure que je n'épargne rien pour rapprocher le temps, encore si éloigné, où ceux que j'aime me seront rendus.

« Vous me parlez de mon imagination ; j'ai trop vécu par cette faculté fatale, je ne voudrais pas étouffer la mienne, mais je cherche à la maîtriser : de mon tyran je voudrais faire mon ministre. Nous verrons dans six mois !

« Rappelez-moi, je vous prie, à tout ce qui vous entoure. J'écrirai un de ces jours à M. Ballanche. On dit qu'il suffit de mettre la lithographie entre deux cartons et de l'envoyer par la poste. Mais à Paris on doit savoir cela mieux qu'ici. Schlegel est fort reconnaissant de votre souvenir. Adieu, adieu.

« J.-J. Ampère. »

D'Alexis de Jussieu à J.-J. Ampère.

Le 18 décembre 1826.

« Mon cher ami, me voici à Paris, chez mon frère, dans la grande chambre à droite du petit escalier; il est une heure du matin, je fume et je t'écris. Ce soir j'ai été à l'Abbaye, il a été question de toi beaucoup; M[me] Récamier avait reçu ta dernière lettre ce matin, une lettre triste où tu exprimes un isolement que je conçois et auquel je compatis sincèrement: ne suis-je pas isolé de toi aussi? ne me manques-tu pas comme je puis te manquer, après nos habitudes journalières?

« J'ai mis à Lyon un article dans un journal dont la direction me paraissait bonne; cet article m'a mené loin. D'abord il m'a fait prendre place dans une Académie dite *provinciale*, dont le but est de faire un centre littéraire hors de Paris. Deux séances d'improvisation politique devant un auditoire très-nombreux m'ayant fait brusquement une réputation dans ma cité natale, de Lyon elle a passé à Genève, et voici que je vais aller professer dans cette ville. J'y ferai l'*Histoire et la statistique des nouvelles républiques de l'Amérique*. A Lyon, de l'*Économie politique élémentaire*. J'ai beaucoup travaillé depuis que nous nous sommes dit adieu à Gre-

noble. Je t'épargne tous les détails de ma gloire de province. Le *Courrier du Léman* a annoncé mon passage présumé en Suisse comme un événement. En résumé, je vais gagner 7 ou 8,000 francs en cinq mois, payer d'un seul coup toutes mes dettes, revenir à Paris, me mettre dans mes meubles et commencer une existence moins soucieuse, moins dépendante d'autrui. Qui sait si, après mon cours, le gousset bien garni, je n'irai pas te retrouver dans quelque coin de l'Allemagne ?

« Il m'est arrivé à Lyon, le jour de la Toussaint, un accident qui a failli mettre un terme à tous les châteaux en Espagne. Attaqué, le soir, sur le quai du Rhône, par un soldat qui voulait me voler et m'avait attiré en appelant du secours, j'ai été le plus faible dans la lutte, indignement maltraité et précipité devant une voiture qui s'avançait au milieu de l'obscurité. Les chevaux m'ont foulé ; j'ai reçu deux coups de pied dans le dos, un dans la poitrine ; j'y ai laissé un pan de mon habit, et, tout écloppé, j'ai pu à peine me traîner chez moi, souffrant horriblement. Bernard a été chercher un chirurgien, on ma soigné et ma force naturelle a repris le dessus promptement. Mais en voilà assez sur mon compte.

« J'apprends l'anglais et travaille à ta manière, c'est-à-dire *en coup de collier*.

« Quand nous nous reverrons, il y aura du nouveau dans nos deux existences ; séparées, différentes, heu-

reuses, malheureuses, elles se tiennent par des souvenirs et je ne sais quoi de sympathique. Amélie m'a dit hier que tu lui avais confié un beau matin que si je mourais, tu payerais mes dettes. Tu ne m'avais pas dit cela : cette indiscrétion de ta confidente m'a bien touché. Elle t'a rendu présent à mon esprit, et, grâce à mes facultés rêveuses, il m'a semblé un instant que nous étions ensemble dans ton jardin, la nuit, nous offrant mutuellement notre appui et mêlant nos destinées par des services, comme nous les unissions par des épanchements de cœur.

« Tu te figures aisément ma vie, mais moi, comment me figurer la tienne? Les tristes moments ne te manquent pas sans doute, j'en ai ici; ils seraient bien plus fréquents encore si je ne retrouvais pas chaque soir les charmantes habitudes que je te dois.

« Adieu, je te donne, de Paris à Bonn, la poignée de main la plus amicale, et t'aime de tout mon cœur.

« Tout à toi.

« ALEXIS. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 25 décembre 1826.

« J'ai dîné hier chez M. Schlegel (et nous avons parlé de vous). Dans les moments où il m'impatiente avec sa vanité d'enfant et sa fatuité, je me rappelle qu'il est encore une espèce de lien par où je tiens à vous ici, que vous avez avec lui des souvenirs, des amitiés communes, qu'il a été dans vos habitudes de tous les jours. Quand il raconte, avec sa pesanteur et son air d'importance, quelque anecdote que je sais aussi bien que lui, je lui pardonne parce qu'il me rappelle l'instant où vous me l'avez contée avec votre naturel et votre grâce accoutumée.

« J'ai reçu une lettre de M. Cousin, fort approbative et fort encourageante; il me parle de vous d'une manière qui me plaît fort.

« J'ai reçu enfin hier une longue lettre d'Alexis, où il est aussi fort question de l'Abbaye. Mes amis ne sont pas maladroits: leur souvenir ne peut que gagner à se mêler au vôtre. Il a des espérances brillantes. Dieu veuille que la moitié réussisse! Mais que devient la maison d'Aulnay? Que disent Latouche et M. Calbet? Et que pense-t-on des deux locataires qui devaient passer

l'hiver sous le même toit, et le passeront l'un au bord du Léman, l'autre au bord du Rhin?

« On a dû être fort agité à Paris des derniers événements. Il serait piquant qu'on eût la guerre et que je ne pusse pas aller à Gœttingue, sur les terres de votre ami le roi d'Angleterre.

« Adieu, que cette année vous soit douce. Ce que je me dis pour mes étrennes, c'est qu'elle ne passera pas sans que je sois de retour près de vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Le 26 décembre 1826.

« Que tu es bon, mon cher père, de m'écrire avec tant de détails, au milieu de tes occupations! Encore ces maudites feuilles à recommencer! Tâche au moins de t'en débarrasser le plus vite possible.

« Il était dans mon plan de m'arrêter d'abord sur un point quelconque de l'Allemagne, pour me familiariser avec la langue et l'ensemble du pays. C'est le hasard qui m'a fait tomber à Bonn plutôt qu'ailleurs pour ce temps de séminaire, mais ce hasard ne pouvait être plus heureux. Le cours de M. Niebuhr sur l'histoire romaine est à peu

près le plus remarquable de toute l'Allemagne dans ce moment, et Schlegel se trouve faire, comme à mon intention, un cours sur la littérature.

« M. Windischmann expose les derniers systèmes de la philosophie depuis Kant.

« J'ai une bibliothèque considérable à ma disposition et les conseils d'hommes du premier mérite, pour l'étude générale de la littérature et de la critique allemande; je ne puis donc être mieux D'ailleurs, dans ce moment, Bonn, université nouvelle, est la première après Berlin. Joins à cela la saison qui invite au séjour, et tu trouveras naturel, ce qui t'a peut-être étonné, que je reste aussi longtemps à la même place.

« Je te prie de dire à Mme Fresnel que je la constitue mon trésorier jusqu'à ce que j'aie besoin d'argent : s'il descendait au premier, il s'en irait trop vite, et d'un jour à l'autre je pourrais en avoir un besoin pressant qui nous mettrait dans l'embarras tous les deux. Alexis est un étourdi qui n'a répondu à rien de ce que je lui avais demandé! mais tu ne dois pas être inquiet des vers.

« On a dû être bien agité à Paris de la guerre de Portugal d'abord, et ensuite des lois nouvelles, qui me semblent surpasser contre la presse tout ce qu'on avait imaginé jusqu'à présent. Ici, nous ne sommes point si ultra, quoiqu'on n'ait pas de constitution. Tu aurais eu un véritable plaisir à entendre M. Niebuhr, avant les vacances du jour de l'an, adresser une allocution grave,

simple et touchante à son auditoire, lui rappelant que les Grecs avaient encore besoin de leur secours, et que la plus petite somme serait utile pour venir en aide à la misère et à la faim. Je doute qu'un professeur se soit permis la même chose à Paris, sous le roi très-chrétien et très-constitutionnel.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 5 janvier 1827.

« A l'envoi de la lithographie il aurait été bien aimable à vous de joindre une petite lettre pour M. Schlegel. Si vous trouviez l'occasion de lui parler un peu de mon admiration pour lui, vous me rendriez un vrai service, car, par une impardonnable étourderie, je lui ai donné quelque raison d'en douter. Si vous voulez vous prêter à ce machiavélisme en bien, un mot gracieux comme votre portrait arrangera tout. Je vous raconterai les détails de mon aventure à Paris, nous en rirons ensemble; mais, en attendant, je vous demande comme seconde grâce le plus grand silence sur cette moitié de confidence, et m'en rapporte pour le tout à votre habileté et à votre amitié.

« Voilà une année qui commence bien tristement pour la France. Quelles lois ! Est-ce que la Chambre des Pairs ne les rejettera pas? Alors, il faudrait faire imprimer ses ouvrages à Vienne ou à Constantinople. M. Ballanche doit être indigné ! Tout le monde doit être indigné !

« Nous avons à Bonn spectacle une fois par semaine. Je n'ai vu jouer jusqu'ici que des drames plus ou moins épouvantables et des farces. J'en excepte *Mina de Barnehlm*, de Lessing, qui est la première pièce allemande que j'ai vu représenter. Il y a dans ce drame un véritable talent, mais le talent est employé à produire, à augmenter, à prolonger, sans pitié, la situation la plus fausse et la plus pénible. Un homme, par un principe de délicatesse bien ou mal fondé, refuse la main de celle qu'il aime. Il est pauvre et se croit déshonoré ; elle est riche et charmante, elle lui court après, se jette à sa tête, ou plutôt à son cou. Imaginez cinq actes de persécutions les plus tendres d'un côté, et de refus des plus gauches de l'autre. Les acteurs ne faisaient rien pour pallier l'inconvénient ; *elle*, avec son abandon allemand, le caressant; *lui*, avec sa raideur paresseuse, augmentée par un bras en écharpe qui complétait la gaucherie du rôle, reculant toujours, et tourmenté et déchiré. J'avais mal aux nerfs de les voir. Cependant Lessing était un grand homme ; il a donné à son pays une impulsion intellectuelle qui dure encore. Mais il s'adressait à un

peuple qu'il faut chatouiller fort pour le faire rire, et sur lequel il faut frapper à grands coups pour qu'il s'aperçoive qu'on le bat. Jusqu'ici l'Allemagne m'inspire le plus grand respect pour ses hommes supérieurs, mais peu d'intérêt pour la vie commune. Leur véritable supériorité, c'est l'imagination et le savoir ; les hommes qui n'exercent pas ces deux facultés, qui ne font ni systèmes, ni poëmes, me paraissent de bonnes gens, sans beaucoup d'esprit et de sensibilité ; on a besoin de faire un effort de volonté pour causer avec eux. Mais un Allemand en qui la science n'éteint pas l'imagination, dont l'imagination n'égare pas la science, si le bonheur veut qu'il ait vécu en Italie pour y dégourdir ses sens et qu'il ait gagné l'expérience de la vie pratique par les affaires, cet Allemand est un homme tel qu'on ne peut en trouver qu'en Allemagne. Il y en a un ici, M. Niebuhr, dont il ne faut pas parler dans vôtre lettre à Schlegel...

« Voilà une grande digression. Vous voyez que je suis sans fanatisme sur ce pays ; mais les ressources qu'il offre pour des études de la nature des miennes me frappent et m'accablent tous les jours davantage. Il faudrait y passer sa vie si on voulait y recueillir tous les matériaux d'un ouvrage tel que le mien ; c'est pourtant ce que je ne ferai pas.

« Adieu, adieu, un petit mot de temps en temps pour que je ne doute pas de ce que vous me promettez, que

je vous retrouverai telle que je vous ai quittée. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 22 janvier 1827.

« Ma vie, très-variée quant aux objets de mes études et de mes occupations, est, à l'extérieur, d'une régularité monotone, dont je me trouve très-bien. Sans elle je ne pourrais supporter mon isolement. Le dimanche est toujours le jour de la semaine où je suis le plus triste. Les autres passent à peu près comme ceux d'un chartreux. Ma cellule est aussi petite que la leur, mon ordinaire n'est pas beaucoup plus brillant, et la cloche de l'Université sonne pour moi l'office.

« Ma dissipation consiste en visites à mes graves professeurs ou en promenades de santé, au milieu des agréments de la saison. Les seuls visages féminins que je voie, sans compter les *professeuses*, comme ont dit ici, sont la femme de mon maître d'allemand et Mlle W., fille d'un métaphysicien très-profond. J'avais eu tant de succès dans mes premières visites auprès de la famille, que ma fatuité naturelle m'a tout à coup montré un danger probablement imaginaire, et je me suis arrêté coura-

geusement au milieu de mes progrès. Il est vrai que Mlle W. est bien loin d'avoir autant de charme que la métaphysique de monsieur son père. Je n'ai pas quitté ce que j'ai laissé à Paris pour venir faire un roman à Bonn avec une petite Allemande. Je vous écris ces folies pour vous amuser. Ne verrai-je pas quelque jour un mot de vous ? Seulement quelques lignes de votre écriture, et je serai content. Si la lettre n'est pas écrite à Schlegel, je vous en dispense et la demande pour moi.

« L'Académie française se couvre de gloire ; il n'est pas jusqu'à M. de Lacretelle l'*anobli*, qui s'*ennoblit*, suivant la distinction du dictionnaire.

« Je voudrais vous parler de ce qui vous entoure, de ce qui vous touche, mais je ne sais ce que vous faites, comment votre vie se passe. Quelques mots là-dessus ; vous savez quel besoin c'est pour l'imagination de se représenter ce que font nos amis.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Bonn, 2 février 1827.

« Cher père,

« A Bonn, tous mes jours se ressemblent parfaitement. A six heures et demie on vient allumer mon poêle

et ma lampe ; je passe ma robe de chambre et je lis couché jusqu'à huit heures ; je me lève alors et travaille. A midi, le cours de M. Niebuhr ; à une heure, je dîne ; à deux heures, le cours de M. Schlegel ; puis la promenade et encore deux autres cours ; je rentre à sept heures étudier, et sors le soir, si l'on m'engage à prendre le thé ou à souper chez quelque professeur. Une fois par semaine je vais au spectacle.

« Voilà toute ma vie. Je te parlerai de mes professeurs *in globo*, et, comme je te l'ai dit, ce sera un sujet de conversation éternel pour l'avenir. Mais, avant de quitter cette ville, je t'enverrai quelques détails sur les hommes qu'elle renferme ; il y en a plusieurs de très-remarquables.

« Le mois prochain j'irai à Cassel, voir Grimm, l'homme de l'Allemagne qui connaît le mieux l'ancienne poésie du Nord ; de là à Gœttingue, où je m'arrêterai peu ; puis à Weimar pour Gœthe, et de Weimar à Berlin, passant par Leipsick. Je veux être à Berlin au commencement des cours d'été. Le séjour que je ferai là sera déterminé par ce que j'y trouverai. De Berlin, j'organiserai mon retour par Dresde, Stuttgart et Heidelberg ; peut-être renoncerai-je à l'Allemagne méridionale.

« Maintenant me voici au fait de la langue, de l'ensemble de ce que j'ai à tirer de ce pays, je n'ai plus qu'à recueillir épisodiquement. J'ai beaucoup acquis de

connaissances spéciales, durant ce temps de préparation générale. Je reviendrai à Paris avec de vastes plans d'étude. Pour la première fois de ma vie je comprends ce que c'est qu'apprendre.

« Soigne bien, cher père, ta gorge et ta santé. Je suis aise de tes espérances du côté de l'Université Cependant, si tu peux prendre patience à l'École, tant mieux : crains de faire plaisir à ceux qui voudraient t'en dégoûter, et tiens ferme au certain.

« Adieu, je t'écrirai un de ces jours plus au long. Amitiés à M. Ballanche et à *tutti quanti.*

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 5 février 1827.

« Mon père m'écrit que M. Ballanche vient d'être malade, et qu'heureusement il est hors d'affaire. Dites-lui, je vous prie, combien je suis content de sa convalescence. Vous avez soin des malades, en votre qualité de sœur de charité; mais la charité ordonne aussi d'avoir soin des pauvres abandonnés. Croyez-vous qu'à travers toutes les joies de l'étude, je n'aie eu, dans mon isolement, des moments, des heures bien tristes? et alors

une ligne, une pauvre petite ligne, qui vous aurait si peu coûté, m'aurait fait si grand bien! Ne me l'enverrez-vous point? Est-ce qu'au bout de cinq mois on est tout à fait oublié? Cela dégoûterait des voyages. Pour la première fois je sens combien je serais malheureux d'un exil perpétuel, combien je suis de la France et de Paris. En Italie, c'était autre chose : entouré du charme de vos habitudes, conservant la douceur des miennes, c'était comme un changement de décoration pour un spectateur immobile. Cette fois, je suis réellement dépaysé, je sens que cette terre sur laquelle je marche n'est pas la mienne. Au reste, ce sentiment pénible est peut-être salutaire, il oblige à réfléchir sur sa conduite, à prendre garde à ce qu'on fait. Cet exercice hors de soi guérit de cette habitude de s'écouter au moral, habitude qui a dû me rendre insupportable. Plusieurs causes, à la tête desquelles il faut que vous preniez le parti de compter ma relation avec vous depuis six ans, avaient développé en moi une irritabilité maladive dont j'ai souffert horriblement; il fallait pour changer tout cela un temps de solitude et de travail. J'espère revenir digne du nom de votre ami, délivré de ces susceptibilités puériles, de ces agitations de nerfs et de cerveau, de ces humeurs extravagantes que vous avez eu la bonté de me pardonner tant de fois. Il ne faut pas trop chanter victoire; peut-être aurez-vous à pardonner encore. Ce serait une drôle de chose que le bon sens me vînt de l'Allemagne.

« Ce matin, par un beau soleil, au bord du Rhin, en regardant les montagnes, je pensais à nos promenades sur la route d'Albano à Saint-Jean de Latran. Vous avez oublié qu'un jour de Pâques nous nous y promenâmes seuls longtemps. Mais moi je m'en souviens, et le cœur me bat en songeant à ces moments qui ne reviendront plus. Écrivez-moi, au nom du ciel!

« Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 8 février 1827

« Que vous êtes charmante! Que je vous aime d'avoir pensé à moi! Non, je n'aurais pas cru que mon cœur, desséché par des mois d'isolement et d'études, pût retrouver si vite ces émotions d'un autre temps. L'instant où j'ai déroulé d'une main tremblante de joie le précieux rouleau où votre charmante figure est sortie comme d'un nuage pour me regarder, ce moment a été plein d'un attendrissement délicieux et d'un charme inexprimable. Je ne connaissais pas la puissance d'un portrait, et tous les lieux communs sur ce sujet me paraissent admirables, parce que je sens la vérité qui est au

fond. J'étais à Bonn, la tête pleine de dates, des Romains, des Indiens, de la métaphysique, que sais-je? En un clin d'œil tout cela a disparu. Vous étiez près de moi, dans ma petite chambre ; j'éprouvais ce que j'ai ressenti tant de fois en entrant dans cette autre cellule qui est à l'Abbaye-au-Bois, ou en vous voyant passer à la villa Borghèse, ou en vous apercevant de loin assise sous les arbres de cette pauvre vallée [1] ; ce que j'éprouverai le jour où je monterai quatre à quatre votre escalier, où j'entrerai dans votre chambre, où je m'assiérai près de vous sur le canapé, ou à vos pieds sur la petite chaise. Tout cela s'est présenté si vivement à mon imagination, mon cœur en a été si fortement ému, que je me demandais si je pourrais attendre encore quelques mois. Cependant il le faut; mais du moins je ne serai pas seul, et, quand la tristesse viendra, j'irai tirer le mystérieux portrait de sa cachette, je le regarderai, je lui dirai quelques paroles d'amitié, de tendresse, peut-être de folie, qu'il écoutera avec son air gracieux et un peu languissant, et je me remettrai au travail, plein d'un nouveau courage, pour hâter le moment où je n'en serai plus réduit à causer avec des lithographies. J'ai longtemps balancé, comparé, et enfin je me suis décidé pour celle que j'avais vue la première : c'est celle-là qui m'a donné, une seconde, l'illusion de votre présence ; c'est celle-là qui est vous pour moi. J'ai

1. Vallée d'Aulnay

porté l'autre à Schlegel, qui ne m'a pas paru prendre la chose assez vivement. Il est vrai que j'aurais été difficile à contenter. Du reste, il doit vous exprimer sa reconnaissance: je suis trop plein de ma joie pour pouvoir vous parler de celle d'un autre.

« Le petit billet aussi, quoique trop court, m'a fait bien plaisir. Mon départ n'aura pas lieu avant le mois prochain. Je suis retenu par deux ou trois séductions, toutes de la force du chinois, et par une nécessité, comme on dit : les sévérités de l'hiver sont si grandes qu'elles ne me permettent pas encore de sortir de ma hutte et d'entrer en campagne. J'espère que je pourrai achever ici mon plan de préparation générale, et alors je n'aurai plus qu'à me promener en Allemagne, à faire des visites et à prendre des notes. Puis, je reviendrai vous étonner de mon érudition. Vous disiez que je savais tout ; eh bien, ce n'était rien..... Ce que je voudrais savoir, même avant la poésie islandaise et la mythologie grecque, ce serait de jouir, sans un trop grand mélange de tribulations, de ce qu'il y a de doux et d'heureux dans ma destinée. Je m'en veux tant d'avoir souvent gâté ce qui m'était donné ! A Bonn je regrette tout, *tout*, jusqu'à vos ennuyeux ! Si vous saviez ce que c'est que d'être ennuyeux en allemand ! Mais que de matériaux et d'idées on a rassemblé ici en toutes choses ! J'en aurai pour ma vie d'éclaircir ce que j'entrevois et de prouver ce que je soupçonne ; de développer les germes que j'aurai recueillis dans ce

voyage. Il faut cela pour m'y résigner. Le fait est que mes yeux s'ouvrent de plus en plus, et que le champ que j'embrasse s'étend chaque jour davantage.

« Il paraît décidément qu'il y a une Providence et qu'elle veut que l'histoire de la poésie se fasse. N'est-ce pas que nous la ferons?

« Adieu, adieu. Je voudrais bien savoir ce que devient Alexis; s'il a perdu son père, s'il revient à Paris. Voilà une raison de m'écrire.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Adrien de Jussieu à J.-J. Ampère.

Paris, 20 février 1827.

« Mon cher ami, je projette de t'écrire, puis je remets à chaque instant cet excellent projet. Je me lève tard, travaille le jour et cours le soir, si bien que mes correspondants trouvent rarement, dans ce sage emploi de mon temps, l'occasion de posséder ce trésor inestimable, une lettre de moi. Et toi! tu remplis une page avec dix lignes, une ligne avec quinze lettres; et quand j'espère apprendre en détail tes peines et tes plaisirs, ce que tu fais, ce que tu dis, ce que tu penses, ce que tu

vois, etc., etc., me voilà arrivé au bout de ta lettre sans en rien savoir.

« J'espérais que, second Tacite, tu me parlerais des mœurs des Germains. Tu es dans un pays où l'on fait les choses en conscience : fais-les donc, écris un long commentaire sur le beau livre de ta vie.

« Les jeunes vierges d'Aulnay et de la banlieue, en vous voyant partir sitôt, disaient en soupirant : « Que sont devenus ces deux bergers, la rose et le jasmin de nos bocages, la lune et le soleil de notre ciel, l'oxygène et l'azote de l'air que nous respirons,

Ambo florentes ætatibus, Arcades ambo ?[1]

« Et sans doute l'une d'elles, pensant au bien-aimé qui fume à Bonn, ajoute :

Alpinas, ah dura ! nives et frigora Rheni
Me sine sola vides. Ah ! te ne frigora lædant ![2]

« Je pense comme elles et souhaite ton retour. Les *Natchez* sont-ils parvenus jusqu'à toi ? C'est un drôle de livre, où l'on apprend des manières toutes jolies de dire

1. Tous deux à la fleur de l'âge, Arcadiens tous les deux. (*Égl.* VII.)
2. Tu vois seule, ô cruelle ! tu vois sans moi les neiges des Alpes et les froides rives du Rhin. Ah ! puissent les frimas t'épargner ! (*Égl.* X)

des choses communes. Si j'avais le temps, je te proposerais un certain nombre de petites énigmes tirées de ce poëme. Ce travail t'ouvrirait singulièrement l'esprit; c'est pour la pensée ce qu'étaient pour la voix les cailloux de Démosthènes.

« Ton père t'a-t-il parlé de la gale qui a régné au Jardin des plantes? Née en Barbarie sur le dos d'un chameau, elle a traversé avec lui les mers. Dromadaires, gardiens, femmes de gardiens, etc., etc., tout est devenu galeux et d'une gale inusitée, terrible, on disait même mortelle. Tout le monde se grattait, tout le monde se redoutait, les tourtereaux fuyaient ; plus d'amour.....

« Enfin le monstre venu d'Afrique est allé s'engloutir dans les écuries d'Alfort et dans les salles de Saint-Louis Le faubourg Saint-Marceau est redevenu l'heureux séjour de la sécurité et de la gale ordinaire.

« Je continue à aller les samedis chez M. Cuvier. Tu me disais jadis que tu étonnais et contrariais par une *blague* ironique les admirations de Mlle Sophie. Sur ce point tu es dignement remplacé. Rien de plus amusant que d'entendre Beyle, qui est un habitué, discuter avec ces dames les mérites des choses et des hommes, et du *Globe* surtout. La candeur est peu dans son caractère, et ce génie admiratif passe le tien. Mais on pardonne à un gros Méphistophélès comme lui ce qui semble étrange à un jeune enthousiaste.

« De ma fenêtre, je compare le cercle des affaires de

ce monde, physiques et intellectuelles, politiques et littéraires, à la pompe du Jardin des plantes. Les dromadaires la font mouvoir en tournant les yeux bandés ; puis, à leur place, viennent les chameaux à deux bosses que le stupide vulgaire prend pour d'autres bêtes. Les fils des dromadaires et des chameaux tournent après eux, et, après tout ce mouvement circulaire, qu'ont-ils fait sans savoir ce qu'ils faisaient ? Ce que nous faisons tous : de l'eau claire.

« Adieu, le papier me manque ; le doigt de mon horloge m'apprend que le jour est au tiers de son cours ; la poste va partir.

« Ton ami,

« ADRIEN. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 28 février 1827.

« Je viens de passer un carnaval bien solitaire. J'avais le projet d'aller à Cologne, où l'on a la prétention d'être extrêmement gai pendant les jours gras ; mais il est tombé ici des montagnes de neige, et le dégel joint à un enrouement assez fort m'ont retenu à côté de mon poêle,

Je suis resté trois jours sans sortir, constamment occupé à lire un ouvrage de M. Grimm sur le *gothique*, l'*ancien*, le *moyen* et le *nouvel allemand*, sur le *frison*, sur le *saxon*, etc., ce qui m'a beaucoup plus amusé que les masques et que la grosse joie allemande, que j'abhorre. Hier soir, pour le mardi gras, j'ai été entendre un petit cours qu'a la bonté de faire tout exprès pour moi un théologien sur ce qu'on appelle l'*exégèse*, étude qui ne vous plaira pas : c'est la discussion de l'authenticité et de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament. C'est une chose curieuse que l'audace scientifique avec laquelle ces bons théologiens, malgré leur foi très-sincère, discutent les monuments de cette foi. L'un professe publiquement que le Pentateuque n'est pas de Moïse, l'autre rejette l'Évangile de saint Jean ; l'autre, celui de saint Matthieu. Mais, ce qui vous réconciliera peut-être avec cette témérité, c'est la réflexion que le tout m'a suggérée. Eh bien, après cette complète liberté de discussion, que rien n'a arrêtée, qui n'a reculé devant rien, il est des choses dont l'authenticité n'a jamais été mise en doute par le plus hardi de ces docteurs : deux des Évangiles, saint Paul et les Actes des Apôtres. Si quelque chose devait me convaincre, ce serait, je l'avoue, l'épreuve de ce doute si savant, si infatigable, si intrépide, auquel cependant ont résisté assez de monuments pour fonder le christianisme.

« Enfin, quand quelque chose vous scandaliserait

dans cette manière de voir, c'est encore de la théologie assez édifiante pour le mardi gras.

Votre lettre a fait un effet admirable : Schlegel maintenant m'adore. Votre encens et votre portrait ont si bien enivré son imagination et sa vanité, qu'il a oublié ce qu'il avait entendu et a cru que les oreilles lui avaient tinté. Dimanche, il réunit chez lui toutes les belles dames de la ville, auxquelles il fait un cours ; ce sera amusant, je vous raconterai cela.

« Je travaille plus que jamais, car il faut qu'avant mon départ j'en aie fini, et me sois préparé pour les villes où je vais aller. Je crois que cela me retiendra jusqu'au 20. Mais je vous déclare que je ne partirai point sans que vous m'ayez écrit ; j'attends mon congé.

« Si vous êtes curieuse de voir quelques croquis de professeurs, demandez à mon père ma dernière lettre.

« Voilà un petit mot d'un convalescent bien occupé, qui ne croit pas pécher en commençant ainsi le carême. Répondez-lui sans scrupule, notre archevêque de Cologne nous a dispensés des privations.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Cologne, 5 mars 1827.

« Je vous écris avec un peu de fièvre; je suis sur la route de Paris et je m'arrête ici pour rétrograder; je pars pour la seconde fois; j'ai fait deux postes avec M. Bonnard dans cette voiture qui sera à Paris vendredi, et demain je retournerai à Bonn, et dans quinze jours je m'enfoncerai dans les régions inconnues. J'ai chancelé, je vous l'avoue, et ce que je fais aujourd'hui est l'action la plus héroïque de ma vie. Mais je ne me pardonnerais jamais si j'avais succombé; je sens trop bien que ce que j'ai commencé ne s'achèverait jamais; que tout ce que j'ai entrevu s'effacerait; que le peu que j'ai appris s'oublierait....... Maintenant, au contraire, une seconde couche sur la première, et j'espère que la teinture sera indestructible.

« Hier, M. Schlegel avait réuni les belles dames de Bonn, auxquelles il fait tous les ans un cours ou des lectures, et qui lui offrent en revanche de petits cadeaux. Il a lu une pièce de Calderon, traduite par lui, intitulée *La Dévotion à la Croix*, ou la Dévotion de la Croix. Un désespéré vient, dans un cloître, avoir une scène très-extraordinaire avec une religieuse, qui se trouve plus

tard être sa sœur. La toile tombe sur la fin de cette scène, à la suite de laquelle l'héroïne apprend au public qu'elle a trahi Dieu doublement, comme Dieu et comme époux. Tout cela passait comme la chose la plus simple du monde. Ce qu'il y a de curieux, c'est la véritable dévotion de l'auteur qu'on sent dans tout l'ouvrage.

« J'étais à souper à côté d'un officier prussien, l'un de ces insurgés que l'Empereur fit juger comme rebelles en 1808 ; ses camarades furent la plupart fusillés ; lui a été trois ans aux galères ; il a travaillé au port de Cherbourg. Rien n'était frappant comme d'entendre ce brave officier, la poitrine couverte de décorations, raconter avec une simplicité tout allemande les détails de la vie des galériens, de leurs repas, de leurs lits, de leurs chaînes.

« J'ai entrevu ce soir la cathédrale de Cologne, qui, si elle avait été achevée, serait le premier monument gothique de la terre. Je suis trop agité pour vous faire beaucoup de récits. Adieu, c'est un rude moment à passer.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Bonn, 17 mars 1827.

« Je suis encore ici et n'en partirai qu'à la fin de mars. Ce serait dommage de ne pas couronner une vertu de cinq mois par une patience de quinze jours; et puis comment se décider à laisser là l'histoire romaine au moment où les Gracques, Scylla et César vont paraître sur la scène? Je suis comme la femme de Sganarelle, qui ne voulait pas quitter son mari qu'elle ne l'eût vu pendu: je veux voir enterrer la liberté romaine, quand ce ne serait que pour faire diversion aux funérailles de la nôtre. Le temps d'ailleurs est horrible, nous avions eu une fausse joie et une illusion de printemps qui s'est bientôt dissipée; nous voilà tout à coup reportés aux ouragans et aux pluies de décembre. Je retrouverai à Berlin M. Schlegel, ce qui me plaît et me contrarie; il va y faire précisément un petit voyage à Pâques. Je viens de passer cinq heures avec lui. Il avait son cours des dames, auquel je suis admis par grande faveur, quoique je ne sois ni frère ni mari. Il nous a lu (et il lit parfaitement l'allemand) différentes poésies de Gœthe, de Bürger, et un morceau de lui, un peu long, qui ne m'a pas semblé de ses meilleurs. Il m'impatiente et m'intéresse tour à tour. S'il était absolument ce qu'il paraît être, il serait

parfait pour moi; mais son décousu et sa vanité sont de terribles obstacles.

« Je vous ai écrit mes tentations de retour à Cologne. Le lendemain j'ai vu plus en détail cette merveilleuse cathédrale, modèle des cathédrales de Strasbourg et de Milan, qui aurait tout effacé si elle eût été achevée. Malheureusement on n'y a travaillé que *trois siècles*, et ainsi l'on n'a eu le temps d'en faire que le tiers, mais ce tiers est immense, gracieux, sublime. La ville de Cologne en elle-même est remarquable; on y trouve, comme cela se présente si souvent en Italie, les traces d'une ancienne prospérité déchue et de vieilles églises, des nefs souterraines, des mosaïques, des antiquités romaines. Le cicerone qui me montrait l'église de Saint-Gérion m'a dit un mot qui m'a rappelé mon capucin de Saint-Barthélemi à Rome, qui plaçait Esculape sous l'empereur Othon. Je lui disais : « Ainsi saint Gérion et ses « compagnons étaient Romains? — Oui, mais catho- « liques », m'a-t-il répondu. Du reste, j'étais dans une espèce de ravissement en parcourant les rues désertes, les cloîtres abandonnés, surtout en revenant contempler la cathédrale; un vent violent achevait de m'étourdir et de m'enivrer. La seule chose qui troublait ma joie poétique était de voir écrit partout : *Véritable eau de Cologne de Jean-Marie Farina :* je ne pouvais lever les yeux sans être poursuivi de cette affiche. Cette association me gâte seule ma belle cathédrale; j'ai beau faire, je

ne puis m'empêcher de trouver fatal qu'elle soit du même pays que l'*eau de Cologne* et *Jean Farina*.

« Vous voyez que je tiens parole et que je ne bouge d'ici. J'attends que vous leviez l'enchantement : il faut deux lignes de vous pour me rendre ma liberté. Vous vous dites, pour vous en dispenser, qu'il n'est plus temps de m'écrire. Pas du tout : après cette lettre, vous avez encore quatre ou cinq jours.

« Où en sont les travaux et la santé de M. Ballanche ? Et M. Montbel... dites-lui, pour le faire enrager, que maintenant on recroit à Homère : vous voilà bien aise ; mais en revanche Lycurgue, Aristomène, Romulus, sont rayés sans pitié du nombre des vivants. — Surtout un mot sur vous : que faites-vous, que pensez-vous..., est-ce votre hôpital qui vous occupe ?

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Coblentz, 5 avril 1827.

« Je suis parti de Bonn, chargé de recommandations pour toute l'Allemagne, emportant les regrets de l'Université. En dépit de mes épigrammes, je commençais à m'y attacher. J'ai été conduit à la voiture par une demi-

douzaine d'amis, dont je ne connaissais pas un il y a six mois. Depuis que l'obstacle de la langue commence à disparaître, je jouis mieux de la société des Allemands, et je les vois, sous ce rapport, plus à leur avantage. Dans les derniers jours j'ai fait beaucoup de visites; j'ai tant à me louer de la cordialité, de l'obligeance que j'ai rencontrée ici, que j'aurais été un ingrat de ne pas quitter Bonn avec attendrissement; mais derrière Bonn est l'Allemagne, et derrière l'Allemagne, Paris. Dans quinze jours au plus tard je serai avec Gœthe; on me fait espérer que je me trouverai tout de suite dans son intimité. Je ne crois pas rester longtemps à Berlin, je n'y prendrai l'Université qu'en accessoire... et alors je reviendrai. Si vous saviez comme le cœur me bat pendant que j'écris ce mot : *je reviendrai;* il faut avoir été privé d'un bonheur pour l'apprécier tout ce qu'il vaut. Pardonnez-moi si mon imagination malade a jamais troublé la douceur de vos habitudes; je reviendrai guéri de mes humeurs, je serai bien aimable, bien savant, tout cela pour vous amuser; et vous aurez pour moi un peu d'amitié, n'est-ce pas?

« Le vulgaire de mes amis m'écrira à Berlin; écrivez-moi à Weimar, c'est une adresse poétique.

« Adieu, je vous aime bien, et il me semble que je vais vous quitter; mais je m'éloigne pour me rapprocher. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Cassel, 9 avril 1827.

« Me voilà en route, cher père; j'ai quitté Bonn, non sans regret en me séparant de quelques hommes qui ont été pour moi d'une bonté admirable. Au reste, j'ai trouvé ici la meme bienveillance auprès des frères Grimm, voués tous deux à l'étude de l'ancienne langue et de l'ancienne littérature de l'Allemagne. Ils ont fait paraître un recueil de contes populaires, dignes de ce nom, car tout le monde les lit et les goûte. Dans ce moment, l'un d'eux imprime une grammaire comparée des différents dialectes germaniques, comprenant le gothique, l'islandais, où il semble avoir découvert et posé les lois de la filiation des langues. Tu t'élevais avec raison contre les étymologistes, qui commencent par déclarer que toutes les voyelles reviennent au même, et que chaque consonne se change en toutes les autres. Grimm dit que les voyelles ne peuvent être prises l'une pour l'autre, et il détermine par l'observation et la comparaison, les lois spéciales de la transformation des mots dans chaque idiome. Ainsi le gothique est toujours *th* en ancien allemand, mais la réciproque n'est pas vraie.

« Les deux frères ont, en outre, publié et publieront

encore plusieurs morceaux de la poésie allemande du moyen âge. Ils ont été tous deux pour moi d'une bonne grâce extrême, m'ont donné des livres, leurs portraits, celui de la bonne femme qui leur a raconté la plupart des histoires de leur recueil.

« Cassel est une ville charmante; les maisons sont blanches, régulières, les rues larges et propres. J'y suis arrivé par un temps du mois de juin, qui dure encore. Je pars demain pour Gœttingue, où je ne resterai que quelques jours; puis j'irai à Weimar, à Berlin; enfin je reviendrai, pour quelque temps au moins, calmé sur les voyages et tout occupé des travaux dont je rassemble les matériaux. Manœuvrer dans les détails avant d'embrasser l'ensemble, si je dois l'embrasser jamais, ne sera point une médiocre besogne.

« Il t'arrivera un de ces jours deux messieurs qui te donneront de mes nouvelles, d'abord M. Roysas, jeune orientaliste danois, et bientôt après Schinas, de Constantinople, dont le frère et la sœur sont beau-frère et belle-sœur de Mavrocordato et d'Ipsilanti. Je pense qu'il te plaira de causer de moi avec eux. Je les recommande à ton obligeance pour m'acquitter un peu de celle que j'ai trouvée à chaque pas en Allemagne.

« M. de Munnschow, professeur de physique et de mathématiques à Bonn, m'a montré ton appareil modifié, avec tous les petits ajustages, qui remplissaient une armoire; il a consacré une leçon à parler de tes décou-

vertes, quoique cette partie de la physique n'entrât pas dans son cours.

« Adieu, cher père, embrasse tous les miens.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Weimar, 22 avril 1827.

« Cher père, je suis à Weimar; j'ai vu Gœthe, qui m'a reçu à bras ouverts. Tu sais qu'il s'était donné la peine de traduire mes deux premiers articles[1] sur lui. Ayant

1. A propos de ces deux articles du *Globe*, que le grand homme se donnait la peine de traduire, Gœthe écrivait au comte Reinhard: « Le point de vue de M. Ampère est très-élevé. Les critiques allemands, dans des occasions semblables, aiment à partir de la philosophie; leur examen et leur discussion de l'œuvre poétique sont tels que leur commentaire explicatif n'est intelligible qu'aux philosophes de l'école à laquelle ils appartiennent; quant aux autres lecteurs, l'explication est pour eux beaucoup plus obscure que l'ouvrage qu'elle veut éclaircir. Au contraire, M. Ampère agit tout pratiquement, tout humainement.

« En homme qui connaît le métier à fond, il montre la parenté de l'œuvre avec l'ouvrier, et juge les différentes productions poétiques comme des fruits différents des différentes époques de la vie du poëte. Il a fait la plus profonde étude des vicissitudes de ma carrière sur cette terre et des situations diverses de mon âme, et il a eu le talent de voir ce que je n'avais pas dit et ce qu'on ne pouvait lire, pour ainsi

perdu le manuscrit du second, il l'a retraduit encore une fois pour le prochain numéro de son journal.

« J'ai eu le plaisir de me lire en feuille à mon arrivée à Weimar. J'ai trouvé le grand homme très-bon, très-simple, très-bien portant et très-aimable; il m'a beaucoup parlé de mon père et m'a dit qu'on avait ici son appareil. Tu es aussi très-admiré à Gœttingue, où M. Stromayer entre autres m'a chargé de la manière la plus vive de te faire ses compliments.

« J'ai vu aussi M. Gauss; tous ces messieurs te rendent pleine justice. Ce que tu me dis de Londres et de Berlin achève de me prouver qu'on n'est pas injuste envers toi. M. de Humboldt m'est très-agréable. Il m'a montré ton nom dans le catalogue de la bibliothèque de Gœttingue, où il y a deux de tes ouvrages sur l'électricité dynamique. Tu devrais réserver une certaine quantité d'exemplaires de ton œuvre dernière pour Bonn, Gœttingue,

dire, qu'entre les lignes. Avec quelle justesse n'a-t-il pas remarqué que, dans les dix premières années de ma vie de ministre et d'homme de cour à Weimar, je n'avais, autant dire, rien fait; que c'est le désespoir qui m'a poussé en Italie; que là, pris d'un nouveau désir de produire, je saisis l'histoire de Tasse pour me délivrer, en prenant comme sujet tous les souvenirs et toutes les impressions de la vie de Weimar, qui me fatiguaient encore de leur poids accablant! Le nom (ou la signification) de *Werther renforcé* qu'il donne au Tasse est d'une justesse frappante. Il n'y a pas moins d'esprit dans ce qu'il dit sur le *Faust*, lorsqu'il montre que le dédain sarcastique et l'ironie amère de Méphistophélès sont des parties de mon propre caractère, aussi bien que la sombre activité toujours inassouvie du héros.»

Weimar et l'Allemagne en général. Je crois aussi important pour les Allemands d'apprendre de nous ce qui concerne les sciences, qu'il nous est utile d'étudier chez eux la critique et l'histoire des différentes littératures.

« Je ne suis resté que huit jours à Gœttingue : c'est le temps des vacances, et, à moins d'y travailler plusieurs mois, il n'y a pas de parti à tirer de la bibliothèque; mais j'ai employé cette semaine à faire la connaissance, je puis dire à gagner l'amitié d'hommes célèbres dont les conseils et les instructions seront toujours à ma disposition. J'ai salué avec respect à Gœttingue toutes les vieilles renommées : Blumenbach, Heeren, etc., etc.; mais ce sont des hommes plus jeunes dont la conversation m'a été surtout précieuse : Gottfried-Muller, Dissen. Leurs travaux, dans des genres différents, ont jeté un jour tout nouveau sur l'étude de l'histoire, de la poésie et de l'antiquité. Ils m'ont communiqué leurs idées avec un épanchement, une cordialité vraiment touchante. Ce que je rapporterai de points de vue, de matériaux, de directions, est incalculable.

« Me voilà à Weimar, établi pour une quinzaine au moins. Gœthe a beaucoup d'admiration pour le *Glole*, pour *Clara Gazul*, il m'a parlé avec reconnaissance des bontés distinguées que M. Cuvier a pour lui et de la *lettre charmante* que sa fille lui a écrite. Je suis véritablement aise que la santé d'une si excellente et si aimable jeune personne soit complétement rétablie. Il me semble que

tu y vas tous les samedis. Comme je n'ai pas le projet d'en faire autant, peut-être serait-il prudent de modérer un peu ton exactitude, afin que le contraire soit moins sensible.

« Adieu, je t'embrasse ainsi que tous les miens.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Weimar, 22 avril 1827.

« Je suis arrivé ici à quatre heures de matin. On m'a réveillé en m'apportant un paquet de lettres qui m'attendaient; il y en avait deux de vous après lesquelles je soupirais depuis longtemps. Je suis devenu beaucoup plus sans souci sur les incidents de la vie, mais je ne peux me désaccoutumer de m'agiter à votre occasion. Si ce mal a sa racine dans l'affection que je vous porte, et s'il fallait pour y remédier qu'elle changeât, je me résigne et ne veux pas guérir.

« Mais il faut vous dire un mot de Gœthe, que j'ai déjà vu. C'est le plus simple et le plus aimable des hommes. Je m'attendais à quelque raideur, à des habitudes d'idole, qui seraient excusables : pas l'ombre de cela ; il m'a parlé français quoique je lui aie offert de par-

ler allemand; j'espère qu'il laissera là cette politesse et que je l'entendrai dans sa langue. Il m'a entretenu des découvertes de mon père, qu'il connaît très-bien; de M. Cousin, qu'il admire fort, et du *Globe*, qu'il goûte beaucoup, de la traduction d'Albert. Je me trouvais ainsi en pays de connaissance. Je n'ai pas découvert chez lui une nuance d'affectation ou de prétention. Il a la physionomie triste et une expression sereine. A peine arrivé j'ai eu le temps de faire la conquête d'un homme qui me sera très-précieux, parce qu'il est une manière de confident, de secrétaire de Gœthe. Gœthe a désiré que je logeasse là où loge ce monsieur; ainsi, je me trouverai naturellement dans l'intimité du grand homme. Tout prend la tournure d'un séjour de deux ou trois semaines.

« Vous avez été si bonne que je n'ose vous rien demander, mais M. Lenormant me doit une lettre et devrait bien me l'écrire ici. Je lui parlerai des *Minnesinger*, à condition qu'il me parle beaucoup de l'Abbaye-au-Bois. Mais qu'il se dépêche s'il veut m'atteindre. Il faut aussi que Jussieu m'écrive, et bien vite ! qu'il me donne quelques extraits de vos sermons, afin que je me les applique, s'il est posible.

« J.-J. Ampère. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Weimar, 9 mai 1827.

« Cher père, je suis ici très-agréablement ; je vois souvent Gœthe, j'ai dîné la semaine dernière trois fois chez lui en petit comité, faveur qu'il accorde très-rarement aux étrangers[1]. J'ai pu pénétrer plus avant dans son âme, l'entendre parler plusieurs heures de suite, s'épancher avec une verve et une chaleur qui ont cinquante ans de moins que lui. Ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'il est au courant de tout, s'intéresse à tout, est présent à tout ; il raconte nos vaudevilles nouveaux comme s'il venait de les voir, sait par cœur les chansons de Béranger ; il ne se fait rien en Allemagne sans qu'il y prenne part. Ses traits ressemblent beaucoup au portrait qu'il a envoyé à Mlle Cuvier, et que Mme de Gœthe, sa belle-fille, m'a donné ; mais il faut placer sur ses lèvres sévères, un peu dédaigneuses, le sourire de bonhomie qui y erre sans cesse, et dans ses yeux une

1. A Weimar, après un de ces dîners dont Jean-Jacques était si fier, Gœthe, parlant de son hôte avec Eckermann, résumait ainsi le jugement qu'il portait sur lui : « Ampère, disait-il, a placé son esprit si haut, qu'il a bien loin au-dessous de lui tous les préjugés nationaux, toutes les appréhensions, toutes les idées bornées de beaucoup de ses compatriotes ; par l'esprit, c'est bien plutôt un citoyen du monde qu'un citoyen de Paris. Je vois venir le temps où il y aura en France des milliers d'hommes qui penseront comme lui. »

flamme extraordinaire qui en jaillit par moments, pour avoir l'idée de Gœthe quand il est lui-même, c'est-à-dire en famille. Avec du monde, il est plus froid, mais sans raideur dans ses manières. Sa taille est droite comme un jonc; c'est véritablement une nature d'une force prodigieuse.

« Je viens de lire *Héléna*, épisode de la Suite de *Faust*, qu'il a composé l'hiver passé, à soixante-dix-sept ans, et qui paraîtra dans quinze jours avec la première livraison de ses œuvres complètes. C'est un ouvrage très-extraordinaire, on y trouve des passages d'une puissance, d'une grâce incomparable.

« Les nouvelles politiques de Paris occupent ici beaucoup; nous en sommes au renvoi de la garde nationale et nous attendons avec impatience la suite du drame.

« Des poignées de main à tous mes amis.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Weimar, 9 mai 1827.

« Je suis toujours à Weimar, d'où il me faudra encore plus de vertu pour m'arracher qu'il ne m'en a fallu pour quitter Bonn, Cassel et Gœttingue.

« Gœthe est un homme prodigieux; il est charmant pour moi. Il s'intéresse à tout, a des idées sur tout, de l'admiration pour tout ce qui en peut admettre; et avec sa robe de chambre bien blanche qui lui donne l'air d'un gros mouton blanc, entre son fils, sa belle-fille et ses deux petits-enfants, qui jouent avec lui, parlant de Schiller, de leurs travaux communs, de ce que celui-ci voulait faire, de ce qu'il aurait fait, de ses propres ouvrages, de ses intentions, de ses souvenirs, il est le plus intéressant et le plus aimable des hommes. Il a une conscience naïve de sa gloire qui ne peut déplaire, parce qu'il est occupé des autres talents, et véritablement sensible à tout ce qui se fait de bon en tous genres.

« A genoux devant Molière et La Fontaine, il admire *Athalie* et goûte *Bérénice*. A propos du Tasse, il prétend avoir fait de grandes recherches et dit que l'histoire se rapproche beaucoup de la manière dont il a traité son sujet. Il soutient que la prison est un conte, ce qui vous fera plaisir; il croit à l'amour du Tasse et à celui de la princesse, mais toujours à distance, toujours romanesque, et sans ces plates et absurdes propositions d'*épouser* de M. Alex. Duval.

« J'ai lu en manuscrit un ouvrage très-extraordinaire de lui, qui va paraître; c'est un épisode ou plutôt un intermède destiné à trouver place dans la suite de *Faust* qui n'est pas encore faite. C'est, comme il l'intitule lui-même, une fantasmagorie à peu près intraduisible; mais, à travers

beaucoup de bizarrerie et assez d'obscurité, pleine de profondeur, de poésie et de grâce. Depuis le siége de Troie jusqu'au siége de Missolonghi, la mythologie grecque, le moyen âge, le temps actuel, lord Byron, tout s'y trouve. C'est un rêve d'un grand sens, et cette conception, dans laquelle, bon ou mauvais, tout est créé, est sortie d'une tête presque octogénaire.

« Mais vous allez croire, si je continue, que la manie admirative des Allemands pour Gœthe m'a gagné; cependant je n'en suis pas encore au point de la bonne dame chez qui je demeure ici, qui s'extasiait sur ce que l'abondance des pensées du grand homme était telle.... qu'il lui fallait un secrétaire! Avoir un secrétaire, cela est sans exemple!

« Outre Gœthe, Weimar renferme beaucoup d'hommes de mérite, qui, selon l'usage, sont mes amis. Les ministres du grand-duc, qui valent beaucoup mieux pour leur pays que ceux de Charles X, m'accablent de politesses; les belles dames de la cour sont charmées de voir un rédacteur du *Globe*, qui est leur Évangile. La grande actrice de Weimar, l'amie du grand-duc, a arrangé pour moi une représentation de *Marie Stuart* pour samedi. Enfin je sais que l'on me verrait avec plaisir à la cour; mais mon peu de goût pour la mascarade du costume et les grandeurs privera probablement de cette satisfaction les illustres princes et princesses.

« Au milieu de ma félicité, je puis vous assurer que

je fais sans cesse des comparaisons tout à l'avantage des absents ; je grille d'être à Paris, et la comtesse Julie E..., qui est ici la reine des cœurs, ne m'a plu un peu hier que parce que sa taille ressemblait à la vôtre.

« Adieu De grâce, un mot à Berlin !

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Berlin, 23 mai 1827.

« J'ai enfin quitté Weimar ; Gœthe m'a donné sa médaille, m'a embrassé et je suis parti tout attendri. La dernière heure que nous avons passée ensemble avait vraiment quelque chose de solennel et de touchant. Nous étions assis sur le même banc, dans le jardin d'une petite maison rustique d'où l'on a la vue du parc, et où il a écrit *Iphigénie* il y a quarante ans. Tous les arbres ont été plantés par lui ; c'est sous ces arbres que nous étions assis et que nous regardions le parc, éclairé par la lumière du soir ; c'était l'heure que vous aimez. Il était serein, gai même, me parlant, avec beaucoup de finesse et cette légère ironie qui lui va si bien, des mœurs de mes Chinois, à propos du roman de M. Abel Rému-

sat ; racontant d'autres romans chinois qu'il a lus il y a un demi-siècle, et dont les incidents lui sont présents.

« Je pensais que ce bon et aimable vieillard était le plus grand poëte vivant, qu'il est bien vieux, que c'était peut-être un adieu : qui sait si je reviendrai à Weimar, et, si j'y reviens, qui sait si je l'y retrouverai?

« Le soir, j'ai été me promener avec plusieurs autres personnes dans le parc, nous nous sommes approchés de sa petite maison ; la fenêtre de sa chambre était éclairée, il lisait et travaillait encore. J'ai été bien aise de quitter Weimar sous cette impression.

« Enfin me voilà à Berlin. Que vous dire de cette ville, qui est magnifique et pas si triste que je l'imaginais? En arrivant j'ai été entendre Mlle Sontag ; on parle toujours de son mariage avec un Anglais. Elle m'a paru charmante, quoiqu'un peu minaudière.

« On me dit que le prince Auguste rassemble les gens de lettres et les savants et qu'il n'y a pas d'étiquette chez lui, point de costume, etc.... Cela me décide à faire usage de votre lettre, dont je vous remercie. On m'a présenté au grand-duc à Weimar, et j'ai passé la soirée avec lui, chez son ancienne amie Mme d'Heygendorf ; malheureusement il est sourd et a probablement perdu une bonne partie des belles choses que je lui ai racontées.

« Si vous voulez me faire un grand plaisir, vous m'écrirez ici quelques lignes ; ne perdez pas trop de temps. Berlin est horriblement cher, bruyant, brûlant et pou-

dreux; il n'est pas facile et il n'est pas dans mon plan d'y mener la vie d'étudiant comme à Bonn. Tout cela m'empêchera d'y rester. Quand j'aurai vu un certain nombre de personnes, le théâtre, et achevé de rassembler mes préparations et mes matériaux, je pars pour Dresde, où je m'arrêterai quelques jours.

« Comment trouvez-vous mon ami Schinas? Dites-lui de m'écrire, ainsi qu'à Alexis, à Lenormant et à M. Ballanche. Que devient Cousin? Est-il vrai qu'il ait la croix?

« Adieu. Dans trois mois je serai près de vous.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 3 juin 1827.

« Je te demande pardon du fond de mon cœur de ne t'avoir pas encore écrit, cher père, depuis que je suis à Berlin. Mon temps est encore plus complétement pris qu'ailleurs. Arrivé ici avec une trentaine de lettres de recommandation, il m'a fallu courir la ville en tous sens pour les remettre : les recommandations ont amené des invitations; j'ai fait chaque jour de nouvelles connaissances. Tout cela est utile, car Berlin étant pour moi

comme un résumé de toute l'Allemagne, je ne peux voir trop de monde et trop de sortes de monde. J'ai été présenté à la Société littéraire, où se trouvent tous les gens de lettres de ce pays. M. de Humboldt a été encore d'une obligeance extrême; il m'est venu prendre, le jour où nous avons dîné ensemble chez le prince Auguste de Prusse, m'a mené, dans sa voiture, à la maison de campagne de son frère, où j'ai vu une collection de tableaux fort intéressante, qui n'est pas encore livrée au public; il est ici dans la plus belle situation, et le favori le plus intime du roi.

« Je n'ai pas le temps de travailler régulièrement comme à Bonn; mais il y a plusieurs manières de profiter d'un voyage. Ici ma grande affaire est de recueillir, dans les conversations, des renseignements indispensables sur mes études futures.

« Je pars pour Dresde sitôt que ma liste de livres à acheter sera terminée. De Dresde, je ferai encore quelques détours et quelques petits séjours, mais je serai certainement à Paris au commencement d'août.

« Embrasse ma tante, ma sœur, de tout mon cœur.

Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

Un extrait de la lettre à Mme Récamier, du 9 mai, avait été inséré dans le *Globe* du 22 mai avec quelques changements de rédaction. C'est à propos de cette publication indiscrète qu'ont été écrites les lettres suivantes et que Jean-Jacques adresse au *Globe* l'article du 5 juillet 1829.

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Berlin, 7 juin 1827

« Depuis plusieurs jours j'hésite à vous écrire : il m'est si pénible d'avoir à me plaindre de vous, et pourquoi me plaindre ? Ce qui est arrivé est irréparable : pourquoi ajouter, au chagrin que vous m'avez fait, celui de vous déplaire ? Je voulais ne vous rien dire, mais j'ai pensé que cela vous paraîtrait piqué, quand je ne suis que triste.

« Nous avons dit quelquefois qu'aucun homme ne serait content de la manière dont parleraient de lui ses meilleurs amis en son absence ; il en est ainsi d'une lettre écrite sur quelqu'un. Je passe sur le ton cavalier avec lequel, moi, jeune individu sans nom, je caractérise, en sortant de son salon, un vieillard qui est un grand homme et une Excellence ; sur l'indiscrétion, les inexactitudes

de la superficialité avec laquelle je juge un ouvrage longuement médité, confié secrètement et légèrement parcouru; mais comment avez-vous pu livrer les cinq dernières lignes? ne vous avais-je pas dit que tout le monde lisait le *Globe* à Weimar, et pensez-vous que là ou nulle part en Allemagne on soit content de la *manie admirative?* Pensez-vous surtout qu'il soit agréable pour moi de livrer à la risée d'une petite ville une personne respectable, dans la maison ou plutôt dans la famille de laquelle j'ai vécu un mois, qui a eu pour moi des attentions et des soins presque maternels, et qui m'a donné pour Berlin plusieurs lettres de recommandation dont la voilà joliment récompensée? C'est pour Weimar comme si son nom était imprimé, car il n'est personne qui ne sache où j'ai logé. Quant à la dernière ligne, ainsi qu'elle est transcrite, si elle a un sens, c'est l'impertinence absurde d'un Parisien voyageant chez les Hottentots. Vous ne pouviez deviner plusieurs de ces choses, j'en conviens, et pour celles qui sautent aux yeux, je m'explique qu'elles ne vous aient pas frappée par l'étourdissement du moment, par l'éloignement des lieux — peut-être une préoccupation de quelques minutes. Mais la morale est qu'il faut s'en tenir bêtement aux principes; et, s'il est vrai qu'il ne soit jamais permis de voler, ce que j'ai quelque peine à admettre, il est encore bien plus sûr qu'il n'est jamais permis de faire imprimer à quinze cents exemplaires ce qui est écrit dans l'abandon et la confiance de l'amitié.

« J'ai reçu des lettres de Weimar, lettres datées des alentours de Gœthe, où on se plaint de ma conduite avec beaucoup d'indulgence et de modération; mais on me dit combien cette publication a été désagréable à tous mes amis; on s'étonne de ma légèreté....

« Vous voyez combien vous m'avez gâté mes pauvres souvenirs de Weimar; il n'est plus question d'y retourner pour la fête de Gœthe; je cherche sur la carte un moyen d'éviter ce lieu, où j'aurais eu tant de plaisir à revenir, à passer encore quelques jours. Enfin mon voyage allait trop bien, c'est la seule contrariété que j'aie éprouvée pendant sa durée : il est singulier qu'elle me vienne de vous.

« Je vous ai dit tout ce que j'avais sur le cœur; au nom du ciel, ne m'en veuillez pas. — Au contraire, puisque vous me faites *des traits,* vous êtes obligée d'être bien aimable pour moi quand je reviendrai.

« J'ai dîné chez le prince Auguste, avec M. de Humbolt et M. Schlegel; je fais cinquante visites par jour. J'entendrai demain, pour la première fois de ma vie, Mme Catalani.

« Adieu. Quand irons-nous aux Bouffons ensemble? Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à M. le chancelier Müller..

« Je reçois à l'instant de Paris une page du *Globe,* que vous aurez lue et qui me contrarie vivement. Comme on ne croit pas, en général, aux auteurs qui se plaignent d'être imprimés malgré eux, je me hâte de vous assurer, sur mon honneur, que le mien est tout à fait étranger à cette indiscrète publication. Il me semble que mon admiration pour M. de Gœthe se fait d'autant plus sentir dans toute sa vérité, et que l'incohérence et l'étourderie de la rédaction prouve, du reste, qu'elle n'était pas destinée à voir le jour. Mais c'est sur un ton plus grave que j'aurais voulu parler de M. de Gœthe devant le public. Les distances de tout genre qui sont entre nous m'en faisaient une loi. Si son extrême indulgence veut bien avoir pitié de l'embarras où je me trouve et pardonner ce qu'il peut y avoir de léger dans l'expression en faveur de ce qu'il y a de sincère dans le sentiment, je me consolerai d'un accident qui ne peut faire de tort qu'à moi, par la pensée que ce qu'il y a de touchant dans la bonhomie d'un génie supérieur n'en frappera que davantage, surpris de la sorte dans l'abandon et la familiarité de mon bavardage.

« Ce dont je ne puis me consoler, ce sont les chan-

gements que l'on a faits à mon épître, à bonne intention sans doute, et pour l'enjoliver ; la fin, par exemple, sous la plume de l'éditeur, est devenue fort piquante, mais tout à fait inintelligible. A quel propos aurais-je dit qu'un secrétaire était chose fort extraordinaire en Allemagne ? Ceci du moins serait une sottise sans conséquence, mais je ne l'ai pas dite.

« Vous voyez ma perplexité, monsieur le chancelier. Vous qui avez été si bon pour moi, soyez mon recours dans cette circonstance, plaidez ma cause auprès de M. de Gœthe, auprès de ceux de vos amis qui ont vu ma lettre. Que celle-ci me justifie au moins sur les intentions.

« Je suis parti de Weimar le cœur trop plein de reconnaissance pour ne pas souffrir extrêmement de la pensée qu'on pourrait me trouver ingrat.

« Je me confie à votre bienveillante et ingénieuse diplomatie, et j'ai l'honneur d'être avec un profond respect et une haute considération, monsieur le chancelier,

« Votre très-humble et très-dévoué serviteur,

« J.-J. AMPÈRE. »

[illegible] Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 19 juin 1827.

[illegible] Ermann, Mitscherlich, Weill; ceux ci, [illegible] ont été pour moi pleins de bonté, [illegible] car ils professent pour toi une [illegible] ton nom m'est partout un talisman. On [illegible] Êtes-vous parent du fameux Ampère? » [illegible] modestement possible, mais avec une [illegible] je suis son fils! » On me fait [illegible] dont je suis bien fier.

[illegible] concerne l'histoire de la poésie [illegible] celle de l'Inde et de [illegible] en Allemagne des res- [illegible]

[illegible] littérature scandinave [illegible] présenté; les souvenirs [illegible] chez M. Poisson [illegible] Auguste, qu'il a dîné [illegible] M. Wilhelm de Hum- [illegible] ses admirables travaux sur [illegible] de la congréga- [illegible] avait séjourné longtemps [illegible] Rome, est retourné à [illegible]

Paris pour y déposer à sa congrégation un manuscrit curieux sur les langues de l'Amérique du nord. On assure que l'impression du manuscrit a trouvé beaucoup de difficultés à Paris. M. de Humboldt désirerait savoir des Sulpiciens si l'ouvrage du père Roux paraîtra bientôt, s'il serait possible d'avoir communication du manuscrit ou de le faire copier. Les deux frères pensent que tu pourrais prendre des informations auprès de l'évêque d'Hermopolis.

« Je vais peut-être aller faire une promenade sur les bords de la Baltique et voir la petite ville de Riga.

« Adieu, j'embrasse tendrement tout le monde, toi surtout.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 6 juillet 1827.

« Cher père, je quitte demain Berlin, encore avec un véritable regret ; on y a été si bon pour moi ! Me voici membre d'une société littéraire, où se trouvent les principaux hommes de lettres de cette ville. J'ai conquis ici trop d'indulgents amis, qui pendant quelques jours ont fait de ma personne une sorte de célébrité.

« M. de Humboldt prétend que ta nomination à l'Académie de Berlin ne peut tarder.

« Je t'annonce la prochaine arrivée de M. de Raumer, auteur d'une *Histoire de la maison de Souabe.* Il ira te voir; mène-le chez M. Cuvier, présente-le aussi à Mme Récamier. Il sera bien aise de rencontrer quelqu'un qui puisse lui parler du prince Auguste, chez qui M. de Raumer et moi nous avons dîné plusieurs fois, entre autres aujourd'hui.

« Je commencerai mon tour par Copenhague : c'est là qu'on s'est le plus occupé de l'ancienne poésie du Nord. J'y passerai quinze jours, puis j'irai à Stockholm. Ce voyage ne doit point t'effrayer, la traversée est de quelques heures; à cette époque la mer est un lac. En Suède, les routes sont superbes, il n'y a ni précipices, ni voleurs. Les distances se franchissent très-rapidement et pour rien; c'est une promenade.

« Adieu, mes amitiés à tout le monde. Je t'embrasse.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Istadt, 10 juillet 1827.

« Je t'écris en mettant le pied en Suède. J'espère que tu n'auras pas eu le temps de t'inquiéter. Notre traversée

d'hier a été superbe: nous avons eu en vue, toute la soirée, les côtes assez pittoresques de l'île Rugen. J'ai dormi toute la nuit malgré le balancement du bâtiment. Un trajet de cinquante lieues à l'heure a duré environ quatorze heures.

« Je passerai une ou deux semaines à Copenhague, où j'attendrai mes compagnons de voyage. J'ai des lettres d'un professeur de Berlin pour M. Rask et pour ceux qui s'occupent avec le plus de succès de la littérature du Nord. Que de bons matériaux je vais rapporter! Comme j'aurai à travailler et à te raconter cet hiver! J'espère qu'au nombre de mes compagnons de voyage en Suède sera Fritz Stapfer, le cousin d'Albert, qui étudie à Berlin; les cours, finissant beaucoup plus tôt cette année, le lui permettront peut-être. Les autres sont de jeunes poëtes allemands, connus dans leur pays et fort aimables. M. Mendelssohn, l'un des premiers banquiers de Berlin et petit-fils du célèbre philosophe, dont la famille m'a accueilli d'une manière charmante, m'a recommandé à Stockholm à la maison de sa mère, Mme Bénédic. Je rencontrerai là M. Berzélius. Tu vois que le voyage se poursuit de la manière la plus agréable. Écris-moi à Stockholm.

« Embrasse ma tante et ma sœur. N'oublie pas nos amis.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Malmoë, 12 juillet 1827.

Je me hâte de vous écrire tandis que je suis en Suède, dont je traverse en ce moment une extrémité pour me rendre à Copenhague. Oui, je suis en Suède, et c'est réellement un pas décisif que de franchir la Baltique. Le Nord commence ici. Ces grands vents, ce soleil pâle, cette lune que je regardais hier par ma fenêtre sortir d'un nuage bien noir, absolument comme la lune d'Ossian dans votre belle gravure du tableau de Gérard, tout cela a déjà le caractère du Nord; et quand je me rappelle que la semaine passée j'avais à Berlin le climat de Florence, il me semble que je me trompe et que ce souvenir est d'une autre année. J'ai fait la traversée en quinze heures sur un bateau à vapeur et par le plus beau temps. J'ai vu ces vagues de la Baltique qui n'ont pas les beaux balancements de celles du golfe de Naples, ces vagues basses, ternes et furieuses, qui se précipitent les unes sur les autres, comme une bête féroce s'élance en rampant sur sa proie.

On est frappé, en arrivant en Suède, de l'aspect de ces petites maisons de bois à un étage, d'une propreté remarquable, avec de beaux grands carreaux transparents, des fleurs derrière les vitres, des rideaux bien

blancs, même dans des maisons de pêcheurs et de mariniers. Cet air de bien-être et d'une certaine élégance m'a plu. Enfin j'ai le plaisir d'être dépaysé. Personne n'entend un mot d'allemand, je suis réduit au langage naturel, comme chez les sauvages. Cependant j'espère bientôt me tirer d'affaire avec le danois et le suédois.

« Je suis resté ici trois jours dans une solitude absolue, attendant le paquebot pour passer le Sund. Ce retard ne m'a point été désagréable : ma vie avait été tellement *bourrée* et je vais avoir tant à faire à Copenhague, que je n'étais pas fâché de me recueillir un peu sur mes souvenirs, avant que de nouvelles impressions viennent m'en distraire. J'ai été rêver au bord de la Baltique à nos promenades de Naples et de Baïes.

« Je serai dans six semaines à Stokholm. N'est-ce pas que j'y trouverai un mot de vous ? Si vous avez quelque commission pour votre royale amie et qu'elle soit un peu abordable sans trop d'étiquette, je m'en chargerai avec plaisir. Il ne faut pas que les distances vous effrayent, elles se franchissent rapidement, et les bateaux à vapeur sont une invention admirable pour ramener promptement les gens chez eux.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 16 juillet 1827.

« Cher fils, je me dépêche de t'écrire à Copenhague, où tu n'oublieras pas de voir M. Œrsted; tu sais que c'est lui qui a ouvert la carrière où j'ai marché.

« Le pauvre Fresnel est mort avant-hier, 14 juillet, à Ville-d'Avray.

« Comme je croyais que tu irais d'abord à Stockholm, je t'y ai écrit; tu y trouveras une lettre pour l'aumônier de la princesse royale de Suède. Il a beaucoup cultivé les langues scandinaves et fait une traduction dont je te prie de m'apporter deux exemplaires. Va de ma part chez MM. Berzélius et Affrwdson (je ne sais comment ce nom s'écrit).

« Quelques conversations avec l'aumônier seront d'un grand intérêt, car elles se rapporteront au but de ton voyage. Envoie-moi toutes sortes de détails sur le Danemark et la Suède; ces deux pays, le dernier particulièrement, sont pour moi l'objet d'une vive curiosité. Le sol, l'aspect des villes et des campagnes, le caractère des habitants, les effets du gouvernement, tout m'intéresse.

« Il y a aujourd'hui une élection à l'Institut. M. Berthier, le minéralogiste, a tous les droits possibles pour

remplacer M. Ramond ; mais il est à craindre qu'on fasse un choix ridicule.

« Sais-tu si la pièce des *Proverbes au château,* dont l'*Amour africain* de Mérimée fait partie, est toute de lui, déguisée sous le nom de Mlle Dérosiers ? Je le croirais...

« La pièce de M. Arnaud a eu plus de succès, quoique, d'après l'article du *Globe,* elle ne soit qu'une copie d'*Adélaïde.*

« Adieu, cher et bon ami.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Vendredi, 27 juillet 1827.

« Cher fils, je pensais ne t'écrire que dans quelques jours, mais j'ai besoin de me soulager d'une sorte de serrement de cœur qui me tourmente aujourd'hui. Est-ce parce que je sens combien ce que j'avais espéré avec tant d'ardeur est à jamais impossible ? J'ai appris ce matin le mariage de Mlle Clémentine Cuvier avec M. Duparquet, l'ami intime de M. Lebrun, auteur de *Marie Stuart.* J'aurais dû m'en douter, car je le voyais chaque fois que j'allais dans la maison. Je ne puis définir ce que cela me fait éprouver de chagrin.

« Mes conjectures sur le choix ridicule de l'Académie des sciences ont été heureusement trompées. La bataille a été gagnée; reste à savoir si nous pourrons encore l'emporter en faveur du plus digne quand on va remplacer Fresnel.

« M. de Humboldt a écrit des choses charmantes de toi à M. Cuvier. Lui et ces dames m'en ont parlé avec un véritable intérêt; intérêt, comme tu le vois, *bien désintéressé.* »

Dimanche 5 août 1827. — « Il y a dix jours que j'ai écrit ce que tu viens de lire; les examens de l'École polytechnique, qui durent depuis six heures du matin jusqu'au soir, m'ont absorbé complétement. Pendant ce temps j'ai reçu une lettre de ton oncle Marsil, qui marie son fils Jules avec Mlle Montgolfier de Beaujeu. Ayant été le samedi 28 juillet chez M. Cuvier, j'ai su que Mlle Clémentine avait craché beaucoup de sang l'avant-veille et qu'on l'avait fortement saignée. Elle ne parut pas, bien entendu. J'espérais que cet accident n'aurait pas de suites; mais en retournant hier chez son père, j'ai reçu une impression qui ne s'effacera pas, en la voyant d'une extrême pâleur, avec une expression de mélancolie sur la physionomie qui ne l'empêchait point de sourire. Sa sœur lui avit mis une rose dans les cheveux, qui semblait à moitié flétrie. Tout cet ensemble m'a inspiré comme un pressentiment funeste. Cependant le sang,

qui reparaissait une seule fois le matin depuis quelque temps, ne s'était point remontré pendant deux jours. T'ai-je dit qu'elle avait été très-souffrante tout l'hiver d'une douleur de côté ?

« M. et Mme de Jussieu sont revenus de Vanteuil; ils dîneront demain chez moi avec leurs enfants : M. et Mme Roset, Laure et Claire. Nous parlerons bien de toi.

« Je t'embrasse de toute mon âme.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Gœtheborg, 27 juillet 1827.

« Cher père, cette lettre partira par le bateau à vapeur qui retourne à Copenhague mercredi ; ainsi tu ne t'inquiéteras pas de ma seconde traversée. Cette fois nous avions directement contre nous le vent et le courant du Cattégat. Aucun vaisseau à voiles ne pourrait avancer d'un pied avec ce double obstacle. J'ai eu rarement un sentiment aussi vif d'admiration pour la puissance de l'homme que cette nuit, en sentant la machine puissante qui m'emportait lutter laborieusement avec la mer et le vent, tourmentée par tous les deux sans jamais leur céder. Nous irons par terre à Christiania. De Stockholm,

on revient en droite ligne à Copenhague ou à Berlin. Cela me donnera quelques jours de plus pour la Norvége et une partie de la Suède située au nord-ouest de Stockholm : or c'est précisément cette partie très-intéressante que nous aurons à parcourir en revenant de Norvége.

« Nous sommes arrivés ici ce soir à dix heures et demie; il faisait encore assez jour pour tout distinguer parfaitement. Cette lumière du crépuscule est une chose charmante, qui fait une impression bien particulière. La côte est garnie de rochers; on se croit au bout du monde, et on trouve avec délice un beau fleuve, sur lequel on entre dans une ville toute nouvelle, avec de grandes maisons blanches, régulières et bien bâties.

« Nous avons fait la connaissance précieuse d'un jeune Français, M. Cavanel, qui parle parfaitement suédois. Nous allons voyager tous les cinq ensemble; c'est une économie et un grand agrément. Il fait un temps superbe; nous sommes de bonne humeur. La caravane couchera demain à Trottelta, au pied de la cascade; de là, à Christiania.

« Adieu, bon père, embrasse bien ma tante et ma sœur. Remercie Albine de sa petite lettre.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Christiania, 5 août 1827.

« Je vous écris un mot à la hâte avant de m'enfoncer dans les montagnes; je viens de traverser les déserts de la Suède. J'ai eu une manière de tempête sur le Cattégat et je suis un peu plus au nord que les Orcades.

« Maintenant, prenant cette ville pour point de départ, mes compagnons de voyage et moi nous allons visiter les montagnes et les cascades de la Norvége. Quand vous ferez votre voyage de Suède, ne manquez pas de venir ici, car la Suède, ce que j'en ai vu du moins, est très-inférieure à ce dernier pays. Çà et là on trouve quelques beaux points de vue, mais en général presque rien de pittoresque et beaucoup d'uniformité. Cependant je dois dire que cette uniformité avait son charme, car ce qui n'est pas pittoresque peut encore être poétique; j'éprouvais un vif plaisir à être emporté rapidement dans une voiture découverte à travers ces rochers, ces bruyères, ces bois de sapins interminables. De temps en temps, une cascade, un lac solitaire, la mer s'avançant entre les rochers, venaient rompre la monotonie de nos impressions. Mais la Norvége s'annonce tout autrement; Christiania est placée dans une situation admirable, et quand, après trois jours passés à courir la poste sur

des terrains arides, nous avons aperçu au bord de la mer ses environs, si frais, si verts, semés de maisons de campagne comme ceux de Genève, nous avons éprouvé un peu de l'enchantement des voyageurs qui arrivaient à Palmyre après avoir traversé le désert. S'il y avait ici du soleil, ces belles côtes, ces îles, ces promontoires doucement abaissés vers la mer, pourraient sans profanation faire penser à *Mole di Gaeta* ou à Baies.

« Adieu, adieu, nous partons. Pensez quelquefois à moi, en vous mettant à la petite fenêtre. Adieu, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Christiania, 10 août 1827.

« Me voici de nouveau à Christiania, d'où je viens de faire une tournée délicieuse dans les environs. C'est la Suède avec des fleuves et la mer de plus. J'ai vu la mine d'argent de Kongsberg et le singulier phénomène du *Tolbande*, grandes tranches où l'on trouve de la mine de fer, de cuivre, etc., qui courent du nord au sud et coupent toujours les filons à angle droit; au point d'intersection est l'argent. Je me souviens d'avoir entendu parler de cela à M. Brochant dans son cours; je voudrais l'expli-

cation de ce phénomène si singulier, et tu serais aimable de me la donner, si tu la sais.

« Nous ne pousserons pas plus à l'ouest de Christiania; nous irons par le centre de la Norvége, voir cette grande chaîne scandinave. Sur la route de Drontheim se trouveront nos petits chariots ordinaires, qui ne sont pas élégants, mais qui vont très-vite. Ensuite nous ferons un bout de chemin à pied pour gagner Stockholm, où je serai dans les premiers jours du mois prochain.

« Surtout ne t'inquiète point : nous sommes cinq, il n'y a pas de pays où les routes soient plus belles et plus sûres.

« Embrasse tout le monde. Adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'Adrien de Jussieu à J.-J. Ampère.

Paris, 13 août 1827.

« Je suis vraiment bien coupable, mon bon ami. A l'idée de ton retour prochain ma paresse trouvait un prétexte honnête, quand tout à coup le bruit s'épand que tu marches au nord; nouvelles résolutions de ma part, nouveaux délais, et sans un grand événement je ne crois

pas que je t'aurais encore donné signe de vie. Cet événement, tu le prévoyais, et ton amitié se réjouira de mon mariage avec Félicie. Je n'ai pas voulu laisser à d'autres le soin de t'en instruire, et de là, la présente épître.

« Notre mariage se fera très-prochainement, et nous irons le jour même nous établir à Vanteuil. J'aurais été bien heureux que tu fusses actuellement à Paris. On voudrait se voir entouré, à la fois, par tous ceux qu'on aime. Jamais sort n'aura été moins changé que le mien (extérieurement du moins) par cette importante affaire, qui amène ordinairement un cataclysme dans l'existence. Mêmes rapports, mêmes habitudes, mêmes parents, mêmes amis, mêmes occupations. Rien de changé; il y aura seulement de plus... Quoi? C'est au temps à répondre.

« Ne t'oublie pas trop longtemps là-bas, et ne te laisse pas surmonter par l'attraction polaire. Reviens pour passer encore quelques moments avec nous. Tu nous raconteras tes voyages, tu nous diras les mœurs des Germains, tu nous chanteras des mélodies scandinaves. Nous retrouverons au coin du feu quelques-unes de ces bonnes soirées où l'on vit si bien et si tranquillement.

« Ta femme Laure t'a fait infidélité pour Cambecède, et quand je lui ai dit que tu allais revenir, elle s'est écriée : « Voilà le malheur! » Tu vois que le proverbe « Les absents ont tort » se vérifie. Je souhaite bien que

d'autres infidélités ne te touchent pas plus que celle-là, et que des désirs et des projets qui n'ont jamais été bien nets ni bien fixes dans ta tête en aient disparu complétement.

« As-tu plombé, en Allemagne, le vif-argent de ton imagination? Quand je t'y verrai bien disposé, alors je te prêcherai le mariage. Il faut savoir attendre et s'imposer des privations, sacrifier le présent à l'avenir.

« Tu aimes bien ma femme, elle t'aime bien, nous serons heureux de te voir.

« Adieu.

« ADRIEN. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Drontheim, 19 août 1827.

« Vous à qui on a écrit des tendresses de presque tous les pays de la terre, on ne vous en a pas encore adressé de Drontheim! J'ai un grand plaisir à être le premier et à vous envoyer du voisinage des Lapons et du cercle polaire, à quelque deux cents lieues, au nord de Saint-Pétersbourg et de Stockholm, une petite lettre qui dise à l'Abbaye-aux-Bois combien je la trouve plus intéres-

sante, même avec sa vilaine grille, que l'église de Saint-Oluf, la plus ancienne du Nord, où a été couronné, au terme de la Constitution, votre ami le général Bernadotte. Drontheim était l'ancienne capitale des rois de Norvége. C'est maintenant une ville de commerce, qui n'a de remarquable que son admirable situation auprès d'un grand golfe fermé par des rochers à pic, contre le pied desquels se brisent, au milieu des brumes, les tristes flots de la mer du Nord.

« Une chose frappante dans cette ville, c'est que, toute construite en bois, le luxe donne cependant à ces maisons des formes d'hôtels, de palais même. L'auberge d'où je vous écris, composée de troncs d'arbres posés les uns sur les autres, a pour portail deux colonnes corinthiennes supportant un élégant fronton. Du reste, les lumières ne sont pas grandes dans ce coin reculé de la terre. Le bibliothécaire, qui est aussi sacristain, ou plutôt le sacristain qui est aussi bibliothécaire, a eu le front de me montrer un manuscrit arabe du Coran en me disant que c'était du chinois, ce qui ne l'empêchait pas d'ajouter que c'était le Coran, pensant apparemment que Mahomet a écrit dans la langue de Confucius.

« En allant hier voir la jolie petite île de Munkolm, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne pas penser à « Han d'Islande », dont l'odieux souvenir me poursuivait. J'y ai trouvé une chose digne d'occuper les loisirs de Vic-

tor Hugo : c'est un médecin qui a disséqué une femme, les uns disent vivante, par amour pour la science; les autres, plus modérés, prétendent qu'assassin par jalousie, il avait eu assez de préméditation dans son crime pour chercher à faire croire à sa folie, en affectant cette étrange passion pour l'anatomie : on lui a fait grâce comme fou et il est en prison pour sa vie. En nous voyant entrer avec des officiers, la terreur qu'il cherchait à cacher, et qui se trahissait par sa rougeur et son tremblement, m'a fait une impression profonde....

« Nous partons après-demain pour Stockholm, c'est-à-dire pour Paris; j'écris ce mot avec grande émotion: encore deux mois de séparation tout au plus.

« Adieu, adieu. A vous, sous toutes les latitudes.

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Laumont, 21 août 1827.

« M. Gilet de Laumont m'a amené hier ici, après la séance de l'Institut. C'est dans ce lieu que tu vins me voir il y a six ans. Nous fûmes ensuite demeurer à Eaux-

Bonnes où tu composais *Rosemonde*. Ce parc de Laumont ne me retrace que des souvenirs heureux, mais quel contraste avec ce que je sens maintenant?

« Le mariage d'Adrien, si longtemps attendu, me cause une joie véritable, c'est le jour même de ta naissance que ton ami me fit part de son bonheur. Depuis que j'ai reçu la communication d'une autre union, je vais moins souvent chez M. Cuvier, évitant cependant de faire remarquer mon absence. Mlle Clémentine m'avait demandé une lettre de recommandation pour un jeune parent qui devait être examiné. Ayant oublié le nom de son protégé, je vins le redemander le mardi 14 août, jour qui ne sortira jamais de ma mémoire. Mlle Clémentine, dont les crachements de sang recommençaient avec plus de gravité, était couchée sur un canapé; comme on lui avait défendu de parler haut, elle me fit signe d'approcher. Quand elle eut prononcé le nom du jeune homme, elle se mit à m'interroger sur mon fils en me faisant décrire ton voyage dans ses moindres détails. Elle était plus pâle et plus oppressée que jamais; sa souffrance était frappante. Je pressentais que je l'écoutais pour la dernière fois. Son intérêt pour toi me pénétra d'attendrissement et me toucha d'autant plus que l'arrivée de M. Duparquet ne l'empêcha point de continuer ses questions. Mme Cuvier vint alors se mêler à notre conversation, puis causa d'autre chose et m'invita à jouer aux échecs; elle me gagna parce que je n'étais pas à mon

jeu, et je partis bientôt, plein de douloureuses appréhensions qui ne semblent que trop se réaliser. Le vomissement de sang va toujours en augmentant; samedi il y eut une consultation; dimanche, M. de Jussieu me parla de Mlle Clémentine comme si on désespérait de sa vie. Hier, à l'Académie, Frédéric Cuvier me dit qu'elle était en grand danger. Je sais que si elle guérit ce sera pour se marier avec M. Duparquet, mais la mort d'un être si accompli ne m'en fait pas éprouver moins de peine. Elle peut encore se rétablir, car son mal aigu, accidentel, n'est pas la langueur sans remède qui résulte de la destruction du poumon, comme chez ce pauvre Fresnel.

« J'étais aise d'aller à la campagne, croyant laisser à Paris un peu de mes chagrins, cela n'a point réussi; tu sais qu'il n'y a pas de conversation possible avec cet excellent Gilet de Laumont. Quelle tristesse d'être sourd ainsi depuis soixante ans, pour s'être jeté à l'eau après dîner et avoir été soigné par un médecin ignorant!

« Tout ce qui arrive, tout ce que je vois m'affecte péniblement; les événements généraux n'y sont pas étrangers. Comment va-t-on remplacer Fresnel à l'Institut? Savart, auteur de tant de belles découvertes sur les vibrations des corps sonores, solides, sur celles de l'air dans des vases de diverses formes, etc., etc., a évidemment le plus de droit. Becquerel en a aussi; on regardait la nomination du premier comme certaine, M. Gay-Lussac a voulu qu'on la retardât, pour faire un petit voyage dans

son pays; l'intrigue travaille en l'attendant, et il devient très-probable qu'à son retour le concurrent le plus dénué de titres, mais beau parleur, l'emportera.

« As-tu vu à Stockholm l'aumônier de la princesse royale, si fort en langue scandinave?

« Adieu, je t'embrasse mille fois.

« A. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Le 31 août 1827.

« Cher fils, va demander à M. Berzélius l'explication du phénomène dont tu parles; n'en devinant pas la cause, j'ai interrogé un minéralogiste, qui n'en savait guère plus que moi. Il croit que les filons ont été produits par la sublimation de substances des métaux dans les fentes ouvertes sur l'enveloppe oxydée du globe. On concevrait alors que si longtemps après il se fait de nouvelles fentes en travers des premières, et là, encore, une autre sublimation métallique; elle a dû être bien plus abondante à l'intersection des deux ordres de filons qui se coupent; ainsi dans ces intersections doivent se trouver les métaux précieux.

« Mlle Clémentine est toujours en grand péril; cependant il y a eu depuis quelques jours une légère amélioration.

« Adieu, cher fils, je t'embrasse mille fois.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André Ampère.

Stockholm, 7 septembre 1827.

« Je trouve, mon cher père, en arrivant à Stockholm, trois lettres de toi. Ce que tu m'apprends du mariage d'Adrien, joint à ce qu'il m'en écrit lui-même, m'a fait un extrême plaisir. Dis-lui bien que cette nouvelle me comble de joie, et qu'après lui et quelqu'un encore, je suis un de ceux qui la désiraient le plus impatiemment.

« J'espère que nous serons réunis tous à Vanteuil cet automne, avec le nouveau ménage, et que tu seras là plus content qu'aujourd'hui.

« Au milieu de ma satisfaction, une chose m'attriste profondément, c'est l'état de santé de Mlle Cuvier, cette jeune fille si accomplie, si bonne, si intéressante, menacée sérieusement! et cela au moment où son sort allait être fixé, c'est affreux! Je donnerais tout au monde pour

la savoir hors de danger et heureuse avec M. Duparquet. Ta lettre m'a épouvanté ; mon seul espoir est que ton imagination s'est exagéré le mal, dont Adrien ne me parle pas. J'attends avec anxiété une autre lettre de toi. Il serait vraiment impardonnable, après avoir rassemblé dans celle-là tous les présages les plus sinistres, de me laisser dans l'horrible inquiétude où tu m'as mis, sans la confirmer ou la détruire. Tous ceux qui connaissent cette âme excellente doivent être consternés, et l'intérêt avec lequel elle a eu la bonté de s'informer de mon voyage, malgré ses souffrances et ses préoccupations de mariage, m'a attendri et déchiré au delà de toute expression.

« Je ferai ici tes différentes commissions et commencerai ce matin le cercle de mes visites par M. Berzélius.

« Il y a déjà trois cents lieues de moins entre nous, car, poussés par la curiosité, nous avons été jusqu'aux frontières de la Laponie, voir des Lapons dans leur hutte, et manger du renne avec eux. Je te raconterai une autre fois toute cette expédition fort intéressante.

« Mille choses à tout le monde.

« Ton fils,

« J.-J. AMPÈRE. »

D'André-Marie Ampère à J.-J. Ampère.

Paris, 5 octobre 1827.

« Cher ami, toutes les circonstances se sont réunies pour me faire plus vivement sentir la perte de cette angélique Clémentine; c'est en arrivant de Vanteuil, le 30 au soir, que j'appris cet affreux malheur; c'est le lendemain que je suivis son convoi, que je versai tant de larmes en entrant dans ce salon, en entendant le discours prononcé sur sa tombe, et le soir en voyant M. et Mme Cuvier abîmés dans une si profonde douleur, que je sus gré à ce malheureux père d'avoir songé à toi, lorsque je serrai ses mains dans les miennes. Il pleurait presque continuellement depuis trois jours; son teint était vert, ses traits bouleversés. A présent, il veut aller au conseil de l'Université, à l'Académie. Mais sa physionomie est celle d'un homme atteint d'un immense chagrin. Mme Cuvier est muette, immobile, abattue; sa seule vue me déchire l'âme. J'y suis allé trois fois depuis; elle me paraît toujours plus anéantie, répondant avec peine aux personnes qui lui parlent. Tous ceux qui les connaissent se sont présentés sans distinction de jours, et on a voulu les recevoir. C'est mardi dernier que j'y fus avec Chevreul et Pariset. Ils parvinrent à faire un peu causer M. Cuvier, mais madame resta constamment silencieuse et accablée; son visage est dévasté.

« Je t'ai parlé dans une de mes lettres d'un projet de mariage pour ta sœur. Une personne que je connaissais à peine nous présenta M. Ride, qui me plut beaucoup, mais sa modeste fortune et son emploi à Versailles ne convinrent point. On s'éloigna tout d'abord ; aujourd'hui on y songe encore.

« Mon cher fils, je t'embrasse mille fois.

« A. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à André-Marie Ampère.

Berlin, 10 octobre 1827.

« J'ai reçu, en arrivant, la terrible nouvelle par le journal. J'ai été foudroyé. Écris-moi à Dresde tout de suite. Dis-moi ce que devient Mme Cuvier et comment tu te portes. Je ne suis pas en état de parler d'autre chose.

« Adieu, mon pauvre père, adieu.

« J.-J. AMPÈRE. »

De J.-J. Ampère à Madame Récamier.

Nofen (Bavière), 8 novembre 1827.

« J'attendais de jour en jour à Dresde un petit mot de vous; ce malheureux événement et la manière brusque dont je l'ai appris m'avaient tellement ébranlé, pendant quelque temps mes pensées étaient si confuses, mes plans même si peu arrêtés, que je ne pouvais me décider à rien. Je suis revenu de cet étourdissement; ma tristesse est sans mélange d'imagination. En considérant les circonstances telles qu'elles ont été, ce mélange serait trop déraisonnable. Ce qui me reste, c'est que je conserverai toujours un souvenir attendrissant. C'est bien dommage que cette impression douloureuse se mêle nécessairement à l'idée de mon retour; elle ne m'empêche pas de l'attendre et de le presser avec une impatience qui ressemble à de la fièvre. Ma main tremble d'aise en vous écrivant que dans une douzaine de jours, peut-être, je serai près de vous; j'y serai comme si je ne vous avais jamais quittée.

« J'ai trouvé quatre lettres de mon père à Stockholm et pas une ligne de vous. Comment n'avez-vous pas songé au plaisir que m'aurait causé votre écriture, après avoir fait huit cents lieues dans les forêts, privé de toute

communication avec les humains? Je suis resté à Stockholm trois semaines, toujours me croyant à la veille de partir, et ne sachant par où je reviendais; cela s'est décidé subitement, et j'ai franchi quatre cents lieues aussi vite que la poste. En arrivant à Berlin, j'ouvre le premier journal venu, que je trouve sur la table de mon auberge, et je reçois le coup le plus inopiné. Dans le premier moment de bouleversement, ma pensée a été de vous écrire avant toute autre; c'est dans ces instants de crise que l'on sent où l'âme tient.

« J'aurai bien à vous raconter de l'Allemagne, de la Norvége, des Lapons, de Stockholm, où j'ai vu la reine et le roi. J'ai aussi de beaux plans de travail pour cet hiver, que je vous soumettrai. Vous savez que ma sœur se marie. Nous verrons ce que cet événement produira sur notre intérieur.

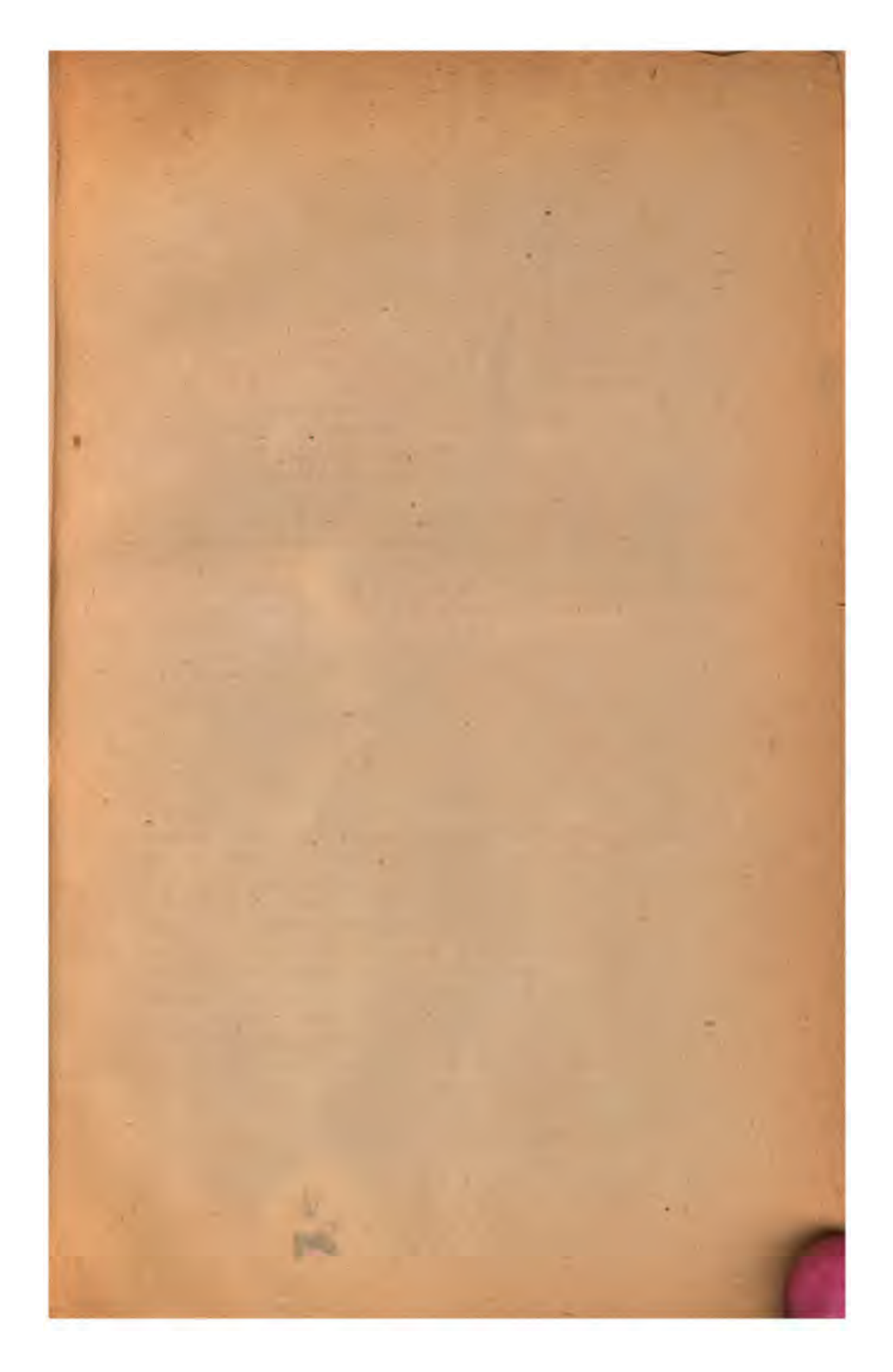
« Bientôt près de vous, dans votre petite chambre. Adieu, adieu, pour la dernière fois.

« J.-J. AMPÈRE. »

FIN DU PREMIER VOLUME.

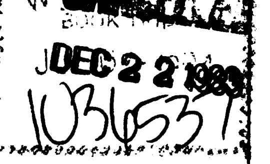
TABLE DES MATIÈRES.

2579. — Paris, imprimerie Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.



Paris. — Imp. Gauthier-Villars.


3 2044 021 057 393


DEC 22